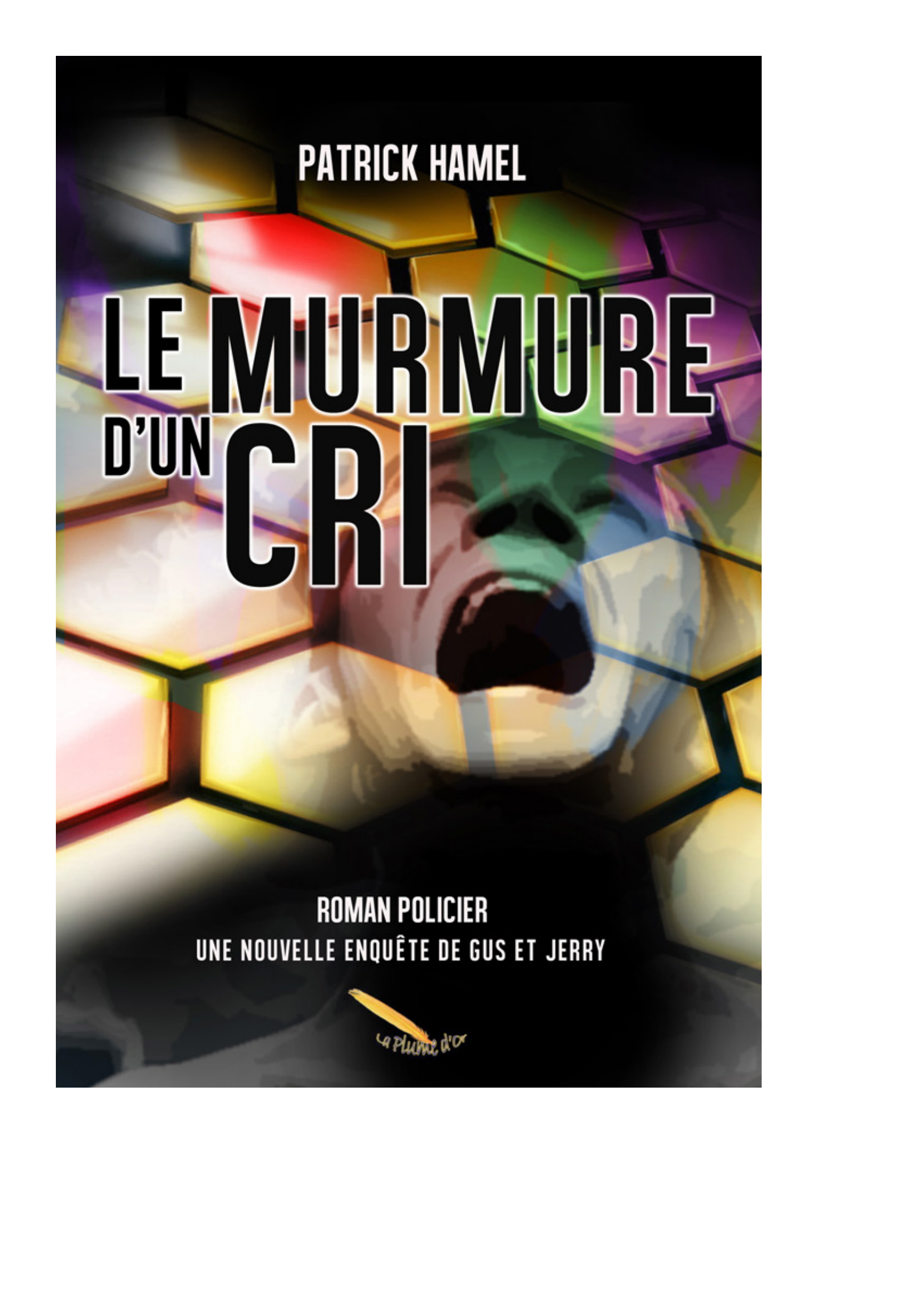




PATRICK HAMEL

LE MURMURE D'UN CRI

ROMAN POLICIER

UNE NOUVELLE ENQUÊTE DE GUS ET JERRY

la plume d'or

Table des matières

LES ENLÈVEMENTS	5
QUELQUES HEURES APRÈS LES ENLÈVEMENTS	10
AVANT LES ENLÈVEMENTS	15
CHAPITRE 1	19
CHAPITRE 2	26
CHAPITRE 3	31
CHAPITRE 4	36
CHAPITRE 5	42
CHAPITRE 6	47
CHAPITRE 7	52
CHAPITRE 8	57
CHAPITRE 9	62
CHAPITRE 10	66
CHAPITRE 11	70
CHAPITRE 12	75
CHAPITRE 13	79
CHAPITRE 14	84
CHAPITRE 15	88
CHAPITRE 16	92
CHAPITRE 17	97
CHAPITRE 18	101
CHAPITRE 19	104
CHAPITRE 20	108
CHAPITRE 21	113
CHAPITRE 22	118
CHAPITRE 23	124
CHAPITRE 24	129
CHAPITRE 25	135
CHAPITRE 26	141
CHAPITRE 27	146
CHAPITRE 28	151
CHAPITRE 29	157
CHAPITRE 30	165
CHAPITRE 31	171
CHAPITRE 32	178
CHAPITRE 33	182
FINALE	186
GRANDE FINALE	191
REMERCIEMENTS	194

Le Murmure D'un Cri

Patrick Hamel



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Hamel, Patrick, 1963-

Murmure d'un cri

(La ruelle ; 2)

Pour les jeunes de 13 ans et plus.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924594-84-1 (couverture souple)

ISBN 978-2-924594-85-8 (PDF)

ISBN 978-2-924594-86-5 (EPUB)

I. Titre.

PS8615.A413M87 2017

jC843.6

C2017-941021-0

PS9615.A413M87 2017

C2017-941022-9

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.

SODEC

Québec 

Canada 

Conception graphique de la couverture: Johanne Plante

© Patrick Hamel, 2017

Dépôt légal – 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-924594-84-1

ISBN 978-2-924594-85-8

ISBN 978-2-924594-86-5

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, octobre 2017

Pour rejoindre l'auteur sur Facebook: Patrick Hamel - Auteur

LES ENLÈVEMENTS

Ils étaient jeunes, ils étaient heureux, ils avaient des rêves, et en une fraction de seconde, le rêve d'un homme a transformé leur vie en cauchemar.

Salle de contrôle des alvéoles sur l'île des Saules, trente mètres sous terre, 17 heures

Édouard Léonard, le millionnaire, regarda les dossiers une dernière fois avant de les laisser tomber sur le bureau où trônaient des consoles de contrôle et des écrans vidéo montrant des cellules qui n'attendaient que leurs occupants. Il était nerveux, bien qu'il refusât de le montrer. Tout dépendait de cette soirée : si tout allait bien, son rêve se réaliserait enfin. Il regarda l'énorme Japonais qu'il avait recruté mettre fin à la conversation audio avec ses hommes de main.

— L'opération « Vernissage » peut commencer. Tous les hommes sont en place, lança Ban Sasaki en direction de son nouveau patron et du bras droit de celui-ci, le Britannique Jock Barnes.

Il s'était exprimé d'un ton ferme, empreint d'une autorité rassurante malgré le timbre de sa voix mélodieuse et calme. Les deux hommes hochèrent la tête en signe d'assentiment. Une douzaine des mercenaires de Ban étaient répartis dans les différentes villes afin de mener à bien cette lugubre mission.

— En une demi-heure, la première phase devrait être entièrement réglée, leur dit-il.

— Vous êtes bien confiant ! rétorqua Édouard avec de la perplexité et une bonne dose d'exaspération dans la voix. Avez-vous pensé au décalage horaire ? Certains doivent accomplir leur mission le jour, ce qui s'avérera bien plus difficile que pour ceux qui doivent agir sous le regard des étoiles.

Le Japonais déposa à son tour les dossiers qu'il était en train de consulter, fit une pause et regarda longuement M. Léonard dans les yeux. Puis d'une voix sourde et sans appel, il répliqua :

— Même si vous me payez grassement, ne me dites jamais comment faire mon boulot. Me suis-je bien fait comprendre ? Mon plan ne comporte aucune faille, ajouta-t-il, confiant. Du moins, il est mieux que celui que vous avez concocté l'année dernière lorsque vous avez invité vos victimes au colloque sur les arts... Aucune ne s'y est présentée ! nargua-t-il son interlocuteur.

Même si on sentait une certaine tension dans l'air, rien dans la gestuelle et dans la voix du Nippon ne laissait transpirer la moindre agressivité. Il semblait aussi zen qu'un nouveau-né tétant le sein de sa mère.

Jock surveillait la confrontation d'un œil amusé. L'homme d'action en lui n'attendait qu'un mot de son patron pour intervenir si jamais Sasaki devait dépasser la limite.

— Vous avez raison sur toute la ligne, répondit le millionnaire d'un sourire pâle. C'est vous le professionnel.

Rome, 22 heures

Lorsque la lumière de Sophie s'éteignit, Filippo jeta son mégot dans la fontaine et alluma une autre cigarette. Il traînait discrètement sur la grande place depuis une bonne heure, contemplant les fenêtres à l'étage du dortoir. Il avait repéré celle de sa victime lorsqu'elle avait tiré les rideaux. Il dut attendre que sa chambre et les autres de l'étage soient plongées dans le noir avant d'agir. Il avança prudemment et commença le travail. Un diamant et une petite ventouse avaient suffi à enlever sans bruit la vitre sur une des fenêtres d'une des salles communes du rez-de-chaussée, à l'arrière du dortoir. Son indicateur lui avait dit que le bâtiment n'était pas protégé par un système d'alarme. Il tourna la poignée de la fenêtre, se glissa à l'intérieur et grogna de satisfaction lorsque rien ne se produisit. Il revêtit un passe-montagne noir, juste au cas où une pensionnaire aurait envie d'aller vider sa vessie. Il arriva devant la porte de la chambre de sa victime, prépara la seringue contenant l'anesthésiant que le docteur lui avait fournie et tourna la poignée qui n'offrit aucune résistance. Il ouvrit la porte sans bruit, la referma derrière lui, se précipita comme un chacal sur sa proie et lui injecta le produit. Filippo esquaissa un sourire de satisfaction et envoya un SMS déjà programmé : « Huile neutralisée,

aucun imprévu, phase un terminée, vais rejoindre le lieu de dépôt. » Puis il partit retrouver le chauffeur qui l'attendait, chargé de son bagage humain.

Paris, 22 heures

Peu de serrures pouvaient lui résister plus de quelques secondes, en particulier dans un vieux bâtiment délabré que des propriétaires véreux louaient à de pauvres étudiants en art. Au pire, si celle-ci décidait de contredire son talent, il n'aurait qu'à donner un bon coup d'épaule contre le chambranle. Malgré le bruit, il aurait largement le temps d'aller planter l'aiguille dans la carotide de son colis pour le neutraliser. La serrure émit un « clic » particulier qui lui indiqua qu'il avait encore réussi. Il sourit pour lui-même. Il n'avait plus qu'à serrer les dents et se faufiler d'un pas frileux dans le couloir. Durant un moment, il écouta la respiration lente et régulière de sa victime. Elle était belle... Si Ban lui en accordait la permission, il prendrait bien quelques heures pour s'amuser avec elle. Il secoua la tête pour chasser ses mauvaises pensées et se décida enfin à procéder à l'insertion du produit anesthésiant. Une fois fait, il envoya son SMS : « *Mission accomplie, mon chum. Aquarelle contrôlée, vais livrer la belle au bois dormant.* » Viggo souleva Alexandra sur ses larges épaules et s'éloigna à petits pas, tel un oiseau des marais en quête de son petit déjeuner.

Londres, 21 heures

Jean-Samuel venait de finir d'assister à une excellente partie de soccer opposant l'équipe d'Arsenal à celle des Ludogorets. Malgré cela, il s'ennuyait des parties de la Ligue nationale de hockey. Encore quelques mois et ses études seraient terminées ; il retournerait alors dans la métropole avec sa douce et sa belle petite Rose. Il sortit de ses pensées lorsqu'un grand Noir avec de longues *dreadlocks* l'apostropha :

— Eh, monsieur ! Pouvez-vous m'indiquer un bon pub ?

— Oui, je m'en vais justement rejoindre des amis qui n'ont pas pu assister à la partie au stade. Vous pouvez vous joindre à nous, mais je vous avertis, ce sont des partisans d'Arsenal. Alors, soyez prudent dans vos propos, car avec eux, il en faut peu pour que la bagarre éclate !

— Bof, en vérité je ne veux boire qu'un verre pour contrer le décalage horaire. Je ne connais rien au soccer, je viens de Montréal. Moi, mon sport c'est le hockey et mon idole, à l'époque, c'était Patrick Roy. Et maintenant, c'est Carey Price !

— Wow ! Vous venez de « La Belle Province » ! Moi, je viens de la métropole.

Sur ces mots, J.-S. remarqua que l'homme semblait nerveux et que ses globes oculaires balayaient la rue continuellement de gauche à droite.

— Il y a un problème ? Vous semblez agité...

— Non, j'attendais qu'il n'y ait plus personne dans la rue, sauf mon ami Andy qui se trouve derrière vous.

Le grand Noir fit un clin d'œil par-dessus l'épaule de Jean-Samuel en direction de son compagnon qui venait d'arriver. Ayant grandi près de la ruelle des entrepôts de la grande métropole, le jeune étudiant connaissait bien le danger pour l'avoir côtoyé. Une bouffée de chaleur l'envahit, puis son cœur sauta un battement, signe qu'il y avait quelque chose dans le comportement de ces types qui clochait. Malheureusement, Londres et la paternité lui avaient fait perdre ses réflexes d'antan. Une piqûre s'apparentant à celle d'une guêpe se fit sentir au niveau de son cou ; son corps refusa toutefois d'abandonner la partie sans résister. Hélas, son combat ne dura guère et un voile noir dansa devant lui. Ses yeux se révoltèrent et il tomba dans les bras puissants du grand Black. Son partenaire envoya un message texte disant : « *Gouache empaquetée, en direction pour la livraison.* »

Vancouver, 13 heures

L'homme entra à la suite de Jacques dans le vestiaire VIP et verrouilla la porte derrière lui. Comme

tous les mercredis, il venait de terminer son cours de golf virtuel. Déjà présent, un autre homme revêtant une salopette de travail arborant un logo d'une compagnie d'électricité l'ausculta d'un regard rude.

— Pourquoi êtes-vous ici ? Vous venez pour changer les néons ? Ce n'est pas trop tôt ! Ça doit bien faire trois semaines que je me plains à la réception. Pourquoi n'êtes-vous pas venu avant ? Au prix que l'on paie notre abonnement, le service pourrait être supérieur ! Pourquoi...

Les récriminations de Jacques furent interrompues par l'homme en salopette dont la patience était à deux doigts de se briser avec fracas.

— Bien oui, c'est ça la vie ! Elle se passe toujours à coups de « pourquoi ».

— Répondez-moi au lieu de dire n'importe quoi, lança Jacques.

— Ah, *shut up* !

Et le faux électricien lui envoya un percutant direct. Jacques vacilla un bref instant, le regard révolté, avant de tomber à la renverse. L'homme derrière lui l'attrapa pour éviter qu'il se frappe la tête contre un banc. Le prétentieux golfeur venait d'être mis hors de combat.

— Bordel, Majid ! On ne doit pas endommager la marchandise. Si Ban l'apprend, il va nous faire passer un mauvais quart d'heure, lâcha Salam, contrarié, en se penchant sur la carcasse inerte afin de lui administrer une dose d'anesthésiant pour s'assurer qu'il ne se réveille pas.

— *Sorry, buddy* ! protesta haut et fort le boxeur amateur. Avoue qu'il était chiant avec sa voix nasillarde de snob qui parle avec la bouche en cul d'poule ! De toute façon, je l'ai à peine effleuré. Bon... plaçons-le dans la caisse de transport avant que quelqu'un se frappe le nez sur la porte et coure à la direction pour voir ce qui arrive.

Salam l'aïda et communiqua avec le Japonais par message texte pour lui faire savoir que tout se déroulait comme prévu.

Los Angeles, 13 heures

Tanya venait tout juste de quitter la garderie où elle venait de partager son dîner avec son fils avant de retourner à son cours sur l'art moderne au 19^e siècle. Un homme la suivait discrètement, parlant dans son téléphone cellulaire pour indiquer à son comparse sur quelle rue tourner avec la camionnette noire aux vitres opaques. Si elle respectait son itinéraire habituel, Tanya tournerait à gauche à la prochaine intersection. Même s'il y avait possibilité de se faire voir, c'est dans cette rue que les deux malfrats devraient agir pour respecter l'horaire établi par leur patron. De toute façon, en plein jour, à Los Angeles, il y a toujours foule ; alors adieu la discrétion ! Être rapides et efficaces, telle était leur directive. La jeune femme tourna effectivement à gauche. L'homme à pied se mit à courir tandis que la fourgonnette noire s'arrêta à un mètre devant l'étudiante. Lorsque celle-ci arriva à la hauteur du véhicule, la porte latérale s'ouvrit avec fracas, ce qui la fit sursauter. La pauvre eut à peine le temps de remarquer un matelas étendu sur le plancher que l'homme arrivant à la course derrière elle l'entoura de ses bras et la plaqua à l'intérieur du véhicule, tel un joueur de ligne défensive exécutant un sac sur un quart-arrière. La femme lui assena un violent coup de coude sur le côté de la tempe en lançant un cri d'horreur qui percuta les murs de la camionnette. L'écho ricochait encore lorsqu'elle en poussa un second.

Elle continua à crier de toutes ses forces pendant que le conducteur fermait la porte et sortait rapidement la seringue pour contrôler cette tigresse. Bien que passablement étourdi par le coup qu'il avait reçu, le plaqueur réussit à entourer la victime et à s'écraser sur elle de tout son poids pour la tranquilliser. Il supplia du regard son partenaire, car ses forces commençaient à lui manquer, sans compter que les cris stridents de la fille attiraient les regards. Même que quelques badauds avaient sorti leur cellulaire, sans aucun doute pour appeler les secours ou pour filmer la camionnette qui tanguait comme un voilier agité par la mer. Enfin, Tanya fut éjectée hors du monde grouillant de la ville et disparut dans le vide interstellaire. Le conducteur se lança à toute vitesse sur le volant et démarra sur les chapeaux de roue, laissant derrière eux des passants médusés.

— Roule vers notre véhicule de rechange au cas où un imbécile aurait réussi à prendre notre numéro d'immatriculation, lui ordonna son collègue. Moi, j'écris à la salle de contrôle. « *Fusain à bord ; on va changer de véhicule et se rendre au lieu de livraison.* » *Shit* ! J'ai mal à la tête, tu n'aurais pas des Advil ?

— Ah ! Ah ! Ah ! Non... C'est une vraie furie, cette femme ! se moqua le chauffeur. Heureusement pour toi que j'ai réussi à l'endormir ! Sinon, je vois mal comment tu aurais fait pour expliquer à Ban qu'un homme de cent dix kilos n'a pas réussi à maîtriser une femme deux fois moins lourde que lui. Ah ! Ah ! Ah !

— Ferme-toi et roule, connard ! lui répondit son comparse avec une colère flamboyante dans les yeux.

Tokyo, 6 heures

Akina en était à son dernier kilomètre. Elle longea le lac Okutama, fit un sprint de cent mètres et ralentit le pas en prenant de grandes inspirations pour oxygéner ses poumons. Elle décrocha sa gourde, prit une gorgée et aperçut un joggeur qui lui faisait un signe de la main. Elle le salua à son tour et le suivit du regard ; c'était la première fois qu'elle apercevait un autre coureur à cette heure matinale. C'est cet instant que choisit un grand Latino pour surgir du boisé et lui injecter le produit d'une seringue directement dans le cou. Le coureur qui avait servi de diversion revint sur ses pas pour aider son complice à transporter la femme dans leur auto.

— Laisse faire, Balaji, elle est tellement petite que je n'aurai pas de problème à la charger sur mes épaules, claironna le Latino en joignant le geste à la parole.

— Repose-la, Miguel, je veux vérifier son pouls.

— Il n'y a pas de problème, c'est le doc qui a concocté l'injection.

— Dépose-la, s'il te plaît ! J'ai fait assez de traite de blanches pour le gang des Nations-Unies¹ pour reconnaître une personne mal en point.

Après que Miguel se soit exécuté, Balaji évalua les signes vitaux de la femme, leva les yeux et regarda son partenaire pour lui signifier :

— On va la perdre, on l'a piquée alors que son cœur battait à tout rompre après son sprint. Elle fait de l'arythmie et cherche son souffle... Bordel de merde !

Cela dit, ils entendirent son cœur frapper en vain à la porte de la vie. Au moins, le dernier matin de la vie d'Akina aura connu la douceur d'un murmure.

— Viens, on se pousse ! On n'a plus rien à faire ici. Je téléphone à Ban directement.

Après une sonnerie, le Japonais décrocha sans même un « bonjour ».

— Balaji, pourquoi tu m'appelles ? Je vous ai pourtant ordonné de ne m'envoyer que des SMS pour communiquer.

— Je préfère vous avertir de vive voix, nous avons perdu notre colis.

— Qu'est-ce que tu veux dire... Vous l'avez perdu de vue pendant sa course ?

— Non, patron, nous l'avons perdu ; son cœur s'est arrêté à cause de l'injection.

Un silence désagréable s'ensuivit. Se préparant à un coup de semonce impitoyable, Balaji éloigna le cellulaire de son oreille. Il fut surpris lorsque la voix de Ban, aussi calme et douce qu'à son habitude, lui ordonna de revenir au manoir par le premier vol.

— Bien, monsieur.

Se laissant glisser au fond de son siège, Ban raccrocha, leva son verre d'eau, prit une gorgée et s'adressa au millionnaire qui le regardait avec impatience.

— Nous avons perdu la Japonaise. Quelle était la deuxième candidate qui travaillait à l'encre de Chine ?

Édouard Léonard serra les poings pour contrôler sa frustration, puis s'empara d'un dossier rouge qu'il ouvrit devant son employé.

— Roxanne Bernier, c'est la meilleure. En vérité, elle aurait été la première candidate, mais comme elle habite sur le campus de l'université de la métropole, je l'ai laissée de côté, car la métropole se situe trop près de l'île des Saules. Vous m'aviez bien spécifié que le but de l'opération était de mettre le plus de distance entre nous et ces étudiants pour que les autorités ne remontent pas jusqu'à nous. De plus, cette jeune femme n'a aucune famille et aucun amoureux pour nous permettre de lui mettre de la pression.

— La décision vous revient : soit vous n'avez pas de spécialiste de l'encre de Chine parmi vos artistes, soit je vais vous la chercher. Dans un tel cas, soyez assuré que je ferai en sorte que la police ne puisse jamais remonter jusqu'à vous. Et pour ce qui est de l'obliger à collaborer, sachez que les gens tiennent à leur vie avant tout.

— D'accord, allez-y.

— Jock, reste ici pour faire le suivi lorsque les hommes arriveront avec leurs colis ; moi, je prends le dossier « Roxanne ». Entre temps, demandez au pilote d'hélicoptère de m'amener au hangar de l'aéroport de la métropole. Je vais essayer de revenir le plus tôt possible avec votre jeune artiste.

Ayant visiblement confiance en ses moyens, Ban se leva et partit à la chasse, sous le regard du Britannique

1 Voir La ruelle.

qui serra les dents pour conserver son sourire. Il ne travaillait pas pour lui... C'était plutôt le contraire ; c'était lui qui l'avait recruté. Un jour, il lui faudrait remettre les pendules à l'heure. Mais pour l'instant, seule la mission comptait. Cependant, le doute sur cette alliance avait déjà commencé à le tourmenter sérieusement.

Grande Métropole, 19 heures

Ban frappa à la porte de la chambre de Roxanne, mais n'obtint aucune réponse. Il colla donc son oreille sur la porte. Avec ces murs presque faits en carton, il pouvait parfaitement entendre le son de la douche. Il sortit un étui contenant des tiges de métal de différentes grandeurs et grosseurs et entreprit de crocheter la serrure. Il n'était pas vraiment inquiet, car Viggo lui avait appris l'art du parfait petit cambriolage. La poignée tourna en trois secondes. «Le système de sécurité pour nos étudiants laisse vraiment à désirer : logement non sécurisé, en plus du gardien de sécurité qui a les yeux tellement rivés sur sa petite télévision en noir et blanc qu'il ne m'a même pas vu passer», se dit le Japonais. Il pénétra dans la chambre en exécutant de petits pas feutrés, un peu à la manière d'une ballerine, pour limiter le bruit. L'effet était des plus étranges. Une fois à l'intérieur, il ferma la porte derrière lui. Il n'y avait qu'une seule pièce où trônait en son centre un divan-lit sur lequel traînaient une petite valise et un déshabillé. «Je ne suis pas certain que les renseignements d'Édouard sont bons, songea Ban. Cette fille doit avoir un amoureux ; sinon, pourquoi y aurait-il un déshabillé prêt à être mis dans une valise ?» La voix d'une jeune femme l'extirpa de ses réflexions. Il se rendit d'un pas rapide et prudent vers la salle de bain où chantonnait la fille en prenant sa douche. «*Oh My God ! Elle chante I Will Survive, quelle synchronicité !*»

*Oh no not I
I will survive
Oh, as long as I know how to love I know I'll stay alive
I've got all my life to live
I've got all my love to give
And I'll survive
I will survive
Hey hey*

Il arracha le rideau de douche comme dans tout bon film d'horreur de série B, saisit Roxanne en l'entourant de ses bras puissants, lui mit une main sur la bouche pour l'empêcher de crier et entreprit de lui faire une prise d'étouffement pour priver son cerveau d'oxygène, et ainsi lui faire perdre connaissance. Moins de trente secondes plus tard, la demoiselle se retrouvait dans les bras de Morphée. Il lui bâillonna la bouche, attacha ses jambes et ses mains à l'aide d'attaches de nylon et serra. Il la souleva, puis traversa le studio et le corridor sans croiser personne. Ceci fait, il balança la jeune femme dans la Ford Éconoline noire utilisée pour venir jusqu'au campus et envoya un SMS à Jock : «*Mission réussie, j'arrive avec le colis.*»

QUELQUES HEURES APRÈS LES ENLÈVEMENTS

En ce samedi matin, l'aube dispersait ses premières couleurs. Jérôme, qui pédalait comme un fou, espérait avoir une chance de battre son record s'il continuait à cette vitesse. Un dernier client et sa *run* de journaux serait finie.

Il traversa le pont de l'île des Saules, laquelle appartenait à un riche excentrique qui s'était fait construire un genre de manoir anglais qui lui donnait la chair de poule. Le manoir en question avait un immense garage pour accueillir les autos de collection du propriétaire ainsi que deux bâtiments annexes pour héberger les employés. La mère du jeune camelot lui avait expliqué que l'homme possédait deux compagnies pharmaceutiques, une galerie d'art et quelques commerces divers, en plus d'être un philanthrope. Il ignorait ce que voulait dire «philan machin chose», mais n'avait pas osé le dire à sa maman. Il déposa sa bicyclette sur la grille d'entrée en fer forgé et fit le reste du trajet en marchant, le gros bonhomme aux yeux bridés qui lui avait ouvert la porte la semaine passée pour le payer lui ayant bien fait comprendre qu'il devait traverser l'allée à pied pour ne pas risquer qu'un caillou heurte par inadvertance un des véhicules de luxe de M. Léonard. En arrivant chez lui ce jour-là, l'adolescent avait dû demander à sa mère ce que voulait dire le mot «inadvertance» et comment on faisait pour différencier les Chinois, les Japonais et les Vietnamiens, car pour lui, ils se ressemblaient tous. Sa maman ne sut trop quoi lui répondre au sujet des Asiatiques. Pour le mot «inadvertance», elle lui avait répondu la même chose que d'habitude, soit d'aller vérifier dans le dictionnaire. «Pourquoi aller voir dans un gros livre alors qu'on peut tout trouver sur le Web?», aurait-il voulu lui répondre. Mais il s'en était bien gardé.

Jérôme courait vers la porte d'entrée pour y déposer le journal le plus rapidement possible et ainsi devenir le camelot le plus rapide de la planète. Il fut sorti de ses fantasmes lorsqu'une camionnette de livraison avec deux hommes à son bord arriva à toute allure derrière lui. «Eh bien, c'est le gros Asiatique qui ne sera pas content de voir des gens rouler aussi vite dans l'allée. Et que vient faire un camion de livraison à six heures du matin?», pensa l'adolescent. Aussitôt le véhicule arrivé devant l'entrée, Viggo, le conducteur, un grand châtain aux épaules solides sur un corps élancé, jaillit du véhicule et se dirigea vers le camelot avec les yeux remplis d'agressivité. Jérôme se figea en voyant l'individu arriver droit sur lui.

— Eh, le jeune! Qu'est-ce que tu fais ici? demanda le livreur sur un ton rude, quand une voix résonna brusquement dans l'aurore.

— Viggo, laisse-le... c'est juste le camelot! Prends le journal et dis-lui de s'en aller, ordonna Ban Sasaki, l'Asiatique au large torse et aux bras gros comme des troncs d'arbres, de sa voix calme, mais autoritaire.

— OK! T'as compris? Donne-moi le journal et fous le camp! lança Viggo en foudroyant le jeune homme du regard.

D'un geste courtois rempli de crainte, Jérôme remit le quotidien au malabar avec une seule envie: prendre ses jambes à son cou et disparaître le plus loin possible de cet individu au regard sombre qui venait de lui faire perdre son titre de «plus rapide camelot du monde entier». Rendu à la grille, l'ado enfourcha son vélo à 18 vitesses. Malgré sa peur, mû par une curiosité toute juvénile, il s'arrêta avant même de traverser le pont. Il laissa tomber sa bécane et revint sur ses pas en essayant de faire le moins de bruit possible. Il avait bien remarqué que sa présence dérangeait. «Qu'est-ce que le colosse et ses deux amis peuvent bien mijoter?», s'interrogeait le fouineur. Rendu devant le mur de pierre qui ceinturait le manoir, Jérôme se mit à chercher une fissure afin de pouvoir voir ce que faisaient l'Asiatique et les deux lascars de la camionnette. Enfin, il trouva un petit orifice et vit ceux-ci discuter paisiblement.

Peut-être s'était-il imaginé des choses qui n'existaient que dans sa tête? Son père lui disait toujours qu'il se racontait trop d'histoires et qu'en plus, il se croyait! Il s'apprêtait à rebrousser chemin quand il vit l'homme qui s'appelait Viggo ouvrir la porte arrière de la fourgonnette. L'autre passager, cigarette au bec, arborait une chevelure rebelle d'un noir corbeau; s'il était aussi grand et large d'épaules que le conducteur, il ne semblait pas avoir le même tonus musculaire. Jetant son mégot de cigarette au sol, il rentra à l'intérieur du véhicule pour en ressortir avec un garçon qui avait l'air malade. Il chancelait. Le boss, comme l'avait nommé le conducteur, tendit son bras vers le jeune homme pour l'aider. Il semblait lui parler, mais de l'endroit où se trouvait le camelot, il ne pouvait saisir le sens des propos. Puis, le grand aux cheveux rebelles retourna dans la camionnette pour cette fois aider une femme à sortir, suivie de deux autres demoiselles et d'un garçon, tous à peu près du même âge — dans la vingtaine — sauf une des filles qui semblait avoir le même âge que lui. Jérôme examinait les jeunes qui avaient tous le regard vide et les gestes lents. «Mon Dieu! Ils sont drogués et

ont été enlevés», songea l'adolescent, l'œil toujours fixé dans son trou pour essayer de comprendre ce qui se tramait au manoir. La camionnette bougea de nouveau quand un gros Noir et un homme aux cheveux blonds sautèrent à la suite des jeunes. Eux, par contre, avaient l'air de bien se porter, puisqu'ils soutenaient ceux qui semblaient malades. L'œil du jeune curieux fut ensuite attiré vers la porte du manoir que quelqu'un venait tout juste d'ouvrir. M. Édouard Léonard apparut sur le seuil.

— Je vois que le voyage s'est bien passé ! Amenez nos invités dans leur alvéole attitrée afin qu'ils se reposent, cria le multimillionnaire qui ne craignait pas de déranger les voisins puisqu'il était le seul habitant de l'île... son île.

L'espion amateur fut heureux d'entendre que les jeunes personnes étaient des invités de M. Léonard. Encore une fois, il s'était fait de fausses idées. Il comprenait tout maintenant. Assis dans une camionnette sans fenêtres pendant un long voyage, les visiteurs devaient avoir eu le mal des transports, ce qui expliquait leur démarche et leur allure générale. Lui aussi souffrait de ce mal quand ils allaient visiter sa tante qui habitait dans la grande métropole.

— Wouaf ! Wouaf ! GRRRRRRRRR !

Le museau d'un énorme chien apparut dans l'interstice. Dès qu'il l'aperçut, Jérôme tomba sur le dos et son cœur s'arrêta pendant une seconde pour repartir sur le rythme d'un mauvais solo de batterie. Même si son cerveau lui dictait de se relever et de décamper, son corps, lui, ne répondait pas, figé dans cette seconde où les crocs du molosse étaient parvenus à cinq centimètres de son visage. Les aboiements et les grondements l'avaient tout simplement paralysé.

— Wouaf ! Wouaf ! GRRRRRRRRR !

— Sultan, arrête de japper après les écureuils ! Viens, mon chien ! aboyait à son tour son maître, le colosse japonais.

Jérôme en profita pour détalier à la vitesse du son. Il ramassa son vélo, traversa le pont et se fit la promesse d'arrêter de fourrer son nez partout.

— Eh, Ban ! Tu crois que le camelot a remarqué quelque chose ? demanda Jock qui venait de se joindre au groupe, une tasse de thé à la main.

— Non, et avec le regard que lui a lancé Viggo, il n'avait qu'une envie : être ailleurs ! J'avoue que s'il était arrivé cinq minutes plus tard, il aurait fallu l'éliminer.

Un pli barra aussitôt le front du Britannique qui eut comme un mauvais présage... Assassiner de jeunes innocents ne faisait pas partie du contrat. La voix nasillarde de son patron le sortit de son tourment.

— Bon, assez parlé ! Donnez une autre dose d'hydrate de chloral à nos nouveaux amis pour les renvoyer dans les vapes, en espérant qu'ils n'en meurent pas. Ensuite, je veux que vous leur rasiez la tête, qu'ils soient lavés, habillés avec les uniformes blancs et descendus dans les alvéoles. Vous devez avoir terminé avant que la cuisinière et mon majordome ne reviennent ce soir de la croisière que je leur ai offerte pour les éloigner. Ah ! J'oubliais... Avertissez-moi dès qu'ils seront tous réveillés afin que je leur explique les consignes de leur future vie.

— Bien, monsieur Léonard ! répondirent en chœur les malfrats.

Une heure plus tard, Jock vint chercher le millionnaire.

— Vos abeilles sont prêtes à vous accueillir, monsieur.

— Merci, Jock, je descends. Viens, accompagne-moi, je vais te présenter.

— Mais monsieur, les employés du manoir sont sur le point d'arriver et ils ne connaissent pas Ban et les autres. Sans parler du chien Sultan. À leur vue, ils risquent d'avoir une réaction, disons... entre l'affolement ou la fuite. Sans oublier que ces types ont l'air de vouloir tuer tout ce qui se dresse devant eux.

— Ne t'inquiète pas pour ça. J'ai joint mon majordome, Henri, et leur bateau n'accostera pas avant deux bonnes heures. Et à quoi t'attendais-tu en recrutant d'anciens membres du gang des Nations-Unies ? Si ma mémoire est bonne, toi aussi tu as déjà tué.

— Vous avez raison, mais jamais de façon gratuite.

— Pour l'instant, rien de fâcheux n'est arrivé... Oups ! J'oubliais la mort de la petite Japonaise. Allez,

suis-moi ! ordonna-t-il en hoquetant une sorte de rire.

Le premier à se réveiller fut Jean-Samuel Prust. Après s'être redressé sur les coudes, sa vision mit plusieurs minutes à se débarrasser du voile qui l'embrouillait. Ses autres sens mirent encore plus de temps à retrouver leurs repères. Il sentait comme un marteau piqueur dans son crâne. Les murs étant tous d'un blanc immaculé, il eut d'abord l'impression qu'il était dans une clinique privée. Il se concentra sur ce qui l'entourait et constata que la pièce était meublée avec luxe et que tous ses accessoires d'artiste peintre étaient situés près d'un chevalet. « Qu'est-ce que tout ça peut bien vouloir dire ? », s'interrogea-t-il. La mémoire commençait vaguement à lui revenir : il sortait du stade quand il fut abordé par un Rasta qui cherchait un pub, puis un autre homme était arrivé derrière lui. Il avait ensuite senti une légère piqure au cou et puis, plus rien... le néant. L'artiste réalisa soudain qu'il était vêtu de blanc. N'y comprenant rien, il se prit la tête entre les deux mains. « Câlisse ! Mes cheveux... On m'a rasé le crâne ! » Il sentit une tension lui nouer les tripes, née de la peur et de la frustration de ne rien comprendre. Il se leva d'un bond et pour chasser la tension, se mit à hurler. Bientôt, les cris et les pleurs d'autres personnes se mêlèrent aux siens.

— Bon après-midi, mes chères petites abeilles. J'espère que ce défoulement collectif vous a fait du bien ! Pour ceux que ça intéresse, il fait un magnifique soleil, dehors, et les superbes couleurs du printemps ont commencé à colorer mon jardin, dit le maître des lieux en prenant un ton qui se voulait courtois.

Jock regarda son patron en lui faisant comprendre par des gestes qu'il devrait plutôt en arriver aux faits. Édouard lui fit signe qu'il avait compris en réprimant un sourire. « M. Barnes n'a sans doute pas ce qu'il faut pour aller plus loin dans l'aventure... Il est trop émotif », se dit Ed.

— Comme vous avez pu l'entendre, vous n'êtes pas les seuls à être prisonniers. Avant de poursuivre mon laïus, laissez-moi vous démontrer l'emprise que j'ai sur vous.

J.-S. leva les yeux au plafond, en direction de la voix qui sortait d'un haut-parleur. Au même moment, le millionnaire abaissa un levier. Jock à ses côtés, les deux hommes fixèrent les écrans devant eux pour voir leurs six victimes gueuler et gesticuler comme des damnés.

Au même moment, Jérôme et son ami Rémi venaient d'accoster leur canot dans une crique naturelle. Il s'agissait de leur endroit favori pour pêcher. Ils savaient qu'il était interdit de pêcher sur cette île, mais cachés dans la crique, ils se disaient que personne au manoir ne pouvait les voir.

— T'as entendu ? demanda Jérôme à son ami.

— Quoi ?

— Un murmure... non, plutôt le murmure d'un cri. Comme si la terre avait mal et qu'elle appelait au secours.

— Sac à papier, Jérôme ! Tu deviens de plus en plus bizarre en vieillissant ! s'exclama Rémi en lançant sa ligne dans la rivière.

— Non, je te jure que j'ai entendu un cri. Seulement, il sort en sourdine.

— Si tu continues, je prends le canot, je retourne chez moi et tu ne pourras pas goûter aux bons biscuits au chocolat que ma mère a mis dans ma boîte à lunch, répliqua Rémi en se pourléchant.

— OK ! Tu dois avoir raison, ça doit encore être mon imagination, concéda Jérôme tout en demeurant certain d'avoir entendu un murmure. Et n'utilise pas « sac en papier », c'est mon juron ! Ah ! Ah ! Ah ! En plus, les biscuits de ta maman ont été cuisinés pour moi. OK, mon ami en surpoids ?

Rémi lui tira la langue en le traitant de grande asperge. Si Jérôme s'était concentré sur le son plutôt que de taquiner son ami, il aurait sans doute aperçu la trappe d'aération des alvéoles cachée derrière un buisson, à quelque dix mètres de leur crique...

Et voici pour la partie déplaisante. Vous venez de recevoir une légère décharge électrique. Si vous désobéissez, nous en augmenterons l'intensité. De plus, chacune de vos cellules, que nous nommerons alvéoles étant donné leur forme, peut, selon notre bon vouloir, se transformer en chambre à gaz... mortel. Nous avons testé le bon fonctionnement de ce petit gadget sur les immigrants clandestins que nous avons recrutés pour construire vos alvéoles. Je vous garantis que le système fonctionne à cent pour cent. Pour ceux qui seraient tentés de croire que nous avons négligé certains détails concernant ces immigrants, sachez que mes hommes ont arraché toutes leurs dents, avant de découper leurs corps en petits morceaux et de les placer dans des barils de métal de quarante-cinq gallons qu'ils ont ensuite brûlés. Après quoi, ils les ont remplis de ciment, les ont scellés, et les ont jetés dans le fleuve en prenant bien soin d'y percer des trous pour les faire couler. Je crois bien que ces pauvres démembrés ne reverront plus jamais leur famille. Ah ! Ah ! Ah ! Que Dieu protège leur âme.

— Vous êtes un véritable malade ! cria Jean-Samuel en fixant la caméra.

Le fusillant du regard à travers les écrans vidéo, le millionnaire abaissa la manette correspondant à l'alvéole du récalcitrant, qui tomba aussitôt à genoux en glapissant comme un chiot venant d'encaisser un bon coup de pied.

Jérôme se retourna en direction de l'endroit d'où provenait le bruit, alors que son ami, qui se gavait de biscuits, ne semblait rien entendre. « Sac à papier, on dirait que la terre me murmure quelque chose. Je dois devenir complètement fou », pensa-t-il. Il riva les yeux sur Rémi qui continuait de s'empiffrer, trop concentré sur ses biscuits pour entendre quoi que ce soit.

— Eh, Bigras ! Cesse de bouffer ! Tu es en train d'engloutir ma part, sac à papier !

Jock enleva délicatement la main de son patron du levier.

— Vous allez le tuer, monsieur. Ensuite, il faudra trouver un autre candidat beaucoup moins bon que lui, le prévint-il avec un flegme tout britannique.

— Tu as raison, comme toujours ! Je me suis laissé emporter ; je n'aime pas les jeunes arrogants. Bon... je vais continuer à leur expliquer pourquoi ils sont nos prisonniers.

Il appuya sur l'interphone et reprit son monologue, comme s'il ne s'était rien passé.

— Vous avez sûrement constaté que nous nous sommes aussi permis de vous raser le crâne. Si ce n'est pas le cas, je suis fier de vous en informer ! les nargua-t-il. Le but de cette boule à zéro : tuer votre personnalité. Vous êtes dorénavant de simples numéros. Passons maintenant aux choses sérieuses. Je m'appelle Édouard Léonard, et mes amis me surnomment Ed. Soyez cependant avisés que vous n'aurez en aucun cas ce privilège. Ah ! Ah ! Ah ! Trêve de plaisanterie, je serai pour vous un genre de mécène.

Il posa longuement les yeux sur ses prisonniers et ajouta :

— Vous ferez de grandes choses, mais je serai le seul à le savoir. Pour moi, vous n'êtes que des abeilles travailleuses, enfermées dans une alvéole d'acier sous trente mètres de terre. Votre nouvelle demeure comporte tout ce qu'il vous faut pour développer votre art. Elle contient aussi un téléviseur avec toutes les chaînes inimaginables afin de vous maintenir en contact avec le monde extérieur. Vous avez aussi une bibliothèque qui contient plusieurs romans et livres d'art, en plus d'un ordinateur qui malheureusement ne permet aucune communication avec l'extérieur, sauf, bien entendu, avec les autres abeilles ; je vous expliquerai plus tard pourquoi. Comme vous avez dû le remarquer, il y a aussi un téléphone, duquel vous pourrez passer une commande sur un répondeur si vous avez faim ou soif, ou s'il vous faut des accessoires particuliers, que ce soit pour vos toiles ou votre hygiène personnelle. Jock, mon bras droit, ou n'importe quel autre de mes hommes, veillera à vous satisfaire le plus rapidement possible.

Cela dit, le millionnaire fixait les quatre femmes et les deux hommes. Deux des filles pleuraient, un des garçons semblait être en transe, Jean-Samuel était encore étendu sur le sol, à la recherche de ses sens, tandis que les deux dernières femmes, Roxanne et Tanya, avaient une fureur sans nom dans le regard. Il se dit qu'il lui faudrait avoir ces deux-là à l'œil. Surtout Roxanne, celle qui n'avait aucun parent ou proche pouvant être menacé afin de la faire chanter. Après un long silence, il reprit en disant :

— Excusez-moi pour ce léger temps mort, j'étais en plein processus contemplatif de vos personnes. Ah oui ! Vous vous doutez bien que vos alvéoles sont dotées de caméras. Voyons, Roxanne... Une si jolie fille, même sans ta grande chevelure rousse, qui fait un doigt d'honneur ! Je suis sincèrement déçu. Je vous préviens que tout autre manque de respect de la part d'un d'entre vous vaudra une belle décharge électrique à l'ensemble du groupe, par équité de ma part. Puisque j'en suis venu à parler du groupe... Vous avez tous été invités dans mon humble demeure en raison de votre étonnant talent dans cette discipline qu'est la vôtre. Vous auriez sans aucun doute terminé premier de votre promotion dans vos écoles d'art respectives. Dommage, on ne le saura jamais ! Outre la technique, vous avez de la passion. Et c'est ça, l'art avec un grand A : la passion.

— Ouais, c'est bien beau tout ça, mais nos proches vont se rendre compte de notre disparition ! tempêta Jean-Samuel dans le téléphone qu'il avait décroché.

Fixant la caméra, il se foutait carrément de recevoir une autre décharge électrique.

— Une de nos abeilles vient de me faire une remarque intéressante concernant la possibilité que vos parents se lancent à votre recherche. Il a raison. Votre problème est le suivant : puisque les corps policiers du pays ne travaillent pas main dans la main et que vous venez de provinces et même de pays différents, je ne vois pas comment ils pourraient remonter jusqu'à moi. Mais revenons à nos moutons, si vous le permettez. Allons-y pour les présentations ! Premièrement, Roxanne Bernier, dont la spécialité est l'encre de Chine. Vient ensuite Jean-Samuel Prust, qui pratique la gouache sur carton. Puis, nous avons Tanya Moreau, spécialiste du fusain. J'attire maintenant votre attention sur la plus jeune d'entre vous : Sophie Duval-Marceau, qui à seulement douze ans est déjà presque un génie, en plus de manier la peinture à l'huile avec brio. Au tour de mademoiselle Alexandra Savard, spécialiste de l'aquarelle, et finalement, le dernier mâle de mes abeilles, Jacques Duran, qui promet de devenir un artiste de la peinture à l'acrylique des plus reconnus. Nous voici enfin rendus au moment le plus important : la raison de votre présence ici. Écoutez-moi bien ! Vous aurez un mois pour concevoir une toile sur un thème de mon choix. Il va sans dire que vous ne devrez en aucun cas signer vos œuvres. Si vous voulez y insérer des personnages, d'aucune façon nous ne devrions être en mesure de distinguer leurs traits ; ceci, pour éviter que l'un d'entre vous ait la brillante idée de dessiner un membre de son entourage. Donc, le premier thème sur lequel vous aurez à travailler sera la musique. Comme disait Miles Davis, « la musique est une peinture que l'on peut entendre, et la peinture est une musique que l'on peut voir ». Vous pourrez échanger vos idées entre vous par l'entremise de vos ordinateurs. Si certains se demandent pourquoi je fais cela, d'autres l'ont sans doute deviné. Je vais moi-même signer vos œuvres et ainsi devenir le plus prolifique artiste peintre multidisciplinaire. Une dernière chose... Si l'un d'entre vous refuse de collaborer ou ne termine pas sa toile dans le temps requis, il sera exterminé ainsi qu'un des membres de sa famille... juste au cas où sa vie de merde ne lui importerait pas. À titre d'exemple, monsieur Prust, vous qui aimez poser des questions, votre fillette Rose âgée de trois mois serait malheureusement tuée elle aussi si vous deviez nous faire faux bond.

Le silence qui suivit cette déclaration produisit un vide dans lequel des vies entières risquaient de s'engloutir à jamais. Jean-Samuel eut besoin d'aspirer une grande goulée d'air, comme si toute son existence se noyait.

AVANT LES ENLÈVEMENTS

Si vous laissez au hasard le choix de vos plus importantes décisions, ne vous surprenez pas si la vie vous fait un pied de nez.

— OK, les gars ! Si Vladimir allait chercher son prisonnier qu'on en finisse avec cette histoire ?

Le Russe, Vladimir (Vlad) Azarov, ne dit pas un mot et entra dans le camp pour en ressortir presque immédiatement avec Steeve Bouchard, menotté aux pieds et aux mains. Il semblait avoir bien mangé pendant son mois de captivité, de même qu'il semblait en parfaite santé. Seuls ses yeux hagards, ses cheveux en broussaille et sa barbe mal taillée prouvaient qu'il n'avait plus fait partie de la civilisation depuis un bon bout de temps. En voyant son beau-frère Nicolas, il se mit à chialer comme une vieille femme pleurant sa virginité perdue depuis un nombre incalculable d'années. Le commandant Gustave (Gus) Côté, Ian Brochu — aussi appelé le géant à cause de son imposante stature de deux mètres quinze —, Nicolas (Nick) Lamontagne et Vlad regardèrent avec mépris cet homme qui ne méritait aucune pitié.

— Libère-moi, Nick. Pense à ma sœur Émilie. Tu n'as pas le droit de me faire ça.

— Quoi ? Tu parles bien de ta sœur que tu as rendue quadriplégique ? Vladimir, peux-tu lui mettre du ruban sur la bouche avant que je lui ferme sa grande gueule de lâche à coups de poing ? demanda Nicolas sans jamais s'adresser à son salaud de beau-frère.

Puis il poursuivit aussitôt en disant :

— Bon, écoutez-moi tous ! Vous avez remis le sort de ce chien entre mes mains. Alors je vais vous expliquer comment ça va marcher.

Tous le regardèrent en silence, y compris le principal intéressé dont les yeux déversaient un véritable torrent de larmes.

— Steeve, si tu as la vie sauve, tu partiras sur-le-champ. Aucun de nous ne te servira de chauffeur pour te sortir de la forêt. Si tu te perds et meurs, on s'en fouta. Il faut que tu saches que Bob² a effacé ta dette ; il n'enverra donc pas Vladimir et Hern à tes trousses. Il a fait ce geste honorable uniquement parce que son fidèle garde du corps le lui a demandé comme un service personnel. De toute façon, tu es recherché partout dans le pays pour l'enlèvement de Jason et Jerry, en plus du délit de fuite que tu as commis contre le directeur d'école. Tu remarqueras que j'ai utilisé les mots « si tu as la vie sauve ». Trop lâche pour faire face à tes responsabilités, il a fallu que tu fasses tuer ta femme, en plus de clouer ta propre sœur dans un fauteuil roulant. Parce que tu es un joueur et que ton vice a causé la mort de plein de gens, voilà comment je vais procéder. Je vais prendre cette pièce d'un dollar.

Ce disant, Nick montra à son beau-frère les deux côtés de la pièce de monnaie pour lui prouver qu'ils étaient bien différents l'un de l'autre.

— Ian, enlève-lui le ruban qu'il a sur sa bouche, s'il te plaît.

Le géant s'exécuta sans le moindre ménagement, puis Nick demanda à Steeve :

— As-tu compris, jusqu'à maintenant ?

— Oui, Nick, mais...

— Ferme-la, je n'ai pas terminé.

Tout le monde était anxieux de voir où Nick voulait en venir.

— Écoutez-moi tous. Je vais lancer la pièce dans les airs, l'attraper et la tourner sur le dessus de mon autre main. Pile Steeve vit, face il meurt.

Nicolas lança la pièce d'un dollar, l'attrapa, la retourna sur le revers de sa main et...

Nick et Ian revenaient du camp de Vlad. La première heure du trajet s'était déroulée dans un silence mortuaire. N'en pouvant plus, le géant demanda :

— Veux-tu que je mette un peu de musique pour détendre l'atmosphère ?

— C'est ta voiture, fais ce que tu veux, tant que tu ne nous fais pas entendre ta musique de bruit de mer et de son de baleine, répliqua Nick d'un ton plus hargneux qu'il aurait voulu.

— Premièrement, ce n'est pas ma musique, mais celle que Paula fait jouer pour essayer de calmer un

2 *Bookmaker* à qui Steeve devait une somme colossale.

peu le traumatisme que Jason a subi lors de son enlèvement.

— Ouais, tu me l'as déjà dit. Alors, si le CD appartient à ta femme, qu'est-ce qu'il fait dans ton véhicule ? l'interrogea Nicolas avec un air suspicieux.

— Laisse tomber ! Je n'ai vraiment pas envie d'argumenter sur un sujet aussi insipide. Par contre, si on parlait des vraies affaires avant d'arriver à la maison ?

— Il n'y a rien à discuter, tout a déjà été dit. On a réglé ça avec Gus et Vladimir. Pas un mot à Paula, Émilie et Jerry. Ils ne doivent aucunement savoir ce qui s'est passé aujourd'hui. Cette foutue journée n'a jamais existé.

— Pourquoi ne puis-je pas en parler au moins à ma femme ? Quand elle m'a appris qu'elle s'était fait violer et que Jason n'était pas mon fils, nous nous sommes juré de toujours nous dire la vérité.

— Tu ne lui mens pas... tu ne lui dis rien, ce n'est pas du tout la même chose, argumenta Nick.

— Imbécile ! On appelle ça mentir par omission.

— Tu as raison. Néanmoins, réfléchis une seconde. Si tu lui racontes, elle va finir par tout révéler à Émilie sous prétexte que Steeve est son frère et que par ce seul fait, elle est en droit de connaître la vérité. Mets-toi dans ma peau... Ma femme vient à peine de sortir de son aphasie qui la tenait muette depuis dix longues années. J'ai peur que cette fois, le choc lui soit fatal.

— C'est toi qui décides. Par contre, laisse-moi te dire que je pense sincèrement qu'Émilie est beaucoup plus forte que tu ne le crois.

— Comme tu dis, c'est moi qui décide... donc motus et bouche cousue, rétorqua Nick sans la moindre hésitation.

Ian ravalait son fiel et le dévisageait avec, pour la première fois de sa vie, le désir de lui étamper son poing dans la figure. Il serra le volant tellement fort que ses jointures blanchirent. Il secoua la tête pour chasser ses idées noires avant de commettre l'irréparable, puis entreprit de changer de sujet pour se calmer et reprendre le contrôle de ses émotions.

— Je crois que je vais demander à Gustave s'il peut m'inclure dans sa nouvelle unité spéciale pour lui refiler un coup de main si jamais il a besoin de civils lors d'une investigation. J'y pense depuis notre escarmouche avec le gang des Nations-Unies.

— Wow ! Tu lis dans mes pensées ou quoi ? Je pensais exactement la même chose. Je suis sûr que le gros sera ravi de notre offre. Il nous doit bien ça. C'est un peu grâce à nous si son partenaire est encore en vie.

— Un peu, oui, mais surtout grâce à Vladimir. Attends que je raconte à Paula que son petit Nick et son géant de mari veulent aider l'escouade des enquêtes spéciales de la grande métropole !

— Cool ! Je voudrais juste soulever un point relativement à tes propos.

— Lequel ? s'enquit le géant en levant un sourcil interrogateur.

— Courir dans un corridor sans lumière à la poursuite de tueurs armés jusqu'aux dents, tu appelles ça une escarmouche, toi ?

Nick le regarda avec un sourire moqueur, signifiant par là qu'il voulait faire la paix avec lui.

— Mais quoi ? Il n'y a pas eu mort d'homme... du moins, de notre côté.

Les deux amis éclatèrent de rire, laissant ainsi s'évaporer un peu la tension insoutenable qui régnait cette journée-là.

— Tu sais, confessa Nick, la seule chose que je regrette, c'est de ne pas avoir réussi à empêcher Ban de s'enfuir.

— Tu n'y es pour rien, notre objectif était de libérer ton fils et Jerry des griffes de ces salopards. Oublie-le ! Un jour, ce salaud refera surface et Vladimir sera là pour lui régler son compte.

— Tout un phénomène, ce Vlad ! Il me donne des frissons dans le dos... Je crois qu'il n'a pas d'âme.

— Gustave m'a un peu expliqué sa vie, ou du moins ce qu'un de ses indics lui a raconté. Au moment où il a fait de la prison, le type partageait sa cellule avec un vieux prisonnier originaire de Russie ; c'est de lui que proviennent les informations. Il a dit que Vladimir s'est évadé d'une prison de Sibérie en tuant les gardiens corrompus et en laissant la vie aux autres qui selon lui, ne l'étaient pas. En fin de compte, il a décapité le directeur et lui a rempli la bouche de roubles pour signifier à tous que ce dernier avait été acheté par la mafia locale. Ensuite, il a enlevé une femme qu'il aimait d'un gang qui se livrait à la traite des blanches, en prenant bien soin de ne laisser aucun témoin derrière lui. Finalement, il traversa l'océan Pacifique, caché dans une cale de bateau, pour arriver en Amérique et devenir garde du corps pour la fameuse famille Tremblay. Alors,

crois-moi ! Si jamais le chemin de Vlad croise un jour celui de Ban, ce dernier n'est pas mieux que mort.

Un instant de flottement salua cette dernière remarque.

— Allez, accélère ! J'ai hâte d'arriver chez moi pour serrer ma raison de vivre dans mes bras.

Abandonnant derrière eux la lumière du jour, Ian appuya sur la pédale de l'accélérateur.

Pendant ce temps, Ban Sasaki était attablé avec son complice de toujours, Viggo, dans un des bars les plus miteux de la grande région métropolitaine. Le Japonais était l'ancien chef de la sécurité du groupe de criminels qui contrôlait la grande métropole, le célèbre gang des Nations-Unies, en plus d'avoir servi de garde du corps personnel au grand patron de ce même groupe, maintenant dissout grâce aux bons soins de Gustave Côté et ses acolytes. Aujourd'hui, sa principale occupation consistait à dénicher des emplois de mercenaires du crime pour lui-même et ses hommes qui avaient réussi à éviter de tomber dans les pattes de Gus. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'ils étaient dans ce bar à attendre la venue de Jock Barnes, le bras droit d'Édouard Léonard, le célèbre millionnaire. Viggo donna un coup de coude à son ami et pointa du menton pour signaler l'arrivée de l'homme qu'ils espéraient voir depuis bientôt une heure. Si tout se déroulait comme prévu, ils auraient un travail à leur mesure pour un bon bout de temps. Barnes s'arrêta à leur table sans leur tendre la main, saisit une chaise, s'assit et lança :

— Vous auriez pu choisir un endroit moins minable.

— Oui, je sais, mais je trouvais que pour des criminels aussi recherchés que nous, ce lieu était beaucoup plus discret pour tenir cette rencontre. Le Bar Louche porte tellement bien son nom ! De plus, comme il est à l'extérieur de la métropole, le service de police municipal n'intervient jamais. Également situé juste à la fin du territoire de la Police nationale, ce lieu se trouve dans une sorte de vide juridique. Les policiers ne s'y pointent le nez qu'en cas de mort d'homme et encore. Et laisse-moi te dire qu'avec ta cicatrice qui part de ton front, qui traverse ton œil et qui finit sa course au coin de tes lèvres, tu ne jures pas dans le décor. On pourrait même te prendre pour le propriétaire ! rétorqua le Japonais.

— J'avoue que tu as raison. Un à zéro pour toi, Ban ! Maintenant, si on passait aux choses sérieuses ?

— On est tout ouïe.

Jock n'eut pas le temps de commencer son laïus qu'une serveuse arborant deux énormes obus en guise de seins vint prendre leur commande.

— Apportez-nous une bouteille de votre meilleur whisky avec trois verres, s'il vous plaît, répondit poliment l'homme à la balafre.

C'était bien la première fois qu'un client usait de politesse au Bar Louche. La fille rougit et bafouilla :

— J'ai bien peur que nous n'ayons qu'une seule marque de whisky... désolée.

— Pas grave, on va s'arranger avec ça.

Avant de parler affaires, ils attendirent patiemment qu'elle revienne avec la bouteille pour ne pas être interrompus de nouveau. Après qu'elle les eut servis, le Britannique lui glissa un cent dollars dans la main en lui disant de ne plus les déranger, à moins qu'ils ne lui fassent signe. La serveuse glissa l'argent entre ses seins, lança un regard langoureux à son interlocuteur et disparut en arborant un sourire radieux.

— Je crois que t'as une touche, Jock, signifia Viggo qui jusque-là, était resté silencieux.

— Je te la laisse, si tu veux.

— Quoi ? Tu vas renoncer à une telle paire de nichons ? Et t'as vu son cul ?

— OK, calme-toi le pompon ! Je suis venu ici pour affaires et de toute façon, vaut mieux que tu le saches, je joue pour l'autre équipe. Et ne t'inquiète surtout pas, tu n'es pas mon genre.

Ban pouffa de rire en voyant l'expression sur le visage de son ami. Les temps avaient bien changé : à l'époque, un dur à cuir n'aurait sous aucune considération avoué son homosexualité.

— Bon, on peut commencer maintenant ?

Lorsque les deux autres lui firent un signe de tête, Jock tassa la bouteille et déposa sa mallette sur la table, l'ouvrit, prit l'enveloppe qui se trouvait à l'intérieur, par-dessus plusieurs liasses de beaux billets. Après quoi, il referma la mallette et la tendit aux mercenaires. Viggo s'en empara, puis la dissimula sous la table.

— Voilà une bonne chose de faite ! Comme convenu, cette mallette contient un demi-million de dollars ; l'autre moitié vous sera remise quand vous aurez exécuté votre partie du contrat. L'enveloppe contient les photos, les noms, bref... tout ce que vous devez savoir sur les six personnes que vous devez kidnapper et

emmener au manoir. Bien sûr, puisque les cibles habitent toutes dans des pays différents, tous vos frais de déplacement seront couverts par M. Léonard.

— Six ? Bordel, ce n'est pas sérieux... Ça va nous prendre un temps fou. Ce n'est déjà pas évident d'enlever une personne sans se faire remarquer, alors imagine six... Calvaire ! lança Viggo, découragé par l'ampleur du projet. Et toi... tu ne m'avais pas dit que ce serait un jeu d'enfant ? renchérit-il en s'adressant à son partenaire.

— Ne vous en faites pas, dit Jock en lui lançant une œillade perplexe.

Peut-être s'était-il trompé sur leur compte et qu'ils n'avaient pas les compétences requises pour exécuter le boulot ? Il continua néanmoins sa phrase :

— M. Léonard a déjà pensé à un plan.

— Relaxe, tous les deux... Si je vois que le plan de ton boss ne me plaît pas, je vais nous concocter un plan réglé au quart de tour et vous nous fournirez tout ce dont nous aurons besoin pour assurer sa réussite, intervint Ban d'un ton doux.

Il appuya ses dires en posant une main réconfortante sur l'épaule de son complice de toujours. Par curiosité, il ouvrit le premier dossier pour y jeter un coup d'œil rapide.

— Je remarque que la première victime est une jeune fille qui vit en pension à Rome. Je crois que je vais contacter Filippo. Quoi de mieux qu'un Italien pour se fondre dans le décor de Rome !

— Ouais, mais tu sembles oublier qu'il a été arrêté lors du démantèlement du gang, lui fit remarquer Viggo.

— En effet, comme plusieurs de nos hommes. Or, ces cons étaient trop pressés ; ils n'avaient pas de preuves tangibles, aucun témoin. Nos avocats ont donc déposé une requête en annulation sous prétexte que les arguments du ministère public n'étaient pas recevables. Cependant, j'ai l'impression que notre ami Filippo a conclu une entente avec le procureur de la Couronne.

— Et tu veux qu'on l'engage même s'il est peut-être devenu une balance ? interrogea Viggo dont le timbre de voix cachait mal son incrédulité.

— Je l'aurai à l'œil, et si d'aventure mes soupçons sont fondés, je le lui ferai regretter.

Le rire sardonique qu'émit Ban laissait à peine place à l'imagination quant à la souffrance qu'il pouvait infliger à quiconque le trahissait.

— OK, les gars ! Vous réglerez vos problèmes internes à la maison ; je n'ai pas terminé, lança Jock qui se demandait de plus en plus si cette association serait viable. Mais il alla tout de même de l'avant malgré le doute qui l'assaillait. Et avant que j'oublie, mon patron m'a fortement suggéré d'essayer de vous convaincre de vous joindre à nous, vous et vos hommes, pour assurer la surveillance de nos otages et aussi, pour participer à ses autres « projets particuliers ». Il va de soi que si vous acceptez, vous serez logés et nourris au manoir, de même que vous serez rémunérés. Euh... j'ai une question qui me turlupine : qui me dit que vous ne vous pousserez pas avec le demi-million ?

— Je suis peut-être un criminel, mais la parole de Ban Sasaki est sacrée, répliqua le Japonais sur un ton contrarié. « Comment quelqu'un pouvait-il mettre en doute sa loyauté ? », pensa-t-il.

Sans même consulter Viggo, il saisit la bouteille de whisky, versa le liquide ambré dans les trois verres et souleva le sien dans les airs.

— À notre collaboration !

Il avala son verre d'un seul trait, avant que Jock et Viggo ne se mettent à l'imiter en répétant ses paroles. L'accord était scellé. Tous trois passèrent le reste de la soirée à boire et se raconter des histoires plutôt salasses. Pendant tout ce temps, Viggo s'évertuait à tenter de séduire la serveuse gâtée par la nature, mais qui n'avait d'yeux que pour Jock... la pauvre !

De son côté, le Britannique fixait une canette de Budweiser sur la table voisine, couchée sur le flanc et pleurant des larmes de houblon sur le plancher. Il ne put s'empêcher de réfléchir aux caprices du destin. Lui qui avait quitté la Légion étrangère pour fuir la violence, voilà qu'il se retrouverait sans aucun doute les deux pieds dedans. « Bordel, la vie est une patinoire ! songea-t-il. Vous faites un seul faux pas et vous glissez déjà pour vous retrouver sur le cul ! »

CHAPITRE 1

Jour 1 — Cinq mois après les enlèvements

Dans la grande métropole, plus précisément à la ruelle des entrepôts, avait lieu l'inauguration des nouveaux aménagements de celle-ci. Le pavé avait été refait, des bancs avaient été installés sous des lampadaires au look moderne, ce qui donnait envie de s'y arrêter pour lire un bon roman. Enfin, de chaque côté, les murs avaient été peints avec des couleurs vives rappelant les Caraïbes. Pour l'événement, il y avait même une exposition de peintures de la nouvelle coqueluche du monde des artistes peintres : le millionnaire Édouard Léonard. Complètement revampés, les lieux ne ressemblaient plus en rien à cette ruelle maudite qui avait écrit un livre d'horreur avec tous les meurtres, les viols, les vols et les agressions diverses qui s'y étaient produits. Le maire, Mario Poitras, avait invité tout le gratin politique, peu importe les allégeances, ainsi que les journalistes des grands quotidiens pour qu'ils immortalisent sur pellicule cette émouvante soirée. Sûrement voulait-il aussi mousser sa popularité en vue des prochaines élections. Au centre de la ruelle trônaient un podium et un micro afin de permettre au premier magistrat de la grande métropole de faire un discours visant à remercier les donateurs et dévoiler une plaque insérée dans le pavé, plaque sur laquelle étaient inscrits les noms des principales victimes de la triste ruelle. Émilie Bouchard et le commandant Gustave Côté — qui souffrait d'obésité presque morbide depuis une dépression sévère survenue onze ans plus tôt à la suite de l'assassinat de son premier partenaire survenu dans la ruelle des entrepôts — devaient eux aussi prononcer un discours en tant que survivants. À la toute fin, en tant qu'enfant chéri de la ville en raison de ses exploits sportifs, Ian Brochu — ex-footballeur professionnel surnommé le géant — devait monter pour saluer la foule.

Le maire fut le premier à prendre place sur le podium. Pour l'occasion, il était accompagné d'un homme à l'allure excentrique. Outre son port de tête hautain, on remarquait surtout chez ce dernier ses petits yeux noirs dénués de chaleur. On aurait dit des yeux de rapace. C'est cet homme qui avait contacté le maire pour lui suggérer de faire fabriquer une plaque en l'honneur des victimes. Il en avait défrayé les coûts dans le seul but de mousser son nom et ainsi faire connaître son art. De leur côté, les citoyens ne voyaient en lui qu'un homme généreux et altruiste. Si seulement ils savaient...

— Mesdames et messieurs, commença le maire, j'ai l'infime honneur de vous présenter monsieur Édouard Léonard, principal donateur ayant à cœur l'embellissement de notre ville...

Derrière le petit podium, Gus et Émilie — qui avait son fidèle chien Zip à ses côtés — étaient accompagnés de leurs amis Nicolas Lamontagne et Jerry Simard — partenaire de Gustave Côté — et n'écoutaient pas vraiment le discours insipide de Poitras. Pour sa part, Jerry attendait avec impatience qu'Émilie livre son témoignage afin de quitter la ruelle et se rendre dans un bar en périphérie de la métropole. Là-bas, il espérait obtenir des informations sur Ban Sasaki, celui qui l'avait fait enlever et torturer, exactement à l'endroit où il se trouvait en ce moment. Comme il connaissait par cœur l'allocution que son copain Gus allait présenter, il préférait partir avant qu'il s'exécute pour ne pas revenir trop tard de son périple.

— Tu sais à quoi je pense en regardant le nouveau look de la ruelle des entrepôts ? demanda-t-il à Nick.

— Non.

— Je crois qu'on vient seulement de l'habiller avec une belle robe de mariée, mais qu'en dessous, elle restera toujours la même salope qui fait trembler la ville entière.

— Je vois ce que tu veux dire. J'aimerais ne pas regretter le temps où Zip et moi arpentions la ruelle... je me déguisais en clochard dans le but de soutirer des informations pour Gustave. En parlant de lui, vous travaillez sur une enquête en ce moment ?

— Ouais ! On aide les gars des mœurs qui tentent de démanteler un réseau de pédophiles. Comme ce n'est pas nous qui conduisons l'enquête, nous sommes affectés à la surveillance. Je commence à être pas mal frustré. Je te jure que si Gustave avait hérité de cette enquête, il y aurait déjà eu quelques arrestations, confessa Jerry dont les yeux flamboyaient de colère. Mais on obéit aux ordres. Depuis qu'on a nettoyé la ville, l'escouade des enquêtes spéciales est affectée un peu partout dans les différents postes de quartier. C'est pour cette raison que nous n'avons pas eu besoin de Ian ou de toi récemment.

— Ne te casse pas la tête avec ça. De toute façon, on part un mois en Grèce en compagnie de nos femmes.

— Wow ! Emmenez-vous Paul ?

Ancien médecin devenu accro aux médicaments, Paul avait erré dans la ruelle pendant quelques années, en plus d'avoir assisté à l'agression d'Émilie. Des années plus tard et une cure de désintoxication au compteur,

se sentant coupable de ne pas être intervenu lors de cette malheureuse nuit, il avait offert ses services d'aide-soignant à la jeune femme. Depuis ce jour, il vivait heureux avec elle, Nicolas et leur chien Zip.

— Non, Paul restera à la maison avec le chien. J'ai bien tenté de le convaincre, mais il a refusé. Je crois que passer un mois sans s'occuper d'Émilie sera pour lui de vraies vacances.

— Mais tu n'as pas peur pour Émilie ? Si par hasard elle a une crise ou le même genre d'attaque qu'elle a eue le mois passé ?

— Non, on a pensé à tout. Dans la villa, il y aura des infirmiers vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Mon Dieu... ça va coûter un bras !

— C'est l'avantage d'être le meilleur ami d'une ex-vedette de la NFL, laissa entendre Nicolas. C'est lui qui paiera pour tout et il a insisté sur ce point.

— Je suis carrément jaloux ! s'exclama Simard en lui donnant un coup de poing sur l'épaule.

— *Au lieu d'arpenter les rues à la recherche de ton bourreau, tu n'as qu'à partir avec eux et emmener Jill, espèce de clown !* lança une voix qui torturait l'esprit de l'enquêteur.

Heureusement, un tonnerre d'applaudissements les sortit de leur conversation et empêcha Nicolas de remarquer le visage étrange de son interlocuteur. Le maire Poitras venait de terminer son discours et cédait le micro à M. Léonard.

— Oups, j'ai manqué le discours de notre seigneurie ! Ah ! Ah ! Ah ! En passant, sais-tu pourquoi ce type a payé pour la plaque commémorative ? A-t-il perdu quelqu'un dans la ruelle ? demanda l'enquêteur.

Nick haussa les épaules pour signifier son ignorance, puis répondit :

— Non, mais ce type, comme tu dis — il prit une inspiration pour marquer une pause rhétorique avant d'enchaîner —, eh bien, c'est l'homme le plus effrayant que j'ai jamais vu. Il a des yeux impitoyables, profondément enfoncés dans leurs orbites. On dirait qu'il peut percer les esprits et lire les âmes. Avec son visage aux traits fins et aquilins, et la manière qu'il a de figer ses muscles faciaux dans une parfaite immobilité, il ressemble à une statue qu'on aurait taillée dans un bloc de marbre aussi froid que sombre. Parfait pour camper le rôle du nouveau maître de la ruelle, mais pas celui d'un artiste peintre. Je me demande même comment un homme n'ayant aucune étincelle dans les yeux peut réaliser d'aussi belles toiles.

— Wow ! Quelle façon théâtrale de décrire une personne ! Tu as manqué ta vocation... tu devrais monter sur les planches. J'aimerais bien en savoir plus sur cet homme.

Le journaliste Junior Jodoin, qui s'était placé derrière eux, s'insinua dans la conversation en leur chuchotant qu'il pouvait éclairer leur lanterne.

— Tiens, la fouine en personne ! Ça va, Junior ? Je ne t'ai pas entendu arriver ; par contre, j'aurais dû te sentir ! Tu n'étais pas censé arrêter de fumer ?

— Oui, je vais bien, Jerry ! Mais s'il te plaît, arrête de m'appeler la fouine... je hais ça, répliqua le journaliste avec une bonne dose d'exaspération dans la voix. Et pour répondre à ta dernière question, non, je n'ai pas arrêté de fumer et ça ne regarde que moi !

— Wô les moteurs ! Calme-toi ! Tu as raison... Si tu veux mourir comme ton paternel, ça te regarde. Et je ne comprends pas pourquoi tu n'aimes pas ton surnom. La fouine, c'est pourtant un bel animal avec une...

L'enquêteur n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'il reçut un coup de coude de Nicolas pour lui signifier d'arrêter de narguer le jeune reporter.

— Je m'excuse, Junior ! Allez... nous sommes tout ouïe. Explique-nous qui est ce personnage tout droit sorti du début du 20^e siècle.

— OK, mais je dois vous dire que ce ne sont que des rumeurs. Je n'ai pas vérifié ce que je vais vous raconter, fit savoir le journaliste qui tenait toujours à divulguer des informations véridiques à ses lecteurs.

— Ne t'en fais pas, on est entre nous. Vas-y, *shoote* !

— Je me lance ! reprit Junior après avoir pris une grande inspiration. Son apparition survient à la suite d'un incendie dévastateur dans le chalet de son présumé oncle, le milliardaire Marcus Léonard. Le seul survivant se nomme Jock Barnes, un Britannique, ce qui est un heureux hasard, car il est le seul capable d'identifier l'homme qui se trouve présentement à côté du maire. Voyez-vous, le testament de l'oncle a été modifié à peine quelques semaines avant l'incendie, et ce, à l'avantage d'Édouard Léonard, neveu dont tout le monde ignorait l'existence sauf...

— Le fameux Jock, le coupa Simard.

— Exactement ! Le bonhomme hérite alors de toute la fortune et du contrôle des compagnies du vieux. Depuis ce temps, il distribue son argent à gauche et à droite à différents hommes politiques ou d'affaires.

— Pourquoi ? demandèrent en chœur les deux hommes.

— Voyons, messieurs, vous me décevez. C'est pourtant simple, il achète des faveurs futures. Je vous donne un exemple : notre bon maire Poitras, « Face de bulldog » pour les intimes, lui a obtenu une dérogation pour transformer une maison historique en galerie d'art dans les vieux quartiers de la ville, alors qu'il est strictement interdit de faire quelque commerce que ce soit dans la partie historique de notre chère métropole. C'est d'ailleurs là qu'il expose ses superbes œuvres qui selon Jules, le critique d'art du journal, ne peuvent pas être les fruits du travail d'un seul homme.

— Pourquoi ? demandèrent à nouveau en chœur les deux hommes.

— Moi, je ne connais rien aux peintres, mais il dit que le style, d'un tableau à l'autre, est beaucoup trop distinct. Même si un artiste peint avec différentes techniques, son style devrait tout de même transparaître dans chacune de ses toiles.

Jerry avait l'aiguille de son compteur de curiosité qui pointait dans tous les sens. Une série de questions se bousculaient dans sa tête. Il n'eut pas l'occasion de les poser, car la grosse carcasse du commandant Côté le sortit de sa réflexion interrogative lorsqu'il donna une bonne tape dans le dos de Nick qui, situé à un pied de lui, lui tomba directement dans les bras. Du coup, Nicolas, Jerry et le journaliste regardèrent tous Gustave avec un gros point d'interrogation dans le regard. Sans dire un mot, celui-ci leur indiqua qu'il était temps, pour Nicolas, d'accompagner sa femme Émilie jusqu'à l'estrade, car elle venait d'être présentée par Sa Majesté le maire qui leur jeta un regard d'impatience. Nick obtempéra et poussa le fauteuil roulant de sa femme. Arrivé devant le podium, il chercha une rampe d'accès, mais en vain. Zip se mit à grogner son mécontentement devant l'obstacle qui se dressait devant sa maîtresse. Les crépitements des caméras se firent entendre, tout comme les murmures de dérision dans la foule de curieux. Les journalistes ne se gênaient pas pour discréditer l'organisation municipale : inviter une personne à mobilité réduite sans même avoir pensé à un moyen de lui permettre d'accéder au podium.

Le maire était sur le bord de l'apoplexie quand soudain, un tonnerre d'applaudissements se fit entendre. Le géant Ian Brochu, l'ancien Dieu du stade en personne, venait de faire son apparition depuis l'arrière de la scène. Il saisit le fauteuil avec la femme confortablement assise qui lui souriait, souleva facilement le fardeau et le déposa sur le petit podium. Zip bondit à côté du fauteuil, toujours fidèle à Émilie dans l'adversité. Le maire s'empressa de placer le micro à la hauteur de l'handicapée, en prenant bien soin de se faire photographier. Le chien, qui avait un don pour détecter les faux jetons, montra les crocs pour signifier qu'il était temps pour lui de s'éloigner un peu. Ayant compris le message, Face de bulldog recula d'un pas, puis Émilie prit la parole. Elle commença par parler de son amie Lucie qui avait eu moins de chance qu'elle, puisqu'elle avait laissé sa vie dans la ruelle. Les haut-parleurs créaient des échos de sa voix qui rebondissaient sur les murs et s'entrechoquaient, ce qui rendait son témoignage encore plus émotif. Tout au long de son allocution, des sanglots se firent entendre parmi les invités et les spectateurs. On vit même des larmes perler sur la joue d'Édouard Léonard.

— Des larmes de crocodile, siffla Junior entre ses dents.

— Je ne crois pas, s'exclama Jerry sans ambages. Cette femme serait capable de faire pleurer une statue de marbre tellement la lumière qui émane d'elle est criante d'émotion pure.

— Tu as sûrement raison, mais dans tous les cas, ça va faire un bel article pour mon journal. Tu permets que je te cite ?

— Je dois en parler à mon éditeur. Pour mes droits d'auteur... tu comprends ? répondit l'autre avec une expression amusée sur le visage.

Ensuite, ce fut le tour de Gustave. Jerry resta finalement sur place en fixant le podium de fortune, le visage animé par un étrange sourire.

— Tu ne m'avais pas dit que tu voulais partir avant la fin ? lui souffla Lamontagne à l'oreille pour ne pas déranger les gens suspendus aux lèvres du commandant qui les avait envoûtés avec sa verve facile.

— Oui, mais ce gros con improvise son discours. Ça n'a rien à voir avec ce qu'il me rabat aux oreilles depuis deux semaines. Je suis sûr qu'il l'a fait exprès, juste pour tester ma patience. Mais le plus important, c'est que je crois dur comme fer que lorsque Ian va monter à son tour sur la scène, elle va s'écrouler. Et je veux être aux premières loges pour voir ça.

— Tu me niaisais ?

— Non, je suis très sérieux, répondit Jerry en continuant sur sa lancée. Notre géant pèse à peu près cent

quatre-vingt-dix kilos et Gus doit tourner aux alentours de cent soixante ; et c'est sans compter le poids des autres convives qui partagent le podium avec eux et le fauteuil de ta femme. Quand j'étais étudiant, l'été, je construisais les estrades pour la foire agricole de ma municipalité et je remarque plusieurs lacunes dans la fabrication de celle-ci... en plus de Zip qui semble passablement nerveux. Les chiens perçoivent ce genre de chose. Alors, je te conseille fortement d'aller descendre Émilie avant que Ian ne monte ; sinon, tes vacances en Grèce seront gâchées. Mais n'avertis pas Ian... Je veux savoir si j'ai raison.

— OK, je sens qu'on va rire un bon coup.

Nick partit discrètement chercher sa femme et son chien. Il se retourna ensuite vers Jodoin qui s'était absenté sept minutes pour aller faire le plein de nicotine, et lui suggéra de dire à son photographe de mitrailler la scène, car les prochaines minutes risquaient d'être intéressantes.

Le géant eut à peine le temps de saluer la foule qu'on entendit un craquement inquiétant, suivi, quelques fractions de seconde plus tard, par l'effondrement de l'estrade. Les journalistes de tous les médias étaient aux anges. Ils tenaient un article incroyable : après les merveilleux discours d'Émilie et de Gus, l'arrivée de leur vedette sportive et la grande finale où tout le monde se retrouve à mordre la poussière sous les cris et les rires de l'assistance ! En prime, la publication à la une des photos du maire Poitras, les quatre fers en l'air, écrasé sous le poids du célèbre commandant Côté, sans oublier l'énorme rat qui avait fui entre les jambes des spectateurs, sans doute réveillé par tout ce remue-ménage. La ruelle avait encore frappé, cette fois en faisant mal paraître les dirigeants de la ville et en les tournant au ridicule. Après avoir aidé ses pauvres amis à se relever et s'être assuré qu'ils n'étaient pas blessés, Jerry sauta dans son auto pour se rendre au bar où il croyait obtenir des renseignements.

Une demi-heure plus tard et cinquante kilomètres plus loin, l'enquêteur buvait une eau minérale au Bar Louche, un endroit crasseux, sombre et à la décoration inexistante. « Ma tête doit rester aussi claire que l'onde dans laquelle s'admire Narcisse... au cas où. Par contre, j'aurais pu m'envoyer une ligne de coke, ça m'aurait permis d'être plus alerte », se dit-il en son for intérieur.

— *Tu devrais arrêter cette merde*, lui fit remarquer Capitaine America³.

— Arrête de me dire quoi faire et veux-tu bien sortir de ma tête ?

Jerry avait commencé à souffrir d'un dédoublement de la personnalité au moment où il s'était fait torturer⁴. Dès lors, il devint le héros favori de son enfance pour ne plus ressentir la peur et la douleur qu'on lui infligeait. Il ne l'avait dit à personne par crainte de perdre son amoureuse et son emploi, mais il vivait avec cette voix dans la tête et des hallucinations, lesquelles s'accrochaient à lui tel un lierre résistant.

L'individu assis près de sa table lui jeta un regard intrigué, l'air de se dire qu'il s'agissait sûrement d'un autre alcoolique qui se parle tout seul.

Jerry se concentra sur la raison de sa venue dans ce lieu et observa les visages des gens qui riaient fort, parlaient fort ou buvaient seuls un verre de leur boisson préférée avant de retourner à leurs occupations de fin de soirée. Comme toujours, il scrutait les alentours, à la recherche de son tortionnaire, Ban Sasaki, ou d'un de ses acolytes. Il aurait bien voulu passer inaperçu, mais avec sa grandeur, ses larges épaules, ses cheveux noir corbeau et son beau visage juvénile, le tout s'avérait assez compliqué. Surtout quand vous vous trouvez dans un endroit où la plupart des hommes semblent sortir tout droit du film *Sin City*. Les femmes, quant à elles, étaient trop maquillées et pas assez habillées, en plus d'être beaucoup trop jeunes pour fréquenter un tel endroit. Le regard de l'enquêteur fut attiré par une table particulièrement bruyante, située dans le fond de la salle et où cinq hommes jouaient aux cartes. Il les fixa un moment en se demandant pourquoi ceux-ci attiraient son attention. Du coup, il eut l'impression de reconnaître la voix d'un des joueurs. Il n'eut pas le temps de s'y attarder, car comme d'habitude dans ce drôle de lieu, se trouvait un « gros bras sans cervelle » qui se cherchait une victime potentielle pour impressionner ses copains.

— Eh, beau gosse ! Ce n'est pas un endroit pour toi. Va rejoindre tes amis dans la cour d'école et amène ton verre d'eau avec toi. Ah ! Ah ! Ah !

L'homme de Cro-Magnon exhiba un sourire carnassier, prêt à dévorer sa proie, pendant que ses amis l'imitaient pour faire bonne figure. Jerry fixa son verre en se demandant comment un petit peu d'H₂O avait pu

3 Capitaine America est un super-héros de bande dessinée évoluant dans l'univers Marvel apparaissant pour la première fois dans le *comic book Captain America Comics #1* de décembre 1940.

4 Voir La ruelle.

déranger l'ego de cet individu tatoué de la tête aux pieds.

— *Tu veux que je t'en débarrasse ? Un bon coup de bouclier sur sa margoulette et le tour est joué !*

— Je n'ai pas besoin de toi pour lui régler son cas.

— Eh ! À qui tu parles ? Et regarde-moi quand j'te cause !

Le matamore balaya d'une main molle le verre de l'enquêteur, verre qui alla se fracasser au sol avant d'éclabousser le pantalon de la brute.

— As-tu vu ce que tu as fait ? Tu as répandu ta boisson de « fif » sur moi. Lève-toi si tu es un homme !

Cela dit, le dur à cuire fit craquer ses jointures sous le cri de joie d'une fille à peine sortie de la puberté et en quête de sensations fortes.

Dans l'ombre, derrière le bar, un gros homme avec une dent en or remarqua la scène. Robert (Bob) Tremblay savait que Jerry errait dans les bars, nourrissant l'espoir de retrouver son bourreau, mais jamais il n'aurait cru voir le copain de sa fille dans ce bar qui faisait partie de leur réseau de paris illégaux. À la table occupée par les joueurs de cartes, un des participants arborant de longs cheveux noirs avec une repousse blonde apparente sur le sommet du crâne, se leva prestement pour aller se vider la vessie dehors plutôt qu'aux toilettes à la propreté douteuse. Trop occupé à compter dans sa tête l'argent qu'il venait de perdre, il ne vit pas la scène qui se jouait derrière lui. Jerry se leva lentement, puis les gens firent un cercle autour des deux opposants. « Toujours la même rengaine : lève-toi si tu es un homme ! Pas très original. » Du doigt, il demanda un instant à son adversaire, le temps qu'il enlève son trench-coat, sa montre et sa chemise.

— *Tu fais bien d'enlever ton veston, c'est un cadeau de Jill. Si tu le déchires, elle va te tuer, et moi aussi par personne interposée,* lui lança la voix dans sa tête.

Les hommes sursautèrent, tandis que les femmes lancèrent des cris de stupeur qui remplirent le club miteux d'une aura de pitié devant la vision de l'homme au torse nu qui arborait de grandes cicatrices et des plaies plissées couleur bourgogne sur toutes les parties de son corps. Il ressemblait à une courtepoinette mal assemblée. La brute eut soudain un geste de recul. « *Oh My God !* Cet homme doit avoir visité l'enfer. » Simard aperçut une lueur de crainte dans le regard de son opposant. Malgré tout, il savait qu'il devrait aller au bout de cet affrontement. « L'orgueil est un vilain défaut... Allez, avance sur moi qu'on en finisse ! » Bob Tremblay avait certes entendu parler des marques qui recouvraient le corps de son futur gendre, mais hormis celles qui recouvraient ses bras, jamais il ne les avait vues. Devant ce triste spectacle, ses yeux s'embuèrent de larmes. Comme il avait dû souffrir sous la torture. Lui aussi cherchait Ban depuis cette nuit fatidique. Il entendait lui faire payer cher, très cher, ce qu'il avait fait à l'amoureux de sa fille. Du coin de l'œil, Bob perçut un mouvement. Aussitôt, il retint le geste du gros barman chauve qui se trouvait derrière le bar pour l'empêcher de tendre le bras vers une batte de baseball.

— Laisse-les s'amuser un peu... De toute façon, je crois que ça sera terminé avant même d'avoir commencé, dit l'homme à la dent en or sans douter un seul instant de l'issue du combat.

Depuis son agression, Jerry s'entraînait tous les jours avec Ian et Nicolas, très doués pour maîtriser différentes techniques de combat. Il écumait également les bars louches une ou deux fois par semaine pour se frotter à des types aussi imbéciles que celui de ce soir.

— OK, si tu le dis ! C'est bien parce que c'est toi, Bob. Mais si ça dure plus de cinq minutes, je traverse de l'autre côté et je les assomme. Je dois assurer ma réputation, souligna le barman en affichant une grimace qui se voulait un sourire.

— Allez, Frankenstein, viens que je te renvoie dans ta maison des horreurs ! hurla le malabar.

En entendant ces mots, Jerry devint une chaudière d'émotions brutes sur le point d'exploser. Et il explosa ! Tel un fauve, il se lança dans les jambes de son adversaire dès qu'il le vit exécuter un mouvement vers l'avant. Les épaules bien accotées au niveau des genoux, les mains sur les talons, il tira de toutes ses forces, et de tout son poids. En l'espace d'une demi-seconde, l'autre se retrouva sur le dos. Jerry roula sur l'homme aux tatous, lui assena au passage un coup de coude dans le plexus et presque simultanément, lui expédia un direct sous le menton, mettant ainsi fin à une bataille inégale. Les spectateurs restèrent un moment silencieux, abasourdis par la rapidité de l'escarmouche. Ils jetèrent un dernier regard à Jerry et retournèrent à leur table. Pendant quelques secondes, les amis du fier-à-bras se demandèrent s'ils ne devaient pas régler le cas de l'homme aux cicatrices, mais décidèrent plutôt d'abandonner leur champion sur le sol crasseux et collant et de partir sans demander leur reste. Derrière le bar, le chauve avait regardé, surpris, ce qui venait de se dérouler dans son bar. Il apostropha Bob pour lui dire :

— Crisse, as-tu vu ce type ? Tout un combattant ! Tu dois le connaître pour avoir su que ça ne durerait

pas longtemps.

Tremblay accueillit la remarque avec un froncement de sourcils et esquiva la question.

— Bon, je dois y aller. Bye ! Et dis à ton boss d'appeler Jill pour mettre à jour la liste de ses mauvais payeurs. Notre système informatisé devrait être en fonction d'ici une semaine.

Puis il tourna les talons et quitta le bar par la sortie des employés, de façon à ce que Jerry ne l'aperçoive pas. Mais le joueur de poker aux joues creuses qui se soulageait sur le conteneur à déchets ne manqua pas, lui, d'apercevoir l'homme à la dent en or. Il le suivit de son regard bleu terne tandis qu'il se dirigeait vers sa Lincoln blanche pour en ouvrir la portière du passager.

— Ça vous a pris du temps, patron. La prochaine fois, je rentre avec vous. Je croyais qu'il vous était arrivé quelque chose, lui dit Vladimir, son garde du corps.

— Tu es une vraie mère poule, Vlad.

— Vous me payez pour ça.

— Ouais, mais depuis que Gustave et Jerry ont débarrassé la métropole du gang des Nations-Unies, il n'y a plus vraiment de danger. En plus, je prends ma retraite dans un mois ; qui en voudrait à un vieux retraité ?

— Peut-être, mais ici on est en banlieue et non dans la métropole. Et pour répondre à votre question quant à savoir qui pourrait vous en vouloir, eh bien... je dirais tous ceux à qui vous nous avez ordonné de casser les jambes, les bras ou autres parties du corps parce qu'ils ne s'acquittaient pas de leurs dettes !

— Tu as peut-être raison. Mais tu vas voir qu'avec Jill et son nouveau système informatique qui nous permet de regrouper toutes les informations fournies par nos différents prêteurs sur gages, tu n'auras plus à casser des gueules. Et en parlant de cassage de gueule, c'est la raison pour laquelle j'ai été retardé. Jerry était dans le bar et a servi une leçon à un pauvre fier-à-bras.

— Qu'est-ce qu'il foutait là ?

— La même chose que nous... il recherche Ban. On a intérêt à le retrouver avant lui pour limiter les dégâts. Allez, file ! Il se fait tard et je ne veux pas qu'il nous voie.

Vladimir mit le moteur en marche et actionna le levier de vitesse. Lorsqu'ils passèrent devant lui, l'homme aux longs cheveux noirs dissimula son visage et pencha la tête tout en rabattant son capuchon. Il les regarda passer tout en murmurant pour lui-même : « Un jour, Tremblay, tu seras seul, sans Vladimir, et ce jour-là, toi et ta famille regretterez tout le mal que vous m'avez fait. »

À l'intérieur du bar, Simard enfila sa chemise, remit son trench-coat et prit sa montre qu'il glissa dans sa poche. Il ne se reconnaissait plus, lui qui était auparavant si calme. Il songea amèrement qu'il avait maintenant un feu à l'intérieur de son être qui lui faisait aimer la violence. Il se pencha sur sa victime et lui chuchota :

— Ma mère disait toujours : « Si tu tiens à tes dents, évite de trop parler. » Mais tu es chanceux... j'aurais pu t'envoyer Capitaine America.

Il quitta le bar pour retourner dans la métropole, ne voulant plus que se retrouver dans les bras de sa pétillante Jill, sa seule oasis de paix. En le voyant, l'homme aux cheveux noirs se dissimula derrière le conteneur. « Décidément, une surprise n'attend pas l'autre ! » Heureusement pour lui, Jerry ne l'avait pas remarqué. La dernière fois qu'il l'avait vu, il était nu, mourant, recouvert d'une simple couverture dans les bras de son partenaire, tous les deux couchés dans l'entrée extérieure de Dynastie Investissement et attendant les secours. Il retourna dans le bar pour continuer sa partie de poker, la tête pleine d'images de vengeance.

De son côté, l'enquêteur s'assit derrière le volant de sa voiture, glissa sa main sous son siège et saisit une enveloppe. Il en retira un petit sachet contenant de la cocaïne presque pure qu'il avait volée lors d'une saisie de drogue qu'il avait effectuée avec l'escouade des mœurs. Il prit son petit miroir et se traça une ligne qu'il sniffa à l'aide de son tube de stylo. Il devrait arrêter cette cochonnerie avant de perdre complètement le contrôle, mais il se sentait si bien après un rail de coke, tellement moins tendu. Qu'est-ce que sa mère lui dirait si elle savait ? « Tu peux te mentir à toi-même, mais quand toi-même tu ne te crois pas... Tu devras faire face à la vérité et tu n'aimeras pas ce qu'elle te dira. » Il secoua violemment la tête pour en chasser les images de sa mère.

— *Tu peux bien secouer ta tête pour chasser ta mère, mais moi, je vais m'accrocher à tes petits neurones que tu es en train de détruire.*

Il cria à sa voix d'aller se faire foutre et démarra. Il conduisit à haute vitesse pour arriver le plus rapidement possible au loft de son amoureuse, mais malheureusement pour lui, Jill dormait déjà.

— *Tu vois... avec toutes tes sorties nocturnes, tu te privas de la femme qui t'aime.*

— Qu'est-ce que tu connais à l'amour ? Tu es un personnage de bande dessinée ! Va donc dormir avant moi pour une fois.

Il resta debout à côté de la fenêtre de la chambre pour admirer les lumières de la ville dans les ténèbres bleues. Il ne voulait pas dormir afin de ne pas replonger dans ce songe récurrent qui lui glaçait le sang. L'atmosphère dans la pièce était étouffante, emplie d'une crainte qu'il n'avait jamais osé affronter. Les images du passé se bousculaient dans sa tête, traînant derrière elles leur cohorte de souvenirs douloureux. Bouleversé par ceux-ci, il sentit un léger frisson entre ses omoplates, comme si le mal soufflait doucement sur sa nuque. Il connaissait parfaitement le nom de ce mal : Ban Sasaki. Depuis plus de dix-huit mois, il errait dans les limbes. Il chassa son ennemi de ses pensées tout en se retournant pour regarder sa belle dormir. Il s'approcha du lit, se coucha, se blottit contre son corps nu et lui envoya de petits signaux subjectifs. Puisqu'elle semblait dormir profondément, il abandonna. « Oh, ma belle Jill, quand je te touche, tu effaces l'obscurité et l'horreur. Viens me rejoindre dans mes rêves et supprime par ta présence l'écume de mes cauchemars. » Jill qui ne dormait pas, serra les paupières, mais en vain ; des larmes mouillèrent ses joues pour terminer leur descente sur son oreiller. Combien de temps cela allait-il encore durer ? Elle devait lui dire qu'elle savait qu'il parlait à une voix dans sa tête. Combien de temps prendrait son homme pour guérir des souffrances qu'il avait subies ? Même si elle était athée, elle fit une prière pour que Dieu lui donne la force nécessaire pour épauler Jerry.

CHAPITRE 2

Jour 2

Au moment où apparaissait à l'horizon le premier filet de l'aube, Jill ouvrit les yeux. La lumière qui s'insinuait dans la chambre à travers les lattes du store venait lécher les contours de la silhouette de Jerry. Elle regarda le doux visage de son homme qui ce matin, ne semblait pas être envahi par des images angoissantes. Il avait l'air paisible ; du moins, en apparence. Elle en était venue à désirer la solitude obscure de ces heures du petit matin où Jerry ressemblait encore à l'homme qu'elle avait vu pour la première fois dans le bureau de son père. Beau et naïf. Elle se leva sans faire de bruit, alla à la salle de bain, fit son pipi matinal, se brossa les dents et revint se blottir contre le corps chaud de son amoureux. Il était réveillé ; son premier mot fut :

— Tricheuse.

— Comment ça, tricheuse ?

— Attends, tu vas comprendre.

Il sortit du lit en prenant bien soin de lancer la couette sur Jill, alla à son tour uriner et se brosser les dents, puis la rejoignit en courant.

— Maintenant, on est à armes égales, puisqu'on a tous les deux l'haleine propre.

Il sauta sur elle et se mit à l'embrasser à pleine bouche. Elle frissonnait sous ses baisers. Il ne fallut que quelques secondes pour que le brasier de leur passion s'enflamme. Jerry enleva la couette qu'il avait lancée par-dessus sa belle et du regard, caressa son corps dénudé avant de continuer avec ses mains et sa langue. Il descendit pour goûter son miel et s'y attarda jusqu'à ce qu'elle atteigne l'orgasme. Jill n'en pouvait plus ; voulant sentir son homme en elle, elle se redressa et l'agrippa par les épaules pour le coucher sur le dos. Puis elle le chevaucha ; il était son homme. Avec d'habiles coups de bassin, elle lui procura une magnifique jouissance. Leurs corps enflammés par la passion n'avaient que faire du futur ; seul le moment présent comptait. Ils s'accordèrent une légère pause et recommencèrent, pour se noyer à nouveau dans un océan de chaleur et de plaisir. Après s'être oublié dans ce corps à corps torride, Jerry regarda le cadran sur la table de chevet et sauta en bas du lit pour s'habiller.

— *Shit !*

— Wow ! Je ne m'attendais pas à une telle déclaration d'amour, répliqua Jill. Un vrai poète. Tu devrais sérieusement penser à publier.

— Non, ce n'est pas ça ! Je vais être en retard ; je dois aller rejoindre Gus au Petit Bistro. Nous faisons partie de l'équipe de surveillance dans le cadre de l'enquête menée par les mœurs.

— *Shit* alors ! On est dimanche.

— Je sais, mais on ne fait qu'exécuter les ordres. Tu sais que je n'ai pas choisi le métier d'enquêteur pour la qualité de vie... et de toute façon, on a eu congé hier, spécifia Jerry.

— Ah oui, j'oubliais... Parce que je ne t'ai pas vu de la journée ! lui reprocha Jill. Tu l'as passée à l'inauguration de la ruelle des entrepôts pour ensuite disparaître pour le reste de la soirée. En plus, je suis obligée de mentir à ta mère qui nous invite sans cesse pour un souper à la campagne.

— Pas de ça avec moi ! Je ne dis rien, moi, quand tu travailles au bar de ton père chaque soir et chaque week-end. Et laisse ma mère en dehors de ça ! Si elle veut absolument me voir, elle n'a qu'à m'appeler directement sur mon cellulaire.

Cela dit, il regardait Capitaine America qui, étendu sur le lit, le rabroua du regard en lui disant :

— *Regarde ce que tu crées : une distance qu'elle ne pourra plus franchir si tu ne te ressaisis pas.*

— Elle sait très bien que tu filtres ses appels, lui répondit-elle.

Mais il n'écoutait plus. Son cerveau n'était plus qu'un chaos de pensées décousues entre les propos de Jill et ceux de Capitaine America. Tout ce qui l'entourait fut soudain oblitéré. Il sentait la folie gagner sur sa raison. Jill, qui remarqua l'absence dans son regard, interrompit sa diatribe.

— Tu m'écoutes ? lui demanda-t-elle en refoulant son agacement, les deux mains sur les hanches.

Il bredouilla quelques borborygmes en guise d'acquiescement.

— Je te disais que pour moi, ce n'est pas la même chose. Dans un mois, mon père prendra sa retraite et le bar m'appartiendra.

— Ouais... pas juste le bar, mais aussi toutes les magouilles qui l'entourent. Je suis un flic, merde !

— Ne reviens pas là-dessus, Jerry ! lança Jill avec la douceur d'un crachat.

Elle avait les yeux pleins d'eau. Cela lui arrivait souvent depuis qu'elle avait perdu sa mère, deux mois plus tôt, des suites d'une crise cardiaque. Il ne lui restait que son père et elle n'aimait pas que l'on parle en mal de lui. Jerry, qui se rendit compte qu'il devait s'arrêter avant de dire des choses qui dépasseraient sa pensée, reprit en disant :

— OK, on perd notre temps à se disputer. Disons que nos deux boulots n'ont aucune régularité et que pour l'instant, on ne peut rien y faire.

Il hésita un instant, regarda sa belle et lui dit avec un air de chien battu :

— Tu as raison, mon cœur. Je n'aurais pas dû m'éclipser toute la journée. Je te promets de me reprendre lors de mon prochain congé.

Capitaine America, qui regardait par-dessus l'épaule de Jill, se mit à applaudir par dérision en réponse à la dernière remarque de celui dont il avait pris possession de l'esprit. Mais Simard l'ignora. Il saisit sa copine, l'enveloppa dans ses bras et la chaleur de son étreinte envahit la jeune femme comme un brasier. Elle fondit contre lui, puis les deux s'embrassèrent tendrement.

— Je dois y aller, je vais être en retard. Je t'aime. Ah oui, j'oubliais... Tu as besoin de poésie après l'amour ! Admire le maître à l'œuvre :

*Si tu cherches de la poésie
Pour sustenter ton esprit
Va à la librairie
Tu seras servie
Mais si tu cherches un gros zizi
Pour mouiller les draps de ton lit
Viens voir « mononcle » Jerry*

Puis l'enquêteur tourna les talons et descendit les escaliers à la course. S'il se dépêchait, son *partner* risquait de ne pas être encore arrivé au Petit Bistro.

«Toujours la même éternelle histoire. Chaque fois qu'il y a une confrontation, il se pousse en me disant je t'aime», pensa Jill en repoussant les larmes qui gonflaient ses yeux en serrant les paupières. «Bon, je vais lui envoyer un texto pour amorcer la journée de façon plus positive.»

Dès que Jerry fut assis dans son véhicule, son téléphone vibra pour lui annoncer qu'il venait de recevoir un message. Il décida de le lire avant de prendre la route : «*C'est faux, tu n'as même pas un gros zizi ! xxx*» Il pouffa de rire ; cette femme lui faisait tellement de bien. Il devait en prendre soin, car autrement, il risquait de la perdre. Mais comment considérer le fait que son père, même s'il était un chic type et un de leurs meilleurs indics, représentait le plus gros usurier et preneur aux livres de la grande métropole ? Il devait de plus trouver un moyen de chasser Capitaine America de sa tête. Tout en réfléchissant, il glissa la main sous son siège pour tâter son enveloppe de poudre blanche. Il avait envie d'une ligne, mais il ne pouvait pas faire ça sous la fenêtre de Jill. Du coup, il mit le volume de la musique au maximum pour se libérer l'esprit et partit rejoindre Gustave. Ce faisant, il ne remarqua pas le véhicule qui démarra un coin de rue plus loin pour le suivre.

Les rues désertes, qui somnolaient encore en ce dimanche matinal de printemps d'une douceur exquise, facilitèrent grandement le déplacement de Simard qui ne mit que quelques minutes pour atteindre sa destination. Mais pour Vladimir Azarov qui le suivait au volant de la Lincoln blanche de son patron, le peu de trafic lui compliquait grandement la tâche. Il se devait de surprendre Jerry pour le déstabiliser et ainsi prendre l'ascendant sur la conversation qu'ils auraient. L'enquêteur se stationna en parallèle en face du restaurant Petit Bistro et dut s'y reprendre à trois reprises pour compléter la manœuvre, l'espace qu'il avait choisi étant vraiment restreint. Cela laissa le temps à Vlad d'abandonner sa voiture près de la ruelle des entrepôts et de courir en direction de celle du policier. Quand Simard voulut sortir, le visage du garde du corps apparut du côté du passager. D'un signe de l'index, ce dernier lui demanda d'abaisser la vitre. Jerry s'exécuta et le Russe en profita pour rentrer son bras rapidement à l'intérieur, déverrouiller la porte, l'ouvrir et s'installer près du conducteur.

— Qu'est-ce que tu fous, Vlad ? J'ai un rendez-vous avec Gus au Petit Bistro.

— Calme-toi... Gustave n'est pas encore là et il faut qu'on parle toi et moi.

— *Tu es dans la merde*, lança Capitaine America, bien installé sur le siège arrière en train de lire une bande dessinée imaginaire le mettant en vedette.

Jetant un regard dans sa direction, Jerry se retint de lui répondre en présence du garde du corps de son beau-père. Vladimir, qui le fixait de ses yeux gris acier aussi pénétrants que glaciaux, remarqua bien les pupilles hagardes de son interlocuteur, identiques à celles d'un chevreuil devant les phares d'une auto fonçant droit sur lui.

— Dis-lui qu'il peut se joindre à nous. Ce que j'ai à te dire le concerne aussi.

Jerry arqua un sourcil, alarmé par ce qu'il venait d'entendre.

— De qui tu parles ? hurla-t-il avec un étonnement qui se lisait sur chacun de ses traits.

— *On est démasqués ! Saute-lui dessus pendant que je l'assomme avec mon bouclier !*

— Ta gueule ! Tu n'existes même pas... Tu ne vis que dans ma tête de taré ! Comment voudrais-tu m'aider ? lança Jerry en direction du siège arrière, sans plus s'inquiéter de Vladimir qui ne semblait même pas surpris de voir son ami s'adresser au vide.

Le Russe en avait tellement vu de pauvres types parler avec des amis ou des ennemis imaginaires dans cette prison froide et lugubre du fin fond de la Sibérie où il avait séjourné jadis.

— Maintenant, c'est toi qui vas te la fermer ! rétorqua-t-il sans la moindre diplomatie. On n'a pas beaucoup de temps avant que Gus se pointe le bout du nez, alors ouvrez grand vos oreilles, toi et la chimère qui partage ta personne. Avez-vous bien compris ?

Jerry fit un signe affirmatif de la tête et regarda Capitaine America pour s'assurer de sa collaboration. En guise de réplique, celui-ci tira la langue et s'enferma dans un mutisme irrité, à la grande satisfaction de son hôte.

— Bien. Sache que ta mère, Jill, Jason, Gus, Gigi et moi savons que tu te parles à toi-même. Tu le faisais à l'hôpital quand tu étais aux soins intensifs. D'après ce que nous avons entendu, tu communique avec un des héros de ton enfance. Ta mère nous a confirmé que tu adorais Capitaine America quand tu étais jeune et que tu courais partout avec un couvercle de poubelle.

Vlad se tut un instant et reprit là où il avait laissé, Jerry ne semblant pas avoir compris qu'il y avait une question cachée derrière ses paroles.

— A-t-elle raison ?

— *Ne lui dis pas, sinon nous allons devoir l'éliminer, se débarrasser du corps et tout le tra la la.*

Jerry répondit par un hochement de tête poli, sans relever la stupide remarque de son autre moi.

— Ton subconscient croit que c'est lui qui t'a délivré des griffes de tes bourreaux, expliqua Vlad. C'est sans doute une façon que tu as trouvée pour te défendre et sûrement, un des symptômes post-traumatiques. Il continue de te protéger.

— Tiens, te voilà rendu psychologue ? L'obtention de ton diplôme n'a pas été trop dure ? le nargua Simard.

Indifférent à sa raillerie, Vladimir continua en souriant :

— Mais ce n'est pas pour ça que je suis là. Je veux parler à Capitaine America.

En dépit de son sourire, son ton était aussi froid et tranchant qu'une épée de samouraï.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche. Il ne me parle qu'à moi ! s'exclama Jerry en pâlisant.

Vlad sortit son Colt Python à long canon chargé de balles .357 Magnum pour faire le plus de dégâts possible et le pointa dans les côtes de Jerry. Il déchiffra dans les yeux réfrigérés d'Azarov que sur le plan des statistiques, son espérance de vie venait de rejoindre celles des espèces menacées. Du coup, la peur commença à l'envahir.

— *OK, tu as gagné, je suis là ! Qu'est-ce que tu me veux ?* grogna Capitaine America à travers la voix de Jerry.

— Alors, si je comprends bien, tu intervies quand Jerry craint pour sa vie ?

— *Oui, c'est en plein ça ! J'essaie aussi de lui faire comprendre des choses, mais il ne m'écoute jamais. Présentement, il mélange ses émotions de la même manière qu'un chef brasse sa soupe aux légumes : avec une grosse cuillère en bois.*

— Donc, tu sais que cette merde qu'il se met dans le nez ne l'aidera pas à retrouver ses esprits ?

— *Oui, j'en suis conscient. Malheureusement, comme je te disais, il ne m'écoute pas.*

— Pendant qu’il n’est pas totalement là, tu vas me donner la cocaïne qu’il dissimule sous son siège.

Vlad lui pressa le revolver encore plus fort sur les côtes pour lui faire comprendre qu’il ne plaisantait pas. Capitaine America n’essaya nullement de le contredire, sachant parfaitement qu’il ne servait à rien de s’étendre en pourparlers. À travers le corps de Jerry, il s’exécuta et le Russe vida tous les sachets par la fenêtre.

— *Tu vois, moi, je ne veux que son bien.*

— Pourquoi tu lui fais du mal, dans ce cas ?

— *Il réussit très bien à se faire du mal tout seul ; il n’a besoin de personne. J’essaie juste de le contrôler. Quand il sera guéri, je le laisserai tranquille.*

Devant le regard sceptique du Russe, Capitaine America ajouta :

— *Juré, craché.*

Vladimir regarda Jerry cracher par la vitre en se prenant pour Capitaine America.

— *Tu sais, je suis un super-héros et je n’ai qu’une parole ; comme toi, d’ailleurs. Et si Jerry avait des doutes, moi je sais parfaitement que tu ne tirerais jamais sur lui. Marché conclu ? Je jouerai les filles de l’air dès qu’il n’aura plus besoin de moi.*

— Un marché est un marché que s’il est honoré. Et en passant, à ta place, je me méfiera de tes certitudes.

Vladimir rengaina son Colt Python, dessina un sourire sur son visage d’acier, ce qui mit fin à la tension qui flottait dans l’air. Il régnait maintenant dans l’habitable le même calme qu’à l’intérieur d’un cercueil. Jerry, qui semblait sortir d’un mauvais rêve, harponna les yeux de Vlad qui posait sur lui un regard navré. Fermant les yeux pour essayer de se remémorer les dernières minutes, l’enquêteur finit par se souvenir du geste de son ami, allant même jusqu’à ressentir de la pression là où le pistolet avait été appuyé. Cependant, il n’avait aucun souvenir de la conversation que son *alter ego* avait tenue.

— Pourquoi as-tu fait ça ? interrogea-t-il d’une voix qu’il laissait percevoir de la tristesse.

— Parce que Bob va prendre sa retraite dans un mois et que je vais officiellement devenir le garde du corps de Mlle Jill qui est comme ma fille. Je veux donc m’assurer que je peux faire confiance à l’homme qu’elle aime et à l’heure actuelle, je ne vois qu’un chat sauvage qui tourne en rond. Jerry, ne me fais pas regretter de t’avoir délivré des mains de ton bourreau⁵.

Il laissa une longue minute suivre ses derniers propos, puis reprit en disant :

— J’agis ainsi parce que je te considère comme un ami, au même titre que Gus. Et ce, même si vous me considérez comme un simple criminel.

Pour camoufler ses émotions, Jerry y alla avec une tentative de blague.

— Je ne ferai jamais de mal à Jill, sauf si elle veut tenir des séances de sadomasochisme ; c’est très à la mode par les temps qui courent ! Et à nos yeux, tu n’es pas qu’un simple criminel, tu es ce qui se fait de mieux. Ah ! Ah ! Ah !

Devant le sérieux de son interlocuteur, il se reprit en ajoutant :

— Tu peux me faire confiance... je ne veux que la rendre heureuse.

— OK, si tu le dis. Mais pour ça, tu ne devras plus toucher à la drogue, car tu ne fais qu’empirer ton problème. Je ne sais pas vraiment ce qui te ronge, mais c’est en train de gruger la meilleure partie de toi, *buddy* !

— Tout le monde le sait, c’est Ban Sasaki qui me ronge. J’ai le désir intense de lui faire subir le même sort qu’il m’a fait subir et de débarrasser la terre de ce chien pourri.

Cela dit, il regarda par la vitre pour chasser les images qu’il voyait dans sa tête et ses yeux fixèrent la ruelle des entrepôts située non loin du Petit Bistro. Cette longue cicatrice qui défigurait la ville et qui avait détruit tant de vies. Un avion passa au-dessus d’eux, les noyant dans son vacarme et les laissant assourdis dans son sillage. Cela ramena toutefois Jerry à la réalité. Vladimir fut le premier à reprendre la conversation. Pour ce faire, il adopta un ton factuel et expliqua :

— Laisse-moi te donner un conseil de pro : tant que la vengeance te rongera, tu n’arriveras à rien, sauf à faire du mal à tout ton entourage.

— Wow ! Tu as vraiment manqué ta vocation... Un vrai philosophe !

— Tu as raison, car pour bien faire son travail, un bon garde du corps ou bon tueur doit connaître la nature humaine. J’ai deux autres conseils pour toi... non, plutôt un conseil et une faveur.

— Allez, *shoote*, je t’écoute ! De toute façon, je n’ai sans doute pas le choix, crâna Jerry.

Devant le visage qui affichait un sérieux frigorifiant, l’enquêteur marqua une pause et sourit, comme pour s’excuser. Puis il fit signe à Vlad qu’il pouvait parler.

5 Voir La ruelle.

— Ne crains pas la voix qui te parle, fais-en même ton alliée. Puisque tout le monde le sait, ça serait bien moins pénible si tu ne t'en cachais pas. Si ton subconscient réalise que ça ne te tourmente plus, peut-être qu'elle disparaîtra.

— *Peut-être que lui, tu vas l'écouter ?* lança Capitaine America, allongé sur le capot de l'auto à la manière d'une pin-up des années cinquante.

— OK, vous avez gagné ! Je vais jaser avec mon ombre comme un schizophrène qui ne se médicamente pas. Vous êtes contents ? Là, je dois vraiment y aller... Gus doit déjà m'attendre à l'intérieur du restaurant.

Il ouvrit la portière, imité par Vladimir qui en profita pour dire :

— J'oubliais... Si la vie fait en sorte que tu trouves Ban avant moi, appelle-moi et je ferai la même chose pour toi si c'est moi qui le trouve en premier.

— Pourquoi je ferais ça ?

— Parce que moi aussi j'ai un compte à régler avec lui.

Après une hésitation prolongée, Vlad se décida à dire la vérité.

— La femme qui est morte dans une explosion le soir où tu t'es fait torturer... c'était la femme de ma vie, mais elle avait décidé de travailler pour le gang des Nations-Unies. C'est grâce à elle si on t'a retrouvé et je soupçonne Ban de l'avoir fait exécuter ; surtout que la tueuse du Japonais a elle aussi été retrouvée morte dans l'explosion. Alors, on a un *deal* ?

— OK, *deal* ! Le premier qui le voit prévient l'autre.

Les deux hommes se saluèrent sur cet accord. Après avoir fait quelques pas, Jerry se retourna pour demander :

— Eh, Vlad ! Tu ne m'aurais pas tiré dessus, hein ?

— Demande à ton ami imaginaire... il le sait, lui.

Puis il lui adressa un salut militaire en tournant les talons. « Non, il n'aurait pas appuyé sur la détente », essaya de se convaincre Jerry, malgré la morsure du doute qui se faisait sentir.

CHAPITRE 3

Tout le monde buvait un café après le copieux déjeuner que leur avait préparé Yvette, la cuisinière du manoir, bien installé dans le luxueux salon. Tout le monde, sauf Jock Barnes qui dégustait un thé comme tout bon *British* qui se respecte, laissant le soin à Yvette et à Henri, le majordome, d'alimenter la conversation. Ils parlaient encore de la croisière que leur avait payée leur patron, M. Léonard. Après une bonne demi-heure de discussions ennuyeuses, Ban et ses hommes s'excusèrent, prétextant divers travaux à faire dans les deux bâtiments annexes qu'ils habitaient depuis qu'ils avaient kidnappé les jeunes artistes, cinq mois plus tôt. Ils commençaient à trouver le temps bien long, car entre leurs tours de garde durant lesquels ils devaient surveiller les otages, ils n'avaient pas grand-chose à faire. Certains des hommes avaient été convertis en jardiniers ou en hommes à tout faire pour s'occuper de l'immense domaine et ainsi sauver les apparences. Ces hommes d'action étaient sur le point d'exploser, car tout leur était interdit (beuveries dans les bars des environs, bagarres et sexe), histoire de ne pas attirer l'attention. C'est pour cette raison que tôt ce matin-là, Édouard Léonard était parti en hélicoptère pour négocier une livraison d'armes qu'il entendait écouler sur le marché noir. Cela tiendrait les hommes de Ban occupés un certain temps. Ensuite, il concocterait divers plans avec Ban et Jock pour réinstaurer le crime organisé au sein de la grande métropole et prendre le contrôle de la ville. Grâce aux contacts qu'il avait déjà établis avec les politiciens et les gens d'affaires, le tout s'avérerait un jeu d'enfant ; à la condition, bien sûr, que Jock retrouve son âme de criminel, car depuis les enlèvements, l'homme semblait s'être trouvé une nouvelle conscience.

Pourtant, à l'époque où il avait fait sa connaissance, Jock n'avait éprouvé aucun scrupule à éliminer Marcus Léonard, son oncle, lorsqu'il lui avait demandé de faire disparaître le vieil homme. Le contrat fut exécuté après qu'Ed eût retrouvé le testament de son oncle pour ensuite le falsifier avec l'aide d'un grand faussaire d'origine russe. Il avait même réussi à y apposer la signature d'un notaire qui par un triste hasard, était décédé une semaine plus tôt. Un jeune voleur qu'il avait payé rubis sur l'ongle avait été déposer le précieux faux document dans le bureau du défunt notaire, puis dans celui de Marcus. Après quoi, Jock s'était occupé de son oncle.

Le Britannique regarda Henri reconduire le Japonais et ses mercenaires jusqu'à l'entrée, pendant qu'Yvette enlevait les couverts. Seul Filippo Calvetti était resté. Lorsque la pièce fut vide, Barnes s'adressa à l'Italien.

— Fil, descends pour remplacer Stan et surveiller nos abeilles.

Jock se leva, puis s'apprêta à quitter le salon. Calvetti le regardait s'éloigner quand une idée saugrenue lui traversa l'esprit. « C'est cet homme qui a l'air de tout décider lorsque M. Léonard n'est pas présent. En plus, il n'a pas l'air de porter Ban et Vig dans son cœur. Si je veux placer mes pions et gagner plus d'argent, je dois lui parler. » Avant que le grand Britannique n'ait complètement disparu de sa vue, il le héla donc :

— Eh, boss !

— Oui, Fil... Et ce n'est pas moi le boss.

— Si vous le dites... Cependant, c'est vous qui prenez les décisions en son absence. J'aimerais vous proposer quelque chose qui pourrait faire économiser de l'argent à votre patron.

— Viens avec moi dans le bureau, on pourra parler sans aucune indiscretion ; c'est déjà assez compliqué de cacher à Yvette et Henri le but de votre présence ici... sans parler du fait qu'ils ne savent rien au sujet des cachots et des otages.

— Alors pourquoi M. Léonard ne les congédie-t-il pas ?

— Parce qu'Yvette cuisine comme un chef de restaurant coté quatre étoiles Michelin. Quant à Henri, il le garde pour le *standing*. Suis-moi maintenant !

Une fois devant le bureau, Barnes ouvrit la porte et s'effaça pour faire entrer l'Italien avant lui. Il se dirigea vers un coffre-fort, l'ouvrit et lança une liasse d'argent à Filippo qui, surpris, l'échappa.

— Tiens, c'est un bonus. M. Léonard m'a demandé de vous les distribuer au souper, mais comme tu as parlé d'argent, je te le donne tout de suite. Ne le dis pas aux autres, ils auront leur dû dès ce soir.

— Un bonus ? s'étonna Fil en levant un sourcil interrogateur.

— Ça provient des toiles qu'il a vendues. Il considère que sans vous, son rêve de devenir un artiste peintre ne se serait jamais réalisé. Ed sait quand et comment récompenser ceux qui lui sont fidèles. À présent, si tu me disais quel est ce plan pour lui faire économiser de l'argent ?

Fil se tordait les mains tant il éprouvait de la difficulté à cacher sa nervosité. Le Britannique, qui affichait un air impassible, regardait le bel Italien dont les yeux fuyaient comme ceux d'un homme cherchant les bons mots pour vendre sa salade. Mais d'abord et avant tout, il reconnaissait ceux d'un traître. Ce regard lui rappelait celui de l'homme qui lui avait dit qu'il l'aimait alors qu'il était sergent dans la Légion étrangère, et qui quelques jours plus tard, avait tenté de le poignarder. Ce renégat était un espion infiltré chargé de découvrir les prochaines cibles de son bataillon. Jock toucha à la grande estafilade qui traversait son visage en se disant que cette mésaventure avait au moins eu pour bienfait qu'aujourd'hui, il savait reconnaître les hypocrites.

C'est aussi pour une raison de trahison qu'il avait accepté d'exécuter son ex-patron. Après l'avoir empoisonné, il le fit brûler vif en mettant le feu à son chalet, à la suite d'une conversation qu'il avait surprise entre le vieil homme et un de ses partenaires d'affaires auquel il racontait avoir découvert que son garde du corps était homosexuel, en plus d'ajouter que cela le répugnait au plus haut point et que cette « sous-race » d'hommes ne méritait pas de vivre. Il allait donc se mettre à la recherche d'un nouveau garde du corps pour le remplacer. Ensuite, il entendait payer des *goons* pour lui faire comprendre tout le mépris qu'il avait pour le Britannique et ses semblables. Pour toucher leur dû, ses fiers-à-bras devraient d'abord castrer son garde du corps et lui rapporter ses bijoux de famille en guise de preuve.

L'arrivée du neveu dans le portrait avait donné à Jock l'opportunité de régler pour toujours le cas de cet homophobe, en plus de lui rapporter un joli magot. Mais les fantômes qu'il portait sur ses épaules depuis ce jour lui glaçaient le sang. Il aurait dû partir tout simplement. Tuer était devenu si facile, pour lui. La vie ne lui avait jamais fait de cadeau ; son premier meurtre remontait à ses douze ans quand il avait surpris son père en train de violer sa sœur de quatre ans sa cadette. Son père l'avait aperçu et s'était lancé à sa poursuite ; arrivé dans la cuisine, Jock, ne sachant plus où aller pour fuir son monstre paternel, s'était emparé du gros ciseau de couture de sa mère qui traînait sur la table. Puis, sans réfléchir, il s'était retourné pour sauter sur son père et lui transpercer le cœur. Il fut par la suite placé dans une maison pour délinquants, sa sœur ayant nié que son père avait abusé d'elle. Était-ce par honte ? Il ne le saurait jamais. Et c'est sans parler de sa mère qui avait toujours refusé que sa fille passe des tests médicaux pour prouver les dires de son fils. La voix de Filippo l'arracha à la froideur de ce pénible tournant qu'avait pris sa vie.

— Ban et Viggo vendent leurs services beaucoup trop chers maintenant que vos prisonniers sont dans l'impossibilité de fuir. En plus, quand le gang des Nations-Unies (GNU) faisait la pluie et le beau temps dans la métropole, j'étais le chef du trafic de drogue et Stan était mon lieutenant.

Il omit cependant de dire qu'il n'avait occupé ce poste qu'une seule et unique journée, le gang ayant ensuite subi l'assaut de Vladimir et ses amis qui cherchaient à libérer Jerry et Jason, le fils de Ian⁶. Non seulement Dubhan Rorke, leur grand patron, perdit-il la vie durant cette attaque, mais le gang fut démantelé peu de temps après par la police.

— Où veux-tu en venir ? l'invita à poursuivre Jock d'une voix dont le ton était devenu incisif tant il sentait le mépris lui monter à la gorge.

— Ban n'occupait que les fonctions de chef de la sécurité et de garde du corps, tandis que Viggo n'était que son second. Ils ne vous sont plus utiles. Je pourrais faire profiter M. Léonard de mes contacts dans le monde de la drogue, sans parler que Malik et Salam seraient heureux, eux aussi, de partager leurs contacts reliés au trafic d'armes.

Il marqua un temps d'arrêt pour laisser Jock assimiler l'information, puis ajouta :

— Voyez-vous, parmi les hommes que Ban a recrutés pour vous et votre patron, plusieurs travaillaient en tant que chefs ou lieutenants dans diverses sphères du crime au sein du GNU. Ici, ils ne sont que de simples subalternes qui commencent à se sentir frustrés en raison du peu d'initiatives que vous les autorisez à prendre.

— Je comprends ce que tu veux dire. Pour faire court, tu veux que je congédie Ban et Viggo pour qu'ensuite, vous reformiez un genre de gang des Nations-Unies avec Édouard comme grand financier ?

— Presque ça... Édouard serait le grand patron, vous seriez son bras droit et nous, des sous-chefs qui auraient carte blanche pour gérer nos groupes d'activités criminelles respectifs, comme dans le bon vieux temps. Je vous assure que la métropole est un puits sans fond pour faire de l'argent sale. Je voudrais soulever un autre point : Ban et Viggo n'accepteront jamais d'être licenciés...

Fil hésita longuement avant de poursuivre :

— Auriez-vous une objection à ce que je les élimine ?

— Wow ! Je ne m'attendais pas à une telle demande. Et toi, je trouve ta loyauté un peu « limite » ! C'est quand même grâce à eux si tu travailles pour nous.

— Non, ce n'est pas ça, je suis loyal. Écoutez... je vais être honnête avec vous. Je connais Ban depuis des années et un jour ou l'autre, il vous éliminera pour prendre votre place.

Cela dit, il offrit son sourire le plus sincère. Le bras droit de Léonard médita un moment sur ces paroles et rétorqua :

— Dommage, j'aimais bien la philosophie de Ban, mentit-il. Mais pour tout l'argent que tu nous permettras de récolter, j'accepte ta proposition. Fais ce que tu dois faire. Ne prends aucun risque superflu, car si tu manques ton coup, je ne tiens pas à devoir terminer le travail moi-même. Comment comptes-tu procéder ?

— Merci beaucoup de me faire confiance. Mais si vous permettez, je préférerais garder mon plan pour moi. Surtout, ne vous inquiétez pas. Puis-je passer à l'acte maintenant ?

— Pas de problème ! consentit Jock en affichant un sourire sardonique alors même qu'il tournait le dos.

— D'accord, merci. Demandez-leur de venir me rejoindre aux alvéoles dans une heure, s'il vous plaît.

Filippo prit la relève de Stan pour surveiller les otages, comme lui avait demandé Jock. Il n'avait rien révélé de ses intentions aux autres hommes du groupe, persuadé qu'ils lui seraient reconnaissants d'éliminer Ban et son copain de toujours. Le traître alla jusqu'à l'alvéole de J.-S. et cogna dans la fenêtre incassable.

— Bonjour, J.-S. ! Il fait un temps splendide, à l'extérieur ; si seulement tu pouvais en profiter, dit-il avec une lueur d'amusement dans le regard.

— Va chier ! Si la vie de ma fille n'était pas en danger, je vous...

L'otage n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'il reçut une mini décharge électrique.

— Calme-toi maintenant. Je viens te chercher pour t'amener voir les autres abeilles. J'ai jugé qu'il serait temps que vous ayez un contact entre vous, autrement que par courriel. Ça vous aidera sûrement à réaliser vos autres œuvres. Et n'oublie pas ta petite Rose ! Allez... passe tes mains par la fente de la vitre.

L'homme s'exécuta et tendit ses mains. Fil lui passa des menottes, appuya sur un bouton fixé au mur et la fenêtre coulissa. Jean-Samuel regarda son ravisseur qui le menaçait avec un revolver. Sans dire un mot, le truand lui indiqua quelle direction prendre. Ils passèrent devant quatre alvéoles et s'arrêtèrent devant la dernière. L'Italien appuya de nouveau sur un interrupteur et la vitre de la cinquième alvéole disparut à son tour dans le mur. Roxanne, qui était assise en tailleur sur le lit, concentrée dans la lecture du roman *La ruelle*, sursauta.

— Vite, rentre.

Il poussa J.-S. de toutes ses forces à l'intérieur de la cellule et referma l'ouverture. Ensuite, il lui enleva les menottes à travers la fente de la fenêtre, et recommença le même manège avec chacune des autres abeilles. En moins d'une demi-heure, toutes furent transférées dans l'alvéole de Roxanne. Heureusement pour lui, car Ban et Viggo arrivèrent au même moment, suivis par le fidèle compagnon à quatre pattes de Ban.

— Jock nous a dit qu'on devait venir te voir.

L'Asiatique regarda les écrans de surveillance et demanda à Fil pourquoi il avait réuni les prisonniers dans la même cellule.

— M. Léonard et M. Barnes veulent que l'on dise les alvéoles et non les cellules puisqu'elles en ont la forme.

— Ah, ta gueule, Fil ! Toujours aussi lèche-cul ! lança Viggo.

Il le regarda avec tout le dédain qu'il ressentait pour lui. Comment pouvait-il faire autrement avec un homme qui avait trahi ses frères d'armes ? Dire qu'il voulait les tuer ! Voyant Viggo prêt à balancer une autre remarque, Ban lui jeta un regard glacial qui l'arrêta juste à temps.

— Ferme-la, Viggo ! ordonna l'Asiatique. « Il va tout faire foirer s'il continue comme ça », se dit-il. Ne recommence pas et n'oublie pas que c'est grâce à lui et tous nos autres amis si on a réussi notre mission ; à deux, on aurait inmanquablement échoué. OK, Filippo, dis-nous pourquoi les abeilles ne sont plus dans leurs alvéoles ? demanda-t-il, curieux de connaître la suite de son projet.

— C'est justement pour ça que Jock vous a demandé de venir dans la ruche. J'ai des problèmes d'angle de caméra et il voudrait les ajuster. J'aimerais que vous entriez dans les alvéoles. Moi, je resterai dans la salle de contrôle pour vous indiquer quelle caméra il vous faut déplacer. J'aurais bien pu le faire seul, mais ça m'aurait demandé d'interminables va-et-vient.

L'armoire à glace nipponne éclata d'un rire si puissant et si cruel qu'il glaça le sang de tous ceux qui

l'entendirent. Même le chien poussa un gémissement. Son éclat de rire se répandit par la bouche d'aération, telle une tornade sortant des entrailles d'un abysse sans fin.

Sur l'île, dissimulés près de la crypte, Jérôme et Rémi, nos deux pêcheurs amateurs, sursautèrent.

— Eh, Jérôme ! Tu as entendu ça ?

Le cri mourut dans la chaleur de la matinée, mais reprit un instant plus tard, comme un fausset inhumain, emplí d'une folie irraisonnée.

— Oui... Tu vois, je ne suis pas fou. La terre crie !

— Sac à papier ! Ça doit être le vent entre les rochers, essaya de se convaincre Rémi. Si ça recommence, je me pousse.

— Ouais, moi aussi ! Avoue que ça ressemblait au murmure d'un cri humain qui sortait directement des profondeurs de l'enfer.

En disant cela, Jérôme avait pris une voix d'outre-tombe et marchait comme un zombie pour dissimuler la terreur qu'il ressentait.

— Arrête, tu me fais peur ! le menaça son compagnon, armé de sa canne à pêche.

Jérôme arrêta ses âneries et un silence de plomb se glissa entre les deux amis plus que nerveux.

Sous leurs pieds, Ban continua à narguer Filippo.

— Alors, c'est ça ton plan ? Nous enfermer dans les alvéoles et nous gazer comme les ouvriers clandestins, je suppose ? À moins que tu ne veuilles nous électrocuter ?

Fil haussa les épaules, les paumes vers le haut, pour signifier qu'il ignorait ce qu'il voulait dire.

— Arrête de nous prendre pour des imbéciles ! On est au courant. Eh, Vig ! As-tu remarqué le jeu de mots : courant... électrocuter ? s'amusa Ban en prenant soin de poser sur le traître son regard le plus sévère.

Complètement ahuri, ce dernier le regarda à son tour. La sueur perla instantanément sur son front. Son silence emplissait la pièce comme un nuage invisible. Après un laps de temps insoutenable pour le pauvre homme, il brisa son aphasie temporaire.

— Je... ne... comprends... vraiment pas, Ban, bégaya-t-il.

Pour toute explication, Viggo lui expédia un violent coup de poing dans le ventre qui l'envoya de l'autre côté de la pièce. Filippo s'écrasa contre une chaise qui se renversa. Son agresseur en profita pour lui soutirer son arme avant qu'il n'ait l'idée de s'en servir, non sans lui envoyer, au passage, un coup de pied dans les parties intimes. Lorsque la douleur fut dissipée, le malheureux ouvrit les yeux pour voir les crocs de Sultan qui grognait à cinq centimètres de son visage. Il pouvait même sentir son haleine fétide.

— Ta gueule ! lui ordonna Sasaki sur un ton particulièrement doux vu les circonstances.

Croyant que son maître s'adressait à lui, l'animal arrêta de grogner et se coucha, la queue entre les deux jambes. Ban alla flatter son chien pour lui montrer qu'il ne lui en voulait pas, tout en s'adressant à celui qui avait voulu les assassiner.

— Je n'aurais pas cru que tu aurais assez de couilles pour essayer de nous tuer. Tu as toutefois mal calculé les risques en parlant à Jock. Cet homme est un homme d'honneur ; tu aurais dû le remarquer, toi qui es d'origine italienne. Je reconnais le petit minable des bas quartiers en toi. Tu as misé sur la mauvaise personne pour te confier. Dire que si tu n'avais pas fait enlever le jeune Jason, il y a presque deux ans...

Absorbé par ses pensées, Sasaki fixait du regard un point dans l'espace et s'arrêta momentanément de parler. Puis il reprit d'une voix calme et égale, exactement là où il en était rendu.

— ... personne n'aurait envahi le bunker du gang des Nations-Unies et on n'en serait pas tous là, Vig, les autres anciens chefs du gang et moi, à chercher des *sidelines* pour gagner notre vie. On peut maintenant proclamer sans se tromper que tu es le plus grand salopard que la terre ait porté. J'aurai dû te tuer quand les rumeurs voulant que tu aies pris une entente avec la Couronne ont commencé à circuler.

Alors qu'il gardait la bouche entrouverte, comme s'il espérait que l'eau allait tomber du ciel, la vessie du traître se relâcha, tant il était persuadé qu'il souffrirait de mille maux avant que Ban ne le tue, comme il avait fait souffrir l'enquêteur Jerry Simard. Au moins, ce dernier avait réussi à fuir avant de mourir. Lui ne voyait aucune possibilité de réussir cet exploit. Il se mit donc à chialer tout en continuant de se faire dessus.

— Voyons, Fil, un peu de dignité ! Il y a à peine une minute, tu faisais preuve de courage en voulant nous tuer et là, tu te pisses dessus. Regarde... ça excite Sultan ! Sache que ton heure n'est pas encore arrivée. Soit une bonne étoile veille sur toi, soit tu as sept vies. Je t'annonce que tu es le gardien officiel des prisonniers, car

les gars et moi, on ne tient pas particulièrement à jouer les bonnes d'enfants. Ah oui ! Quand Stan est monté, Jock nous a tous réunis. Et quand je dis tous, c'est vraiment tous, pour nous annoncer ton plan machiavélique. On a donc discuté pour finalement convaincre Jock de te laisser vivant. Il nous trouve cinglés. S'il n'en tenait qu'à lui, il te tirerait une balle dans la tête et l'affaire serait close. Mais que veux-tu... je suis un être sensible. Alors dorénavant, tu vas vivre dans la salle de surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à regarder nos artistes à l'œuvre. Et si tu fais encore un faux pas, tu vas souffrir... crois-moi sur parole. Je t'expliquerai la suite des choses plus tard. Va te laver maintenant. Tu pues le lâche. Accompagne-le, Viggo, et ensuite, ramène-le !

— OK ! acquiesça Viggo en poussant l'autre de toutes ses forces vers l'avant. Avance, mon ostie !

L'Italien sentait son sang courir plus vite, un bruit sourd battre avec insistance dans ses oreilles et une main de glace lui étreindre l'estomac.

Filippo s'apprêtait à devenir prisonnier des entrailles du manoir, au même titre que ceux qu'il avait aidé à kidnapper.

CHAPITRE 4

C'est un Jerry frustré qui entra dans le restaurant. «S'il croit qu'il va contrôler ma vie, il se trompe», pesta-t-il en lui-même.

— *Tiens, tu n'as plus besoin de moi pour parler tout seul!* lui fit remarquer Capitaine America déjà installé à leur table habituelle.

— Toi, contente-toi de boire cette mélasse qui fait office de café et ferme-la deux putains de minutes, marmonna l'enquêteur.

Cela dit, il chercha du regard Gustave Côté, son partenaire et commandant-enquêteur de la brigade des enquêtes spéciales. Ginette, la propriétaire et nouvelle épouse de Gus depuis maintenant six mois, s'approcha.

— Bon matin, Jerry! Tu veux que je t'apporte un thé? Mon gros nounours m'a dit qu'il arriverait d'ici une quinzaine de minutes.

Simard lui fit la bise et retrouva un semblant de calme. Gigi était tellement bonne avec lui, comme une deuxième mère; il n'était pas question de lui faire subir sa mauvaise humeur. De toute façon, comme sa propre mère dirait: «Pourquoi t'en faire avec des choses que tu ne peux pas contrôler?» Alors, si Vladimir voulait se mêler de ses affaires, il lui dirait «oui, monsieur» et ferait à sa tête. Voilà, c'était réglé! Même si le Russe pouvait être assez vindicatif, il n'allait certainement pas le tuer. Ginette le regardait d'un œil interrogateur, du fait qu'il ne lui avait pas encore répondu.

— Ah oui, je vais en prendre un.

Puis il se dirigea vers la salle de bain, sortit la dame blanche de sa poche et se traça un rail sur le comptoir du lavabo. Heureusement que son ami imaginaire n'avait donné au Russe que la cocaïne qui se trouvait sous le siège; sinon, il aurait été bien embêté.

— *Qu'est-ce que tu fais? Vlad t'a pourtant bien dit d'arrêter cette saloperie*, lui signifia le reflet de Capitaine America qui ajustait son masque dans le miroir tout en admirant sa dentition parfaite.

— Qu'il aille au diable! Et regarde comment ça va bien commencer ma journée, rétorqua Jerry en sortant des toilettes.

Pour prouver à Capitaine America qu'il allait bien, il croisa Ginette à qui il lança d'un ton enjoué:

— Tu sais que Gustave déteste ça quand tu l'appelles «mon gros nounours» en dehors de la maison? En prononçant le sobriquet de son ami, il prit bien soin d'esquisser des guillemets avec ses doigts.

— Je sais, mais avec toi, ce n'est pas pareil. Tu vis avec nous, tu es comme notre grand garçon. En parlant de ça, tu n'es pas rentré coucher hier soir... Tu as passé la nuit chez Jill?

Sans lui laisser le temps de répondre, Ginette poursuivit en y allant de ses petites récriminations.

— Tu sais que ça inquiète Gustave quand tu ne l'informes pas de l'endroit où tu dors? Il s' imagine toujours que tu continues d'arpenter les bars louches pour chercher la bagarre et tenter de retrouver Ban. En plus de ta mère qui n'arrête pas d'appeler...

Le fixant droit dans les yeux, elle sut qu'elle avait touché en plein dans le mille. Elle se contenta de le rabrouer du regard avant de dire:

— Je t'apporte ton thé et je dis au cuistot de te préparer un petit déjeuner. Je suis sûre que tu es parti sans manger.

Jerry lui saisit la main pour l'empêcher de partir, le temps de répliquer:

— Je sais que je ne le vous le dis pas assez, mais je suis chanceux de vous avoir dans ma vie, toi et Gus.

— Ouais... mais n'oublie pas ta pauvre mère qui se fait du sang d'encre. Et surtout, pense à Jill qui t'a soutenu chaque jour pendant les huit mois que tu as passés à l'hôpital alors qu'elle ne te connaissait que depuis trois jours. Tu devrais penser à elle au lieu de ne penser qu'à toi et la faire vivre dans l'attente. Merde, Jerry, elle a perdu sa mère il y a à peine deux mois! Une autre chose, jeune homme... Retrouve cette personnalité qui faisait de toi un être exceptionnel. Parce que présentement, tu as l'air d'une chauve-souris qui se renvoie continuellement son écho négatif, sans tenir compte de ceux qui l'entourent.

D'un geste délicat, elle se libéra de la main de Jerry et partit chercher le thé de l'enquêteur médusé; jamais elle ne lui avait parlé ainsi.

— *Tu gâches ta vie, mon pote. Tout le monde est en train de quitter ton bateau. Tu alimentes incontestablement le vide à l'intérieur de toi.*

— Wow! Vous vous êtes tous passé le mot pour me psychanalyser, ce matin! Soit dit en passant, je te

ferai remarquer que toi, tu vis grâce à ce vide.

— *Un à zéro pour toi, mon compagnon aliéné !* lança Capitaine America en levant sa tasse de café.

Jerry le fixait, et comme si un vent du nord lui avait arraché son manteau mal attaché, il se mit à frissonner. Il savait que malgré le passage des années, il resterait dominé par la colère et l'envie d'obtenir un jour sa vengeance sur Ban Sasaki. Ce sentiment était exacerbé par sa nouvelle mauvaise manie de consommer de la coke. Soudain, la porte du resto s'ouvrit, ce qui le sortit de son tourment psychotique. Il regarda entrer la grosse carcasse de Gustave Côté, lequel était suivi de Zip, le chien de Nicolas. Le commandant se dépêcha d'ordonner à l'animal de se glisser sous la table pour éviter que sa femme le remarque.

— Que fait Zip avec toi ?

— Tu sais que Nick, Ian et leurs épouses partent ce matin pour la Grèce ?

— Oui.

— Eh bien, Paul était censé garder le chien, mais il a fait une crise d'appendicite et a dû se faire opérer d'urgence cette nuit ; alors ils m'ont téléphoné de l'aéroport pour que j'aie nourrir Zip et lui faire faire ses besoins jusqu'à ce que Paul sorte de l'hôpital.

— OK, mais ça n'explique pas pourquoi il est avec toi.

— Ben... quand j'ai voulu partir après l'avoir nourri, il s'est mis à gémir. Il faisait tellement pitié que je n'ai pas eu le cœur de le laisser tout seul.

— Tu te rends compte qu'il te manipule ? rigola Jerry en regardant Zip sous la table. Ce chien a sans doute un quotient intellectuel plus élevé que la moyenne de l'humanité... toi inclus.

— T'es vraiment con, Simard ! En parlant de quotient intellectuel, tu vois la nouvelle *boss girl* ? Ginette l'a engagée hier, son père est un client régulier.

— Quel rapport avec l'intelligence ? Ne me dis pas qu'elle a remporté un prix Nobel ?

— Laisse-moi continuer ! Elle est autiste, ou quelque chose du genre, et elle ne communique qu'en chantant des extraits de chansons francophones. Regarde... je vais lui montrer ma tasse de café pour qu'elle vienne nous voir.

La jeune femme remarqua le geste du gros commandant et prit le chemin de leur table avec un enthousiasme débordant. Une fois rendue, elle leur chantonna :

*Bonjour, bonjour, comment ça va ?
Je vous attends et croyez-moi
C'est fête aujourd'hui dans mon cœur.
(Pierre Lalonde)*

Jerry plongea dans ses souvenirs pour essayer de lui répondre par une chanson. Capitaine America, couché sous la table et flattant le chien, vint à son secours en lui chantonnant les premières paroles d'une chanson de Gilbert Bécaud que l'enquêteur s'empessa de répéter à voix haute.

*Et bonjour, bonjour la vie
Aujourd'hui, comment vas-tu ?
Et bonjour, bonjour la vie.*

La serveuse lui adressa un sourire candide, rempli de bonheur.

— Bonjour, Sara. Je prendrais bien un café, s'empessa de lui demander Gustave pour dissimuler son malaise de n'avoir pu lui répondre lui aussi à l'aide d'une chanson.

*Couleur café
Que j'aime ta couleur café.
(Serge Gainsbourg)*

Sur ces paroles, elle lui remplit sa tasse, puis se pencha pour fixer Zip qui s'empessa de lui lécher le visage. Elle se mit à rire comme une enfant de cinq ans, ce qui eut pour effet d'alerter Gigi qui sortit de la

cuisine pour voir ce qui se passait. Lorsqu'elle remarqua que son employée était à quatre pattes sur le plancher pour jouer avec Zip, le tout sous les rires des quelques habitués déjà sur place, elle se retint de ne pas crier. S'accrochant un sourire au visage, elle se dirigea vers la jeune femme d'un pas décidé.

— Tout va bien, Sara ?

*Ça va bien
Même quand il pleut
Le soleil me tend la main
Ça va bien
Ça va si bien
Comme la vie me donne faim
Ça va bien.
(Kathleen)*

— Alors veux-tu aller desservir les tables et voir à ce que les clients ne manquent pas de café, s'il te plaît ?

Et la serveuse s'exécuta à la seconde même. De son côté, Gus sourit à sa femme comme un gros bête, se préparant à un impitoyable coup de semonce. La scène se déroulait sous le regard ravi de Jerry qui prenait toujours un malin plaisir à voir son partenaire s'écraser devant sa femme alors qu'il pouvait faire face à des hommes armés sans reculer d'un pas.

— Gustave Côté ! Veux-tu bien me dire ce que le chien d'Émilie fait dans mon restaurant ? cria Ginette qui, d'un air buté, croisa les bras sur sa poitrine.

Son époux baissa la tête, dûment contrit, et adopta tout à coup un air malin qui ne passa pas inaperçu aux yeux de son partenaire.

— C'est Jerry qui m'a demandé d'aller le chercher pour qu'on passe incognito durant notre surveillance. De cette façon, on pourra promener le chien devant la maison du suspect sans attirer ses soupçons. Du moins, c'est ce que croit Jerry. En plus, comme il s'agit d'un chien d'assistance pour personne handicapée, il a le droit d'aller partout.

Ginette regarda tour à tour les deux comparses, jusqu'à ce que Jerry confirme les allégations de son collègue. Toujours sous la table, Capitaine America éclata de rire.

— Je ne vois pas ce qui te fait rire comme ça ! laissa entendre Simard à voix haute.

Éberlués, Gus et son épouse dévisagèrent leur ami.

— À qui tu parles ? lui demandèrent-ils à l'unisson.

Il voulut d'abord répondre qu'il s'adressait au chien, mais il se ravisa.

— Je parle avec la voix dans ma tête... même un peu plus qu'une voix, car je perçois le bonhomme comme s'il était parmi nous.

Il n'eut pas le temps d'épiloguer sur le sujet, qu'il remarqua un vague sourire ému traverser le visage de ses interlocuteurs.

— Je suis tellement heureux que tu te décides enfin à nous en parler, lui confia Gus, les yeux humides.

Ginette poussa Jerry plus loin sur la banquette, se glissa à ses côtés et lui donna un baiser.

— Qu'est-ce qui t'a décidé à nous avouer cela ?

— C'est Vlad. Il m'a informé que presque tout le monde était au courant de mon problème et que vous vous en porteriez bien mieux si je ne m'en cachais plus.

— OK ! Je cours appeler ta mère ; je suis tellement heureuse ! Tu nous présenteras ton ami imaginaire ce soir au souper, lança Gigi d'un seul souffle.

Elle se leva précipitamment et vint pour partir quand soudain, elle se retourna pour leur dire :

— Ah oui ! J'oubliais... Pour Zip, ça passe pour cette fois, mais ne recommencez pas. Je ne tiens pas à avoir les services sanitaires sur le dos. Car pour ton information, quand il n'a pas son foulard de travail ou son harnais, ce chien est considéré comme n'importe quel bâtard à quatre pattes. Je vous fais apporter votre déjeuner et vous disparaissiez aussitôt. Et surtout, ne taquinez pas Sara ; elle est comme une enfant dans un corps de femme.

— D'accord, chérie. Je te l'avais bien dit, Jerry, que ce n'était pas une bonne idée de me faire rentrer le chien, lança le gros commandant d'un ton badin.

Lorsque Ginette fut suffisamment loin, Simard planta le reflet de son regard dans celui de son ami et l'apostropha :

— Toi, tu me dois un chien de ta chienne.

— Jerry, calme-toi. Tu sais bien que Ginette te pardonne tout. Si elle avait su que l'idée venait de moi, elle aurait pu me faire la grève du sexe pendant des semaines ! Et n'oublie pas que c'est toi qui dois endurer mes humeurs toute la journée. Tu n'as qu'à dire que c'est la voix dans ta tête qui t'a dit de faire ça.

Sur ce, Gus fit un clin d'œil à son complice, lequel lui répondit avec un visage animé d'un étrange sourire :

— Tu ne perds rien pour attendre... Tu sais, ma mère disait toujours : « Plus la patience est grande, plus grande est la vengeance⁷. » Et surtout, ne me fais pas regretter de vous avoir fait des confidences.

— Tu as raison, je ne te taquinerai plus sur ce sujet. Et pour ce qui est de ta vengeance, si ta mère le dit, je ferais mieux de me méfier. Allez... mangeons ! On a un client à surveiller.

Les deux policiers étaient installés dans une camionnette de surveillance aux couleurs de la voirie municipale afin d'assurer leur discrétion. Depuis plus d'une heure, ils fixaient le cottage en brique rouge dont tous les rideaux étaient tirés, ce qui les empêchait de voir s'il y avait quelqu'un à l'intérieur.

— Si ces cons qui sont chargés de l'enquête te permettaient de faire affaire avec Jason, aussi ! Les ordinateurs seraient déjà piratés et on saurait ce qui se cache sur les disques durs.

— Tu sais bien qu'ils n'ont pas encore de mandat. Sans compter que Jason est un pirate informatique. Si nous étions consciencieux, nous devrions lui passer les menottes.

— Tu dis vraiment n'importe quoi ! Tes amis des mœurs seraient bien contents d'obtenir un coup de pouce pour régler leur enquête, parce que là, on tourne pas mal en rond.

— Arrête avec tes remarques ! Je prends les enquêtes qu'on me donne, tout comme toi, se défendit Gus avec humeur, car lui aussi en avait marre de surveiller une porte qui ne leur livrait aucun secret.

Une autre heure passa sans qu'aucun mot ne soit échangé entre les deux hommes.

— *Maudit que ta job est plate !* s'exclama Capitaine America qui faisait tourner son bouclier à la manière d'une toupie sur le plancher du camion.

Pour toute réponse, Jerry lui fit un bras d'honneur.

Du coin de l'œil, Gustave regardait son complice qui n'arrêtait pas de bouger nerveusement la jambe et de se ronger les ongles. Lui qui en avait tellement vu au cours de sa carrière, c'est sans mal que le commandant reconnut les symptômes reliés à un manque.

— Jerry, je peux te poser une question ?

— Pourquoi tu demandes ? D'habitude, tu n'attends pas ma permission.

— OK, je prends ça pour un oui. M'aimes-tu ?

— C'est quoi cette question ? Es-tu en train de vouloir jouer pour l'autre équipe ? Si c'est ça, tu n'es pas du tout mon genre. Tu devrais plutôt demander à Paul ; il doit se sentir bien seul depuis que Gérard s'est suicidé.

Gus le considéra sans répondre.

— *Réponds à sa question ! Tu vois bien qu'il veut une réponse sérieuse,* argua Capitaine America assis à côté du gros enquêteur.

— OK, mon ami me dit que tu es sérieux.

— Ça doit être cool d'avoir une conscience plus intelligente que soi qui nous parle ! Maintenant, réponds-moi, s'il te plaît.

— Oui, je t'aime ! Tu n'es pas juste mon partenaire, tu es mon meilleur ami.

— Alors, écoute-moi bien. Je ne vais te le demander qu'une seule fois ; ensuite, tu verras ce que tu juges nécessaire de faire. Est-ce que tu consommes une ou des substances illicites ? Je remarque, par ta nervosité, que tu n'es pas dans ton état normal. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, nous sommes présentement en mission de surveillance et ton état met non seulement l'enquête en péril, mais aussi notre vie. Escamote ta vie si tu veux, mais pas la mienne !

Le silence qui suivit fut de ceux qui s'installent entre deux personnes qui se connaissent bien. Le genre de silence où chacun sait que toute protestation serait inutile. La bouche de Jerry s'entrouvrit brièvement, mais

ce qu'il était sur le point de dire resta un mystère. Il ouvrit la porte latérale et sauta en bas de la camionnette, en ordonnant à Zip de le suivre. Ensuite, il ferma la porte et l'ouvrit à nouveau.

— Admire ! Tu vas voir ce que c'est que de mettre une enquête en péril, lança-t-il avant de faire claquer la portière.

— Jerry, ne fais pas l'imbécile ! hurla Gus.

Mais c'était trop tard, son partenaire avait déjà disparu. Il alla donc s'installer devant le poste de surveillance de la camionnette qui tangua sous son poids, pour voir ce que manigançait Jerry. Celui-ci se retourna, sachant très bien que Gustave le regardait, et lui adressa un grand sourire qui soulagea cette sensation d'oppression dans la poitrine de son ami. Cependant, le soulagement de ce dernier fut de courte durée lorsqu'il le vit enjamber les cinq marches qui le séparaient de la porte d'entrée. Après s'être penché, le jeune enquêteur ordonna au chien de rester sur place, puis toqua à la porte à trois reprises. Pas de réponse. Dans la fourgonnette, Gus, anxieux, se dit que son confrère allait certainement rebrousser chemin puisqu'il ne semblait y avoir personne à l'intérieur.

— *Je t'en supplie, ne fais pas ça, Jerry ! Retourne dans le véhicule de surveillance. Écoute-moi, pour une fois... Merde ! Ce que tu t'apprêtes à faire relève du suicide professionnel.*

La voix de Capitaine America laissait filtrer sa déception, sachant parfaitement ce que son autre moi avait dans la tête. Ou vice versa ?

— Tant mieux ! Comme ça, je pourrai rechercher Ban à plein temps ; c'est Vladimir qui sera content.

— *Laisse Vlad en dehors de ça. Tu le fais pour toi seul, sale petit égoïste !*

Les émotions s'entrechoquèrent dans l'esprit de Jerry, comme des oiseaux dans un conduit de cheminée. Il ne savait plus quoi faire.

Gustave, qui l'observait toujours, retenait son souffle en espérant qu'il revienne à la raison et qu'il le rejoigne dans le fourgon municipal. Pourtant, le trajet jusqu'à la stupéfaction ne fut pas moins frappant lorsqu'il vit les yeux sans vie de son ami. Il sut dès cet instant qu'il était trop tard. Jerry sortit son arme de service, fit sauter la serrure et rentra au pas de course dans le modeste bungalow, suivi de Zip. Le mot « abasourdi » n'était pas assez fort pour décrire ce que ressentait Gus qui prit quelques secondes pour se ressaisir. Il demanda de l'aide par radio, sortit de sa cachette, courut le plus vite qu'il put, et rentra à son tour dans le bungalow où il entendit son compagnon gueuler.

— Tu préfères que je te tire dans la tête ou dans les couilles ? De toute façon, ça doit revenir au même puisque tu réfléchis avec ta queue, espèce de merde !

La scène que vit le commandant Côté avait quelque chose de surréaliste : Jerry pointait son arme sur Jean Coiteux, l'homme dont ils surveillaient les faits et gestes depuis plus de trois semaines en lien avec un réseau de pédophiles qui diffusait des vidéos sur le Darknet. Mais si tout le monde avait des soupçons, personne ne trouvait rien. La brigade des mœurs se demandait même si les renseignements qu'elle avait obtenus n'étaient pas faux. Seul Simard leur répétait d'être patients, qu'il avait le pressentiment que ce salaud de Coiteux trempait jusqu'au cou dans ce réseau. Il leur avait dit cent fois d'aller chercher un mandat et les avait même prévenus qu'un jour, il défoncerait cette porte pour leur prouver que son intuition était la bonne. Aujourd'hui, il avait tenu parole, et Gus avait devant lui un Jean Coiteux nu et en larmes, avec une arme pointée sur les testicules. En arrière-plan, un écran géant montrait une scène d'horreur où un jeune garçon de quatre ou cinq ans se faisait sodomiser par ce même Coiteux.

Les renforts demandés par le commandant venaient tout juste d'arriver. Les deux patrouilleurs, arme au poing le long de leur cuisse, restaient figés, les yeux rivés sur le grand écran. Jerry, les larmes aux yeux, avait cessé de beugler pour porter lui aussi son regard vers l'écran, non sans continuer de tenir le pédophile en joue. Soudain, la pièce baignait dans un silence sépulcral. L'air était devenu vicié par la haine que ressentaient les policiers envers le monstre qui se trouvait devant eux. Les larmes et les supplications de l'enfant résonnaient à travers l'écran, en plus du souffle haletant de Coiteux qui semblait prendre son pied aux dépens de sa jeune victime. Zip aboya, ce qui sortit aussitôt Gustave du rôle de simple spectateur pour le ramener à celui de commandant.

— Rengainez vos armes et qu'un de vous deux aille éteindre ce film. Toi, Jerry, lâche M. Coiteux doucement pendant que nous allons le couvrir et lui passer les menottes. Vous êtes l'agent ?

— Grondin, monsieur.

— Allez chercher de quoi recouvrir le suspect.

En quittant la pièce, Grondin passa devant Coiteux et lui cracha dessus.

— Grondin, pas de ça... Soyez professionnel ! J'ai déjà assez de mal à contrôler la situation.

— Bien, monsieur, répondit l'agent en serrant les dents

Puis Gus se retourna vers Simard, lequel tremblait des mains tellement il était envahi par la colère.

— OK, mon homme ! Range ton arme, sinon tu vas le regretter toute ta vie. Tu ne peux pas tuer un homme de sang-froid. Les agents et moi allons procéder à l'arrestation.

— *Je sais que tu ne m'écoutes pas, mais ton gros ami a raison. Serre ton arme dans ton étui et rentrons. On a eu suffisamment d'émotions pour aujourd'hui.*

Jerry regarda par-dessus l'épaule de Gus. Capitaine America, bien qu'il ne fût qu'une illusion, semblait ému par les images qu'il venait de voir. L'agent Grondin était revenu avec une couverture. Son coéquipier et lui s'approchèrent lentement de l'enquêteur qu'ils connaissaient pour sa droiture, mais surtout, pour son histoire : avoir survécu aux tortures de Ban.

— Allez, enquêteur Simard, passez-nous la main. Tous les corps de police de la métropole seront fiers de vous.

Grondin mit sa main sur l'épaule de Jerry pendant que son coéquipier lui retirait lentement son arme des mains. Gus, qui s'était approché, passa les menottes au pédophile qui, ne ressentant plus le danger, retrouva son courage.

— Vous ne pourrez pas me faire condamner. Mon avocat me fera sortir dans une semaine, car cette arrestation est illégale. Votre fier-à-bras n'a respecté aucune des procédures. Vous êtes faits comme des rats. Je vais vous poursuivre... vous, le Service de police, et la ville au grand complet !

Il semblait jubiler. Puis il éclata de rire ; un long caquètement suraigu. Quand il s'arrêta, le silence parut plus dense encore. Jerry s'excusa auprès des deux agents et de son partenaire, et envoya une gauche que personne ne vit venir directement sur le nez de Coiteux qui craqua comme une vieille branche sèche.

— Viens, Zip, tu dois avoir envie.

Et il partit sans se retourner.

CHAPITRE 5

Dans le corridor mal éclairé du poste 34, les enquêteurs Gustave Côté et Jerry Simard regardaient l'agent Grondin et son partenaire sortir du bureau du directeur de police Nar McCarthy, un vieil Irlandais bourru qui s'était lié d'amitié avec Gus depuis qu'il avait rejoint les forces de l'ordre une vingtaine d'années plus tôt.

— Côté et Simard... dans mon bureau ! les apostropha-t-il à travers le mur qui vibra comme un diapason usé.

Les deux enquêteurs se levèrent d'un bond en faisant signe à Zip de rester sur place. Jerry laissa passer la silhouette corpulente de son ami devant lui ; on aurait dit qu'il voulait se dissimuler comme un enfant craignant de se faire gronder. En regardant son bon ami clopiner, il se sentit mal. Cet homme, avec l'aide de Vlad, Nick et Ian, avait envahi le bunker du gang des Nations-Unies pour le délivrer. Il avait reçu une balle dans la jambe et une autre dans le ventre. Il avait failli mourir pour lui. Et lui, que faisait-il pour le remercier ? Rien. Depuis sa sortie de l'hôpital, il ne faisait que se mettre dans l'embarras et Gustave devait encore aller au front pour lui.

— *Tu as raison de t'en vouloir, mais là, il est trop tard. Fais juste gaffe de ne pas te remettre les pieds dans les plats*, l'avisa Capitaine America en imitant la démarche de Côté.

— Oui, tu as raison. Et ne te moque pas de Gus !

Après que Gustave se soit retourné pour lui demander ce qu'il lui avait dit, il répondit :

— Rien, je me parle ; comme d'habitude.

— Essaie juste de ne pas faire ça dans le bureau du grand boss, l'implora son collègue.

Jerry ouvrit la bouche et la referma comme un poisson rouge, sans émettre une seule syllabe. C'était mieux ainsi. En passant devant eux, les deux agents feignirent d'un signe de la main de sceller leurs lèvres à l'aide d'une fermeture Éclair. Cela leur valut un hochement de tête en guise de remerciement. Gus et Jerry pénétrèrent dans le bureau ; le directeur leur fit signe de s'asseoir sans même lever les yeux des dossiers qu'il avait devant lui. Regardant les deux chaises qu'il avait sous les yeux, Gustave décida de rester debout, du fait que l'une et l'autre étaient dotées d'accoudoirs. En raison de son embonpoint, il doutait de pouvoir s'y asseoir. Jerry le regarda du coin de l'œil et décida de rester lui aussi debout, pour signifier sa solidarité. Ils durent attendre une minute qui leur sembla interminable avant que McCarthy lève les yeux vers eux. Malgré son âge avancé, il avait le regard vif.

— Savez-vous ce que j'étais en train de lire ? leur demanda-t-il sèchement.

— Non, monsieur, répondirent-ils en chœur.

— Les rapports des agents Grondin et Codère. Soit ces deux hommes sont des incompetents, soit ils sont aveugles. Nous avons un prévenu à qui on a cassé le nez et qui est arrivé au poste recouvert d'une simple couverture sous laquelle il était nu comme un ver. Les droits de l'homme, ça vous dit quelque chose ? interrogea-t-il de façon rhétorique. Quoi qu'ait fait cet homme, il méritait que vous vous comportiez comme des professionnels.

Le visage de Jerry était devenu si rouge que Gustave craignit qu'il ne lâche ses quatre vérités au directeur. C'est pourquoi il essaya de le court-circuiter en disant :

— Je comprends, boss. Vous avez raison, on aurait dû lui laisser le temps de s'habiller pour qu'il cache son petit moineau.

— Ferme-toi, Gus, et va me chercher le chien de Lamontagne ! Je sais qu'il est avec vous. En même temps, assure-toi que personne ne puisse nous entendre.

Côté obtempéra. Moins d'une minute plus tard il était de nouveau devant Nar McCarthy avec Zip à ses pieds. L'atmosphère morose du début s'était volatilisée comme une feuille de papier emportée par le vent. Jerry, tout autant que Gus, n'y comprenait strictement rien.

— La voie est libre, boss ! assura Gus. J'ai même jeté un coup d'œil dans les autres bureaux.

Le directeur prit le temps de flatter un peu le chien avant de poursuivre :

— Avant de passer aux choses sérieuses, je veux te féliciter pour ton initiative, Jerry. Sans ton intervention de cowboy, la brigade des mœurs aurait mis des mois avant d'aboutir à un semblant de quelque chose. Cependant, ne recommence plus ; la prochaine fois, tu pourrais être moins chanceux !

Sous les regards incrédules de ses subalternes, McCarthy éclata de rire. Devant ce rire franc et sonore, Zip se mit à battre frénétiquement de la queue en réclamant de nouvelles caresses. Gustave, qui avait mal à sa jambe folle, en profita pour s'asseoir sur le coin du bureau.

— Fais comme chez toi ! lui lança le directeur pince-sans-rire.

— Je voudrais bien, mais si je me fous à poil, ça pourrait porter à confusion. Par contre, je peux demander à Gigi qu'elle t'envoie une photo de moi nu pour ta collection personnelle.

Et ce fut au tour du ventripotent enquêteur d'éclater de rire. Après la tension vécue ce matin, ça lui faisait un bien fou.

— Oh merde... il me vient des images ! Beurk ! rétorqua le directeur avec un sourire authentique.

Pris de vertige en regardant les deux compères qui s'amusaient comme deux collégiens venant de fumer un joint, Jerry, qui faisait les cent pas dans le bureau, se sentit obligé de relancer la conversation.

— Je ne comprends plus rien, boss, pouvez-vous m'expliquer ? lança-t-il d'un air perdu.

— J'y arrive... Ah ! La jeunesse... toujours pressée ! le taquina McCarthy. Dans son rapport, l'agent Grondin nous a fourni la solution à ton problème. Je t'en remettrai une copie avant ton départ. Je vais te faire un résumé : il écrit que leur patrouille a été demandée pour un soutien à deux enquêteurs qui ont dû intervenir afin de porter assistance à une personne en danger. Arrivés sur les lieux, ils ont constaté que l'enquêteur Jerry Simard, qui avait défoncé la porte, avait maille à partir avec un homme. L'enquêteur leur a dit qu'il avait défoncé la porte, car il entendait un enfant qui criait au secours et il a aussitôt mandaté l'agent Codère pour qu'il recherche l'enfant. D'après son rapport, tu as procédé selon les règles de l'art en frappant à la porte et en te présentant sous le refus du prévenu d'ouvrir. Tu as dû défoncer, ce que les images de la caméra de la camionnette de surveillance corroborent. Le suspect, nu et désorienté, se serait alors jeté sur toi, d'où l'altercation et le nez ensanglanté. Aussitôt l'individu maîtrisé, ton partenaire et les agents l'ont recouvert d'une couverture. Ensuite, vous avez tous constaté que ce sont les cris de la télévision que tu avais entendus depuis le trottoir. Vous étiez désolés, mais en voyant les images qui défilaient sous vos yeux à partir de l'écran géant, vous avez procédé à l'arrestation et communiqué avec le service des mœurs pour qu'ils procèdent à une fouille de l'appartement.

— Chef, je ne sais pas quoi vous dire...

— Ne me remercie pas. Tu devrais plutôt remercier l'agent Grondin qui a pondu un rapport presque sans faille pour te protéger. Lui et son partenaire sont de vraies tombes. Ils n'arrêtaient pas de me dire que tout était écrit dans le rapport. Ils savaient que je ne les croyais pas, mais ils ont tenu bon. Ils n'ont pas dit un mot de plus, même quand j'ai menacé de les suspendre. Mais revenons à toi, mon coco. Voilà ce qui en est : Jerry, tu seras convoqué devant le comité de discipline pour répondre de tes actes et jusque-là, tu es relevé de tes fonctions. En vigueur immédiatement ! Rends-moi ton insigne et ton arme. Je n'ai pas le choix, car la plainte pour voie de fait ne concerne que toi, en plus de celles de négligence professionnelle, non-respect du protocole, et j'en passe. Malgré cela, si tu répètes ce que le rapport de Grondin contient, tu devrais t'en sortir. Tu écoperas d'un blâme pour ne pas avoir attendu les renforts, mais pour le reste, ce sera ta parole contre la sienne. Tous les intervenants lors de l'arrestation seront interrogés, et chacun répétera mot pour mot ce que contient le rapport de Grondin. On a juste à espérer qu'on pourra maintenant porter des accusations contre ce salaud de Coiteux. Allez ! Foutez-moi le camp d'ici !

Quand les deux hommes arrivèrent en bas, ils furent accueillis par une salve d'applaudissements et de tapes dans le dos de la part de tous les policiers présents au poste 34. Casser le nez d'un pédophile était sans aucun doute le souhait caché de bien des agents. Après un temps, tous retournèrent à leurs occupations. Jerry en profita pour s'écclipser par la porte de service arrière.

— *Wow ! Tu es rendu un super-héros comme moi. Si tu veux, je peux t'aider à confectionner ton costume, mais surtout pas de cape... Quand tu poursuis des méchants, ça s'accroche partout. Tu as une chance de cocu que Grondin t'ait inventé une belle histoire. J'espère que maintenant, tu vas te ressaisir,* laissa entendre Capitaine America tout en tournant autour de son interlocuteur.

— Pourquoi tu ne me fous pas la paix ? Ça, ça m'aiderait vraiment à me ressaisir.

— *Je vais partir un jour, mais pas avant que tu sois guéri. Je l'ai promis à ton ami le Russe.*

Simard sortit le sachet de cocaïne qu'il avait dans la poche, le regarda un moment et le vida dans l'égout. Oui, il devait se prendre en mains avant de dépasser les bornes.

Pendant ce temps, Gus reçut un appel de Nicolas qui lui signifia qu'il pouvait lui ramener son chien ; leur voyage en Grèce avait été annulé en raison de problèmes concernant les papiers et les médicaments d'Émilie. Non, il n'était pas déçu, ce n'était que partie remise. De toute façon, tous s'inquiétaient pour la santé de Paul, rentré à l'hôpital au cours de la nuit. Gustave en profita pour les inviter à souper le soir même à l'Épervier, tout en leur promettant une belle surprise.

Bob avait réuni Vladimir, son autre garde du corps Hernandez Rodriguez — Hern pour les intimes —, Dan Roy, son portier et gérant du Bar Sportif, Roger Leclair, son meilleur barman, ainsi que sa fille Jill.

— Je vous ai tous réunis pour vous annoncer que j'ai confié les rênes de mes affaires professionnelles à Jill. Le notaire est passé ce matin.

Tous semblèrent surpris, car le changement de pouvoir ne devait s'effectuer qu'un mois plus tard. Gagné par l'émotion, Bob avala sa salive, prit une grande goulée d'air, s'éclaircit la gorge et poursuivit sa petite allocution.

— Dorénavant, ce sera elle, votre patronne. Depuis la mort de ma femme, je ne trouve plus l'énergie nécessaire pour continuer. Je suis continuellement entouré de gens, ce qui m'empêche de vivre mon deuil. Alors, je veux que la solitude se répande un peu dans mes veines pour me plonger dans les beaux moments que j'ai passés avec mon épouse adorée.

Jill gardait la tête baissée, laissant ses longs cheveux tomber devant son visage tel un rideau brun, pour empêcher les autres de détecter sa peine. Elle aussi n'avait jamais pris le temps de pleurer la mort de sa mère. Elle devait se montrer forte pour son père, mais surtout, pour son amoureux qui venait de subir un choc post-traumatique. Devinant ses pensées, Vlad se dit qu'il avait bien fait d'aller causer avec Jerry. La voix de Robert les ramena dans le moment présent.

— Jill, je te cède la parole.

— Merci, papa. Il n'y aura pas vraiment de changements, sauf pour la décoration du bar qui revêtira un look un peu plus moderne !

— Yesss ! crièrent à l'unisson Roger et Dan.

— Qu'est-ce qu'elle a la décoration ? Elle est parfaite ! fit mine de s'insurger Bob.

— Pour ceux qui aiment le style post-apocalyptique, tu as raison, c'est parfait. Notre nom, c'est bien Bar Sportif, non ? Alors pourquoi y a-t-il une grosse boule disco au plafond et rien qui représente le sport ? Les gens viennent ici pour regarder les matchs sur écran géant et parier. Alors, nous allons intégrer plus d'éléments sportifs et plus d'écrans géants pour diffuser le plus de sports possible, et ainsi faire mousser les paris.

— Excuse-moi, Jill... s'interposa Vladimir. Mais tu sais que la police tolère nos paris dans la mesure où ils restent modestes...

— Oui, je sais. Mais grâce à un site Internet dont les coordonnées indiquent que les bureaux sont situés en dehors de la métropole, nous prendrons les paris en ligne et non plus de main à main. Voilà des mois que je travaille sur ce site et il est parfaitement opérationnel. L'autre changement est que je n'irai pas dans les bars situés à l'extérieur de la ville pour collecter les paris et les mauvais payeurs ; à moins, bien sûr, que ma présence soit requise. Tu crois que tu pourras t'acquitter de cette tâche ? s'enquit-elle en regardant Hern droit dans les yeux.

Pris par surprise, le Latino fit le tour de la table du regard pour déceler ce que les autres en pensaient. Devant leur sourire fendu jusqu'aux oreilles, il acquiesça.

— Mé pou votré protessione, mademoisselle ? demanda-t-il avec son accent espagnol.

— Je crois que pendant la tournée de collecte, Vladimir sera parfaitement en mesure de l'assumer seul. Personne ne douta de cette dernière affirmation.

— C'est tout pour moi.

Roger se leva en vitesse, partit derrière le bar, revint avec une bouteille de champagne et cria :

— Nous allons fêter ça ! Le roi est mort, vive le nouveau roi !

— Maudite belle gang d'ingrats ! lança Robert (Bob) Tremblay en éclatant de rire.

Vladimir scruta attentivement son patron et ami, tout en se remémorant les premières années où le père de Bob l'avait engagé. À l'époque, ce dernier était le seul qui lui adressait la parole. Tous les autres avaient peur de lui. Les deux étaient devenus amis et à la mort du vieux Tremblay, tué par un mauvais joueur, le Russe avait décidé d'assurer la protection du fils. Tous les intimes savaient que leur relation surpassait celle qui existait normalement entre un patron et son garde du corps, et qu'une véritable amitié était née entre eux, une amitié qui avait survécu à bien des tourments.

Simultanément, à l'hôtel de ville de la métropole, Édouard et Jock firent irruption dans le bureau du maire, suivis d'une secrétaire en panique. Poitras leva les yeux sur les deux intrus, surpris dans un premier temps et amusé dans un second du désarroi de sa secrétaire.

— Désolée, monsieur le maire, mais je n'ai pas pu les arrêter.

Puis, sans même attendre une réplique, elle continua ses litanies.

— Messieurs ! De quel droit osez-vous déranger le maire sans avoir pris un rendez-vous ? Si vous ne sortez pas immédiatement, j'appelle la sécurité !

La dame mesurant à peine un mètre cinquante-cinq et pesant approximativement quarante-cinq kilos se tenait, telle la Grande Muraille de Chine, devant Édouard Léonard et Jock Barnes pour les empêcher de faire un pas de plus en direction de son employeur. Ce dernier se décida à intervenir.

— Je vous remercie énormément, Solange, pour votre dévotion à défendre ma personne, mais je crois que ce sera inutile. Ces deux messieurs, bien qu'ils soient impolis, font partie de mes amis. Alors, vous pouvez disposer et merci encore.

L'employée tira sur sa jupe pour en replacer les plis, remonta ses lunettes cerclées qui avaient glissé sur le bout de son nez et quitta la pièce d'une façon tout à fait théâtrale, en marmonnant une phrase incompréhensible.

— Eh bien, dis donc ! Ta secrétaire est tout un numéro, mon Mario ! lança Édouard sur un ton qui se voulait humoristique.

— Ouais, mais elle est super efficace. Elle fait partie des meubles, comme on dit. Je suis le troisième maire avec lequel elle travaille. La prochaine fois, si vous ne voulez pas qu'elle fasse une syncope, vous devriez au minimum vous annoncer.

— Puisqu'elle est là depuis longtemps, lui as-tu déjà demandé pourquoi la métropole n'a pas de nom ? l'interrogea Édouard qui s'était toujours posé la question.

— Tu ne connais pas ton histoire, mon Ed ! Au siècle dernier, sept petits villages se sont associés afin de dépasser en puissance les villes qui les entouraient. Avec les années, les constructions aidant, la distance entre les villages a complètement disparu. Or, les maires de ces villages ne voulaient pas perdre leur salaire en ne formant qu'une seule grande ville. Ils ont alors décidé d'appeler l'agglomération des villages la Grande Métropole en attendant de trouver mieux. Puis les maires sont morts et un seul homme a été nommé pour régner sur la ville. Comme ce dernier avait la folie des grandeurs, il a établi tous les papiers légaux au nom de « Grande Métropole ». Donc légalement, la métropole s'appelle la Grande Métropole.

— Bordel, les politiciens sont tous des cons ! Tu parles d'un nom pour une ville, lança Édouard en lâchant un reniflement dédaigneux.

— Je sais, mais comme la métropole est la référence mondiale, son nom lui va bien. Puis-je vous servir quelque chose à boire : scotch, whisky ? *Name it !*

Le Britannique, qui en avait assez de ces politesses inutiles, le coupa avec de l'exaspération dans la voix.

— OK, Poitras, ferme-la ! On a des questions précises à te poser et on attend des réponses aussi précises que satisfaisantes.

— De quel droit me parlez-vous sur ce ton ?

Poitras avait pris un air offusqué pour marquer sa question, bien que la perplexité soit sans doute le mot le plus adéquat pour décrire son expression.

— De quel droit... de quel droit... Es-tu sérieux ?

Ed regarda son bras droit s'approcher du fonctionnaire en se disant que la discussion promettait d'être gratinée.

— Parce que M. Léonard a rempli ta caisse électorale et que ton compte en banque personnel a été majoré de la somme de cinquante mille beaux dollars américains, reprit le Britannique. De quel droit ? Du droit que nous avons monté un beau dossier sur toi. Je ne sais pas ce que tes électeurs penseraient s'ils savaient que tu as violé pas une, mais trois jeunes filles pendant tes années universitaires, et que ton oncle, qui était alors recteur du campus, t'a sauvé les fesses en assumant les frais scolaires de tes victimes. Et cela, sans parler de toutes ces fois où tu as été arrêté en état d'ébriété, ou de celles que t'a évitées ton autre oncle qui à l'époque était chef de police. Ah, la famille !

— Tout ça fait partie de mon passé... de ma jeunesse. Vous n'avez pas le droit ! s'insurgea Poitras.

Mais Barnes n'interrompt pas ses élucubrations pour autant.

— On a tous les droits, tu es notre marionnette, à présent. Tu nous appartiens ; si tu veux continuer d'occuper ce siège pour encore quelques années, mener ta belle vie de *jet set* et prendre une belle retraite

dorée dans la fleur de l'âge, tu as intérêt à te prêter au jeu. Comment dit-on, déjà ? Ah oui ! « C'est le retour de l'ascenseur ». Tu nous écoutes ou...

Avant d'enchaîner, il s'appuya sur le bureau, fixa le maire droit dans les yeux, le saisit par la cravate, tira jusqu'à ce que leurs fronts se touchent et lui chuchota :

— ... tu meurs.

Jock se rassit et ferma les yeux en prenant une grande inspiration, puis une seconde. Lorsqu'il les rouvrit, il s'était ressaisi. Il n'avait aucune estime pour les politiciens qui abusaient de la population. En ce qui le concernait, on voyait tout de suite qu'il faisait partie des méchants et qu'il ne fallait pas lui piler sur les pieds. Cependant, des sensations insolites s'affrontaient en lui ; il ressentait moins de plaisir à menacer les gens. Il fit signe à son patron qu'il pouvait continuer la conversation avec le maire, la voie ayant été bien pavée.

— J'espère que maintenant, tu vas comprendre qui mène la danse dans ta métropole ? commença par dire Édouard.

Poitras ouvrit la bouche, mais la referma quand qu'il vit son interlocuteur lever la main pour lui signifier qu'il ne voulait pas l'entendre.

— Je vais continuer à investir dans ta ville et continuer à remplir ta caisse, ajouta-t-il.

Les mots tintèrent dans l'esprit de Mario telles les cloches d'une église le soir d'un réveillon. Il avait besoin de la coopération d'Ed, de son argent, surtout, comme un homme assoiffé a besoin d'eau dans le désert.

— Mais pour ça, précisa l'homme d'affaires, tu devras nous aider à trouver un ou deux policiers haut placés que nous pourrions corrompre facilement, et qui nous aideront à dissoudre complètement l'escouade des enquêtes spéciales.

Sur ces mots, le magistrat les considéra d'un air légèrement inquiet.

— Je ne veux surtout pas vous déplaire, articula-t-il d'une voix hésitante et presque inaudible, mais pourquoi voulez-vous rayer de la circulation l'escouade du commandant Côté ?

— Bonne question s'il en est une. Nous allons faire revivre ces belles années où le crime régnait en roi et maître dans la ruelle, mais de façon... plus civilisée. Et sois assuré, mon cher Mario, que tu seras arrosé au passage.

— Ça sera compliqué... Gustave Côté et les membres de son équipe, qu'ils soient policiers ou civils, passent pour des héros dans cette ville.

— Connard ! Si c'était facile, on n'aurait pas besoin de toi ! Certes, on pourrait procéder d'une autre façon. Si nous faisions tout sans ton aide, ce serait plus long, mais nous finirions par trouver nous-mêmes les hommes de loi à corrompre, tout comme nous parviendrions à nous débarrasser de ceux qui sont dans nos pattes.

Après avoir pris une grande inspiration, la voix d'Édouard se fit alors plus confidentielle.

— Pour commencer, Jock ou un de nos hommes transformerait ta figure en marmelade. Ensuite, qui sait... les hommes de main sont des êtres qui débordent d'imagination. Toutefois, je ne tiens pas à en arriver là. Tu sais, la mort, ça fait des vagues, ça crée un écho et je tiens à rester discret. Sans oublier le fait que je serais obligé de trouver quelqu'un pour vous remplacer, toi et ta vieille secrétaire. Voilà, c'est tout ! Maintenant, je prendrais bien un petit scotch avec un bon cigare pour souligner notre accord... Parce que nous avons bien un accord ?

En bon politicien, Mario avait eu le temps d'imaginer tous les scénarios possibles pour se sortir du bourbier dans lequel il s'était enlisé en acceptant l'argent de cette ordure d'Édouard Léonard. Il pesa le pour et le contre, et prit la décision qui semblait la meilleure pour lui.

— Oui, nous avons un accord. Un scotch pour toi aussi, Jock ?

Le reste de la rencontre se déroula de façon plus cordiale. Après avoir terminé leur verre, les deux visiteurs se levèrent, ne serrèrent pas la main que leur tendait le maire et disparurent derrière la porte qui se refermait.

CHAPITRE 6

Robert (Bob) Tremblay venait de terminer une conversation téléphonique avec Jill qui lui demandait de faire vite, car il était attendu au resto. Étant seul pour la première fois depuis longtemps, Bob comptait bien étirer un peu ce moment même s'il aimait sa fille et ses hommes, qui avec le temps étaient devenus davantage des amis que des employés ; exactement comme son grand ami Vladimir. Il se servit un verre de rhum, puis un autre et encore un autre. Les vapeurs de l'alcool aidant, il commença à prendre une suite de mauvaises décisions. D'abord, il ouvrit le coffre-fort pour en sortir la coquette somme de soixante-quinze mille dollars qu'il déposa dans un sac de sport. Cet argent devait être distribué aux propriétaires des différents bars de banlieues qui travaillaient avec eux pour les paris illégaux et les prêts usuraires. Deuxième mauvaise décision : puisqu'il avait bu, il décida de marcher pour se rendre à l'Épervier, tout en transportant l'argent avec lui. Ça serait vraiment trop bête d'avoir pu éviter la prison pendant tant d'années et de se faire arrêter en état d'ébriété. (Note de l'auteur : je sais que ça semble une excellente idée, mais quand on transporte avec soi une somme d'argent aussi importante et qu'on est le roi des *bookmakers* et des *shylocks* de la métropole, pas sûr... Logiquement, il aurait dû appeler un taxi, mais que voulez-vous ? Je n'ai aucun contrôle sur mes personnages.) Il entendait remettre cet argent à Jill ou à Vladimir pour qu'elle ou il s'occupe de sa distribution. Ensuite, il n'aurait plus rien à voir avec cette vie ; ce serait à sa fille de mener sa propre barque. Cette dernière lui avait pourtant bien dit qu'elle enverrait Hern dès le lendemain matin pour s'occuper du magot, mais il se disait qu'il ne pouvait rien lui arriver puisque jamais rien de fâcheux n'était survenu au cours de son règne. Il ne se souvenait plus de la dernière fois où il s'était promené seul. Il se sentait léger et heureux. Demain, il se rendrait sur la tombe de sa tendre épouse pour y déposer un énorme bouquet et faire un pique-nique à ses côtés.

Il sortit de sa luxueuse demeure et entreprit de vivre sa première soirée de liberté en prenant une grande goulée d'air frais. Il tituba un peu, enivré autant par la fraîcheur de ce début de soirée que par l'alcool qu'il avait consommé. Pendant ce temps, l'homme aux longs cheveux noirs qui l'avait reconnu la veille au Bar Louche était à l'affût derrière un grand chêne. Il n'avait eu aucune difficulté à trouver la demeure de sa cible : deux, trois questions à des confrères *gamblers* et le tour était joué ! Il ne s'attendait toutefois pas à le voir déambuler seul, sans son gorille. De plus, il semblait un peu ivre. Lui qui n'avait jamais eu de chance dans la vie, peut-être le vent était-il en train de tourner ? La famille Tremblay avait détruit sa vie, il détruirait donc la leur ; c'est du moins ce qu'il se disait pour se cacher la vérité sur sa vraie personnalité, lui qui n'était qu'un joueur compulsif, jumelé à un lâche de la pire espèce qui n'assumait jamais ses responsabilités. Mieux valait laisser certaines choses dans l'obscurité et continuer de jouer à l'autruche.

Pour se procurer du courage, il toucha l'arme qu'il portait sur lui. Il tremblait d'excitation comme un chien flairant une femelle en chaleur. Avec une confiance que niaient ses crampes d'estomac, il s'approcha de Bob ; il allait lui faire peur et peut-être bien, lui tirer une balle dans le genou pour l'estropier. Ainsi, à chaque pas qu'il ferait, il se souviendrait toujours de lui.

— Eh, Tremblay ! le héla-t-il d'une voix qui se voulait dure.

Sans aucune appréhension, Robert se retourna, puis son regard tomba directement dans celui de son interlocuteur. Malgré ses longs cheveux teints, il le reconnut tout de suite ; les yeux ne mentent pas.

— Toi !

— Ferme-la !

Le regard de l'intrus allait dans tous les sens pour s'assurer qu'il n'y avait personne dans les environs.

Troisième mauvaise décision de Bob : l'alcool délie les langues.

— Je n'ai pas peur de toi. Tu n'es qu'un lâche et si tu crois que ton revolver m'impressionne... Si c'est mon sac d'argent que tu veux, eh bien, va chier ! Il va valoir que tu me tues pour ça.

Bang ! Le coup partit sans que notre homme s'en rende compte. La mention des mots « argent » et « tues » avait atteint la partie primitive du cerveau du *gambler*. La tête de Bob explosa, produisant un geyser rouge. Les yeux exorbités, il s'effondra vers l'arrière en reproduisant curieusement le même son qu'un gros poisson tombant dans une chaloupe. Le nœud dans l'estomac de notre nouveau tueur pesa soudainement aussi lourd qu'une boule de quilles. Il venait officiellement de « graduer » dans le monde criminel. Comme il n'avait pas prévu la suite, il se figea quelques secondes. Il entendit une porte s'ouvrir et le cri d'horreur d'une femme terrifiée percuta ses tympans. L'écho ricochait encore lorsqu'elle en poussa un autre. Encore sous l'effet de l'adrénaline, il se retourna en direction des cris et tira deux coups, mais heureusement, la femme s'était déjà terrée dans sa demeure. Il fouilla les poches de sa victime, lui prit ses clés et ramassa le sac de sport

contenant l'argent. Avant l'arrivée des policiers, il irait se cacher dans la maison de Tremblay pour réfléchir à sa prochaine action.

Gustave et son épouse Ginette Lalonde avaient invité parents et amis au chic restaurant l'Épervier pour leur annoncer une grande nouvelle. Autour de la table se trouvaient son frère, le sergent Gabriel (Gab) Côté, agent de surveillance, Nicolas Lamontagne, sa charmante épouse Émilie Bouchard et leur chien Zip. Portant son foulard de chien aidant, celui-ci était couché au pied du fauteuil roulant. À leurs côtés, Paul Poulin, que l'on surnommait Red à cause de ses longs cheveux roux. Celui-ci avait tenu à être présent, même s'il venait tout juste de subir une opération pour l'ablation de l'appendice. Il avait assuré tout le monde qu'il n'y avait pas de problème, qu'à titre d'ancien médecin, il savait quoi faire. Étaient aussi présents Ian Brochu, sa femme Paula — propriétaire de l'Épervier — et Jason Brochu-Gagnon, fils de Paula, enfant issu du viol de celle-ci par Dubhan Rorke, ex-patron du gang des Nations-Unies. Dubhan était décédé à la suite de la vengeance sanglante de Gérard, l'ancien amoureux de Red⁸. Mais pour Jason, son seul vrai père se prénommaient Ian. Directement à la droite du jeune homme se trouvaient Vladimir et Jill. Seuls Jerry et Bob tardaient à arriver.

— En attendant Bob, Jerry et ta grande nouvelle, raconte-nous donc pourquoi notre bon ami Simard a été suspendu ? demanda Gabriel à son frère dont la seule envie était de finir son délicieux repas et partir pour le Bar Sportif avec ses *boys* pour jouer une partie de poker et célébrer comme il se devait la retraite de Tremblay. Si ce dernier pouvait seulement se grouiller et arriver au plus vite !

Vladimir, pour sa part, savait que Jerry était déjà au Bar Sportif et qu'il ne viendrait pas pour le souper. L'enquêteur avait demandé au Russe de retenir les autres pour qu'il puisse être seul un moment avec sonoureuse lorsqu'elle irait préparer la salle. Par contre, il s'inquiétait de ne pas voir Bob arriver.

— Tabarouette, tu n'as aucun respect pour Jill ! l'apostropha le pachyderme humain.

— Je m'excuse, Jill, je ne voulais pas t'offenser, se repentit Gabriel.

— Tu peux lui raconter, Gus. Moi, je dois partir pour le Bar Sportif et en même temps, je vais préparer la salle du deuxième pour votre partie de cartes. Vlad, tu peux rester. Depuis que la bande à Gus a nettoyé la ville des criminels dans ton genre, tu n'es plus vraiment utile, surtout que personne ne sait vraiment que je suis devenue la reine des *bookmakers*, plaisanta la belle Jill.

— Tu dis n'importe quoi... de la racaille, il y en aura toujours ! riposta son garde du corps.

— Non, non... je suis sérieuse. Tu devrais songer toi aussi à prendre ta retraite. De toute façon, tu es beaucoup plus un ami de la famille qu'un simple garde du corps.

Elle donna une bourrade sur l'épaule du Russe en lui embrassant le front, puis lui soutira les clés du Hummer.

— Tu demanderas un *lift* pour revenir. Eh, Gus ! Tu me diras ta bonne nouvelle en arrivant au bar.

La jeune femme salua ses amis et partit d'un pas décidé. Tout faire pour ne pas entendre les derniers déboires de son amoureux ! Azarov regarda sa patronne s'éloigner avec un sourire en coin que personne ne remarqua.

— Vous voyez comment elle me traite ? Elle me fait sentir noir et friand comme un vieil arbre frappé par la foudre, laissa-t-il entendre pour donner le change.

— Oh ! Comme tu fais pitié. Viens sur mon épaule pleurer un grand coup, ça va te faire du bien et tu pourras me chuchoter de belles phrases poétiques sans aucun sens, comme celle que tu viens de nous énoncer, lui susurra Paula en lui offrant son plus beau sourire.

Le Russe fit semblant de se lever pour exécuter la demande de la propriétaire des lieux, lorsque Ian, sous les rires nourris des convives, le prévint à la blague :

— Ne t'approche pas de ma femme ! Je ne veux surtout pas être obligé de te casser la gueule.

— Allez, commandant ! lança la voix espiègle de Nick, tout aussi curieux que Gabriel au sujet de l'histoire entourant la suspension de Jerry. Arrêtez de vous faire prier sinon je raconte à Ginette notre petit secret.

Le secret en question se résumait au fait que Gustave trichait son régime au moins deux à trois fois par semaine lorsqu'il sortait dîner avec ses hommes.

Pendant les tristes événements, Nicolas et Ian poireautaient à l'aéroport avec leurs épouses, d'où la raison pour laquelle ils ignoraient ce qui avait valu une suspension à leur ami. Gus regarda Lamontagne qui lui fit comprendre d'un drôle de sourire qu'il n'était pas vraiment sûr de pouvoir tenir sa langue. Heureusement

8 Voir La ruelle.

pour lui, Gigi, qui était partie au petit coin, n'avait rien entendu de leur conspiration.

— OK ! Vous gagnez. Alors, ouvrez bien vos oreilles, parce que je ne me répéterai pas.

Pendant plus d'une demi-heure, Gustave raconta en long et en large toute l'histoire, de l'incartade de Jerry jusqu'à leur rencontre avec le directeur de police. Tout au long de sa narration, les convives étaient suspendus à ses lèvres.

— J'ai bien peur qu'avec le comportement de Jerry, l'enquête tombe à l'eau et qu'il n'y ait plus rien de recevable en cour. Le protocole a complètement été ignoré. J'aurais dû l'écouter quand il me demandait d'engager Jason pour pirater les sites fantômes de Coiteux. Ainsi, on aurait eu quelque chose à se mettre sous la dent pour obtenir un mandat et saisir son ordinateur.

— Alors, pourquoi ne lui as-tu pas demandé de le faire ? argumenta Ian, le père de Jason.

— Nous en serions au même point. Étant donné que ton fils n'est qu'un simple civil, mineur en plus, il aurait été considéré comme un pirate informatique, ce qui est illégal.

— On s'en fout ! Tant que tu as les renseignements, tu peux te débrouiller, intervint cette fois Nicolas.

— OK, les gars ! Je sais que vous tenez tous à Jerry, mais il ne faut pas oublier qu'au moment où je vous ai engagés pour travailler avec l'escouade, vous avez prêté serment et juré de respecter la loi, répliqua le gros chef sans croire ses propres mots.

Ses compagnons le regardèrent, sceptiques, jusqu'à ce que Ian reprenne la parole :

— Tu nous niaises, ou quoi ? De toute façon, pour Simard, c'est sûrement un symptôme post-traumatique. N'oublie pas qu'il s'est fait trancher la peau comme un vulgaire saucisson par ce gros enfant de chienne de Nippon, dit sèchement le géant.

— Il n'y a aucune chance pour que j'oublie cette soirée. Je vais m'en rappeler toute ma vie. Il y a aussi ma jambe qui me le rappelle tous les jours. Je crois que tout ça est de ma faute. Je n'aurais pas dû insister pour qu'il revienne travailler dès la fin de son hospitalisation, affirma le commandant, le regard larmoyant.

— Tu ne pouvais pas savoir. Tout le monde réagit différemment devant les épreuves de la vie. Prends ton cas, par exemple : tu t'es lancé dans la nourriture après que ton partenaire se soit fait tuer dans la ruelle. Heureusement que c'est maintenant Ginette qui prépare tes repas, sinon tu boufferais les pissenlits par la racine. Remarque qu'avec la quantité de salade qu'elle te fait manger, ça ne ferait pas une grande différence ! ironisa Vladimir qui surprit tout le monde, lui qui faisait rarement dans l'humour.

Gigi manifesta son approbation aux propos de Vlad par un gloussement, suivi d'un rire joyeusement adolescent qui entraîna les autres tellement son hilarité était communicative. Émilie, qui elle aussi riait à gorge déployée, finit par avoir une quinte de toux. Soudain, les rires s'arrêtèrent. Les têtes se tournèrent et Zip bondit sur ses pattes tout en rivant son regard dans celui de sa maîtresse, pendant que son mari lui caressait le dos et que Paul apposait une main protectrice sur son épaule. Lorsque le silence se fit, Émilie hocha finalement la tête pour signifier aux autres que tout allait bien. Red lui essuya les yeux et elle toussa encore un peu, avant qu'elle ne prenne une grande inspiration et lance à la tablée :

— J'ai avalé de travers... Ne vous inquiétez pas, votre infirme ne va pas vous quitter avant de voir Gus perdre le pneu de dix roues qu'il a autour de la taille.

Tous s'esclaffèrent de nouveau, tandis que Gustave se donna un air faussement indigné. Seule Émilie pouvait rire de son obésité sans qu'il en soit vexé. Il s'agissait après tout de leur Émilie, celle qui les avait tous réunis bien malgré elle en raison de la lâcheté de son frère Steeve. Vlad reprit son souffle et le plus sérieusement du monde, lança une réplique qui surprit tout le monde.

— Tu veux que je le tue ?

— Qui... Jerry ? cria Gus.

— Non, épais, pas Simard... Coiteux.

— Tu es con, le Russe, ou quoi ? Tu es assis en compagnie d'hommes de loi et de leurs épouses et tu nous demandes si tu peux tuer quelqu'un pour nous ? répondit Gustave, estomaqué.

— *Suka*⁹, Côte ! Je ne te parle pas de loi ni de vengeance, parce que je ne connais pas les victimes. Je te parle de justice pour ces enfants. Vous n'avez pourtant pas hésité une seule seconde à contourner la loi quand il a fallu libérer Jerry et le fils du géant des griffes de Dubhan Rorke et de son gang.

— Laisse tomber, Vlad. Là, tu parles d'une exécution... pas d'une libération ! s'insurgea Nick.

— Aucune différence, je libérerais la terre d'un salopard ! Est-ce que ça te va, comme explication ? riposta le Russe dont la voix était soudainement devenue dure.

— OK, messieurs ! Calmez-vous un peu, vous allez faire fuir mes clients, leur ordonna Paula.

9 Putain en russe.

Le téléphone du grand manitou des enquêtes spéciales vibra, ce qui mit fin à la conversation avant qu'elle ne dérape complètement et sauva, par le fait même, les chastes oreilles de la clientèle du chic restaurant l'Épervier.

— Allô ! Côté à l'appareil.

— Gus, c'est le directeur McCarthy. Le poste 28 vient d'appeler ; ils ont un dossier spécial à vous confier à toi et ton équipe. Je lui ai dit que j'étais d'accord, mais qu'il faudrait d'abord que tu ailles discuter avec eux pour vérifier si c'est dans vos cordes. De toute façon, depuis que Jerry a gaffé, vous êtes mieux, toi et ta bande, de ne pas vous montrer trop difficiles sur le choix de vos enquêtes. Vous êtes de plus en plus durs à protéger aux yeux du maire.

— OK ! J'irai demain à la première heure. Et qu'est-ce que le maire connaît au sujet de notre travail ? Il était bien heureux lorsqu'on a nettoyé la ruelle de tous ces fils de putes et qu'on a éliminé le gang des Nations-Unies avec nos méthodes ! rétorqua Gus d'un ton vache, sous le regard scrutateur de la tablée. J'aurais dû rester couché sur lui lorsque le podium s'est effondré, samedi passé, il aurait mieux compris le sens du terme « le poids de la justice ».

— Baisse le ton, Gustave. Je me suis toujours rangé de votre côté. Et puisqu'un homme averti en vaut deux, tu es au courant maintenant. Tu dois y être dans une demi-heure. Ils ont des plaignants à te faire rencontrer.

— Tu fais chier ! Mais tu as raison, tu as toujours été correct avec nous. Je m'excuse. Appelle-les et confirme que j'arrive bientôt. Bye ! laissa entendre Gus avant de raccrocher sans même attendre une réponse de son chef.

— Désolé, vous savez comment ça se passe... Je dois y aller. Terminez le repas sans moi.

Le volumineux personnage se leva non sans peine, embrassa son épouse et quitta ses amis en clopinant sur sa jambe faible et en oubliant complètement la bonne nouvelle qu'il avait à leur annoncer. Puis Vlad se leva à son tour. En soi, ce geste était la simplicité même, mais il l'avait accompli avec une lente détermination qui réduisit tout le monde au silence.

— Moi aussi je vais y aller. Je suis inquiet ; Bob devrait être ici depuis au moins une demi-heure.

Puisque tous partageaient son inquiétude, nul ne contesta. Jusque-là, jamais Tremblay ne leur avait fait faux bond. C'est pourquoi les paroles du Russe flottèrent dans l'air longtemps après qu'il les eut prononcées, tel un mauvais présage.

Jill pénétra dans la salle de poker et ouvrit la lumière.

— Aaahhh ! Merde, Jerry, tu m'as fait peur ! Qu'est-ce que tu faisais dans le noir ? demanda la femme, la main posée sur son cœur qui battait encore la chamade.

— Je t'attendais. Je savais que tu viendrais préparer la salle pour la *game*.

— Pourquoi n'es-tu pas venu nous rejoindre pour le souper spécial de Gus ? Et il faudra que je parle à Vlad... la sécurité du bar laisse à désirer.

— Je n'avais envie de voir personne, sauf toi, ma puce. Et comme ma mère dirait : « Si ta mère n'est pas là pour toi, rabats-toi sur ton épouse ! » Ah ! Ah ! Ah ! Je sais qu'on n'est pas encore mariés, mais j'ai bien l'intention d'y remédier un jour ou l'autre.

Jill le regarda sans le moindre sourire. Les citations de la maman de son compagnon ne semblaient pas fonctionner ce soir, pas plus que ses blagues. S'ensuivit un silence inconfortable que Simard brisa.

— Et ne t'inquiète pas, Vladimir était au courant. Je lui avais dit de ne rien te dire, que je voulais te voir seul à seule. Alors il a prévenu Hernandez pour qu'il me laisse monter. Je suis ton amoureux, tout de même !

Il la saisit par le bras et l'embrassa passionnément. Mais au bout de quelques minutes, il éclata en sanglots. Jill le serra très fort, en attendant que passe sa crise. Depuis qu'il avait été charcuté par Ban, cela lui arrivait de temps en temps. Il y avait aussi ses cauchemars... même s'ils se faisaient moins nombreux, ils étaient malgré tout dérangeants. Tout ceci, sans parler de ses monologues avec lui-même qu'il tentait de cacher à sa bien-aimée. Seule cette dernière était témoin de sa détresse.

— Mon Dieu, Jerry ! Je sais que nous avons abordé le sujet un million de fois, mais malgré cela, je crois sincèrement que tu devrais aller voir un psy.

— Pour que je lui dise quoi ? Mon cher docteur, laissez-moi vous raconter un conte de fées des temps

modernes... Il était une fois, un jeune pecnot qui rêvait de devenir enquêteur dans la majestueuse métropole. Il y a un peu plus d'un an, son rêve se réalisa. Fier comme un paon, il fait son entrée au sein du poste 34. Oh ! Joies infinies, on le jumèle au célèbre enquêteur Gustave Côté, rien de moins. Durant son premier soir de service, survient un meurtre sordide : la victime est émasculée, tailladée au scalpel, et pour ajouter à l'horreur, elle est grignotée par des rats. Notre homme, malgré l'horreur du contexte, est enchanté par cette nouvelle expérience, ne sachant pas que ce cadavre est celui d'un des chefs d'un réseau criminel. Pendant ce temps, à l'autre bout de la ville, les vilains du gang des Nations-Unies — parce qu'il y a toujours des méchants, dans un conte — croient dur comme fer que celui qui a tué notre émasculé n'est nul autre que notre pecnot national. Ils procèdent alors à son kidnapping et l'abandonnent aux bons soins de Ban, un être répugnant qui pour lui faire sortir les vers du nez, décide de le faire souffrir en ne lui tranchant pas un, pas deux, mais seize morceaux de peau un peu partout sur le corps. Et non heureux de la souffrance qu'il lui procure, ce même Ban a la brillante idée d'asperger les plaies de vinaigre. Le pauvre pecnot est finalement secouru par son partenaire et des gens qui ne le connaissaient même pas à l'époque. Depuis ce temps, le pauvre homme revit cette soirée presque chaque nuit. En plus, des crises d'angoisse l'assaillent au gré du vent. Le pire dans ce conte, docteur, c'est qu'il se sent impuissant. Impuissant à accomplir son travail d'enquêteur normalement, sans avoir l'envie de tracter tous ces coupables que la soi-disant justice libérera pour une raison incongrue qu'un avocat aura débusquée. Il est aussi impuissant devant sa femme qui, elle, est très forte. De plus, il est devenu un fardeau pour son mentor et sauveur, Gus. Et tout ça, sans parler de son ami imaginaire : Capitaine America.

— *Il était temps que tu parles de moi. Je croyais que tu m'avais oublié*, le nargua Capitaine America, attablé à la table de poker où il brassait les cartes.

— Écoute-moi bien, Jerry Simard. Tu vas arrêter tout de suite tes flatulences de cerveau ! Et puisque tu es suspendu à partir de demain, je t'accompagnerai pour que tu ailles consulter. En passant, je suis heureuse que tu me parles de ton pote imaginaire... je ne savais pas qu'il s'agissait d'une célébrité ! Tu crois que je pourrais avoir un autographe ?

Jerry ne releva pas la remarque et regarda par-dessus l'épaule de Jill pour voir si Capitaine America avait entendu la dernière réplique. Il semblerait bien que oui, puisqu'il tenait dans ses mains un petit calepin spiralé avec un stylo, prêt à exécuter la demande de son admiratrice.

— Je t'aime, reprit Jill, et je ne resterai pas là à regarder mon homme se laisser aller et notre couple se détériorer. Sinon, à la fin, c'est Ban qui aura gagné.

Voyant qu'une larme glissait le long de sa joue, Jerry s'approcha. Elle le laissa caresser sa peau, ferma les yeux et sentit que lui aussi pleurait. Le tout fut interrompu par la sonnerie simultanée de leurs téléphones et de Hernandez qui fit irruption dans la pièce.

CHAPITRE 7

Vers vingt-deux heures, sur l'île des Saules, Édouard descendit dans le sous-sol de son manoir. Il poussa la porte de son cellier, alla droit devant l'étagère qui contenait ses Bordeaux les plus précieux, tira lentement sur la tablette, ouvrit une porte dissimulée, puis arpenta un couloir de près de cinquante mètres de long. Il arriva à des escaliers qui s'enfonçaient à trente mètres sous terre pour enfin accéder à son Nouveau Monde : la ruche et ses sept alvéoles, dont six servaient de prison pour ses abeilles artistes peintres et une septième qui faisait office de poste de contrôle.

Il regarda Filippo, couché sur son lit de camp, et le salua d'un signe de tête. En guise de réponse, l'Italien posa sur lui le regard d'un boxeur cherchant à intimider son adversaire.

— OK, Fil. Cesse d'être agressif, sinon je connais deux gars qui seraient vraiment heureux de régler ton cas.

— Ouais, je sais, mais votre problème, c'est qu'ils me prennent maintenant pour leur larbin. Ils n'accepteront plus de surveiller vos précieuses abeilles à temps plein et de se plier à leurs caprices. Bizz ! Bizz ! fanfaronna Fil.

Il se recoucha sans se préoccuper de son patron. « Dès que j'ai une chance, je me pousse d'ici et si en prime je peux tuer ces salopards, je ne me gênerai pas », songea-t-il en son for intérieur. Édouard ne gaspilla pas de salive pour lui répondre et se retourna pour fixer les moniteurs. Deux de ses abeilles travaillaient sur leurs toiles, deux autres semblaient dormir, une regardait la télé et la dernière était à la salle de bain, sans doute pour ses ablutions, avant d'aller au lit. « J'aurais peut-être dû faire installer des caméras dans les salles de bain. Je me serais rincé l'œil », se dit-il. Il appuya sur l'interphone pour dire :

— Bonsoir, mes petites abeilles. Je vois que le coiffeur est passé vous voir. Vous avez l'air de petits asticots avec votre boule à zéro, votre teint blanchâtre et votre air maladif.

Aussitôt, J.-S. lança un regard noir en direction de la caméra.

— Oups ! Monsieur Prust n'a pas l'air d'apprécier son look M. Net. En parlant de votre look de cancéreux, j'ai une surprise pour vous : le médecin qui vous a ausculté avant votre visite chez le coiffeur m'a demandé de prévoir, pour vous, des sorties à l'extérieur pour éviter que votre santé ne se détériore davantage. Il m'a fait remarquer que vous risquiez d'attraper la jaunisse si vous ne sortiez pas à l'air libre. Je lui ai répondu que pour des artistes peintres, le jaune était de mise, mais il n'a pas semblé apprécier ; alors vous irez prendre des couleurs.

Il avait réussi à capter l'attention de ses otages, en particulier celle de Filippo qui voyait là une bonne occasion de s'évader si on lui confiait la tâche d'accompagner un des peintres. Il souleva donc légèrement la tête pour mieux écouter ce que le tortionnaire avait à dire sur le sujet.

— Chaque jour, à tour de rôle, vous aurez droit à une heure d'exercice au grand air, sous la surveillance de deux gardiens armés, beau temps, mauvais temps. Bien sûr, il y aura des règles : silence total et toujours rester à une distance de moins de cinquante mètres de vos gardiens. Nous sommes présentement à aménager un endroit spécial sur le bord de la rivière, loin des regards et du manoir. En prime, lors de vos sorties, vous aurez droit à un beau collier électrique pour nous aider à contrôler ceux qui auraient la mauvaise idée de tenter de fuir. Si le collier ne vous convainc pas, les gardes ne se gêneront pas pour vous blesser ou même, vous tuer. Vous verrez, la vie est si agréable quand on a la bonne attitude !

Léonard fit une pause, fier de sa dernière ligne, puis scruta les caméras pour examiner la réaction de ses malheureux auditeurs, lesquels semblaient reprendre un peu de couleur à l'idée de pouvoir prendre l'air après cinq longs mois enfermés trente mètres sous terre, dans une alvéole de verre aux murs blancs.

— Changeons de sujet. Je tiens à vous avertir qu'il vous reste un peu moins d'un mois pour réaliser vos deniers chefs-d'œuvre sur le thème de la musique. J'aimerais aussi souligner le beau travail de Jean-Samuel et de Tanya. Peut-être est-ce uniquement parce que j'ai menacé la vie de vos enfants ? Les liens du sang représentent vraiment un bon moyen de persuasion. Au moins, votre beau travail me confirme que j'ai fait un bon choix en vous... comment dire... vous adoptant. Ah ! Ah ! Ah !

Comme chaque fois qu'il se trouvait dans son manoir depuis le début de leur captivité, Édouard Léonard prenait un malin plaisir à torturer mentalement ses prisonniers en leur rappelant qu'ils étaient tous responsables de la vie d'une personne qu'ils aimaient. Sauf, bien sûr, pour Roxanne. Dans le cas de cette dernière, il n'avait pas encore pu identifier une personne chère à son cœur. Mais Ban lui avait conseillé de continuer de chercher, car en raison de ce qu'il avait vu dans son studio, il croyait dur comme fer qu'elle avait un amoureux quelque

part. Mais pour l'instant, elle collaborait et c'était tout ce qui comptait.

— Par contre, je suis sincèrement déçu de Sophie qui n'a pas encore mis un seul coup de pinceau sur sa toile, ce mois-ci. Votre bon gardien Filippo m'a dit que notre jeune demoiselle lui a confié qu'elle avait peur et que cela lui faisait perdre tous ses moyens. Écoute-moi bien, Sophie. J'ai ouï dire que tes parents sont actuellement dans la métropole. Ça sera donc beaucoup plus simple, pour mes sbires, d'exécuter la sentence due à ta paresse. Cela leur évitera de devoir se rendre à New York, où vivent tes parents. Réfléchis bien fort, cette nuit, à une façon de retrouver ton inspiration, car je pourrais bien devancer ton heure et celle de tes parents. Je me demande bien ce qu'ils font dans la métropole, ceux-là... Ne devraient-ils pas plutôt retourner ciel et terre en Italie pour te retrouver ?

Blottie dans son lit, l'adolescente s'enfouit la tête sous son oreiller afin de se soustraire aux propos de son tourmenteur. Lorsque le téléphone sonna dans la salle de contrôle, Ed scruta les écrans pour voir laquelle de ses abeilles l'appelait ; c'était Alexandra. Il décrocha.

— Allô, Alexandra ! Que me vaut l'honneur de...

Elle le coupa, n'ayant aucunement l'intention d'entendre ses fantaisies vocales.

— J'aimerais pouvoir aller dans sa cellu... euh... je veux dire son alvéole, pour discuter avec elle. Peut-être que je pourrais l'aider à retrouver l'inspiration.

Au cours de la matinée, Alex avait parlé avec Sophie pendant tout le temps où ils avaient été réunis par Filippo. Elle avait trouvé l'adolescente brillante et sympathique. Elle se disait qu'un simple coup de pouce lui ferait sûrement recouvrer ses moyens.

— C'est une bonne idée. Et je vais faire mieux que ça. Vous allez tous aller la rejoindre pour vous consulter et discuter sur le prochain thème que je vous transmets à l'instant : lumière dans la nuit. J'ai pensé que ça serait facile, puisque vous êtes enfermés dans les ténèbres avec votre espoir comme seule lumière !

« Merci ! Merci pour elle ! », pensa Alexandra.

Pendant ce temps, bien à l'abri des caméras, Roxanne attendait debout sur la toilette que leur kidnappeur reprenne la conversation dans l'interphone afin de se remettre à crier à travers la trappe de ventilation. « En espérant que quelqu'un nous entende », souhaita la jeune femme. Ils avaient concocté ce plan lorsque Fil les avait tous réunis dans la même cellule, alors qu'il cherchait à éliminer Ban et Viggo. Elle n'eut pas à attendre longtemps avant de reprendre son manège.

— Écoutez-moi bien, mes petits amis. Je vais partager avec vous un article du critique d'art et chroniqueur culturel du journal *La Gazette* de la métropole, le célèbre Jules Archambault. J'espère que cette critique vous fera plaisir, puisqu'elle vous concerne tout particulièrement. Je cite : « Les œuvres de l'artiste Édouard Léonard ne sont pas statiques. Quand on fixe notre attention sur ses toiles, on est confronté à une existence transcendante transposée en mouvement réel. Une centaine de traits filiformes, insidieusement dispersés, créent une vibration ondoyante singeant la vie. Il maîtrise quasi à la perfection toutes les techniques de peinture, en plus de transmettre une multitude d'émotions dans chacune de ses œuvres. » Voilà ! Vous savez maintenant que vous êtes des génies ! Bon, pour la suite des choses, mes hommes viendront vous chercher pour vous déplacer dans l'alvéole de Sophie. Vous y resterez toute la nuit, en espérant que cela suffira pour résoudre son problème d'inspiration.

Entrevoyant par l'écran vidéo que Jacques semblait maugréer, Édouard prit sa voix la plus condescendante pour lui dire :

— L'horaire ne vous convient pas, monsieur Duran ? J'en suis fort désolé. Puis-je demander à ma secrétaire de joindre la vôtre pour fixer un autre rendez-vous qui serait davantage à votre convenance ? À moins que vous préféreriez que j'aille directement voir votre avocat de père pour lui demander un avis légal sur les normes du travail en milieu de captivité ?

Jacques baissa la tête et courba les épaules. Mieux valait faire profil bas plutôt que de répondre à ces sarcasmes.

Stan Rilex et Andy Lewis arrivèrent quinze minutes plus tard et commencèrent le manège des menottes, des menaces et de la mutation des artistes peintres. Le tout prit à peine vingt minutes. Aussi captif que les abeilles, Filippo les aida bien malgré lui.

— Le patron m'a dit de vous apporter des pizzas et des boissons pour la nuit. Donnez-moi votre commande ! lança-t-il aux jeunes.

Ceux-ci se consultèrent quelques minutes et se mirent d'accord pour commander deux pizzas *all dressed*

extra bacon, une végétarienne, des boissons énergisantes et six bières.

— OK ! Je reviens dans une heure. En passant, pour les bières, c'était bien essayé ! J'aimerais toutefois porter à votre attention que vous n'êtes pas ici pour vous amuser. Moi, par contre, je vais m'en envoyer une ou deux à votre santé !

Il leur fit un clin d'œil à travers la vitre protectrice et disposa. À la seconde où il se fut éloigné, les jeunes se mirent à jacasser tous en même temps ; on se serait cru dans un poulailler. Pendant ce temps, Sophie, elle, était assise sur son lit, les yeux hagards. Roxanne décida de prendre le contrôle.

— Eh ! Oh ! On se calme... Eeehhh !!! Taisez-vous ! cria-t-elle de toutes ses forces.

— Ta gueule, espèce de... lança Jacques Duran, fils d'avocat, avant d'être sèchement interrompu par J.-S.

— Wô les moteurs ! Elle a raison. Si tout le monde parle en même temps, on n'arrivera à rien. Allez, Roxanne, parle ! C'est bien ça ton nom ? Pas « espèce de » ?

— Merci, Jean-Samuel. Oui, c'est bien ça, acquiesça la jeune fille. Je crois qu'on doit trouver une autre solution plutôt que de crier dans la trappe d'aération.

— Ouais... Au moins, tu parles pour dire quelque chose de brillant. J'ai toujours pensé que c'était une idée stupide, clama Jacques d'un ton virulent.

Ce dernier leur avait fait comprendre, la première fois qu'ils avaient été tous réunis, que « lui » était le fils d'un célèbre avocat de Vancouver et que son cher père les sortirait de ce mauvais pas. Mais après cinq mois, le doute commençait sûrement à s'insinuer dans cette certitude.

— OK, champion ! As-tu une meilleure idée ? interrogea Jean-Samuel.

— Arrêtez de jouer les machos, les gars ! Je crois sincèrement que ce n'est pas l'idée du siècle de s'époumoner dans les toilettes devant une stupide petite trappe, dit calmement Alexandra.

— Non ! cria Sophie. Au contraire, c'est une excellente idée. Nous sommes bien trente mètres sous terre ?

Personne ne lui répondit, croyant plus à une affirmation de sa part qu'à une question.

— Tiens, la pleurnicheuse qui reprend vie ! railla Duran.

Cette réplique lui attira les regards méprisants de tout un chacun. Vif comme un chat, Prust se lança sur lui. N'ayant pas eu le temps de se protéger, Jacques reçut un puissant coup de poing à l'estomac, suivi d'un crochet au menton. Voyant cela, Rox quitta sa place et vint s'interposer entre les deux belligérants. Elle qui avait grandi avec un père violent, elle avait dû, dans sa jeunesse, intervenir des dizaines de fois pour défendre sa mère, et ce, au risque de sa vie. Puis le jour où son paternel était allé trop loin en tuant sa mère, la belle rousse était partie vivre seule dans la rue. Alors la violence, elle connaissait. Seule la peinture avait réussi à lui faire oublier son ancienne vie de misère et depuis son enlèvement, elle sentait qu'elle devait de nouveau plonger dans les bas-fonds de son âme. Elle mit une main sur la poitrine de J.-S. et le poussa légèrement pour mettre son adversaire hors de sa portée. Ses yeux verts rivés dans le regard gris acier de Jean-Samuel, elle lui fit comprendre sans l'aide de la parole qu'elle approuvait son geste, mais qu'il devait s'arrêter pour ne pas envenimer la situation, laquelle était déjà bien assez tendue. Malheureusement, Duran ne semblait pas de cet avis.

— Tu vas me le payer. Tu es juste bon à enfermer.

— *Any time, buddy, any time !* Et au cas où tu n'aurais pas remarqué, on est déjà tous enfermés, pauvre con !

Les bras le long du corps, J.-S. serra les poings. De son côté, Jacques courba les épaules pour une deuxième fois en moins d'une heure et alla dans la salle de bain pour regarder dans la glace les dégâts causés par son adversaire.

— Continue, Sophie, on t'écoute.

— Comme je disais, si nous sommes trente mètres sous terre, il est obligatoire d'avoir une prise d'air qui va jusqu'à l'extérieur. Quand je jouais dans les rues de Rome, il y avait une bouche d'aération pour le métro et à l'occasion, mes amies et moi, on entendait parler les sans-abri qui se terraient dans les tunnels.

Elle murmurait plus qu'elle ne parlait, gênée d'émettre une opinion, mais surtout, d'avoir servi de prétexte à une bagarre, ou plutôt, à une attaque rapide et efficace du beau Jean-Samuel.

— *Yes !* Je savais que mon idée était bonne, jubila Prust. Je...

— Attention, le coupa Tanya, v'là le chien de garde qui revient avec nos pizzas.

Elle s'approcha de la vitre qui l'isolait de sa liberté, prit la bouffe et les boissons que lui tendait Filippo par la mince ouverture et se retourna, les bras chargés, sans même un merci. Discernant tout le mépris qu'elle ressentait à son égard, en plus de sa propre frustration, le gardien explosa.

— Eh, espèce de p'tite salope ! T'as besoin d'être plus polie, la prochaine fois. J'suis pas un esclave comme ceux de ton peuple. Sinon, je pourrais bien brasser ton gros cul de Noire. Pis en plus, j'suis sûr que t'aimerais ça.

Cela dit, il souleva le disjoncteur électrique pour leur envoyer une bonne décharge, et coupa le courant après quelques secondes.

— Et maintenant, je veux que tu ouvres très grandes tes oreilles de sale négresse ! Manque-moi de respect une autre fois et je vais aller te retrouver dans ton alvéole une nuit où tu ne t'y attendras pas et tu vas passer un mauvais quart d'heure. Et cet avertissement vaut pour tout le monde !

Un silence de plomb suivit les derniers propos de l'Italien, silence durant lequel un long regard unit les deux protagonistes. Dans l'alvéole, l'air devint soudainement vicié par toute la haine que ressentait l'Haïtienne. Sentant une bouffée d'adrénaline l'envahir, elle dut se faire violence pour ne pas répliquer. Elle pensa au sourire de son fils, et parvint à se calmer. Dorénavant, seule sa vie à lui avait de l'importance.

— Je ne sais pas si M. Léonard aimerait savoir que tu menaces de violer une de ses abeilles, ou même pire, de nous tuer.

Les autres restèrent sidérés devant la réplique et l'arrogance de Sophie qui semblait s'être découvert une nouvelle personnalité.

— Si tu veux, je vais lui demander demain soir lorsqu'il viendra nous écœu... euh... nous parler, je veux dire.

Cette fois, ce fut au tour de Filippo de tourner les talons sans rien dire. Il bouillait comme un presto prêt à exploser. Surtout, ne pas se retourner ; la p'tite garce avait raison. Le millionnaire excentrique avait encore besoin d'eux et s'il leur arrivait malheur, Jock ne se gênerait pas pour le lui faire payer. Quand il fut hors de portée de voix, Jacques s'insurgea.

— *Shit !* Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu veux tous nous faire tuer ?

— Non. J'ai lu dans ses yeux : il y avait beaucoup de colère mélangée à de l'impuissance. Depuis ce matin, il n'y a que lui qui monte la garde. En plus, il n'a plus d'arme. Je crois qu'il est aussi captif que nous. Alors, j'ai compris qu'il ne pouvait rien faire contre nous, à moins que notre « mécène » ne lui en donne l'ordre. On a trop d'importance pour son... projet d'art.

Soudain, un sourire épanoui apparut sur son visage juvénile. Roxanne fut la première à comprendre. Elle partit d'un rire franc, imitée par ses partenaires d'infortune. Ils venaient de réaliser leur pouvoir. Surtout que les critiques encensaient leurs peintures. Si Léonard les éliminait, leurs remplaçants ne seraient pas aussi bons puisqu'ils étaient les meilleurs dans leur discipline.

— Pas folle, la petite, vraiment pas folle, lança Jean-Samuel.

— Bon, maintenant, si on te donnait un coup de main pour ton tableau ? suggéra Alex.

— Ce n'est plus nécessaire, j'ai retrouvé l'inspiration. Oh, c'est vrai ! J'ai oublié de vous prévenir : je suis une enfant surdouée, les informa naïvement Sophie.

À nouveau, ils éclatèrent tous de rire ; comme ça faisait du bien.

Dehors, le soleil se couchait, découvrant les ombres qui sortaient de leur antre et envahissaient la crypte. Comme elles le guettaient depuis déjà un bon moment, Jérôme en arrivait à deviner leur présence derrière lui. Pourquoi s'était-il enfoncé si loin dans l'île ? Pourquoi était-il venu sans son bon copain Rémi ? Mais ces questions ne lui servaient à rien. En lieu et place, il lui fallait courir. Tout ça à cause de ces satanés murmures qu'il avait entendus la semaine dernière ! L'atmosphère de terreur qui l'étouffait était accentuée par le silence, que seules les stridulations des criquets parvenaient à hachurer. « Cours Forest, cours », se dit Jérôme. Drôle, ce que les pensées peuvent vous faire dire quand vous avez la peur aux tripes.

Il partit en courant, tout en sentant que le mal le rattrapait sans même avoir à accélérer le pas. La terre semblait se résorber sous lui, tandis que ses poumons voulaient exploser. Il devait rejoindre le canot avant

que la mort ne le rattrape, car c'était bien la mort qui le poursuivait et qui émettait ce cri aussi léger qu'un murmure. Quel paradoxe ! L'acide lactique lui brûlait les cuisses. Ne pas abandonner, continuer à courir malgré la douleur. Il découvrait un affreux monde de grisaille duquel il était la pauvre victime. Non, pas la victime, mais le héros. Du moins, s'il réussissait à quitter l'île... l'île des horreurs. Son cœur battait comme jamais il ne l'avait fait jusque-là. Si seulement il n'avait pas séché autant de cours d'éducation physique. Pourtant, n'était-il pas le champion toutes catégories des camelots du monde entier ?

Il sentit la main lui attraper la cheville avant d'entendre le son guttural de sa voix. Secoué de frissons, il ferma les yeux. Il devina les lèvres glacées de la terreur lui embrasser les entrailles, puis ouvrit les yeux avant de reconnaître les murs rassurants de sa chambre à coucher. Il tourna son regard vers la fenêtre ; les rideaux étaient fermés, mais la lumière du dehors nimbait d'une clarté bleue la tête du lit dans lequel il frissonnait. C'était sans doute dû à la sueur qui le recouvrait. Un cauchemar ; juste un mauvais rêve. Et tout ça à cause des cris qu'il entend sur l'île des Saules quand il va pêcher. Ces cris qui le hantent, à n'en point douter. Entendant le vent mugir, il laissa rouler sa tête de côté, ses cheveux frôlant le lit, sa bouche tremblante et tordue. Tout semblait si vrai...

On dit que la nuit porte conseil, mais lorsque celle-ci est remplie de cauchemars, quelle leçon pouvons-nous en tirer ?

CHAPITRE 8

Le commandant Côté arriva au poste 28 et fut aussitôt accueilli par l'enquêteur Pierre Plamondon, Peter pour les intimes.

— Eh, Gus ! Content de voir que tu as pu te libérer aussi vite.

L'enquêteur lui tendit sa grosse paluche que Gustave s'empressa de secouer chaleureusement.

— Peter ! Moi aussi je suis content de te voir. Quand McCarthy m'a appelé, il m'a bien fait comprendre que je ne pouvais pas remettre notre rencontre à plus tard. En plus, avec la suspension de Jerry, j'aime mieux faire profil bas.

— Ouais, je te comprends. Quand j'ai appris la nouvelle, j'étais sur le derrière. Pauvre Jerry, un coup dur après l'autre. J'espère que son geste ne nuira pas trop à l'enquête sur le réseau de pédophilie. Dis-lui que je lui envoie des ondes positives.

— Ouais, moi aussi. Mais je crois que les avocats de la défense parviendront à faire tomber tous les chefs d'accusation. Toutes les pièces à conviction ne pourront être recevables par un tribunal. Ils vont prétendre que la police n'avait aucun motif valable de forcer la porte, que les agents n'avaient pas le droit d'entrer chez quelqu'un par effraction et de fouiller ses affaires sans mandat. Il y a eu trop d'erreurs lors de l'intervention musclée de Simard. Et c'est quoi ces conneries d'ondes positives ? Es-tu rendu gourou, tabarouette ?

— Non ! Je sais, c'est con, répondit Plamondon en émettant un grand rire sonore. Mais tu me connais... je ne suis pas doué pour reconforter les gens. Pis toi, depuis quand tu dis « tabarouette » ?

— Depuis que Ginette est enceinte, elle m'interdit de sacrer.

— Quoi ? Gigi est enceinte ? Quand tu verras le père, félicite-le de ma part ! s'exclama Peter en éclatant à nouveau de rire.

— Mon tabarouette de grand mongol ! J'ai eu mon quota de niaiseries pour ce soir. En plus, ma soirée est gâchée. J'avais réuni tout mon monde pour leur annoncer que j'allais être père, et je suis parti comme une balle sans leur annoncer la bonne nouvelle. Tabarnak !

— Eh, n'oublie pas la promesse faite à ta femme !

— OK, arrête... donne-moi un *break*. Ç'a l'air qu'il y a des plaignants que je dois rencontrer ?

— Oui... Je suis sincèrement heureux pour vous et désolé que tu aies dû annuler le reste de ta soirée, car c'est moi qui ai demandé à ton directeur de te contacter. Allez, suis-moi !

Les deux hommes longèrent les corridors ternes du poste 28 jusqu'à une salle occupée par trois personnes. Gus s'arrêta et regarda par la fenêtre de la porte. Il vit un homme dans la jeune cinquantaine et, assise à ses côtés, une femme dans la fin quarantaine. Les deux semblaient vidés de toute leur énergie, en plus de présenter des traits tirés et un visage blême. Malgré tout, on pouvait deviner qu'ils avaient leur santé à cœur. Debout derrière eux, une femme dans la vingtaine effectuait des allers-retours entre le mur du fond et la porte d'entrée. Ses yeux étaient creusés de cernes et teintés d'un appel à l'aide ; à croire qu'elle n'avait pas dormi depuis une éternité.

— Fais-moi un topo, s'il te plaît, demanda Gus en continuant de regarder le trio à l'allure désespérée.

L'enquêteur Plamondon lui tendit le dossier pour qu'il puisse y jeter un coup d'œil pendant qu'il le *briefait*.

— M. Bernard Duval et Mme Monique Marceau, président et vice-présidente de Power Muscle Fitness (PMF), une multinationale d'appareils de musculation et de produits alimentaires sportifs. Ils demeurent à New York. Leur fille Sophie, âgée de douze ans, manque à l'appel depuis presque cinq mois. Elle résidait dans un pensionnat à Rome. Quant à la demoiselle qui marche comme une lionne en cage, elle se nomme Alice White et est serveuse au Monmouth Coffee de Londres. Elle, c'est son fiancé Jean-Samuel Prust qui a disparu en même temps que Sophie Duval-Marceau.

— Ils sont loin de chez eux. Et quel est le lien entre les deux ? interrogea impatiemment Côté.

Après avoir entendu son cellulaire sonner, il le ferma sans prendre la peine de regarder qui l'appelait. Il n'aimait pas être dérangé quand on le mettait au fait d'une future enquête.

— J'y arrive, Gus. Jeudi dernier, quand Mme Marceau m'a appelé pour placer une plainte au sujet de la disparition de sa fille, j'ai entamé les vérifications de routine, par simple professionnalisme. La jeune n'a pas disparu sur notre territoire, mais la mère voulait que je regarde dans les sphères habituelles. Elle m'a dit qu'elle et son mari faisaient la même demande dans toutes les grandes villes du monde.

— Genre réseau de prostitution, gangs de rue, piqueries et maisons de jeunes, poursuit Gustave.

— Oui, en plein ça. Puis hier, dans la cantine, j'ai rencontré une nouvelle consœur, Pascale Morin, qui depuis mardi travaille elle aussi sur un cas d'enlèvement. Nous avons partagé nos informations et nous nous sommes rendu compte assez vite qu'il y avait peut-être un lien minuscule entre les deux disparitions.

— Lequel ?

— Les deux sont originaires de la grande métropole, expliqua Peter. Ils sont de plus des étudiants en art très prometteurs et...

— Tu me niaisais ? le coupa Gus. Votre rapprochement ne vaut absolument rien. On dirait des déductions d'enfants du préscolaire.

Ne se laissant pas démonter, Plamondon poursuit sur sa lancée.

— Quand nous avons parlé aux parents de la jeune Duval-Marceau et à la fiancée de Prust, ils nous ont appris que les deux jeunes avaient été invités il y a presque un an à un... un...

Peter sortit son carnet à spirale de sa poche pour chercher l'information et reprit.

— Bon, voilà ! Un colloque sur les grands peintres du 20^e siècle à l'hôtel Riopelle de notre chère métropole.

— Wow ! Quelle coïncidence... deux artistes peintres invités à assister à un colloque ! se moqua Gus. Une autre bonne déduction. Toi et ta consœur devriez vous lancer comme détectives privés, ce serait la fortune assurée !

Plamondon soupira d'agacement, mais contient sa colère, bien déterminé à aller au jusqu'au bout du raisonnement auquel il en était arrivé avec Pascale Morin.

— Laisse-moi finir, s'il te plaît. Ensuite, tu décideras si oui ou non, tu nous aides.

— Tu as gagné, finis ton histoire. J'ai ma journée dans le corps... désolé, s'excusa Gus.

— Pascale a effectué des recherches dans le système pour voir s'il y avait eu d'autres disparitions parmi les étudiants en art. Elle n'a rien trouvé jusqu'à hier matin, lorsqu'elle est tombée sur une vidéo diffusée sur YouTube. Les images ont été prises par un cellulaire et montrent l'enlèvement d'une jeune femme survenu en plein jour dans une rue de Los Angeles. Ma collègue a donc communiqué avec le Los Angeles Police Department (LAPD) qui lui a confirmé que la jeune femme étudiait effectivement en art. Et figure-toi que j'ai réussi à joindre la mère qui m'a appris que sa fille a reçu une invitation il y a un an pour assister à un colloque dans notre ville. Celle-ci a toutefois décidé de ne pas accepter l'invitation pour ne pas se séparer de son fils pendant une semaine. Et là, ça fait cinq mois qu'elle a été kidnappée, crisse !

Peter laissa le silence s'installer tandis qu'il se référait à ses notes.

— Bon... ensuite, on a demandé à tout ce beau monde de nous faire parvenir les invitations pour savoir qui les avait expédiées. Notre logique, tirée par les cheveux, je l'avoue, est la suivante : ces trois personnes ont été invitées ici dans le but de faciliter leur enlèvement ; comme elles ne sont pas venues, les kidnappeurs sont allés les chercher chez elles.

— OK, tu as raison. Il y a beaucoup trop de coïncidences.

— C'est ce qu'on se disait. Et puis ce soir, la famille Duval-Marceau déboule à notre poste et la petite White fait de même une heure plus tard. Ils nous ont apporté l'invitation en mains propres. Je les ai installés dans la grande salle et j'ai aussitôt appelé McCarthy pour demander si le service des enquêtes spéciales pouvaient s'occuper du dossier. Imagine... trois personnes disparues qui nous arrivent de grandes villes différentes ; toutes invitées à participer à un colloque tenu dans la métropole. Si un journaliste tombe sur l'affaire, il la partagera avec tous ses amis des différents quotidiens et en un rien de temps, la foule de plumitifs ne se gênera pas pour nous traîner dans la boue de notre incompetence en affirmant que nous n'avons rien fait pour les retrouver.

— OK ! Tu préfères donc que ce soit ma bande et moi qui passions pour des incompetents ? En plus, ces personnes ne vivent même pas ici.

La voix de Gustave trahissait sa colère tant il était encore déçu que Peter ait fait volte-face après lui avoir confirmé qu'il se joindrait à son unité, sous prétexte qu'il fallait garder au moins un bon enquêteur par poste.

— Je sais, mais certains des journalistes sont sournois. Ils se demanderont pourquoi nous avons une escouade spéciale si elle n'est même pas en mesure de retrouver des gens enlevés, ou du moins, d'aider les policiers des autres pays ; et surtout, ne m'attribue pas des intentions que je n'ai pas, Côté ! Tu me connais mieux que ça. Je reste dans l'enquête avec toi et tes hommes. Si la merde tombe, je serai sur la première ligne de front pour recevoir la pelletée en plein visage, rétorqua Plamondon sur un ton tranchant.

Lui aussi s'en voulait d'avoir eu peur d'accepter de travailler pour Gustave. Aussi, entendait-il tout faire pour se rattraper.

— Bon, les choses sont claires. Rentrons pour voir de quoi il en retourne. Puisque tu as déjà pris contact avec eux, tu commences, et je te suis tout de suite après pour leur montrer qui mène maintenant l'enquête et le sérieux de notre implication.

Peter comprenait parfaitement le plan de match. De toute façon, il ne pouvait pas vraiment rouspéter puisque Côté avait un statut de commandant, doté du privilège de pouvoir enquêter directement sur le terrain plutôt que de simplement donner des ordres et rédiger de la paperasse. Heureusement pour lui.

Les malheureux se figèrent à l'entrée des deux enquêteurs.

— Excusez-moi pour le délai, dit Peter, j'ai dû faire quelques appels. Je vous présente Gustave Côté, le commandant de l'équipe des enquêtes spéciales, qui travaillera avec ses hommes et moi-même pour tenter de résoudre votre dossier.

Les trois restèrent sans voix devant ce qui leur semblait une évidence : leur cas était transféré à un échelon supérieur. Les pauvres restèrent également sans voix devant la gigantesque corpulence de Gus, lequel avait l'habitude des regards particuliers et du jugement des gens face aux obèses, principalement celui de ceux qui à l'instar du couple de New-Yorkais, se soucient de leur apparence. Ces gens se disent : « Mon Dieu, si seulement il faisait de l'exercice et mangeait sainement. » Et la plupart du temps, ils avaient raison. Si seulement ils l'avaient vu avant, alors qu'il pesait au moins cinquante-cinq kilos de plus ! Mais l'important était que Gustave savait, lui, que ses efforts payaient. Comme dans son métier, la patience était de mise.

— Avant de commencer, voudriez-vous un café ou quelque chose à manger ? demanda-t-il.

Si tous acceptèrent d'emblée l'idée d'un bon café, nul n'avait le cœur d'avaler quoi que ce soit. Peter communiqua avec la réception et à peine une minute plus tard, un agent entra dans la pièce avec une boîte remplie de gobelets de polystyrène fumants.

— Bon... J'aimerais maintenant que vous m'expliquiez la raison de votre venue ici, reprit Gus. Nous allons commencer par vous, mademoiselle White. Je vous écoute.

Les mains légèrement tremblantes de la jeune femme trahissaient sa nervosité, pendant que ses yeux noirs étaient remplis d'un lac de cristaux qui ne demandaient qu'à déborder. Malgré l'image de désespoir qu'elle dégageait, elle prit tout de même la parole avec assurance, à la grande surprise des enquêteurs. « Cette fille est beaucoup plus forte que l'image qu'elle projette », pensa Gustave.

— C'est très simple ! Mon fiancé est disparu depuis maintenant cinq mois et quand je suis allée au poste de police de Londres, la journée suivant sa disparition, ils m'ont donné comme toute réponse : « Voyons, ma p'tite dame, votre fiancé est né dans la plus grande métropole du monde ; il doit être retourné là-bas pour prendre du bon temps avant de se mettre définitivement la corde au cou. Laissez-lui une petite semaine et il reviendra en vous suppliant de lui pardonner sa fuite. » Je les harcèle quotidiennement, mais ils ne semblent pas me prendre au sérieux. Toujours des réponses machos, genre : « Il a sans doute eu peur des responsabilités et est parti », ou « Peut-être qu'il a le mal du pays ». J'ai alors communiqué avec le Service de police de la métropole qui m'a transférée au sergent-détective Morin pour qu'elle procède aux vérifications d'usage. Quand elle m'a téléphoné pour me demander de lui envoyer l'invitation que J.-S. avait reçue pour le colloque de l'an passé, j'étais persuadée qu'elle avait trouvé un indice. J'ai alors sauté dans le premier avion et me voilà !

— Bien, je vois... Parlez-moi de cette invitation.

— Il s'agissait d'une invitation pour assister à un colloque sur l'art. Ça se passait à l'hôtel Riopelle. Avec l'invitation, venaient en prime le billet d'avion aller-retour, la chambre payée et un chèque de voyage de mille dollars pour couvrir les dépenses. S'il avait accepté, J.-S. serait parti un jeudi et son vol de retour était prévu le dimanche suivant. Voilà ! Je crois que c'est tout.

Gustave fit un « humm » prolongé, pour mieux réfléchir à sa prochaine question.

— Votre fiancé est un passionné d'art, si j'ai bien compris ?

— Oui !

— Pourquoi n'est-il pas venu au colloque alors que toutes les dépenses étaient payées ?

— À l'époque, j'étais enceinte, et comme mon fiancé est un homme super protecteur, il ne voulait pas partir au cas où il y aurait des complications. Comprenez-vous maintenant ? Il n'a même pas voulu s'absenter trois jours et soudain, il aurait tout largué ?

Des sanglots surgirent pour mourir dans sa gorge. Mme Marceau, qui était assise à ses côtés, mit sa

main sur l'épaule de la jeune femme pour la soutenir. Elle connaissait la souffrance intérieure qu'était la sienne. Chacun prit une gorgée de café froid à même son verre de styromousse, pour chasser le malaise qui enveloppait les lieux. Le commandant rompit le silence en disant :

— Dans le dossier qu'a monté le sergent-détective Morin, j'ai vu que Jean-Samuel ne se trouve dans aucun hôpital, aucun hôtel, motel ou centre d'hébergement. En plus, comme votre ami a déjà habité dans la métropole, le sergent-détective Morin a communiqué avec tous ses anciens camarades qu'elle a pu trouver ainsi qu'avec les membres de sa famille. C'est pourquoi nous prenons votre demande au sérieux. Un homme de vingt-quatre ans, père d'un enfant de trois mois, et surprotecteur comme vous l'avez décrit, ne disparaît pas comme ça sans laisser de trace. Je verrai à faire bouger les choses avec les policiers de Londres et leur demanderai de m'envoyer un compte rendu de leurs recherches.

— Merci, commandant Côté.

La voix de la femme se brisa à moitié dans un rire, à moitié dans un sanglot, dû à la joie de constater que quelqu'un allait enfin faire quelque chose.

— Maintenant à vous, monsieur Duval ou madame Marceau.

Monsieur Duval prit la parole après avoir regardé sa femme qui lui fit un signe de tête pour lui signifier que la corvée lui incombait.

— Notre fille résidait à Rome dans une pension pour jeunes filles.

— Pourquoi à Rome alors que vous demeurez à New York ?

— Parce qu'elle voulait étudier l'art au Rome University of Fine Arts (RUFA) et être entourée de musées.

— Comment une enfant de douze ans peut-elle étudier dans une université ?

— Vous savez, notre fille est une surdouée, ou si vous préférez, un génie. Elle aurait pu s'inscrire dans n'importe quelle université. L'année dernière, elle a même étudié à l'Art House, à New York. Pour revenir à notre sujet, le pensionnat a attendu trois jours avant de nous signaler sa disparition. Ces imbéciles craignaient pour leur réputation. Ils nous ont dit qu'elle avait sûrement fait une fugue, mais quand nous avons contacté les carabiniers, ils nous ont confirmé qu'il y avait eu entrée par effraction le soir où notre fille a disparu.

— Je comprends... Et comme les carabiniers ne semblent avoir aucune piste, vous et votre femme avez décidé de prendre les choses en main.

Duval fit oui de la tête.

— Et votre fille a elle aussi été invitée au colloque de l'année dernière ?

— Oui.

— Pourquoi n'y est-elle pas allée ?

— Nous ne tenions pas à ce qu'elle y aille seule, sans un accompagnateur. De plus, j'ai rejoint l'hôtel Riopelle pour leur demander de me transmettre le nom de l'organisateur et quand j'ai parlé avec ce dernier, il ignorait tout au sujet de cette invitation.

— Y a-t-il quelqu'un qui a le fameux carton d'invitation ?

Madame Marceau fouilla dans son sac à main et tendit le carton à l'éléphantique enquêteur qui remarqua aussitôt une anomalie.



— Pour l'instant, nous allons en rester là. Je vais faire venir le dossier de Rome pour y jeter un coup d'œil. J'espère juste que les Italiens voudront coopérer ; ils ont la réputation de ne pas aimer qu'on se mêle de

leurs affaires. Je vais réunir mon équipe demain matin à la première heure. Ensuite, j'aurai sans doute d'autres questions pour vous. Veuillez donc fournir vos coordonnées à l'officier de service.

Sur ce, Gus les salua et quitta la pièce. Avant de franchir la porte, il lança en direction de Plamondon :
— Peter, quand tu auras terminé, viens me rejoindre dans ton bureau.

Il reçut un signe de la main pour toute réponse. Un quart d'heure plus tard, Pierre rentra dans son antre avec deux tasses remplies du précieux liquide goudronné, pendant que Gustave regardait par la fenêtre le stationnement froid, gris et plat.

— OK, Côté ! Quelles sont tes impressions ?

— Ce qui me titille le plus, c'est le carton d'invitation.

— Quoi, tu n'aimes pas le graphisme ?

La boutade ne fit pas rire le commandant qui répliqua :

— Tabarn... tabarouette ! Arrête tes stupidités. Tu n'as pas remarqué ? Le nom de la personne ou de l'organisation qui a invité les deux disparus ne figure nulle part sur le carton. Il n'y a même pas de numéro de téléphone. Ça me chicote vraiment. Et j'ai un autre questionnement : les billets d'avion et le chèque cadeau pour les dépenses. Bordel ! Ces jeunes n'ont même pas encore gradué de leur université. On devrait vérifier pour ces chèques et ces billets.

— C'est une piste. On ne doit rien laisser au hasard. J'espère juste qu'on les retrouvera rapidement ; mais cinq mois sont déjà passés depuis leur disparition et j'ai bien peur qu'il ne soit trop tard. Sans compter l'étudiante de Los Angeles, celle dont on a la certitude qu'elle a été kidnappée.

Ils échangèrent un regard lourd de sens. Il s'agissait de vieux routiers qui savaient que lors d'une enquête, le temps jouait contre eux et devenait leur ennemi juré.

— Demain, à six heures tapantes, en haut de la tour de Dynastie Investissement. Emmène Morin... puisqu'elle est déjà un peu au fait, ça pourra nous aider.

La porte s'ouvrit et dans l'embrasure se tenait l'agent qui leur avait apporté du café plus tôt dans la soirée.

— Commandant Côté ! Le directeur McCarthy essaie de vous joindre depuis une heure.

Gustave sortit son cellulaire de sa poche, après s'être rappelé qu'il l'avait éteint juste avant sa rencontre avec les plaignants.

— Vous a-t-il dit pourquoi ?

— Il m'a juste donné le nom d'une rue où un homicide vient d'être commis. Il a ajouté que vous devriez vous y rendre de toute urgence.

Cela dit, il lui tendit un papier contenant l'information, puis resta un moment immobile pour jauger Pierre et Gustave, jusqu'à ce que ce dernier le remercie, avant de vérifier l'adresse et de perdre toute couleur.

— Ça va, Gus ? s'inquiéta Peter.

— Non ! L'homicide a eu lieu sur la rue Douglas ; c'est la rue où habite Tremblay.

— Ça ne veut rien dire.

— Tu crois vraiment ça ? La « prestigieuse » rue Douglas ne comprend qu'une douzaine de demeures. Donc dans ma tête, c'est clair comme de l'eau de roche : soit c'est Robert qui a tué quelqu'un, soit c'est lui qui s'est fait tuer.

— Ne t'inquiète pas... Vladimir veille toujours sur lui.

— Pas ce soir. Bob a pris sa retraite aujourd'hui, et Vlad travaille maintenant pour Jill.

— Mon Dieu ! Je viens avec toi.

CHAPITRE 9

Le temps s'était brutalement dégradé sur la métropole, comme si la mort de Robert Tremblay lui avait déchiré l'âme. La pluie qui tambourinait avec colère sur les fenêtres de sa luxueuse demeure, là où son tueur s'était réfugié, réclamait vengeance. Tapi dans le salon de sa victime, l'assassin regardait les policiers et les techniciens en scène de crime. Avec leurs gros imperméables jaunes, ils ressemblaient à des pêcheurs. En plein ce qu'ils étaient : des pêcheurs à la recherche d'une grosse prise qui permettrait d'identifier le tueur de Tremblay... de l'identifier, lui. C'est lorsque son adrénaline tomba qu'il réalisa dans quelle impasse il se trouvait. La police, qui le recherchait déjà depuis plus d'un an pour sa participation à l'enlèvement de Jason et pour son délit de fuite contre le directeur de son école secondaire¹⁰, redoublerait d'ardeur maintenant qu'il était devenu un meurtrier. Du coup, la dure réalité le frappa de plein fouet : Vladimir Azarov le pourchasserait lui aussi. Il sentit alors les premiers miasmes de la mort pénétrer son corps. Le danger était là, presque palpable. Le danger possède une texture très particulière, et dans la maison de Tremblay, le danger y était régulièrement venu. « Je vais disparaître avec l'argent que contient le sac ; je vais me payer un passeport contrefait et hop ! je saute dans le premier avion en partance vers un pays qui ne pratique pas l'extradition. Mais avant, je dois changer d'apparence en me rasant le crâne. Je prends des vêtements avant que la police découvre que leur cadavre habite ici et je me pousse par la cour arrière », se dit notre homme.

Dehors, malgré la pluie froide, des curieux en mal de sensations fortes s'étaient massés près des fameuses bandes jaunes de scène de crime interdisant le passage. Ils tentaient de découvrir l'identité de la victime. Parmi eux, Vlad avait reconnu son ami étendu sur le bitume rendu réfléchissant par la pluie, tel un miroir lugubre. Il inspira profondément par les narines, comme un taureau sauvage prêt à charger, et garda l'ample bouffée d'air un instant dans ses poumons, avant de l'expirer lentement en tâchant de garder son calme. Il avait envie de crier à tous ces gens de s'en aller, mais ne le fit pas. Il avait aussi envie de pleurer, mais les larmes étaient superflues ou insuffisantes pour le deuil d'un tel ami. De toute façon, il avait oublié depuis longtemps comment pleurer et si d'aventure cela lui revenait, il se retiendrait, de peur de ne plus pouvoir s'arrêter. Ou encore, il attendrait d'être seul. Il avait surtout envie de vengeance, et ça, il savait comment faire. Il se retourna, fouilla dans sa poche et prit ses clés. Celle de la demeure de Tremblay trônait là, à côté de celle de sa propre maison. « Bon, je devrais aller m'assurer que Bob n'a pas laissé traîner de papiers compromettants, avant que la police entre et fourre son nez partout. Ça serait dommage que Jill subisse les foudres de la justice en plus de la perte de son père. » Comme d'habitude, le Russe pensait à l'aspect professionnel avant de penser à l'aspect personnel. Il savait Jill en sécurité avec Hern, à qui il venait d'apprendre la mort de leur ancien patron et ami. Il avait pris les choses en main. En plus de veiller à la protection de la fille de Bob, il avait prévenu les gens qu'elle aimait, y compris Jerry qui se trouvait déjà avec elle pour la soutenir dans cette tragédie. Vladimir s'inquiétait. Comment Jill parviendrait-elle à traverser cette nouvelle épreuve, elle qui venait de perdre sa mère et qui voyait son amoureux dérailler depuis des mois ? Il chassa ses inquiétudes d'un hochement de tête et se rendit discrètement jusqu'au perron de la maison de Tremblay. Dès qu'il y fut, il s'assura de ne point être vu des policiers et glissa la clé dans la serrure. Derrière la porte, le cliquetis du verrou éveilla tous les sens de l'assassin qui s'apprêtait à quitter les lieux. Sachant qu'il n'aurait pas le temps de passer devant la porte d'entrée pour se diriger vers la sortie arrière sans être repéré, il se planqua contre le mur, dans la pénombre ; de cette position, il pourrait voir qui entraît sans être aussitôt repéré. La lumière de la rue découpait la silhouette d'Azarov que l'intrus n'eut aucun mal à reconnaître. Comment avait-il fait pour être déjà sur ses traces ? Pris de panique, il tira en direction du Russe avant même qu'il ait fini d'ouvrir la porte. La première balle le frappa dans le flan, tandis que la deuxième fit éclater le cadrage. Vlad bondit dans l'entrée du salon, et leva la tête pour apercevoir le visage de son agresseur. Puis exactement comme Bob, il reconnut le regard bleu terne. Voyant que l'individu pointait encore le revolver sur lui, il fit une roulade vers l'arrière et bang ! Le troisième coup rata aussi sa cible. La balle traversa le divan sans aucune résistance pour finir sa course dans le mur de pierre derrière Vladimir. Toujours en pointant son arme sur sa proie, le tireur s'approcha en tremblant de tout son être. Malgré son manque de courage, et sachant qu'il avait épuisé sa dernière balle, il trouva la force de gagner quelques secondes en lançant :

— Ne bouge pas ou je te tue. Tu sais, Vladimir, quand vous m'avez laissé partir nu dans cette forêt en plein hiver, je suis sûr que vous pensiez que j'allais mourir. Je t'avoue que moi aussi je pensais y rester. Et pour une fois, oh, miracle ! J'ai été chanceux ! J'ai rencontré Freddy, un braconnier, qui m'a ramené chez lui

10 Voir La ruelle.

pour me soigner et me nourrir. Heureusement pour moi, il n'a pas établi le lien entre moi et l'homme que la police recherchait.

Il parlait lentement, en insistant sur chaque mot pour être bien compris.

— Je me fous de ton histoire, lâcha le Russe. Tu le sais, Nick est un sentimental. Il aurait dû me laisser te tuer au lieu de jouer ta vie à pile ou face. Et sans vouloir te vexer, ça m'aurait fait plaisir, espèce de charogne ! Tu as détruit tellement de vies... tout ça à cause de ton problème de jeu.

Sans crier gare, le tueur se mit à courir vers l'arrière de la maison, espérant rejoindre sa camionnette garée deux rues plus loin avant que Vladimir le rattrape. Ce dernier, qui pour une rare fois n'avait pas son Magnum sur lui, effectua une autre culbute malgré la douleur pour éviter une autre balle qui ne vint jamais. Il se releva, et cria à son ennemi qui s'enfuyait :

— Les hommes effrayés profèrent des menaces, les hommes confiants font des promesses. Je te promets sur mon cœur que je te retrouverai et que je te le ferai payer très cher !

L'autre n'entendit absolument rien, la pluie qui claquait sur son visage enterrant les paroles du Russe. Celui-ci se leva lentement et souleva sa veste de cuir pour évaluer l'ampleur de sa blessure. Comme la balle n'était pas ressortie, il ne lui restait qu'à espérer qu'elle n'ait pas atteint un organe vital ou une artère. Le bruit des policiers qui criaient dans leur radio et qui accouraient de partout le ramena à l'urgence du moment : fuir les lieux afin d'éviter les questions embarrassantes et les quiproquos. De toute façon, maintenant qu'il connaissait l'identité de celui qu'il devait pourchasser, ce n'était que partie remise. Le temps était venu de se transformer en ombre. Il partit donc en courant, malgré sa souffrance.

Gus et Peter arrivèrent exactement à ce moment. Une fois sur place, le premier héla un agent :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Au moins trois coups de feu viennent d'être tirés de cette maison, indiqua l'agent en pointant la demeure de Bob. Nous tentons de l'encercler avant que les auteurs prennent la fuite. Nous avons déjà demandé l'aide de l'unité d'intervention (SWAT).

— Qui est chargé de l'homicide qui a eu lieu plus tôt ? Marchand ?

— Non... heureusement, c'est Mancini.

— Oui, heureusement ! Marchand, c'est beaucoup d'ego pour pas beaucoup de talent. Savez-vous qui est la victime ?

— Aucune idée, mais vous pouvez demander au médecin légiste ou à Georges, le gars qui s'occupe des scènes de crime. Ce sera tout, commandant ? Je dois aller aider mes coéquipiers.

— Oui, merci, allez faire votre boulot !

Les enquêteurs regardèrent le jeune agent gonflé d'adrénaline s'éloigner, puis Gustave dit :

— Ils ne trouveront rien.

— Je sais, Gus. On entendait les coups de feu du coin de la rue et le temps qu'on arrive, les patrouilleurs ne s'étaient même pas rendus à l'endroit d'où provenaient ces coups ; ils n'ont même pas été foutus de contrôler la foule en panique. Sans parler des tireurs qui doivent déjà être partis chacun de leur côté comme une volée d'oiseaux effrayés.

— Passons aux choses sérieuses maintenant.

— OK ! Toi tu restes là, et moi, je vais aller trouver Georges.

— Non, je vais avec toi ! Tu ne me diras pas quoi faire ou ne pas faire... je suis un officier supérieur, après tout.

— Oui, mais tu es aussi mon ami. Alors, j'irai voir seul si c'est Bob. C'est un de tes amis de longue date, alors... laisse-moi faire ça pour toi, insista Pierre en se raidissant, prêt à se battre s'il le fallait.

Ils n'eurent pas le temps de poursuivre plus loin leur querelle, car Georges et Maria Santori, le médecin légiste, s'amenèrent à leur hauteur. Gustave regarda le technicien en scène de crime, un homme qu'il connaissait très bien pour avoir travaillé avec lui sur de nombreuses affaires, en plus d'avoir eu quelques accrochages musclés au début de leur relation professionnelle. De ce fait, le technicien connaissait l'amitié qui liait le commandant à la victime. Il se planta devant Gustave, auprès de Plamondon, et fit un petit signe de tête affirmatif, sans même prononcer un mot. Tout avait été dit, alors que la pluie rendait le moment encore plus solennel. Retenant un sanglot, Côté demanda :

— A-t-il souffert ?

— Non, une balle en pleine tête tirée de face, selon mes premières constatations, répondit Maria Santori.

Plamondon, qui avait souvent entendu parler de la beauté du médecin légiste, avait pour la première

fois l'occasion de valider si les messagers disaient vrai. Malgré le drame du moment, il ne put s'empêcher de constater la véracité des dires. Elle avait le teint sombre, une peau de pêche, des yeux noisette à vous transpercer le cœur, des pommettes hautes, des dents parfaites qui vous lançaient des sourires ensorceleurs, et une bouche faite pour les longs baisers langoureux. Tout ça, sans compter son corps découpé au couteau. Peter ferma les yeux, et se mordit les lèvres en se maudissant intérieurement. Comment osait-il ? Un homme qu'il connaissait venait de mourir et en plus, il s'agissait de l'ami de son ami. Il devait le soutenir et non admirer les courbes du médecin légiste.

— Je peux aller voir ?

— Ça ne vaut pas la peine, Gus. Garde l'image de ton vieux copain intacte... De toute façon, tu as déjà vu à quoi ressemble un homme abattu d'une balle en pleine tête. Allez... ne restons pas sous la pluie.

Suivis par Maria, Plamondon et Georges se placèrent de chaque côté du gros enquêteur pour l'escorter jusqu'à la voiture. Bien qu'il manifestât un peu de résistance, ils parvinrent à l'installer sur le siège du passager.

— Va le reconduire chez lui, Pierre, commanda Georges.

— Attendez ! cria l'enquêteur Mancini. J'aimerais m'entretenir quelques minutes seul à seul avec le commandant Côté.

Sans attendre de réponse, il se glissa sur le siège du conducteur. Dévisageant le jeune enquêteur aux cheveux noir corbeau lissés vers l'arrière, Gustave se dit qu'il aurait besoin de blocs sous ses souliers pour pouvoir toucher à l'accélérateur tellement il était petit. Une chance qu'il était large d'épaules, sinon il aurait eu l'impression d'être assis à côté d'un enfant. Se sentant scruté à la loupe, Tony Mancini perdit soudain sa belle assurance. Il était là, assis à côté de la légende policière de la métropole. Il avait du mal à faire taire sa gêne et à contrôler ses émotions. Malgré tout, il parvint à balbutier une phrase :

— Belle voiture, j'ai ouï dire que vous avez fait *booster* le moteur et que vous avez un ordinateur dans le coffre, avec une imprimante et tout le reste ?

Après avoir hoché la tête, Gustave se contenta d'attendre la suite. « Il ne s'est certainement pas assis dans ma voiture pour me parler de mécanique », se dit-il en lui-même. Son interlocuteur s'humecta les lèvres et reprit :

— Excusez-moi, commandant. J'ai tellement entendu parler de vous que j'en perds mes moyens.

— Ça va, il n'y a pas de mal, mais allez droit au but. Je viens de perdre un ami et je veux me rendre auprès de sa fille pour lui apporter mon soutien.

— Oui, je comprends. D'abord, permettez-moi de vous présenter toutes mes condoléances.

Côté le toisa de façon à lui faire saisir qu'il valait mieux qu'il pose ses questions, sinon il le sortirait *manu militari*. Heureusement, Tony finit par comprendre.

— Je sais de source sûre que la victime était l'une de vos sources. Est-ce exact ?

— Oui.

— Croyez-vous qu'il pourrait avoir été tué en raison de sa collaboration avec vous ?

— C'est sans doute une possibilité, il ne faut rien négliger. Demain matin, j'irai au poste 34 pour examiner tous les dossiers où il a agi en tant qu'informateur et je vous les ferai parvenir. Autre chose ?

Par cette question, il faisait savoir à Tony qu'il lui avait déjà consacré assez de temps. Le jeune, qui savait décrypter le non verbal, le comprit parfaitement.

— Non, monsieur ! Désolé de vous avoir importuné.

Il sortit de l'habitacle sous la pluie battante et glaciale, frustré du comportement de son idole. Il n'avait encore rien vu !

— Eh, Mancini ! J'ai ouï dire que tu étais bon, alors j'ai un conseil pour toi : trouve le coupable avant que d'autres le fassent à ta place, car je ne donne vraiment pas cher de la peau de l'homme qui vient de tuer Tremblay.

L'interpellé rentra sa tête à l'intérieur pour lui répondre sur un ton brusque :

— Sauf votre respect, mon commandant, j'espère que vous ne parlez pas de participer à une vendetta ?

— Je ne parle pas de moi. Tremblay avait des amis autrement plus dangereux que moi. Je suis du côté de la loi ! lança d'un ton badin le plantureux commandant.

Tony laissa le silence s'étirer avant de reprendre l'affrontement, toute gêne s'étant évaporée.

— Je l'espère, mon commandant. Je n'aimerais pas être obligé de venir vous passer les menottes pour dissimulation de preuves ou pire, pour meurtre.

— Si vous faites votre boulot, vous n'en aurez pas l'occasion.

Gustave sourit malgré lui, fit un signe de la main pour signifier que la conversation était close, puis termina en lançant :

— Bonne chance ! Demain, je vous enverrai les dossiers, ne venez donc pas me passer les menottes.

La boutade ne fit guère rire l'enquêteur qui claqua la portière et partit sans trop savoir comment interpréter les dernières paroles de Côté.

— Alors ? interrogea Peter après avoir pris la place qu'occupait Mancini quelques secondes plus tôt.

— J'ai mis la pression sur le jeune et petit enquêteur. Tabarouette ! On dirait un nain de jardin sans bonnet !

— Je sais. Au bureau des homicides, on dit qu'il a une chaise plus haute derrière son bureau pour parler aux gens d'égal à égal.

— J'y suis peut-être allé trop fort avec lui. Il doit me prendre pour un être imbu de sa personne. Tu peux être assuré qu'il va mettre les bouchées doubles pour retrouver notre assassin.

— Sûrement, mais je doute que tu le laisses faire cavalier seul.

— Écoute, Pierre... Je suis peut-être bouché quelquefois, mais par expérience, je sais que lorsqu'on est trop impliqué émotivement dans une enquête, il y a beaucoup d'éléments qui risquent de nous échapper, que ce soit par aveuglement volontaire ou par besoin de vengeance.

— Wow ! Tu vieillis en sagesse.

— Je sais, mais surtout, ne le répète à personne.

— Avant que j'oublie, l'agent à qui nous avons parlé en arrivant est venu me dire que la maison de Bob est vide. Par contre, ils ont trouvé des traces d'impact et du sang sur le plancher. Georges et son équipe en ont pour la nuit à prélever des indices.

— Bon, on n'a plus rien à faire ici ! Conduis-moi au Bar Sportif, Jill doit y être avec les autres.

Quelques rues plus loin, installé derrière son volant, le meurtrier tentait de retrouver ses esprits. Son pire cauchemar venait de prendre vie : Vladimir Azarov allait le poursuivre jusqu'en enfer. Son imagination s'étant mise à galoper, il se voyait déjà torturé. Il crut même voir Vladimir passer devant sa camionnette en se tenant le côté gauche. Oh non ! Ce n'était pas son imagination qui lui jouait un mauvais tour.

Le Russe, qui appartenait à un monde obscur, cet espace de plus en plus large entre ce qui existe et ce qui ne sera jamais, sentit la présence de son ennemi Steeve. Lorsqu'il se retourna, il aperçut la camionnette qui démarrait et fonçait droit sur lui. Vlad évita presque totalement l'impact, n'étant touché qu'à l'épaule par le miroir du côté du passager qui se brisa sous le choc. Il eut toutefois le temps de lire les trois derniers numéros de la plaque d'immatriculation de la fourgonnette de marque Ford Savannah avant qu'elle ne disparaisse sous la pluie. C'est avec un regard acéré qu'il la fixait, tandis que les idées se bousculaient dans sa tête. « D'abord, me faire soigner ; ensuite, prendre mon temps pour ne pas laisser ma colère et mon ego s'immiscer entre ma proie et moi. » Vladimir ferma les yeux et quand il les rouvrit, il était entré dans cette phase de concentration totale qui ne prendrait fin que lorsqu'il serait allé jusqu'au bout.

Il reprit sa route pour se rendre au Bar Sportif. Si seulement Jill n'était pas partie avec le Hummer. Il était hors de question d'appeler un taxi avec cette blessure, car cela pourrait sonner l'alerte. « J'espère que Red sera là pour me retirer ce fichu projectile », se dit-il en essayant de faire fi de la douleur.

CHAPITRE 10

En arrivant au Bar Sportif, Vladimir emprunta les marches à l'arrière pour gagner les bureaux. Il trouva tout le monde assis à la table de réunion, l'air sombre et abattu, silencieux, le regard perdu au loin comme si chacun contemplait un avenir sans issue. La tête accotée sur l'épaule d'Émilie, Jill était inconsolable. Prostrée dans un coin, elle était entourée de Ginette et Paula. Elle avait très mal pris la chose, mais après une heure, la colère et l'agressivité s'étaient transformées en affliction et en désespoir. Bob avait toujours été pour elle son point d'ancrage, la force directrice de sa vie. En deux mois, elle avait perdu sa mère, son père, et son amoureux semblait perdre la raison. En voyant Nicolas, Vladimir sentit la colère revenir comme une marée déferlante qu'il ne put retenir.

— On aurait dû le tuer ! laissa-t-il tomber dans un gros soupir.

Dans un premier temps, tout le monde sursauta, car nul n'avait vu le Russe arriver. Dans un deuxième temps, une fois la surprise passée, ils se regardèrent, sans comprendre le sens de son propos.

— De quoi tu parles, Azarov ? Et calme-toi un peu, respecte le deuil de Jill, le pria Gustave avec une voix trahissant sa colère.

— Je parle de Steeve Simard. C'est ce chien qui a tué Bob !

Vlad tira une chaise pour s'asseoir, en tentant de cacher sa blessure du mieux qu'il pouvait. Il voulait terminer son laïus sans se soucier des émotions de ses interlocuteurs.

— J'étais chez Robert, tout à l'heure. J'ai voulu aller chez lui pour voir s'il n'y avait pas des documents compromettants avant que tes confrères fouillent dans ses affaires et trouvent des choses qui auraient pu nuire à mademoiselle Jill.

Cela dit, il fit une grimace et se prit les côtes, geste qui n'échappa pas aux autres.

— Tu es blessé, Vlad ? s'informa Paul (Red) Poulin.

— Ouais !

— Laisse-moi regarder ça.

— Tantôt, Red... je veux terminer, dit Vlad sur un ton ne laissant place à aucune réplique. Où en étais-je ? Ah oui ! Quand j'ai pénétré chez Bob, Steeve m'attendait dans le noir et m'a aussitôt tiré dessus.

Plamondon et Côté échangèrent un regard. L'un comme l'autre venait de comprendre ce qui s'était passé au moment de leur arrivée chez Tremblay.

— Il a ensuite pris la fuite et moi aussi.

Il se garda bien de lui dire qu'il avait vu quel genre de véhicule Steeve conduisait. Idem pour le numéro partiel de sa plaque d'immatriculation.

— Maintenant, que comptez-vous faire ?

À nouveau, des regards s'échangèrent. Certains n'y comprenaient rien, d'autres voulaient dissimuler leur secret. À cet instant, ils avaient tous oublié la mort de leur ami ; même Jill semblait ne rien comprendre. Visiblement, elle était estomaquée de savoir que le meurtrier de son père n'était nul autre que Steeve.

— Eh, Jerry ! Vas-y, pose-la ta question ! l'apostropha Vladimir.

— *Je sens que tu vas exploser*, lui dit Capitaine America, resté bien caché dans une partie de son crâne depuis qu'il avait appris la mort du père de son amoureuse.

Jerry l'écouta sur-le-champ et cria presque :

— Je ne comprends pas ! Ian a laissé fuir Ban pour s'occuper de moi et Steeve s'était déjà évadé... C'est bien ce que vous m'avez dit ?

Ian se prit la tête entre les deux mains et Nicolas secoua la tête de découragement.

— Tabarouette ! Je savais qu'un jour on en arriverait là, laissa entendre Gus avec un inhabituel ton grave. Calme-toi un peu, Jerry. On va tout t'expliquer, mais on va le faire de la bonne façon.

Il regarda Ian, Nick et Vladimir pour savoir s'il avait leur assentiment. À l'aide de légers signes de tête, l'accord fut conclu.

— C'est moi qui vais m'en charger, dit Nick en se levant.

— Non ! *Shit* ! Nick, pourquoi veux-tu faire subir ça à Émilie ? objecta Ian.

— Tu préfères qu'elle l'apprenne tout de travers ou de la bonne façon ?

— OK ! Mais avant, je crois que Jill, Peter, Paula, Ginette et Gabriel devraient sortir ; ça ne les concerne pas.

— Sauf le respect que je te dois, Ian... va chier ! Je ne sortirai pas d'ici, lança Gabriel.

— Ouais, va chier ! lui lancèrent presque en chœur tous ceux qu’il avait voulu évincer.

— Si tu penses que je vais quitter la pièce... parvint à glapir Jill en sortant momentanément de sa tristesse. Je veux connaître la vérité.

Le géant resta sur sa position, jusqu’au moment où une voix s’éleva du fond de la pièce.

— Arrêtez, s’il vous plaît ! Inutile de perdre notre temps à regarder une bande de gros nonos s’obstiner pour savoir qui pisse le plus loin. Vas-y, Gab, vide ton sac ! intervint Émilie qui pour une rare fois haussa légèrement la voix. Même Zip dressa les oreilles.

Ian leva sa grosse paluche en signe de reddition. Personne n’avait jamais tenu tête aux désirs de cette femme. Non parce qu’elle était handicapée, mais bien parce qu’elle était la plus raisonnable d’entre eux, comme si elle était la sagesse réincarnée.

— Merci ! Gustave est mon frère et on comprend bien dans les propos de Vladimir que vous avez certainement déconné lors de votre intervention pour libérer Jerry. Alors, si mon frère est pour avoir des ennuis en raison d’une mauvaise décision qu’il a prise, je reste.

Il y eut de nouveau un silence prolongé, silence au bout duquel Gabriel ajouta avec une conviction bourrue :

— Tous ceux qui sont présents dans cette salle ont vécu des moments difficiles et intenses au cours des dernières années. Et comme dirait Bob de la série *Les Boys*, « dans mon livre à moé », ça veut dire qu’on fait tous partie de la même équipe, et donc, qu’on forme une famille. C’est facile à dire quand tout va bien, mais plus difficile quand les choses tournent mal. Moi je suis prêt à subir les mêmes conséquences que vous et s’il y a lieu, à vous pardonner. Sinon, nous ne sommes que des collègues de travail ou de simples connaissances. Pour ma part, j’aime à croire que vous êtes des membres de notre famille, à Gus et moi. La vie ne se compte pas en respirations, mais par tous les moments qui vous ont coupé le souffle et ces moments, c’est avec vous que je les ai vécus. Ceux qui ne sont pas d’accord avec moi n’ont qu’à foutre le camp d’ici !

Les yeux étaient tous fixés sur Gab, qui pour une fois affichait un air sérieux. Personne ne semblait vouloir se lever ou répondre quoi que ce soit, lorsque Paul se leva d’un trait, avant de se diriger vers la sortie, sous le regard déçu du sergent Gabriel.

— Eh, Nick ! Ne commence pas ta grande révélation tout de suite. Je pars vous préparer un bon café, un thé bien chaud pour Jerry et un verre de lait pour le jeune.

— Très drôle, Red ! s’exclama Jason. Je te suis, je vais t’aider à préparer ton nectar digne des dieux de la caféine.

Il y eut quelques éclats de rire et un soupir de soulagement de la part de Gabriel. Oui, maintenant ils formaient tous une famille, quoi qu’il arrive. Quant à lui, Jason percevait la myriade d’émotions négatives que tout le monde ressentait et voulait fuir cette sensation pour un moment.

Quelques minutes plus tard, tous s’attablèrent devant Nicolas qui était prêt à dévoiler le secret qu’il partageait avec Ian, Paul, Jason, Gus et Vlad. Il s’étira les jambes et jeta un coup d’œil par la fenêtre, comme si la vue du stationnement désert pouvait l’aider à s’exprimer plus clairement.

— Je vais faire ça le plus brièvement possible. Tout a commencé la nuit de la grande tragédie de la ruelle des entrepôts¹¹ qui a causé la mort de Lucie, ta belle-sœur, et de Marc, le partenaire de Gustave, et qui vous a laissés pour morts, Gus et toi.

Nick ne s’adressait qu’à Émilie, car c’était plus simple ainsi. Il eut un sourire triste à l’endroit de sa femme paralysée qui lui renvoya son sourire en essayant de se persuader qu’elle connaissait déjà les aboutissants de cette sombre histoire.

— Dix ans plus tard, quand Jason et Jerry se sont fait enlever par le gang des Nations-Unies, nous sommes partis, Gustave, Ian, Vladimir et moi, pour procéder à leur libération. Nous avons découvert, grâce à l’amoureux de Red — Dieu prenne soin de son âme —, que le commanditaire du meurtre de Lucie n’était nul autre que ton frère Steeve qui voulait toucher les primes de son assurance vie pour payer une dette de jeu au père de Bob. Donc, tout nous ramenait à ton frère : la mort de ta belle-sœur, celle du partenaire de Gus, l’enlèvement de Jerry et ta paralysie. De plus, il a participé activement à l’enlèvement de Jason. Quand finalement nous avons réussi à pénétrer dans le bunker du gang des Nations-Unies et à libérer Jerry et Jason, Steeve se trouvait parmi les personnes présentes et nous l’avons fait prisonnier. On s’est tous mis d’accord pour ne pas le livrer à la justice ; seul Jerry n’a pas pu donner son avis, car il était entre la vie et la mort lorsqu’on l’a trouvé. Pendant un mois, Vladimir a gardé ton frère dans son camp, jusqu’à ce que Gus, Ian et

11 Voir La ruelle.

moi décidions de son sort. En fin de compte, ils m'ont dit que la décision me revenait, puisqu'il s'agissait de mon beau-frère, et que mon choix serait le leur. Mais j'étais incapable de prendre une décision, malgré tout le mal qu'il avait fait. Étant donné qu'il était accro au jeu, j'ai donc décidé de sa vie en la jouant à pile ou face : pile il vivait, face il mourait. Pour une fois, la chance lui a souri. Nous l'avons donc abandonné nu dans la forêt, en plein hiver ; nous pensions qu'il était mort gelé, mais n'avions aucune preuve. Aujourd'hui, avec ce que Vladimir vient de nous dire, je regrette notre décision. Steeve court au large et fait encore du mal, comme Ban. Ces deux hommes représentent le mal en personne. Je crois qu'on aurait dû les éliminer.

Tout au long de son exposé, Nick n'avait jamais cessé de regarder sa femme qui pleurait. Au comble de la colère, elle laissait un fleuve de paroles, un torrent furieux de mots, se déverser de sa bouche. Surpris par sa réaction, nul ne pouvait saisir une seule de ses paroles. À ses pieds, son chien, visiblement nerveux, ne comprenant rien à la situation.

— Je suis désolé, Émilie, tenta Nicolas pour l'apaiser.

— Désolé pour quoi ? Pour ne pas m'avoir dit que mon frère est responsable de ma condition et qu'il a commis plusieurs meurtres ou parce que tu ne lui as pas réglé son compte quand tu en as eu l'occasion ? Pour quelle raison avais-tu peur de m'en parler ? Que les deux bras m'en tombent ? Qu'est-ce que ça aurait changé ? Ils ne me servent plus à rien ! Et maintenant, il vient de tuer le père d'une de mes amies. Et toi, Paul ! Je croyais que tu étais mon ami ; pas juste celui qui me torche !

— Non... je... balbutia Red, fort ébranlé par les propos de son amie.

— Laissez-moi continuer ! Je te connais, Nicolas Lamontagne. Tu ne m'as rien dit parce que tu voulais m'épargner des souffrances inutiles. Je suis paralysée du cou jusqu'aux pieds, en plus d'avoir souffert d'aphasie pendant plus de dix ans. La souffrance physique, je la vis au quotidien. Par contre, j'ai toute ma tête et je suis la seule à pouvoir juger de ce que je peux endurer psychologiquement. Te voilà averti ! Sache aussi que je sais encore faire la différence entre le bien et le mal ; et mon frère Steeve est un lâche de la pire espèce qui ne sait faire que le mal. Je me fiche complètement de savoir que vous l'avez retenu prisonnier pendant un mois plutôt que de le livrer à la police. À cause de lui, je suis prisonnière de mon corps, et ce, pour le reste de ma vie. Donc si toi et tes petits amis aviez eu l'intelligence de me demander mon avis, la réponse aurait été assez claire. Comme vous ne me l'avez aucunement demandé, je vais vous laisser imaginer ce qu'elle aurait été. Ce soir, au resto, Vladimir a dit qu'il y avait une différence entre la loi et la justice... et je pense exactement comme lui.

Elle prit dans sa bouche le tube qui dirigeait son fauteuil électrique et se rendit jusqu'à la porte.

— Je vous laisse entre vous, je vais dans le bureau de Jill. Ma vie est déjà assez amochée comme ça et je n'ai pas de place pour le ressentiment. Mais écoute-moi bien, mon chéri : ne t'avise plus jamais de me cacher quoi que ce soit ou de me mentir. Quant à toi, Red, si tu veux que je te pardonne, va extraire cette balle du corps de Vladimir.

Puis elle franchit le seuil de la porte. Seul l'écho de son moteur qui résonnait dans le couloir indiquait qu'elle se trouvait parmi eux quelques instants plus tôt. Dans son sillage, elle fut suivie par son chien, Paula, Ginette et Jill, laquelle pleurait toujours. La solidarité féminine dans toute sa gloire !

— Allez, Vladimir, viens avec moi, demanda Red

— Pas de problème, doc. Surtout, n'oublie pas les antidouleurs.

— Désolé, mais je ne traîne pas ce genre de choses sur moi. Hern, va me chercher la trousse de premiers soins et trouve-moi de quoi geler la douleur de notre ami.

— Où yé pou bienne trouver ça ? interrogea Hernandez en prenant une voix incrédule et en lançant un regard en direction des enquêteurs.

— Ne fais pas l'idiot ! répliqua Paul avec un sourire torve. Descends au bar et tu trouveras tout ce dont tu as besoin. Il doit sûrement y avoir un revendeur de drogue ici ? Et ne t'occupe pas de Gus et de sa bande ; si tu n'as pas compris, ils ont tiré la vie d'un homme à pile ou face ! termina-t-il d'un ton condescendant, presque méprisant.

Et ce fut au tour du Latino de franchir la porte, suivi par Red et Vladimir qui souhaitaient s'enfermer dans un endroit plus discret pour procéder à l'intervention chirurgicale, soit dans les toilettes de l'étage. À nouveau, un lourd silence régna dans la salle de conférence, jusqu'à ce que Plamondon décide de le rompre.

— Finalement, elle a raison. Ce qui est fait est fait, et vous ne pouvez revenir en arrière. Pour ma part, cette histoire n'a jamais existé et je préfère me concentrer sur ce qu'on peut faire aujourd'hui pour empêcher ce salaud de nuire.

— Non, non et non ! Je ne peux pas admettre que vous ayez eu ce sale pourri entre les mains et que vous

l'avez laissé partir ! Regardez toute la souffrance qu'il engendre sur son passage ! cria Jerry en frappant la table avec le plat de la main.

Visiblement, il était sous le choc.

— Calme-toi, Jerry, le pria doucement son bon ami.

— *Il a raison, calme-toi ; ce sont quand même eux qui t'ont sauvé la vie*, morigéna Capitaine America en le dévisageant derrière le commandant Côté.

— *Fuck you*, le gros ! Et toi aussi, maudit clown en collants !

Jerry sortit en faisant claquer la porte tellement fort qu'une partie du chambranle fut arrachée. En passant devant le bureau de Jill, Zip lui bloqua le chemin en s'agitant. Malgré cela, l'enquêteur ne s'arrêta que lorsqu'Émilie l'interpella.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit-il avec humeur.

— Change d'attitude et viens m'aider.

Jerry la regarda et se rendit compte qu'elle était en train de glisser de sa chaise et que dans quelques secondes, elle se retrouverait sur le plancher si personne ne lui venait en aide. Elle le fixa avec des yeux de poisson frit, alors que de la bave s'échappait du coin de sa bouche. Voyant cela, Jerry se précipita à l'intérieur du bureau, la prit sous les aisselles et la redressa. Il alla ensuite chercher un mouchoir sur le bureau de Jill et essuya les lèvres de la pauvre Émilie.

— Merci ! dit-elle. Et maintenant, retourne dans la salle de réunion et excuse-toi auprès de Gus.

— Ne pousse pas ta *luck*, ma belle Émilie, sinon je te replace tout croche sur ta chaise, menaça Simard sur un ton de boutade. Où sont Jill et les autres ?

— Elles sont descendues au bar pour chercher un remontant ; elles vont revenir dans deux minutes. Et ne change pas de sujet, je suis sérieuse. Gustave t'a sauvé la vie. Il a même pris deux balles pour toi. Ian, Vlad et mon mari ne te connaissaient même pas quand ils se sont tous réunis pour sauver ton beau p'tit cul, pendant que Gabriel tentait de rattraper ce traître de commandant Arnould qui vous avait tous « vendus ». Je comprends que tu sois déçu qu'ils n'aient pas choisi de tuer mon frère, mais as-tu déjà tué quelqu'un ?

Elle lui laissa le temps de répondre, mais il n'en fit rien. Elle poursuivit donc son énoncé.

— Eux, si... Pour te sortir du pétrin et te sauver la vie. Mais tuer quelqu'un de sang-froid après toute la violence qu'ils avaient vécue, je crois que ç'aurait été trop pour eux. Je comprends que Nick ait eu besoin d'agir avec un peu d'humanité. Moi, je suis simplement en colère parce qu'il ne m'a pas fait suffisamment confiance pour m'en parler. Toi, pourquoi es-tu en colère ?

Avant même que Jerry puisse répondre, elle enchaîna :

— Je sais. Ils sont arrivés un peu tard et Ban a eu le temps de marquer ton corps de cicatrices. Regarde-moi bien, Jerry Simard ! Je suis un vrai légume qui ne peut bouger que la tête, comme un *Bobble Head*. J'ai passé dix longues années sans pouvoir articuler un seul mot. Mais ma plus grande cicatrice, comme la tienne, je crois, est celle que j'ai dans ma tête : ces souvenirs, ces cauchemars incessants. Mais un jour, j'ai compris que si je voulais être heureuse de nouveau et avoir une chance de garder Nick près de moi, je devais pardonner.

L'enquêteur médita quelques instants sur ces dernières paroles avant de réagir.

— *Elle est vraiment plus intelligente que toi... comme son chien, d'ailleurs !* lui fit remarquer Capitaine America qui s'amusait à essayer d'activer le fauteuil roulant en soufflant dans le tube de contrôle.

— Tu veux me dire que tu as réussi à pardonner à tes bourreaux ?

— Le pardon, Jerry. Le pardon, c'est cicatriser la mémoire et retrouver le bonheur de vivre, même avec uniquement un *Bobble Head* comme membre encore fonctionnel, dit-elle en rigolant de sa propre blague. Maintenant, va t'excuser auprès de tes amis et pardonne pour retrouver la paix et vivre heureux avec Jill ; elle n'a plus que toi maintenant. Eh, Jerry ! Les cicatrices montrent par où on est passé, elles ne dictent pas où on va.

Sur ce, elle lui fit un signe de tête pour qu'il quitte la pièce.

CHAPITRE 11

Jour 3

Jérôme s'était levé en retard pour sa *run* ; c'était la première fois que cela lui arrivait. Encore une épouvantable nuit à courir après son ombre. Voilà au moins trois soirs d'affilée qu'il avait de la difficulté à trouver le sommeil. Il arriva au pont qui le séparait de l'île des Saules et malgré son retard, il prit quelques secondes pour regarder la brume qui recouvrait la rivière. Cette image le ramena à son cauchemar de la veille. Il s'ébroua vigoureusement la tête, comme un vieux chien plein de puces, afin de chasser les murmures de son mauvais rêve. Il déposa sa bicyclette sur la grille d'entrée et partit en direction du manoir pour y livrer son dernier journal et ensuite, se rendre à l'école le plus rapidement possible pour son examen final de mathématiques.

— Monsieur Léonard, les abeilles refusent de sortir de l'alvéole de Sophie.

— Prends le revolver et menace-les. Et ne me dérange pas avec des brouilles. Il est cinq heures du matin et j'ai des choses plus importantes à régler avant de partir.

Une expression de colère sourde envahit soudainement le visage d'Édouard.

— J'ai essayé, mais je ne peux pas tirer... Les jeunes l'ont compris hier soir quand Filippo leur a apporté leur pizza. Et puis merde ! Fil, rentre et explique ta gaffe ! s'exclama Viggo.

Le visage penaud, Filippo apparut dans l'embrasement de la porte.

— Je n'aime pas ce que je vois dans ta face de traître ! lui balança Ed. Explique-moi ce que tu as fait !

Le gardien des artistes regarda ses pieds comme s'il cherchait une réponse lumineuse au bout de ses souliers vernis, puis dit :

— Tanya m'a manqué de respect et j'ai menacé de lui brasser le popotin. Elle n'a rien dit, mais Sophie a répliqué que sans votre accord, je ne pouvais rien contre eux. Présentement, ils vous réclament.

— Laissez-moi parler à Jock pour trouver une solution à ce problème. Il doit bien y avoir une façon de mater ces jeunes. Pour l'instant, laissez-les tous dans la même alvéole, ne communiquez plus avec eux et coupez l'entrée d'eau. L'air conditionné, aussi. Moi, je dois me rendre dans la métropole, car j'ai un rendez-vous à ma galerie d'art ; à mon retour, j'aurai trouvé une solution. Et va me chercher les toiles de Jean-Samuel et de Tanya, je crois qu'elles sont terminées.

— D'accord, patron, répondit l'Italien avec son air de chien battu. Tout sera fait à votre convenance.

— Bon, je dois y aller... mon hélicoptère décolle dans une demi-heure. Je donnerai d'autres indications à Jock, s'il y a lieu. Ah oui, j'oubliais... S'il te plaît, Filippo, arrête de parler comme mon majordome, ça te donne l'air d'un con.

Sur ce, Édouard tourna les talons et partit.

Dans la grande métropole

Pascale Morin était fébrile. Elle allait participer à une enquête avec le groupe des enquêtes spéciales. L'arriviste qu'elle était comptait bien en profiter. Pierre Plamondon l'avait sortie de son sommeil en pleine nuit, après que Gustave lui eut dit qu'il n'y avait rien de changé pour l'enquête, qu'ils devaient tous agir en professionnels malgré la perte de leur ami. Demain, à la première heure, le commandant Côté ferait savoir à Mancini qu'un de ses indices lui avait révélé que Steeve Bouchard était l'auteur de l'homicide de Tremblay. Bref, le sergent-détective Morin aurait voulu arracher les testicules de Pierre et s'en faire un talisman, car elle avait besoin de ses huit heures de sommeil pour être efficace. Toutefois, lorsqu'il lui apprit que son enquête sur la disparition de Jean-Samuel Prust était confiée à l'unité spéciale et qu'elle ferait équipe avec eux, c'est encore engluée par le sommeil qu'elle partit courir en pleine nuit pour s'éclaircir les idées. Si elle plaçait bien ses pions, elle pourrait se joindre à cette équipe d'élite qui avait transformé l'une des villes les plus criminalisées en un lieu hautement sécuritaire, et ce, en l'espace d'à peine une année. Elle eut une petite pensée pour Pierre qui avait refusé de faire partie de cette équipe d'élite au moment de sa création. Pauvre con !

Pascale crut d'abord à une blague lorsque Plamondon lui avait indiqué le lieu de la réunion : l'ancien repère du gang des Nations-Unies. Il lui avait dit que le maire leur avait donné la permission de s'installer dans ces locaux en attendant que la ville, qui avait saisi tous les avoirs du gang, les vende à la prochaine enchère judiciaire.

En chemin, elle alla chercher du café, des beignes et des croissants pour tout le monde. Arrivée au 70^e étage de la tour à bureaux de Dynastie Investissement, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et elle fut éblouie par la beauté des lieux. Décidément, les membres de l'escouade des enquêtes spéciales étaient vraiment chanceux de travailler dans un tel environnement. Il n'y avait pas à dire, les criminels avaient vraiment bon goût.

Sur ce, elle remarqua une femme en fauteuil roulant avec un casque de téléphone sans fil sur la tête, un chien à ses côtés et un vieux rouquin aux cheveux attachés qui préparait du café. Les deux affichaient des traits tirés ; on aurait dit qu'ils avaient fêté toute la nuit. Si seulement elle savait la nuit que toute l'escouade des enquêtes spéciales venait de vivre : ils avaient pleuré la mort de leur ami, en plus de régler les non-dits de leur passé.

Émilie avait reçu pour mission de retenir un peu Pascale lors de son arrivée. Comme celle-ci était déjà en retard de quelques minutes, elle n'avait nul besoin de la retarder. Néanmoins, elle prit bien soin de prendre son air bête pour s'adresser à elle.

— Bonjour, mademoiselle ! C'est à quel sujet ?

— Je suis le sergent-détective Pascale Morin. Je viens pour la rencontre programmée à six heures par le commandant Côté.

— Vous êtes en retard, mademoiselle. Tous les autres ont déjà commencé à travailler.

Pascale se retint pour ne pas argumenter. « De quoi se mêle cette réceptionniste ? Elle doit être frustrée contre la terre entière à cause de son handicap et essaie de le faire payer à l'univers. »

— Paul, accompagne le sergent-détective, s'il te plaît, demanda Émilie en baissant la tête pour cacher son sourire moqueur.

— Suivez-moi, je vous prie, obéit Red en entraînant Pascale dans un long corridor somptueux avant de s'arrêter devant une grande porte en chêne double. Vous pouvez jeter vos cafés bas de gamme dans la poubelle à votre droite. Dans quelques minutes, je viendrai faire le service avec du café digne de ce nom.

Puis il tourna le dos, laissant la policière sans mots, plantée devant la porte, non sans lui dissimuler son sourire espiègle. « Bordel ! Ce type est un vrai snob prétentieux. À moins que ce soit parce qu'il est gai ; enfin, je crois... »

Elle prit une grande inspiration pour se détendre et poussa la porte de la salle de conférence. Dès qu'elle entra, tous s'arrêtèrent de parler, firent tourner leur cervicale et glissèrent leurs fesses sur leur chaise pour voir la beauté entrer, les bras chargés de victuailles. Elle déposa le tout sur le coin de la table et passa en revue chacune des personnes qui se trouvaient dans la pièce. Elle fut surprise qu'ils se retournent presque aussitôt pour regarder en direction du commandant Côté qui écrivait sur un tableau blanc. « Bizarre... Normalement, les hommes ne peuvent détacher leur regard de ma silhouette avant plusieurs secondes. Je crois bien que je devrai laisser tomber le pion de la séduction avec ces hommes. » Gus finit de tracer une ligne verticale qui sépara le tableau en deux, puis se retourna pour dire :

— Sergent-détective Morin, je présume ? Vous êtes en retard, mademoiselle, fulmina-t-il après qu'elle eut opiné de la tête.

— Plamondon m'a dit que la réunion se tenait à six heures.

— Parfaitement, mais si vous regardez la grosse horloge en haut du tableau, quelle heure voyez-vous ?

— Six heures huit, monsieur, répondit-elle après avoir levé les yeux.

— Eh oui... six heures huit minutes, pas six heures pile. Quand une nouvelle enquête est lancée, la première réunion est l'une des plus importantes. Vous devez être à l'heure. Si vous arrivez en retard aux autres réunions, cela est moins grave, car on se dit que vous êtes sûrement en train de recevoir des renseignements capitaux. À moins que ce ne soit pour cette raison que vous êtes en retard... Vous avez des renseignements privilégiés à nous transmettre ?

— Non, monsieur, répliqua Pascale, qui résignée à passer un mauvais quart d'heure, cherchait du regard un peu d'appui qui ne venait pas.

Elle qui avait entendu dire que travailler avec ces gars était d'une simplicité désarmante ! Or, depuis son arrivée dans la tour, tout le monde se montrait particulièrement détestable à son égard. Elle tenta une excuse.

— Je me suis dit que d’aussi bonne heure, vous auriez apprécié un bon café et de bonnes pâtisseries pour commencer la journée du bon pied.

— Commencer du bon pied avec des sucreries... Je sais que je suis obèse, mais à part Pierre et moi — excuse-moi, Peter ! — voyez-vous une once de gras chez les hommes assis autour de la table ? En plus, votre café a un arôme désagréable que je peux sentir d’ici.

Pascale sentit l’humiliation monter en elle. « *Fuck* les promotions ! Cet ostie de prétentieux ne va pas s’en tirer comme ça. En plus, un homme qui porte des bretelles et une ceinture pour tenir son pantalon doit sûrement manquer de confiance en lui. »

— Écoutez-moi bien, commandant Côté ! riposta-t-elle, les veines du cou gonflées par la colère.

Tous les autres se mirent à applaudir, puis la porte derrière elle s’ouvrit sur Émilie et Paul qui entrèrent en souriant à pleines dents. Les mots se figèrent dans sa gorge. Le sourire fendu jusqu’aux oreilles, Plamondon se leva d’un bond et alla donner un coup de poing sur l’épaule de sa consœur de travail.

— Merci ! Tu viens de me faire gagner un beau billet de vingt ! Quand nous avons concocté cette petite initiation, Ian m’avait dit que tu resterais polie et que tu prendrais ton trou, la queue entre les deux jambes, si tu me permets l’expression. Je suis fier de toi ! Je savais que les policiers du poste 28 ne s’en laissaient pas imposer.

— Bordel, Peter ! J’ai failli vous balancer les cafés par la tête.

Pascale était rouge comme une tomate, ne sachant trop si cela était dû à la colère ou à la gêne qu’elle ressentait pour s’être fait prendre comme une novice.

— Tu sais ce qu’on dit : « Le ridicule ne tue pas ». Maintenant, laisse-moi te présenter tout le monde comme il convient. Gustave Côté, commandant des enquêtes spéciales, que tu connais sûrement de réputation ; son frère, le sergent Gabriel Côté, qui s’occupe de la surveillance ; Nicolas Lamontagne, spécialiste en infiltration ; Ian Brochu, notre démolisseur personnel ; son fils, Jason Gagnon-Brochu, notre stagiaire en informatique, qui comme toi en est à sa première journée au sein de l’escouade ; Georges Delorme, le chef des techniciens de scène de crime qui nous est spécialement prêté pour les besoins de l’enquête. Derrière toi, Émilie Bouchard, la réceptionniste et confidente personnelle de tous les machos ici présents et finalement, Paul Poulin, Red pour les intimes.

— Laissez-moi deviner... Le spécialiste des cafés ? laissa entendre Pascale d’un ton charmant avant de diriger une grimace en direction du rouquin.

— Pour vous servir, madame ! Je peux soigner en toute discrétion vos petits bobos ou vos blessures par balle, si par hasard l’occasion se présente. Cela vous éviterait ainsi de remplir un formulaire en douze exemplaires pour une intervention qui aurait mal tourné, et de ce fait d’être obligée de passer devant le comité de discipline. Et bien sûr, comme vous l’avez précisé, je peux également vous servir un excellent café ! répondit Paul en arborant son air le plus candide.

— Wouaf ! Wouaf !

— Ah oui, j’oubliais ! reprit Peter. Légèrement dissimilé par la grosse chaise électrique d’Émilie, il y a son chien Zip. Le chien le plus intelligent qu’il m’ait été donné de rencontrer.

Zip ne s’avança pas, refusant même de se laisser caresser. Éberlués, Nick et Émilie échangèrent un regard : leur chien ne faisait pas confiance à la nouvelle venue.

— Madame et messieurs, poursuivit Peter, voici votre nouvelle partenaire : le sergent-détective Pascale Morin.

Exception faite, bien sûr, d’Émilie, tous se levèrent d’un seul bond pour accueillir leur nouvelle collègue, mais cette fois, de la bonne manière. Après ce bref moment d’effusion, ils retournèrent à leur place, sans oublier de se prendre un café préparé par Red, de même qu’un beigne ou une brioche au passage. Jason s’attarda un moment pour reluquer les courbes plus que féminines de Pascale Morin qui, elle, fixa l’ado jusqu’à ce qu’il se rende compte qu’il s’était fait prendre les mains dans le sac. C’est donc avec le visage écarlate qu’il regagna sa place.

Pendant plus d’une demi-heure, Gustave regarda les sucreries disparaître les unes après les autres. Ginette serait fière de lui ; il avait résisté à la tentation d’en prendre une ou deux, pour ne pas dire la douzaine au complet ! Ce qu’il avait déjà fait dans le passé.

— Ça va, Gus ? Tu as l'air songeur, lui lança Nick en croyant que son ami pensait à Bob.

— Oui, je me demande juste si je n'ai pas oublié d'inscrire un élément sur le tableau, mentit le commandant. Nous allons récapituler. Jason, avance-toi et fais-nous un résumé.

« Pourquoi moi ? se demanda Jason. Sans doute parce que je ne suis qu'un stagiaire. En plus, il y a cette Pascale qui n'arrête pas de me regarder. Baptême qu'elle est belle ! Bon, je me lance. »

— Nous avons deux personnes portées disparues et une autre qui a été kidnappée. Pour l'instant, nous ne savons absolument rien sur cette dernière. Donc, nous nous sommes concentrés sur les deux premières.

— Sois un peu plus clair, Jason, s'il te plaît, le pria Gustave.

— D'accord, commandant. Excusez-moi, je suis un peu nerveux. Je recommence... Nous avons deux personnes portées disparues qui l'an passé, ont été invitées à un colloque sur l'art à l'hôtel Riopelle. La première est un homme de race blanche, âgé de vingt-quatre ans, père de famille, demeurant à Londres, travaillant à temps partiel comme serveur, étudiant en art et menant une vie tranquille. C'est du moins ce que disent ses proches. La seconde est une fille de race blanche de douze ans, étudiante en art, demeurant en pension à Rome, et dont les parents habitent à New York. Ce qu'il y a de particulier, dans son cas, c'est qu'elle est surdouée... comme moi. Ayoye ! s'écria-t-il après que son père, Ian le géant, lui eut lancé un stylo sur la poitrine.

— OK, les gars, arrêtez ! lança Gus. Continue, Jason...

— Pour le moment, les deux seuls points communs entre les deux disparus sont que tous les deux étudient en art et qu'ils ont été invités au même colloque, toutes dépenses payées. Le commandant Côté interrogera à nouveau, mais individuellement, les parents de la jeune fille et la fiancée de l'homme. Il veut que Morin organise une conférence de presse et qu'elle communique avec les policiers de Londres et de Rome afin qu'ils commencent à enquêter sérieusement de leur côté, et qu'ils questionnent les professeurs, les autres étudiants et les amis proches qui auraient été en contact avec les victimes. Il demande que les autres se divisent les tâches suivantes : interroger les employés de l'hôtel, les organisateurs du colloque et ceux qui y ont participé. Le commandant désire aussi qu'on se penche sur l'enlèvement de Tanya Moreau. Il va d'ailleurs appeler la police de LAPD pour discuter de ce cas. Il veut qu'on communique avec les plus prestigieuses écoles d'art pour savoir si des étudiants n'auraient pas subitement disparu. Les équipes sont divisées comme suit : Plamondon avec Lamontagne et Gab avec Brochu. Georges va rester avec moi pour effectuer les recherches sur le Web et quand Pascale aura terminé, elle se joindra au commandant Côté. Environ toutes les deux heures, vous devez m'appeler pour me transmettre un compte rendu afin que j'entre les données dans mon ordinateur et que je fasse des recoupements. Je pourrai au besoin vous répondre sur l'avancée des autres membres de l'équipe. Toutefois, les données permettront surtout à Gustave d'obtenir tous les détails de l'enquête le plus rapidement possible. Si jamais vous éprouvez de la difficulté à me joindre, communiquez avec Émilie qui sera continuellement en contact avec moi, termina Jason qui tout au long de son exposé n'avait pas regardé une seule fois en direction du tableau. Est-ce que j'ai oublié quelque chose, monsieur ?

— Non, tu nous as fait un résumé complet, lui répondit Gus.

— Je vous l'avais dit que j'étais surdoué ! se vanta Jason en tirant la langue vers son père sous les rires de tous.

— Avez-vous d'autres idées avant que je vous libère ? s'enquit le ventru commandant.

— Ah oui... j'ai oublié de vous dire une chose, dit Plamondon avec une lueur taquine dans l'œil.

— Accouche, Peter ! J'aimerais me rendre à l'hôtel le plus rapidement possible pour démarrer cette enquête, rétorqua Gab.

— OK ! Juste avant d'entrer en réunion, Mme Sauvageau m'a téléphoné pour me dire que...

— C'est qui, cette femme ? interrogea Ian à voix haute.

— C'est le commandant du poste 28, une très belle femme, en passant, mais pas autant que toi, Pascale.

— Merci pour le compliment, enquêteur Plamondon. Quel honneur d'être comparée à Mme Sauvageau !

Ce disant, Pascale afficha une moue séductrice pour faire rire les gars qui se mirent aussitôt à siffler. Elle se retourna ensuite vers Jason pour lui décocher un clin d'œil, ce qui mit le jeune homme dans l'embarras. Le pauvre ne savait plus où regarder.

— Tabarouette ! s'exclama Gus avec un mélange de rire et de mécontentement dans la voix. De vrais enfants, ciboire ! Continue, Peter.

— Je disais donc que Mme Sauvageau avait communiqué avec moi pour me dire qu'elle avait discuté avec le responsable du comité de discipline. En fait, il serait plus juste de dire qu'elle couche avec lui puisqu'ils

sont fiancés. Ah ! Ah ! Ah !

Plamondon laissa les secondes s'écouler de façon pernicieuse, histoire de produire plus l'effet.

— Jerry a été libéré de sa suspension ; le directeur McCarthy va le lui annoncer bientôt. Il pourra donc se joindre à nous pour mener cette enquête. Il pourra même nous accompagner sur le terrain dès son retour. Mme Sauvageau a ajouté qu'elle ne tolérerait pas que Pascale et moi ne soyons pas appuyés par l'équipe au grand complet durant notre enquête. Et quand cette femme veut quelque chose, elle l'obtient. Elle veut des résultats à temps pour son bilan annuel. Avouez que ma boss, c'est la meilleure !

Les gars crièrent leur joie tout en se faisant des *high five*. Jerry était celui qui représentait l'unité au sein du groupe, tout comme Émilie. Seule Morin était déçue ; avec le retour de l'enquêteur Simard, sûrement qu'on n'aurait plus besoin d'elle.

CHAPITRE 12

— Nous aurions pu attendre un peu, tu viens juste de perdre ton père.

— Justement, je n'ai pas envie de souffrir encore plus en te voyant détruire ta vie. De toute façon, le rendez-vous a été pris bien avant le meurtre de mon père. Le pauvre est présentement sur une table d'autopsie à se faire charcuter comme un vulgaire morceau de viande et je ne comprends vraiment pas pourquoi. Il a reçu une balle en pleine tête ; la cause de sa mort n'est pas si difficile à comprendre.

Si Jill s'était exprimée d'une voix neutre, atone, c'était sans doute dû au sédatif que Red lui avait administré pour calmer sa douleur psychique.

— C'est la procédure, mon amour !

— Je sais, mais tout de même... Allez, démarre ! Je n'ai pas envie que tu sois en retard.

Jerry l'examina longuement avant d'appuyer sur l'accélérateur. Elle avait le regard vide, mais semblait malgré tout assez alerte pour prendre une décision ou suivre une conversation.

— *Fais donc ce qu'elle te dit et ferme ton moulin à paroles !* dit Capitaine America en bâillant sur le siège arrière.

Réplique qui mit plus le feu aux poudres qu'autre chose, car Simard décida d'argumenter avec Jill.

— Explique-moi comment tu as fait pour obtenir un rendez-vous avec un psy à six heures trente du matin ? demanda-t-il plus que perplexe.

— Rien de plus facile ! J'ai dit à Vlad de lui téléphoner pour lui expliquer que sa dette de jeu se verrait passablement réduite s'il daignait nous recevoir avant l'ouverture de son cabinet, histoire de faire preuve de discrétion, lui répondit Jill en arborant son plus beau sourire pour mieux faire passer la pilule.

— Es-tu folle ? Vous vous servez de vos activités illégales pour prendre des rendez-vous ! Juste au cas où tu l'aurais oublié, je suis flic, ma jolie !

— Je n'ai pas oublié, mon beau ! Tu passes ton temps à me le rappeler, répliqua Jill dont la voix monta d'une octave. Et pour ton information, le psy prend des paris en dehors de la métropole, ce n'est donc pas dans ta juridiction. Et arrête de chialer ! Si tu n'es pas content de ses services, tu n'auras qu'à ne plus le voir !

— Très drôle ! Et depuis quand ton garde du corps te sert-il de secrétaire ?

— Quand je lui ai expliqué que c'était pour toi, il n'a pas hésité. Comme la dernière fois, quand il a fallu aller te sortir du bunker du gang des Nations-Unies, fit remarquer Jill.

— *Et vlan dans tes dents, petit morveux !* lança Capitaine America qui apparut en position assise sur les cuisses de Jill.

Un silence chargé de ressentiment s'installa dans l'habitacle de la Lincoln MKZ, et ce, jusqu'au point d'arrivée. Jill regrettait sa réplique. Mais elle aimerait tant que son homme reconnaisse Vlad à sa juste valeur : un protecteur rempli de compassion pour les gens blessés et démunis. Jerry ne l'avait jamais remercié de ce qu'il avait fait pour lui, alors qu'il passait son temps à parler de Gus, Nick et Ian.

Ils sortirent du véhicule et juste avant de frapper à la porte du psychologue, celle-ci s'ouvrit sur un type menu avec un visage de rat portant des lunettes.

— Entrez, je vous attendais, dit le professionnel d'une voix aiguë qui tapa systématiquement sur les nerfs de Jerry. Suivez-moi, je vous prie.

Alors qu'ils s'exécutaient, Jill en profita pour souffler à l'oreille de Jerry :

— Laisse-lui une chance.

— *Ah ! Ah ! Ah ! On dirait un rongeur à lunettes ! Fais attention en entrant, les Tortues Ninja ne doivent pas être bien loin, se bidonna Capitaine America en passant devant son alter ego.*

— Pour une fois, je suis d'accord avec toi.

— Pardon ? l'interrogea le psy.

— Je ne vous parlais pas, lui répondit Jerry en arborant un sourire niais. Je parlais à mon pote imaginaire.

— D'accord. Prenez place, nous allons commencer.

Le psychologue se frotta les mains de satisfaction, l'air de se dire que ce cas promettait d'être des plus intéressants.

Vingt-quatre minutes plus tard, top chrono, Jerry claquait la porte, suivi de sa douce. Assise dans l'auto, sous le regard sévère de son compagnon, Jill, qui n'en pouvait plus de se retenir, éclata de rire. Après quelques minutes, elle regarda Jerry pendant qu'il mettait le moteur en route

— Non, attends avant de partir. Répète-moi ce que «Face de rat» t'a dit? l'implora-t-elle, les yeux remplis d'eau à force de se bidonner.

— *Visiblement, les médicaments fournis par Red sont vraiment trop forts pour elle*, susurra le colocataire interne de Jerry en se tapant sur la tempe avec son index pour indiquer que Jill était devenue folle.

«Bien, puisqu'il ne faut jamais contrarier un fou», se dit Jerry avant de répondre :

— Tu es fatigante ! C'est vraiment juste parce que tu as vraiment l'air de trouver ça drôle : «Vous savez, monsieur Simard, il faut veiller sur l'enfant en nous. La déprime émane le plus souvent d'une incapacité à nourrir et faire s'épanouir cet enfant intérieur.» Là, je lui réponds qu'il n'a rien compris, que mon enfance a été heureuse et que mon enfant intérieur n'a rien à voir avec le fait que j'ai le goût de tuer l'homme qui m'a fait souffrir. Malgré tout, ce connard refuse de lâcher le morceau et réplique : «Laissez votre enfant intérieur s'exprimer et il vous dira que l'homme qui vous a fait souffrir peut devenir votre ami et même, remplacer le père que vous avez perdu si vous acceptez de partager votre souffrance avec lui. Il peut même devenir copain avec votre ami imaginaire.» Je me suis alors levé, je l'ai regardé droit dans les yeux, et je lui ai dit que l'enfant en moi, tout autant que mon ami imaginaire, avait une envie folle de lui enlever ses lunettes ridicules et de les lui enfoncer dans sa gueule de petit rongeur. Puis je suis parti avant de faire une grosse connerie.

— Ta mère dirait sûrement : «Si les pensées pouvaient tuer, la tête du pauvre homme lui aurait explosé dans le cul à la seconde.» Quel con, ce psy !

Et Jill continua à rire comme une demeurée. Après quelques secondes, à bout de souffle, elle reprit en disant :

— Je savais qu'il était un mauvais parieur, mais j'ignorais qu'il était aussi un mauvais psychologue. Excuse-moi, chéri.

— Ne t'excuse pas, tu ne pouvais pas savoir.

Ce disant, Jerry se pencha dans sa direction pour déposer sur le front de sa douce un gros baiser sonore. Elle lui sourit, puis son regard devint triste.

— À quoi tu penses, mon amour? s'enquit Jerry.

— Je me dis que maintenant que tu as visité le psy, tu es peut-être prêt à me parler, répliqua Jill. Jerry, aide-moi à t'aider; dorénavant, il n'y a plus que toi et moi, et... tu es celui sur qui je voudrais pouvoir m'appuyer.

Elle avait dit ça sur un ton las, car toutes ces nuits de torture lui avaient éventré l'âme, créant un vide qu'elle trouvait de plus en plus difficile à combler. Et maintenant que son père était mort, ce vide s'était transformé en un énorme trou noir intergalactique qu'elle se sentait incapable de franchir sans le soutien de son amoureux.

— D'accord, tu veux savoir comment je me sens? Eh bien, chaque fois que je m'installe derrière le volant, je me dis que si Ban n'est pas sur le siège arrière, c'est qu'il se cache dans le coffre, ou sinon, derrière le pare-chocs arrière. Bref, il est toujours avec moi, et ce, depuis cette nuit-là. C'est ça que j'ai besoin de te faire comprendre, besoin de te confier : il est entre toi et moi depuis ce moment. À l'instant même où mon esprit logique m'assure que lorsque je vois sa silhouette, elle n'est sans doute faite que de l'ombre et la lumière de mon imagination, mon côté cartésien ne réussit pas à chasser ces pensées. Capitaine America est la preuve que mon imagination est la plus forte. Quand je me regarde nu dans le miroir, je vois l'horreur que je suis devenu. Aussi, dès qu'une planche craque dans la maison, je pense qu'il revient pour achever sa tâche. Il est ici dans la voiture, dans notre demeure, derrière le divan, et même dans l'armoire à balai. C'est pour ça que je partage ma tête avec Capitaine America; il surveille mes arrières. Je n'aurai de repos que lorsque j'aurai enfoncé un pieu dans le cœur de ce monstre. Ça m'épuise tellement tout ça !

— Alors, trouve-le et fais ce que tu dois faire une bonne fois pour toutes, parce que je ne peux plus continuer comme ça !

Le silence emplit l'habitable. Seul le ronronnement du moteur qui tournait au ralenti se faisait entendre. Jerry avait saisi le message. Soit il réglait ses comptes avec ses cauchemars, soit il perdait la femme de sa vie. Il ne devait toutefois pas oublier que puisqu'il se trouvait du bon côté de la ligne, il devait s'abstenir de la traverser... sinon, qui sait quelle partie de son âme il y laisserait? La sonnerie de son téléphone le sortit de sa torpeur.

— Allô! [...] Oui, monsieur [...] Jill l'écoutait et voyait son visage s'épanouir à chaque réponse qu'il donnait. Merci, monsieur [...] Oui, je les rejoins tout de suite [...] Encore merci, monsieur le directeur.

Il ferma son cellulaire et se tourna vers Jill qu'il fixa avec un sourire de bête.

— Arrête de me faire languir et dis-moi ce que t'a dit le vieux !

— Ma suspension est levée ! Tu te rends compte ? Aucun chef d'accusation n'est retenu contre moi ! Je ne sais pas quel miracle s'est produit, mais je m'en fous. Je vais aller te déposer chez Paula, car elle m'a dit hier soir qu'elle voulait passer la journée avec toi. Ma mère vous rejoindra pour le dîner et Hernandez montera la garde au cas où Bouchard voudrait s'en prendre à toi.

Jerry ne voulait surtout pas que Jill reste seule. Cette dernière le regardait sans riposter, comprenant parfaitement la situation.

— Je dois rejoindre l'équipe chez Dynastie Investissement, reprit Jerry, mais avant, je dois passer au poste 34 pour aller récupérer ma plaque et mon arme. Je dois aussi faire un arrêt au poste 28 pour aller chercher des plaignants. Maudit que je suis content ! Je te promets que les choses iront mieux à partir de maintenant. Je vais marcher les fesses serrées. Je t'iiiiiiiiiiiiime, mon amour !

Il embrassa sa belle, choisit un CD qu'il inséra dans le lecteur et sortit du stationnement sur les chapeaux de roue, sous la musique de Jean Ferrat. Il avait pris cette mauvaise — ou bonne — habitude de son mentor Gustave Côté : choisir une musique de circonstance chaque fois qu'il vivait une émotion dans l'environnement protecteur de son véhicule.

*Le vent dans tes cheveux blonds
Le soleil à l'horizon
Quelques mots d'une chanson
Que c'est beau, c'est beau la vie*

Arrivé au poste 28, Simard demanda à l'officier en service où se trouvaient les personnes qu'il venait cueillir.

— Vous tombez bien. J'allais justement communiquer avec le commandant Côté.

L'homme s'attendait à ce que l'enquêteur lui demande pourquoi, mais celui-ci demeura muet. Devant ce silence, il poursuivit son monologue.

— Voyez-vous, quand j'ai commencé mon tour de garde, ce matin, j'ai croisé le sergent-détective Morin. Elle était tout excitée et avait les bras chargés de cafés et de beignes. Elle m'a raconté qu'elle allait travailler avec les gars des enquêtes spéciales.

Pour toute réplique, Jerry le foudroya du regard pour lui faire comprendre qu'il n'avait pas toute la journée. Ne remarquant rien, l'autre continua comme si de rien n'était.

— Ensuite, elle m'a dit qu'elle allait mener une enquête sur deux jeunes artistes peintres qui ont disparu sans laisser de trace.

— OK, c'est intéressant, tout ça, mais dites-moi juste où se trouvent les gens qui m'attendent.

— J'y arrive... Toujours stressés, les jeunes d'aujourd'hui ! Je vais faire court. Regardez l'homme assis là-bas dans le coin, avec le bouc — indication complètement superflue puisqu'il n'y avait qu'une seule personne dans la salle d'attente —, il vient pour nous signaler une disparition.

— Et alors ? Savez-vous combien il y a de disparitions chaque année dans la grande métropole ? Vous me faites perdre mon temps, râla Simard, ulcéré par la perte de temps qu'occasionnait cette discussion.

— Oui, je sais. Je suis policier depuis trente ans. Surtout, ne me prenez pas de haut, jeune homme, sinon je garde une information fort précieuse pour moi.

— Arrête de l'interrompre, Jerry, et écoute-le ! lança Capitaine America, placé derrière le poste de garde et jouant avec le téléphone.

— Allez-y, je vous écoute.

Jerry regarda son interlocuteur d'un air las, mais sourit en apercevant Capitaine America qui se tenait juste derrière pour faire des mimiques stupides.

— Si je vous en parle, c'est parce que la personne qui a disparu est étudiante en art... et cet homme est un de ses professeurs. Je ne crois pas aux coïncidences. Cette nouvelle disparition doit certainement avoir un lien avec l'affaire dont Morin m'a parlé, et les gens que vous venez chercher sont les parents des jeunes étudiants en art qui ont eux aussi disparu. Du coup, je me suis dit que ça vous intéresserait.

Cette fois, ce fut l'officier de garde qui regarda l'enquêteur Simard avec arrogance et satisfaction. Jerry

s'en voulut. Il devait se ressaisir et redevenir l'homme qu'il était avant. Il se devait d'affronter seul l'intérieur de sa tête et ne plus faire payer ses tourments aux autres. Il devrait vraiment se confier à Émilie. Elle seule pouvait le comprendre.

— D'accord, je m'excuse de mon arrogance. Je ne cherche pas d'excuses, mais disons que j'ai eu une mauvaise matinée. Sans rancune.

Alors qu'il lui tendit la main, l'autre affichait une mine sombre, mais finit par craquer devant son visage sincère.

— Sans rancune, le jeune, lui répondit-il sur un ton enjoué.

— Cool ! Dites-moi seulement où sont mes plaignants et je vous débarrasse le plancher vite fait en emmenant l'homme au bouc.

— Ils sont dans une salle de conférence au deuxième étage.

Ayant enfin obtenu réponse à sa question, l'enquêteur alla se planter devant l'individu en question.

— Bonjour, monsieur Séguin ! Je suis l'enquêteur Simard, si vous voulez bien me suivre, je vais prendre votre déposition.

L'homme se leva sans un mot, s'appuya sur sa canne ornée d'une tête de lion en ivoire et suivit Jerry.

CHAPITRE 13

Pascale s'approcha de Pierre Plamondon qui regardait le ballet languissant des voitures autour du quadrilatère du centre-ville, bien perché en haut du 70^e étage de la tour de bureaux.

— J'ai une question pour toi !

— La réponse est non, tu es trop jeune pour moi. Et hier soir, je suis tombé amoureux du docteur Maria Santori. Lorsqu'elle bouge, de nouvelles courbes se dessinent au moment même où les anciennes s'effacent. Wow !

— Tu es con ou simplement pervers ? Sois sérieux un instant.

La jeune femme avait le défi sculpté dans les yeux, ce qui stoppa net l'enquêteur Plamondon.

— OK, sergent-détective ! Pose ta question, je suis tout ouïe.

— L'escouade... c'est quoi leur histoire ?

— Je ne comprends pas le sens de ta question, sois plus précise.

— Des policiers, des civils, une réceptionniste handicapée et un gai qui fait de l'excellent café, en plus de jouer au docteur. On sent que ces gens sont unis par une histoire toute spéciale.

— Pas ici... Viens avec moi, on va descendre au resto de la place. J'ai besoin de protéines ; avec tout le sucre que tu nous as apporté, j'ai l'impression d'être à la cabane à sucre.

Sans mot dire, ils prirent l'ascenseur et quittèrent les nuages pour revenir sur terre. Le resto de la place était un petit café qui occupait le rez-de-chaussée de la tour Dynastie Investissement. Sa clientèle se composait presque exclusivement de gens qui travaillaient dans les bureaux du prestigieux édifice. Toutefois, à cette heure matinale, les vestons, cravates, tailleurs et autres bibittes de bureau n'étaient pas encore au boulot. Les deux s'installèrent et commandèrent chacun un café noir. Peter demanda deux œufs, jambon, et Pascale un bol de gruau avec de la cassonade.

— Tu me niaises ? Tu n'as pas eu assez de sucre avec tous ces beignes ? lança Plamondon, incrédule.

— Non, car vois-tu, dans mon autre vie, j'étais une reine des abeilles. Allez... raconte maintenant !

Pierre expliqua alors qu'environ douze ans auparavant, un dénommé Steeve Bouchard avait fait exécuter sa femme dans la ruelle des entrepôts pour toucher l'assurance vie de celle-ci et ainsi payer une importante dette de jeu. Malheureusement, la sœur de Steeve, qui est aussi la femme de Nicolas, se trouvait en compagnie de celle-ci et fut également prise pour cible. Le résultat est qu'aujourd'hui, elle se retrouve quadriplégique et ne peut compter que sur sa bouche pour conduire sa chaise électrique.

— Tu veux parler d'Émilie, la réceptionniste ?

— Oui. Je continue à t'expliquer... Lors de cette soirée fatidique, Gus, qui était patrouilleur à l'époque, a entendu des cris dans la ruelle. Il a tenté d'intervenir seul, mais le tout a mal fini ; son partenaire s'est fait tuer et lui, il est tombé dans le coma. La grande cicatrice sur son crâne provient de cette agression. Ensuite, il a fait une dépression et a développé un trouble d'hyperphagie. Et...

— Wow ! Tu m'impressionnes... Un si grand mot pour un si petit cerveau ! Excuse mon ignorance, mais que veut dire hyperphagie ? demanda Morin avec une expression amusée sur le visage.

— Ne t'excuse pas, je ne le savais pas non plus avant de connaître Gustave. En fait, c'est similaire ou pareil, je ne sais trop, à la boulimie ; la personne qui en est atteinte absorbe une grande quantité de nourriture en un court laps de temps. C'est pour cette raison qu'il est si énorme. Mais depuis plusieurs mois, son problème semble s'être résorbé. Je peux continuer maintenant, madame la sarcastique ? Pour terminer avec ce sinistre personnage qu'est Steeve Bouchard, il y a un an et demi, Gérard, l'oncle de l'ancien partenaire de Gustave, qui pratiquait le métier d'avocat...

— Bordel ! Ralentis un peu, *too much information*... Qui est Gérard ?

— Écoute, je viens de te le dire : Gérard était l'oncle du partenaire de Gus, celui qui est mort dans la ruelle. Il était aussi l'amoureux de Paul qui, lui, est vraiment médecin. À l'époque du drame, il était devenu clochard parce qu'accro aux médicaments. En plus, Paul avait assisté à l'agression d'Émilie dans la ruelle. C'est donc pour cette raison qu'il est devenu son aide-soignant.

— Tu es sérieux ? On croirait un roman-savon ! Tout le monde a des liens avec tout le monde, murmura Pascale, abasourdie.

— Oui, et ce n'est pas fini ! Je disais donc que Gérard, qui était avocat, a réussi à remonter jusqu'aux coupables. J'entends par là qu'il a identifié tous ceux qui ont participé de près ou de loin à la mort de son

neveu. Il a alors entrepris une grande vendetta et a semé la pagaille dans toute la métropole. Puisque Jerry était nouveau dans la ville, les criminels du gang des Nations-Unies, qui étaient directement concernés dans cette affaire, ont cru que toutes ces exécutions venaient de lui. Ils l'ont donc kidnappé et torturé, jusqu'à ce que Gustave, avec l'aide de Nicolas et Ian, qui étaient alors des civils non assermentés, aille le libérer.

— Pourquoi Gus n'a-t-il pas appelé des policiers chevronnés à la place ?

— Ç'aurait été trop long et il n'avait aucune preuve selon laquelle Jerry se trouvait vraiment là. Ah oui... j'oubliais de te dire que Ian, notre gentil géant, a participé à la libération de Jerry parce que son fils Jason avait aussi été enlevé par le gang des Nations-Unies. Ils ont été aidés par Vladimir Azarov, un garde du corps russe très connu du milieu criminel. Ça, je l'ai appris hier soir. Bref, il y a eu une fusillade. Quand les renforts sont arrivés, il ne restait sur les lieux que des cadavres et Gus, mourant, protégeant le corps de Jerry, charcuté à coups de couteau par Ban Sasaki, le chef de la sécurité du gang. Ce salaud a toutefois réussi à fuir !

— Quelle histoire de fou !

— Je n'étais pas là, alors tout ce que je viens de te raconter n'est que la pointe de l'iceberg. Les rumeurs veulent que le nombre de dommages collatéraux soit beaucoup plus élevé qu'on le pense. Tout ça à cause d'un seul homme : Steeve Bouchard. Mais je t'ai gardé le meilleur pour la fin. Ils l'ont capturé et gardé un mois en captivité au camp de Vladimir. Comme le type était un *gambler*, ils ont finalement décidé de jouer sa vie à pile ou face.

— Mon Dieu... je n'y crois tout simplement pas ! s'exclama Pascale.

— Ce n'est pas fini, ma belle. Steeve a gagné le tirage fatidique, et donc, ils l'ont libéré. Mais hier soir, leur passé — ou leur erreur — leur a rebondi en pleine figure : Bouchard a tué Robert Tremblay et a blessé Vlad. Finalement, ce qui lie cette équipe, c'est qu'ils ont fait couler beaucoup de sang et qu'ils sont unis par celui-ci, en plus de s'aimer comme une famille dysfonctionnelle.

— Alors, si je comprends bien, l'escouade des enquêtes spéciales ne se préoccupe pas trop des règles, tant que le boulot est fait ?

— Tu as tout compris. Crois-tu vraiment qu'ils ont pu enrayer presque toute la criminalité dans la métropole sans se salir les mains ? Ne sois pas naïve !

— Tu es sérieux quand tu dis qu'ils se sont unis à Vladimir, un criminel, pour libérer Jerry et Jason ?

— Oh que oui ! répondit Plamondon. Et je peux te dire que je le connais personnellement, puisque je joue au poker avec lui de temps en temps. Il n'est pas vraiment un criminel. Je dirais plutôt qu'il est un ange noir. Dis-toi bien que si je devais pénétrer en enfer, je donnerais tout ce que j'ai pour que Vlad soit à mes côtés.

— Finalement, je crois que je vais adorer cette équipe ! J'ai très hâte de voir ce fameux Russe.

Pascale sourit en se disant que ces informations pourraient bien lui servir pour assurer son avenir. Voyant le commandant entrer dans le resto, elle sortit de sa rêverie ; ce n'était guère le moment d'entrer dans ces considérations. De son pas de pachyderme boiteux, Gustave passa à côté d'eux sans même leur accorder un regard, passa à la caisse et revint à leur table.

— Cessez de comploter et venez avec moi, leur lança-t-il avec humeur, on a des choses à régler. J'ai déjà payé votre facture, pas besoin de me remercier.

Vladimir se regardait dans la glace pendant qu'il changeait son pansement. Il gonfla ses pectoraux tel un culturiste, exécuta ensuite une pose de double biceps et ressentit une douleur à l'endroit où la balle avait pénétré. « Bordel ! Ça m'apprendra à m'admirer comme un jeune paon. *Suka* que ça brûle ! » Il fit couler un peu d'eau dans un verre, prit deux analgésiques et s'envoya le tout derrière la cravate. « Heureusement que cet abruti n'a pas tiré quinze centimètres plus haut... sinon je serais en train de faire la lecture avec Lucifer. » Un pansement propre ayant remplacé l'autre, il s'apprêtait à déjeuner avant d'aller au Bar Sportif pour voir aux affaires courantes en attendant que Jill reprenne les rênes. Ensuite, il pourchasserait Bouchard en espérant que la police ne lui mette pas la main au collet avant lui. Soudain, la sonnerie du téléphone brisa sa tranquillité matinale. À l'autre bout du fil, Jill, sans lui laisser le temps d'articuler le moindre mot, lui demanda, ou plutôt... lui ordonna de suivre Jerry.

— Tu es sérieuse ? Tu veux vraiment que je suive ton petit ami partout ? Ce n'est pas une bonne idée, s'opposa Vladimir en s'efforçant de conserver une voix neutre.

Comme il n'avait pas l'habitude de discuter les ordres, Jill fut surprise.

— Fais ce que je te dis : tu le suis où qu'il aille, réitéra-t-elle sur un ton vindicatif.

— Sauf le respect que je te dois, je suis payé pour assurer ta sécurité et non pas celle de Jerry ; sans compter que tu me demandes de le faire à son insu. Et comme tu viens de me le dire, il a repris le boulot, ce matin... Il sera donc toujours accompagné de Gus, ce qui fait que je ne pourrai pas me soustraire à leur vigilance.

— Ne sois pas modeste... Si tu veux que personne ne te voie, personne ne te verra. Et tu n'as rien compris ! Je veux que tu protèges Jerry... de Jerry ! S'il s'apprête à faire une gaffe, tu intervies. Et si par hasard il retrouve Ban, Steeve ou un autre de ces salopards, tu les élimines avant qu'il décide de passer à l'acte.

— Je te connais depuis ta naissance, Jill. Je sais que tu as sûrement une bonne raison de me demander ça, comme je sais aussi que tu as toujours été contre la violence ; alors, j'aimerais vraiment comprendre.

— Tu connais Jerry. S'il retrouve le Japonais ou Bouchard et qu'il décide de les tuer, il sera incapable de vivre avec ça sur la conscience et le reste de sa vie sera encore pire que le désir de vengeance qui l'habite. Je l'aime et je voudrais bien retrouver l'homme que j'ai connu avant son enlèvement. Ce matin, je lui ai presque suggéré d'éliminer Ban s'il voulait continuer à partager ma vie. S'il te plaît, ne dis rien ; je sais que j'ai été idiot. Ça doit être les médocs que Red me fait prendre... on dirait que je n'ai plus de jugement. Toi, de ton côté, as-tu eu des nouvelles de ce gros porc de Ban ?

— Non, mais ne t'inquiète surtout pas. Tous les criminels des environs savent que ton père et moi le recherchons. Oups ! Désolé... je voulais dire que je le recherche. S'il est encore en vie, je le retrouverai.

— Pourquoi dis-tu « s'il est encore en vie » ? Tu sais quelque chose ? interrogea Jill, tout énervée.

— Tu sais, dans le domaine où a choisi de travailler Sasaki, la mort vous attend à chaque tournant. Je sais de quoi je parle... moi-même, j'ai failli mourir hier soir. Alors au moment où l'on se parle, peut-être que quelqu'un a eu plus de chance que nous et lui a réglé son compte.

Vlad aurait eu raison si le plan de Filippo avait tourné autrement.

— Pour en revenir à ma demande, c'est oui ou non ?

— D'accord. Je vais demander à Hernandez de s'occuper de ta sécurité à plein temps. Et toi, ne te préoccupe pas des démons du passé et vois à enterrer ton papa convenablement. Et merci de me demander comment va ma blessure... Bon, je te laisse, je dois aller jouer à l'archange Michaël !

Puis Vlad raccrocha sans laisser à son interlocutrice l'opportunité de se défendre. La sonnerie de son téléphone se fit de nouveau entendre, mais il l'ignora.

Steeve arriva devant une maison délabrée en plein milieu d'un champ. Il alla se garer derrière celle-ci, éteignit le moteur de la fourgonnette et alla sur le perron pour s'asseoir sur une vieille chaise berçante, d'où il regarda la lumière printanière du matin tomber à travers les bras musclés d'un chêne. Cette vision lui fit penser au Russe qui devait certainement le poursuivre. La porte derrière lui s'ouvrit.

— Eille, connard ! Sors de ma propriété ou je te fais éclater ta petite tête luisante !

Ces mots furent suivis par le son d'une carabine que l'on arme. Bouchard tourna lentement la tête et répliqua :

— Baisse ton arme, Fred, c'est juste moi. Je te rapporte ta camionnette.

— Eh, Bouch ! Qu'est-ce que tu as fait avec tes cheveux ? Tu as l'intention de faire la prochaine publicité pour M. Net ? rigola Freddy, son ami braconnier qui l'avait découvert dans la forêt alors qu'il se mourrait de froid.

— Laisse tomber. Je n'ai pas le temps pour tes conneries.

L'homme tira la chaise qui se trouvait à côté de celle de Steeve et s'affaissa dessus en déposant son arme.

— Bon, explique-moi... tu as encore perdu tout ton fric et tu as vendu tes cheveux pour faire une perruque pour les cancéreux ?

— T'es vraiment un p'tit comique, toi, le matin !

— Je vois que tu as oublié ta bonne humeur dans la métropole. Fais attention quand tu me parles, ou je te fous à poil et je te retourne dans la forêt où je t'ai trouvé. En passant, où as-tu mis ma camionnette ? s'enquit Freddy en effaçant son sourire.

— En arrière, près du garage. J'ai un autre service à te demander.

L'autre le regarda en attendant la suite, persuadé que Steeve voulait lui emprunter de l'argent.

— Tu m’as parlé d’un faussaire qui peut fabriquer toutes sortes de papiers d’identité... comme des passeports, par exemple.

— Ouais, mais ça coûte un bras.

— J’aimerais le rencontrer. Ne t’inquiète pas, j’ai de quoi payer. Et en plus, si tu me mets rapidement en contact avec lui, je vais te donner un petit quelque chose en retour.

— Combien ? demanda Freddy avec des yeux avides.

— Mille, à la livraison de mon passeport.

— À ce prix-là, je vais aller le sortir du lit immédiatement. Attends-moi ici ; ou tu peux rentrer si tu veux.

— Non, j’ai besoin de profiter de la fraîcheur matinale.

— OK ! En tout cas, je vois que ta partie de poker dans la grande ville t’a souri.

Steeve laissa flâner son regard dans la direction où son copain venait de disparaître en se disant pour lui-même : « Si tu savais à quel point je suis dans la merde. J’espère juste que la radio ne parle pas déjà de moi. » Depuis que Vlad l’avait condamné à mort, il considérait chaque seconde de son existence comme un sursis. « Aussi bien en profiter et aller me faire bronzer sur les plages des Caraïbes. Je dois juste trouver une façon de transporter les soixante-quinze mille dollars sans me faire intercepter aux douanes. »

Gustave s’installa dans le fauteuil, les mains sur sa respectable bedaine. Soudain, il tendit un doigt impérieux vers Pierre.

— Toi et ta grande gueule ! rugit-il. Tu ne pouvais pas t’empêcher de tout raconter, hein ?

— Du calme, du calme... psalmodiait Plamondon. Je ne sais même pas de quoi tu parles !

— De la conversation que tu viens d’avoir avec le sergent-détective Morin. Ce qui s’est passé avec mon escouade ne la concerne pas, maugréa Gus en lançant un regard de feu à ses deux subalternes.

— Comment peux-tu savoir ce que nous nous sommes dit ?

Pascale, passablement intimidée, avait décidé de rester stoïque et de laisser son collègue argumenter.

— Je n’ai pas terminé, ne m’interromps pas ! répliqua Gus en éludant la question. Tu n’avais pas le droit d’aller répéter les détails de notre histoire.

Cela dit, il dévisagea Pascale et lui lança :

— Excusez mon comportement, mais je ne vous connais même pas. Qui me dit que vous ne travaillez pas pour les affaires internes ? Les propos que vous avez entendus peuvent nuire considérablement à mon escouade.

Le commandant lâcha sa panse et fit craquer sa chaise lorsqu’il la fit pencher en avant, pour ensuite fixer Pascale comme un léopard fixe sa proie.

— Puis-je vous faire confiance, madame Morin, ou dois-je aller voir mes hommes pour leur dire qu’ils sont tous suspendus ?

La jeune femme prit une longue inspiration avant de répondre, ne sachant trop que dire ni ce que le commandant voulait entendre. Finalement, elle se jeta à l’eau.

— Je ne suis pas une *stool* et encore moins un agent des affaires internes. J’ai toujours eu pour devise de laisser le passé se préoccuper du passé ; alors les actes que vous et votre escouade avez commis m’importent peu. Mais ce que je veux surtout vous dire, c’est que je rêve de travailler avec votre équipe depuis que j’ai accepté un poste au Service de police de la métropole.

Côté, qui n’était pas du genre vindicatif, se leva sous le soupir de la chaise, heureuse d’être enfin libérée du poids de son hôte. Quand il sourit à ses deux collègues, eux aussi furent délivrés d’un poids.

— Heureux de vous l’entendre dire. Venez, je vais vous montrer quelque chose, finit-il par dire en se dirigeant vers une grande armoire qui se trouvait derrière lui.

— Comme vous le savez, l’édifice Dynastie Investissement a été construit par le gang des Nations-Unies. Nous sommes actuellement dans la salle où Dubhan Rorke, leur grand patron, écoutait les conversations qui se déroulaient dans le resto de la place.

Ce disant, il ouvrit l’armoire, et un système d’écoute électronique dernier cri leur apparut.

— *Oh My God !* Pourquoi avait-il ça ? demanda Plamondon qui procédait à un inventaire visuel du matériel qu’il avait sous les yeux.

— Ce n'est pas une certitude, mais nous croyons qu'avant chaque grande transaction qu'il entendait conclure avec d'autres criminels, il les faisait attendre au resto d'en bas pendant qu'il les écoutait comploter ou discuter. Et avant que vous posiez la question : les micros sont cachés dans les lampes qui sont au-dessus des tables. Et en prime, on peut tous les isoler pour écouter les conversations. Vous savez maintenant comment j'ai fait pour savoir ce que vous vous êtes dit, termina Gus sur un ton sec et ennuyé.

Sachant qu'il avait commis un impair, Pierre s'excusa, imité par Pascale. Côté resta silencieux, l'air de savourer leur malaise.

— Que voulez-vous qu'on fasse pour nous faire pardonner ? roucoula la jeune femme.

— Puisque vous voulez le savoir... Allez aux homicides, demandez l'enquêteur Mancini et dites-lui que nous avons le nom de celui qui a trucidé Robert Tremblay. Ensuite, faites-le poireauter un peu et donnez-lui le nom de Steeve Bouchard. S'il veut des détails, répondez-lui que vous n'êtes que les messagers.

— Comment ça « les messagers » ? interrogea l'enquêteur Plamondon.

— Parce que tu vas l'accompagner ! J'ai cru comprendre qu'elle parlait pour vous deux. *Team work, buddy, team work !* Et aussi longtemps que vous travaillerez sous mes ordres, votre maxime sera « ce qui se passe à l'escouade reste à l'escouade » !

CHAPITRE 14

Jerry était arrivé dans les bureaux des enquêtes spéciales et cherchait la salle où devait se trouver son partenaire pour saisir la déposition de M. Séguin, quand il aperçut enfin quelqu'un de dos, installé en face d'un ordinateur portable. Qui donc était cette personne qui occupait ce lieu réservé à son unité ?

— Excusez-moi, monsieur, lança-t-il dans le dos de l'occupant après avoir sommairement frappé sur le cadrage de la porte ouverte.

Lorsqu'il vit Jason se retourner vivement, il se dirigea vers lui en étirant un sourire.

— Jerry ? fit Jason. Salut... Ça va ?

L'enquêteur Simard s'arrêta à sa hauteur, lui ébouriffa les cheveux et répondit :

— Ça va ! Que fais-tu ici ?

— J'ai été engagé comme stagiaire par le Service de police. Je m'occupe de tout ce qui concerne l'informatique et avec la permission de Gustave, je peux même pirater des sites. Je suis super heureux de te voir !

— Je suis heureux moi aussi, mais arrête de me faire marcher... tu es bien trop jeune pour travailler dans la police !

— Tu me vexes, Jerry. Moi qui croyais que tu serais content pour moi.

— Oui, je suis content, mais très surpris... Voyons, Jason, tu n'as que seize ans ! Il y a des choses qu'on ne devrait pas voir, à ton âge, expliqua Jerry avec un sourire contrit.

— Souviens-toi que j'en ai vu et entendu des choses, comme tu dis.

Simard jeta un regard navré en direction de l'adolescent, se souvenant parfaitement de cette nuit où ils s'étaient fait enlever tous les deux. Et que dire de la tuerie qui en a découlé ! Il se demanda quel souvenir Jason gardait après avoir vu son directeur d'école se faire passer sur le corps par le véhicule de son ravisseur, et quel son bourdonnait dans ses oreilles quand il se remémorait les cris que lui-même émettait lorsque Ban le torturait. Il secoua légèrement la tête pour revenir au moment présent.

— Et pour en finir avec tes doutes, reprit Jason, sache que mon père et Gus ont insisté auprès de McCarthy pour que je sois stagiaire dans leur équipe. Avec ce qui s'est passé hier, ta suspension et le fait que vous ne pouviez accéder à l'ordinateur du pédophile, le directeur a pensé qu'il était temps de doter votre équipe d'un informaticien compétent.

— Ouais... comme c'est pratique d'être un surdoué et d'avoir un père qui est au Temple de la renommée de la NFL ; car je sais de source sûre que chaque année, Ian fournit des billets à McCarthy pour qu'il puisse assister à des parties de football.

Pendant ce temps, M. Séguin, l'homme qui avait accompagné l'enquêteur pour qu'il prenne son témoignage, était resté adossé au chambranle de la porte. Un peu las, il décida de lui rappeler sa présence.

— Hum... hum ! Excusez-moi, mais j'ai un cours à dix heures et j'aimerais bien pouvoir faire ma déposition. Quand vous m'avez demandé de vous suivre, je croyais que c'était pour cela et non pour me faire visiter la tour de bureaux de Dynastie Investissement.

— Oups ! Désolé. Prenez une chaise, je suis à vous dans une ou deux minutes, signifia Simard en pointant une des nombreuses chaises qui entouraient la table de la salle de conférence.

— Jason, peux-tu prévenir Gustave ? demanda-t-il après que l'homme se soit exécuté.

— Pas de problème, c'est moi qui coordonne tous les membres de l'escouade !

Jason communiqua aussitôt avec le commandant. Lorsque ce dernier rejoignit Jerry, ils se firent une brève accolade. Entre eux, les mots étaient souvent inutiles. L'affection sincère qui liait les deux hommes suffisait parfois à remplacer bien des discours.

Quinze minutes plus tard, le commandant et son acolyte étaient attablés dans un local adjacent, en face de Thomas Séguin. Après plus d'une demi-heure de discussion inutile, les enquêteurs commencèrent à perdre patience.

— Monsieur Séguin, il ne doit pas s'agir de la seule de vos étudiantes qui abandonne les cours sans vous avertir ou prévenir l'université, dit Côté en croisant les bras sur son ventre.

— Vous avez raison. Mais dans le cas de Mlle Bernier, c'est différent : c'est une passionnée. Tous ses professeurs ne s'expliquent pas son absence.

— Pourquoi ses parents ne sont-ils pas venus nous voir ? Pourquoi vous ? demanda Simard d'une voix rendue grinçante en raison de la frustration qu'il ressentait, se doutant que l'homme dissimulait une information importante.

— Mlle Roxanne Bernier n'a aucun parent. Ou plutôt, sa mère est morte et son père a été emprisonné pour le meurtre de celle-ci.

— Là, monsieur, j'aimerais que nous reprenions depuis le début et cette fois, n'omettez rien. À commencer par votre véritable relation avec Roxanne. Si vous voulez que l'on vous aide, arrêtez de nous prendre pour des cons ! se fâcha l'imposant commandant en frappant sur la table pour signifier le sérieux de sa demande.

— Je vous ai dit tout ce que je sais, se défendit le professeur avec la triste impression que sa vie s'arrêterait peut-être là. Je dois vous quitter maintenant, car j'ai un cours qui débute bientôt. Allez-vous entreprendre des recherches ?

— *Il vous cache des choses... Donne-le-moi et je le suspends par les pieds en haut de la tour. Tu peux être sûr qu'il va vider son sac !* cria Capitaine America en jonglant avec son bouclier.

Jerry évita de répondre à son ami imaginaire ; il avait lui aussi reconnu l'expression de celui qui veut que vous deviniez ce qu'il a en tête pour ne pas être obligé de le dire : le client était prêt à parler. D'un air las, il regarda par la fenêtre et remarqua les nuages d'un blanc parfait qui moutonnaient dans un ciel bleu pâle. Le soleil ne pointerait sans doute pas son nez encore aujourd'hui. Bien que son regard fût dirigé vers le stationnement extérieur, il ne remarqua pas que Vladimir Azarov, son nouvel ange gardien, était en train d'installer un GPS sous le siège de son véhicule. S'il n'en vit rien, c'était sûrement dû au fait qu'il se trouvait tout en haut de la tour.

— Non, nous n'avons pas assez d'éléments. Une étudiante qui ne se présente pas en cours, trop peu pour nous ! Surtout après cinq mois... Et s'il lui était arrivé malheur, dites-vous bien que votre refus de nous dire la pure vérité en serait la cause, dit-il avec un calme à donner la chair de poule.

— D'accord, je vais tout vous dévoiler. Mais avant, je dois communiquer avec l'université pour justifier mon absence. Est-ce que je pourrais avoir un thé ?

— Aucun problème, je vais vous chercher ça illico presto, consentit Gus. Je t'en apporte un aussi, Jerry. En même temps, j'en profiterai pour voir où en sont rendus les préparatifs pour la conférence de presse.

Un quart d'heure plus tard, Thomas commença enfin à déballer son sac.

— J'ai rencontré Roxanne pour la première fois il y a deux ans. J'étais allé me promener, une nuit, du côté de la ruelle des entrepôts pour trouver l'inspiration. Arrivé à ladite ruelle, j'ai eu l'idée de la traverser.

Il avait soudainement laissé tomber le « Mlle Bernier ».

— Wow ! Vous étiez fou ! À l'époque, la ruelle était l'endroit le plus dangereux de la ville, surtout le soir ! le coupa Gustave.

— Oui, je le savais, mais je me disais que ça me donnerait sûrement l'idée de génie dont j'avais besoin pour réaliser une de mes sculptures. J'avais l'impression de m'enfoncer dans des entrailles inconnues et secrètes. Une inspiration *dark*, voilà qui ferait changement. Je sentais le mal imprégné dans le moindre racoin. Je ne vous raconte pas la peur viscérale que j'ai ressentie quand j'ai aperçu, sortant de nulle part, un étron humain armé d'un long couteau. Je voulais de l'inspiration ; j'allais être servi ! L'homme s'est lancé sur moi, les yeux injectés de sang. J'ai reçu le couteau sur ma cuisse gauche... c'est pour cette raison que je me déplace maintenant avec une canne.

Instinctivement, Gustave toucha sa jambe éclopée. Lui et Jerry, sans même se regarder, gardèrent le silence pour inciter l'homme à continuer. Celui-ci affichait maintenant un regard vide, comme s'il était perdu dans ses souvenirs.

— J'ai essayé de négocier, mais l'homme était imperméable à toute raison. Il se préparait pour un nouvel assaut, quand, sortie des abysses de la ruelle, elle est apparue comme une amazone avec sa chevelure de feu. Armée d'une planche avec des clous à son bout, Roxanne s'est placée entre le déchet et moi. La charogne a alors levé les bras en signe de reddition, puis s'est retirée dans l'ombre. Ensuite, Roxanne m'a aidé à quitter la ruelle sans encombre. Pour être bref, elle n'avait pas d'endroit où vivre. Je l'ai donc invitée à venir chez moi et finalement, on a fini par se fréquenter. Comme elle peint et qu'elle a beaucoup de talent, j'ai poussé sa candidature auprès de l'université pour qu'elle puisse y étudier. Pour sauver les apparences, elle a pris un appartement sur le campus, car si le doyen venait à apprendre ce que j'ai fait, je perdrais mon emploi.

— OK, maintenant les choses sont claires ; mais attendre cinq mois avant de signaler la disparition de

vosre copine, ce n'est pas un peu long ? demanda Simard d'un ton froid et incolore.

Le professeur reçut le commentaire comme un coup de poignard. Du coup, ses frêles épaules se mirent à tressauter, et de légers sanglots se firent entendre. Rien ne fut dit. Les enquêteurs observèrent l'homme pour voir s'il se jouait d'eux. Puis, ils échangèrent un regard pour confirmer qu'ils en arrivaient à la même conclusion : Séguin ressentait vraiment de la douleur.

— Dès que vous serez prêt, vous répondrez à ma question, monsieur Séguin, le nargua Jerry, autant pour jouer le méchant que pour lui signifier qu'il aurait dû dire la vérité dès le départ.

— *Si tu me laissais le suspendre par les pieds, tout serait déjà terminé. Écoute-moi quand je te parle !* cria Capitaine America en sautant à pieds joints sur le bureau.

— Je travaille là, fiche-moi la paix ! répliqua Simard.

— Pardon ? fit Thomas en regardant les deux enquêteurs à tour de rôle en se demandant s'il avait bien fait de venir.

— Répondez simplement à la foutue question ! ragea presque Jerry, frustré de s'être laissé aller à parler à voix haute à son tourmenteur cérébral.

— D'accord. Roxanne m'avait dit qu'elle avait besoin de réfléchir au sujet de notre couple, parce qu'elle voulait qu'on cesse de se cacher et que je dévoile à tous que je l'aimais. La première semaine, je ne me suis donc pas inquiété. Je lui envoyais des textos, mais elle n'y répondait pas. Puis, je me suis fait à l'idée qu'elle avait rencontré quelqu'un d'autre et qu'elle était trop lâche pour me le dire, même si ça ne lui ressemblait pas.

— Un instant, l'interrompit Gus. Qu'est-ce qui ne lui ressemblait pas... partir avec un autre ?

— Non, d'agir comme une lâche. Non seulement la Roxanne que je connais serait venue me le dire, mais elle m'aurait traité de poule mouillée d'avoir refusé d'officialiser notre relation.

Une larme descendit lentement sur sa joue, avant de tomber dans sa tasse de thé qu'il n'avait pas encore touchée.

— Et pourquoi venir nous voir maintenant ?

— Hier soir, je déambulais dans les quartiers historiques. Nous aimions bien nous promener dans ces endroits. Puis, en m'arrêtant devant une galerie d'art, je me suis senti attiré... Comme le chant des sirènes qui séduisait les navigateurs qui charmés par les accents magiques de leur chant, perdaient le sens de l'orientation et fracassaient leurs bateaux sur les récifs pour...

— OK ! l'interrompit le commandant Côté qui commençait à perdre patience. On a bien compris que vous n'avez pas pu résister à l'envie d'entrer dans la boutique.

— Galerie d'art, et non pas boutique.

— On s'en fout, monsieur Séguin !

Cette fois, ce fut Jerry qui s'impatienta. Il prit une gorgée de thé et émit un son qui, traduit de façon approximative, signifiait « venez-en au fait ! »

— *Il est lourd, ce mec ! Imagine-toi en train d'assister à un de ses cours de sculpture.*

Alors qu'il voyait Capitaine America rire de sa propre blague en tapant sur son bouclier avec la canne de Séguin, Jerry le dévisageait en se disant que cette fois, il perdait vraiment la tête et que le retour en arrière n'était plus possible. Pourtant, après quelques secondes à contempler son hallucination en train de lui décocher un clin d'œil, il se sentit plus détendu. La voix de Thomas le sortit de sa vision.

— Effectivement, je suis entré et j'y ai vu au moins cinq tableaux de Roxanne ; mais comme aucun ne portait sa signature, je suis tombé des nues.

Malgré l'air abattu de Séguin, Simard se mit à le bombarder de questions.

— Êtes-vous sûr qu'il s'agissait bien de ses œuvres ? Pourquoi n'admettez-vous pas le fait qu'elle vous a quitté et qu'elle a déniché une boutique qui a trouvé ses peintures assez belles pour être exposées ? Pourquoi êtes-vous venu nous faire perdre notre temps ?

— Jerry, calme-toi ! ordonna Gustave en levant la main pour qu'il cesse de parler. Continuez, Thomas. La vraie question est la suivante : pourquoi êtes-vous assis en face de nous, en train de pleurer ? Aidez-nous à vous aider.

Il l'avait appelé par son prénom pour gagner sa confiance, créer ce lien indispensable à l'ouverture totale.

— Ce sont ses tableaux, j'en suis sûr, balbutia le professeur. J'ai aussi vu des gouaches sur carton signées par le même peintre. Toutefois, j'ai reconnu la signature particulière d'un de mes anciens étudiants en sculpture qui a déménagé à Londres pour suivre les cours d'un éminent professeur spécialisé en gouache. Il signe avec une rose rose dont la tige comporte trois feuilles : l'une est en forme de J, et une autre en forme

de S. Il les dissimule dans chacune de ses œuvres. Il me disait tout le temps que s'il avait un jour une petite fille, il l'appellerait Rose. C'était devenu un *running gag* entre nous : il me mettait toujours au défi de trouver sa signature cachée. Alors hier soir, dès que je suis rentré chez moi, j'ai appelé à Londres afin de m'entretenir avec lui et connaître le nom de son agent. Par la même occasion, j'espérais apprendre où était Roxanne et savoir pourquoi elle avait rompu. Mais je suis tombé sur...

— Vous êtes tombé sur sa belle-mère, l'interrompt Gus.

— Comment le savez-vous ? questionna Thomas avec le regard ahuri.

— Votre ancien élève se nommerait-il Jean-Samuel Prust, par hasard ?

— Oui ! répondit le professeur qui ne comprenait plus rien à rien. Mais je répète ma question : comment le savez-vous ?

— Parce qu'il a disparu lui aussi. Depuis cinq mois déjà. L'année dernière, Roxanne aurait-elle reçu une invitation pour assister à un colloque sur l'art ?

— Oui, tout comme moi. Le colloque en question traitait des peintres du 20^e siècle et se tenait à l'hôtel Riopelle. Les organisateurs voulaient que j'anime une conférence sur l'influence des peintres sur la sculpture moderne. À ma grande joie, Roxanne avait également été conviée par... Je ne sais pas par qui. En plus, on lui offrait un forfait tout inclus !

Oubliant complètement le professeur, Gustave s'adressa à Jerry.

— C'est gros en batince ! C'est la quatrième étudiante qui disparaît après avoir été invitée à ce colloque. Je dois communiquer avec les autres. Viens, Jerry, je te fais un topo complet et ensuite, tu termineras avec monsieur Séguin.

Cela dit, Gus s'appuya sur la table pour s'aider à se lever, ce qu'il fit de peine et de misère. Jerry lui jeta à peine un regard, habitué qu'il était de le voir se démener comme un diable dans l'eau bénite chaque fois qu'il s'extirpait d'une chaise. Thomas, par contre, ne pouvait détacher ses yeux du commandant, surpris de l'effort que le simple fait de se lever semblait lui demander. Finalement, il se dit qu'il préférerait sa jambe folle à celle complètement éclopée du commandant. Sortant de sa torpeur avant que les enquêteurs quittent la pièce, il les interpella.

— Eh...

Dès qu'il obtint leur attention, il fit une pause et les regarda longuement dans les yeux. Puis, d'une voix sourde et sans appel, il les implora :

— Trouvez-la, pour l'amour de Dieu... Trouvez-la !

CHAPITRE 15

Au petit village de St-Elzéar, situé à deux cents kilomètres de la grande métropole, Jérôme Pitt, champion du monde des livreurs de journaux (si une telle compétition existait), s'apprêtait à quitter la maison quand il cria en direction de la salle de bain.

— Maman ? Après mon examen, j'aimerais pouvoir aller pêcher avec Bigras !

— D'accord ! Et je t'ai déjà dit de le nommer par son prénom !

— Voyons, m'man... je suis sûr qu'il préfère que je l'appelle Bigras plutôt que « Gras-double » comme l'appellent ses autres supposés amis.

— Je ne suis pas la mère des autres.

La mère sembla réfléchir un moment, puis demanda :

— Et toi, comment tu te fais apostropher par tes camarades de classe ?

Jérôme garda le silence, toussota et baissa les yeux pour cacher sa gêne.

— Réponds-moi, Jérôme Pitt !

— Ils me crient Pit Pit Pit en agitant leurs bras comme si c'étaient des ailes d'oiseau, ou simplement Pitt la p'tite bite, finit par lâcher le garçon sous le regard triste de sa mère.

Les jeunes avaient toujours eu le don de se montrer cruels entre eux. Elle entendait intervenir, mais avant, elle aborderait le sujet avec son mari. Elle sauta donc du coq à l'âne, au grand soulagement de son fils.

— N'oublie pas de mettre ta veste de flottaison si tu prends le canot, et reviens avant l'heure du souper, car tu dois étudier pour ton examen de chimie. Ton repas sera dans le réfrigérateur, tu n'auras qu'à le faire réchauffer. Ton père et moi sommes du quart de soir cette semaine. Surtout, n'ouvre à personne.

— OK, bye, bye !

— Eh ! Tu n'oublies pas quelque chose ? lui lança sa mère en lui présentant sa joue.

Jérôme s'approcha à contrecœur, sachant très bien qu'il ne pourrait s'en sortir, et fit une bise sonore comme les aimait sa maman.

— Merci, mon chou. Bonne journée !

À quelques kilomètres du village, dans les entrailles de l'île des Saules

— C'est tellement humide ! J'en peux plus !

Les autres regardèrent Jacques se plaindre pour la centième fois. Ils étaient tous en nage, accablés par la chaleur qui envahissait l'alvéole. Depuis près de deux heures, ils s'étaient rendu compte que l'eau et la climatisation avaient été coupées et que leur chien de garde ne répondait plus aux messages qu'ils laissaient sur le répondeur.

— Bon, c'est officiel... je crois que nous sommes victimes de représailles suite à notre petite rébellion, conclut Alex. On peut certainement dire adieu à nos promenades au grand air. Ça fait chier !

— Oui, on s'en doute. La seule chose qu'on puisse faire est d'attendre que Jock, ou un des fiers-à-bras qui travaillent pour ce fou d'Édouard, vienne nous parler... Si on est chanceux, ce sera peut-être le maître en personne qui viendra nous réprimander ! répliqua Tanya en s'emparant de la manette du téléviseur pour essayer de trouver un canal de musique.

— Il y a au moins un avantage au manque d'air conditionné, releva Sophie.

— Ah oui, lequel ? lui demandèrent en chœur ses compagnons d'infortune.

— Le son va sûrement mieux se propager par le conduit. Alors, pendant la prochaine heure, je serai dans la salle de bain pour crier dans la trappe d'aération.

Cela dit, elle disparut derrière la porte des toilettes et se mit à hurler.

— Elle n'est vraiment pas folle, la petite. Je suis le *next* pour sortir ma voix de ténor, claironna J.-S.

Trente mètres au-dessus de leurs têtes, Henri, le majordome, se trouvait dans la cave à vin du manoir, accroupi devant la tablette du bas de l'étagère réservée aux Bordeaux.

— Henri, que faites-vous ici ?

La voix de Fil ayant résonné comme un tonnerre, le pauvre homme faillit laisser tomber la bouteille qu'il venait de saisir. Jock avait permis au gardien des abeilles de rester dans la cave à vin afin d'échapper à la chaleur et à l'humidité qui régnaient à l'intérieur des alvéoles.

— Mon Dieu, Filippo, vous m'avez fait une de ces peurs ! Je ne savais même pas que vous étiez au manoir ou dans un des bâtiments annexes. Je ne vous ai pas vu hier.

Affichant une mine sombre, l'Italien le coupa tout en ouvrant son émetteur-récepteur pour signifier à

Ban qu'il y avait un problème au niveau du passage secret.

— Répondez à ma question ! Que faites-vous dans le cellier ? M. Léonard vous a pourtant bien demandé de ne plus mettre les pieds ici.

— Je sais, mais monsieur vient de quitter le manoir avec Jock et je voulais une bonne bouteille pour le repas qu'Yvette lui préparera pour son retour. Je suis employé par la famille Léonard depuis plus de quarante ans. Quand Marcus est décédé, j'ai décidé de suivre son neveu ici pour perpétuer la tradition et j'entends le servir de la même façon dont j'ai servi son oncle ! Alors, ne me dites pas ce que je dois faire. De plus, ça ne vous regarde pas ! Donc je le répète, ne me dites pas ce que je dois faire ! Au fait, comment savez-vous ce que monsieur me demande ? clama la vieille voix sèche du majordome.

Tandis que le vieil homme s'appuyait sur le rayonnage pour s'aider à se relever, ses genoux craquèrent sous l'effort. Il y eut d'abord un grincement et ensuite, l'étagère roula de quelques centimètres sur le côté, juste assez pour faire pénétrer un rayon de lumière qui laissait voir clairement un passage. Auréolé de la lumière du corridor, Henri, le front en sueur et haletant fortement, se disait que rien ne pouvait lui arriver. Pourtant, sans même qu'il ait à réfléchir, une petite voix intérieure lui disait que quelque chose clochait et que ce n'était pas bon pour lui. Il régnait dans le cellier un calme d'intérieur de cercueil. Pendant un court moment, il fixa la bouteille comme s'il y cherchait l'inspiration. Puis, quand il leva les yeux, ce fut pour voir le Japonais Ban Sasaki dans toute sa puissance pointer un doigt réprobateur en direction de son crâne garni de cheveux blancs.

— Pourquoi les gens n'écoutent-ils pas ce qu'on leur dit ? Allez, suivez-moi, ordonna Sasaki de sa voix douce. Merci de m'avoir averti, Filippo. Je crois bien que je vais dire à Jock que tu as compris le message et que nous pouvons maintenant te faire confiance et former à nouveau une bonne équipe. Car sans toi, va savoir ce que ce vieux débris aurait découvert.

Filippo le remercia à son tour d'un signe de tête, en se demandant s'il pouvait vraiment le croire. Car tout comme lui, Ban provenait d'un milieu où les règles sont flexibles ; dans ce monde, les gens ont le regard fuyant et tiennent un double langage.

À la tour, le commandant Côté avait fait convoquer toutes les troupes pour une mise au point rapide.

— Écoutez-moi tous ! Nous avons une autre disparition qui pourrait avoir un lien avec les autres et celle-ci est sans aucun doute survenue sur notre territoire. J'ai communiqué avec nos collègues de LAPD et ceux-ci nous feront parvenir le dossier de Mlle Tanya Moreau.

La stupéfaction pouvait se lire sur les visages de ses collègues qui se mirent tous à spéculer. Lorsque Gus leva une main impatiente pour les interrompre, le silence se fit aussitôt.

— Le directeur McCarthy et le commandant Sauvageau sont déjà au courant et au moment où on se parle, ils essaient de trouver un juge pour signer les mandats requis, dont un pour obliger l'hôtel à nous fournir la liste des clients qui avaient une chambre lors du colloque de l'année dernière. Là-bas, il nous faudra également saisir toutes les bandes de surveillance, en croisant les doigts pour que leurs caméras enregistrent véritablement et qu'elles ne servent pas uniquement à dissuader les trouble-fête. Mais avec un an de retard, je doute que nous puissions en tirer quoi que ce soit ; depuis le temps, les bandes ont certainement été effacées. Nos chefs demanderont aussi un mandat visant à nous permettre d'obtenir le nom de tous les conférenciers et de toutes les personnes qui ont assisté au colloque. Finalement, un troisième mandat sera délivré afin que l'appartement de Mlle Bernier puisse être fouillé, car à ce qu'il paraît, elle demeurait sur le campus.

— Pas besoin de mandat pour le logement de Roxanne. M. Séguin possède le double de sa clé et m'a signé une procuration pour que nous puissions le passer au peigne fin, signala Jerry. J'aimerais y aller avant Georges pour m'imprégner de la personnalité de Mlle Bernier. Je te jure que je ne vais toucher à rien, continuait-il avec des yeux aussi implorants que le chat botté du film *Shrek*.

— Séguin avait une clé pendant tout ce temps et il n'est jamais allé voir par lui-même ?

— Non, il avait peur de se faire remarquer par les gardiens. Cet homme a compris bien trop tard que l'amour doit passer avant tout, répliqua Jerry.

— *Si seulement tu mettais en pratique ce que tu dis*, lui lança Capitaine America en reluquant les courbes de Pascale.

Jerry l'ignora. Seuls ses yeux trahissaient son angoisse de voir ainsi des images presque réelles de son super-héros. Il devait faire un immense effort de concentration pour ne rien laisser paraître.

— Excusez-moi, mais qui est Séguin ? intervint Nicolas.

— Vous recevrez plus tard le rapport de l'interrogatoire que nous venons de mener ; ça devrait certainement répondre à vos questions. Pour l'instant, je délègue et on essaie d'avancer.

Il avait parlé de façon calme, mais autoritaire, pour que tous comprennent qu'il n'y avait plus un moment à perdre et que c'était lui qui prenait les décisions. Il se retourna en direction de son bras droit et dit :

— C'est bon, Jerry ! Tu peux aller à l'appartement. Mais apporte des gants de latex ; Georges, son équipe et moi serons plus tranquilles ainsi.

— Merci, commandant ! lança Simard.

Il se retourna ensuite vers le chef de l'équipe technique pour lui dire :

— Ne t'inquiète pas, Delorme, je vais faire tellement attention que tu ne sauras même pas que je suis passé par là !

Puis il lui fit un clin d'œil, sachant parfaitement que Georges détestait que les enquêteurs se rendent sur les scènes de crime avant lui et ses hommes. « Ils n'ont pas l'air de comprendre que le simple fait de pénétrer sur les lieux d'un crime avant les techniciens risque de contaminer les lieux et de détruire des indices cruciaux », pensa le spécialiste.

— Revenons à nos moutons, fit Gus. Le directeur McCarthy et le commandant Sauvageau prennent cette affaire très au sérieux. Quatre personnes ont disparu au cours de la même journée, quatre personnes très talentueuses qui étudient en art et qui ont toutes reçu une invitation pour assister à ce foutu colloque. C'est pour cette raison que nous devons d'abord déterminer s'il n'y a pas eu d'autres enlèvements du même acabit. Une chose est sûre, l'une des clés de notre problème se trouve devant nos yeux, c'est-à-dire dans les rapports que nos confrères d'autres corps policiers ont rédigés à la suite de leur propre enquête. Nick, je vais avoir besoin de toi et d'un de tes déguisements pour effectuer une petite visite dans une galerie d'art. Je te donne les détails tout à l'heure. Vous aurez certainement remarqué que je n'ai pas utilisé le terme « victime » une seule fois, car ces jeunes ont des noms et nous allons prendre cette enquête de façon personnelle. Il n'est aucunement question qu'une bande de salauds détruise la vie de jeunes innocents. Ensemble, nous avons vidé la métropole des gangs de rue. Ensemble, nous avons nettoyé la ruelle des entrepôts. Alors ensemble, nous allons retrouver Jean-Samuel, Tanya, Sophie et Roxanne, ou nous ne sommes pas dignes de faire partie de l'équipe des enquêtes spéciales !

On se serait cru à un discours de motivation précédant un match de football. Il ne manquait que la foule, les *pom pom girls* et le fameux *Have fun !* Tout aurait été parfait si Gus ne s'était pas levé pour donner un grand coup de poing sur la table en criant :

— Tabarouette de batince, on va virer la ville à l'envers s'il le faut !

Sidérés, les membres de l'escouade, ainsi que Pascale et Pierre, regardèrent le mastodonte. Puis, tel un signal de départ, Gabriel éclata de son rire si particulier, non sans entraîner les autres à sa suite. Après quelques secondes d'hilarité bien sentie, Jerry demanda :

— C'était quoi le « tabarouette » et le « batince » ?

Avant que Côté puisse répondre, Plamondon sauta sur l'occasion pour le faire à sa place.

— Ça, mon Jerry, ça veut dire que Gabriel sera « mononcle » et que toi tu seras sûrement parrain, car la biche de ton grand ami est enceinte. Et ce n'est pas tout, elle lui a fait promettre d'arrêter de blasphémer !

Ce disant, il avait l'œil taquin, fier d'être le messie annonçant la bonne nouvelle. Pendant cinq bonnes minutes, ce fut la cohue ; les félicitations fusèrent et des accolades viriles s'échangèrent. Cela fait, le commandant leur demanda encore quelques instants d'attention.

— Dès qu'on aura le OK pour les mandats, Ian les fera exécuter avec l'aide des patrouilleurs. Avec tes deux mètres quinze, je ne crois pas qu'on va t'opposer beaucoup de résistance avant de te remettre tous les documents réclamés. Gab, si nous obtenons des images vidéo, tu sautes dessus et tu les visionnes. Morin, tu vas annuler la conférence de presse. Fais croire aux médias qu'on attend des confirmations de renseignements et que dès qu'on les aura, on communiquera avec eux. Georges, tu vas te rendre directement à l'appartement de Roxanne en compagnie de tes hommes. Jerry t'ouvrira la porte ; analyse la moindre poussière. Jason, prends les numéros de cellulaire des personnes disparues et communique avec leur fournisseur de services de télécommunications pour obtenir le relevé de leurs derniers appels. S'ils refusent de collaborer, tu n'auras qu'à pirater les comptes, car je n'ai pas le temps d'attendre d'autres mandats. Le reste de l'équipe, on se met au travail le plus tôt possible pour contacter toutes les personnes qui se retrouveront sur la liste que l'hôtel nous remettra. Pour nous aider, on pourra compter sur M. Thomas Séguin qui se trouve dans l'autre pièce, en

compagnie de Paul. Il pourra dès maintenant nous fournir quelques noms puisqu'il était l'un des conférenciers. Il y a aussi Émilie qui peut faire quelques appels si le besoin se fait sentir. Jerry, tout de suite après ta visite éclair à l'appartement du campus, tu iras dans la rue pour interroger nos indics. Nick... quand Séguin en aura fini avec sa liste, tu iras avec lui. Il te montrera une galerie d'art ; je veux tout savoir sur les tableaux qui y sont exposés. Il me faut aussi le nom du propriétaire de la boutique. Ah oui... J'oubliais... Prends discrètement des photos des toiles. Le professeur nous apportera des esquisses de Roxanne et nous pourrons ainsi les comparer. Nous demanderons aux parents de Sophie et à la fiancée de Prust de vérifier les œuvres pour voir s'ils ne remarqueraient pas une certaine similitude avec les créations de leur disparu. Il y a des questions ?

Devant l'absence de réponses, Gustave claqua des mains et lança :

— Allez, tout le monde, à l'ouvrage !

L'action ! Enfin ce pour quoi tous ceux qui étaient réunis dans cette pièce étaient nés.

— Salut, la gang ! Je m'en vais voir si le soleil veut montrer le bout de son nez. Eh, Gus ! Je ne crois pas que nos indics sont fêrus d'art. Ah ! Ah ! Ah !

Voyant que sa blague n'avait pas produit l'effet escompté, Simard disparut dans le somptueux corridor de la tour. Au même moment, Pascale s'approcha discrètement du bedonnant commandant pour l'inviter à la rejoindre dans le couloir. Arrivée sur le seuil de la porte, elle remarqua un homme arborant une barbe de trois jours et des cheveux en broussaille. Mais ce qui frappait surtout, c'était l'odeur de café froid et de nicotine qui émanait de ses vêtements. Elle vint pour lui demander si elle pouvait l'aider, lorsque Gus la fit taire d'un geste de la main avant de la laisser aussi bouche bée qu'une vulgaire poupée gonflable.

— Ça va, je m'occupe de lui. Viens... allons plus loin pour éviter les indiscretions et ensuite, tu files annuler le point de presse.

Comme la voix de son supérieur avait sonné avec autorité, Pascal obéit, mais avec une pointe de frustration. Et c'est avec un ton faussement enjoué pour dissimuler cette dernière qu'elle demanda :

— J'aimerais savoir... Après l'annulation de la conférence de presse, qu'est-ce que je fais ? Maintenant que Jerry est revenu, est-ce que je fais encore partie de l'escouade ?

— Bien sûr, tu seras mon assistante. Tu me suivras comme un chien de poche.

— M... mais, vous avez l'enquêteur Simard, bafouilla Pascale.

— Jerry est capable de mener sa barque seul et puisqu'il revient d'une suspension, même si elle a été très courte, j'aime autant lui donner du lousse pour qu'il ne croie pas que j'ai perdu confiance en lui.

Morin demeura interdite. « Assister un enquêteur de la trempe de Gustave Côté, c'est toute une chance ! Voilà enfin le moment que j'attendais pour mousser mon avenir au sein des forces de police. J'ai bien fait de garder mon calme. Peut-être qu'en raison de sa suspension, Simard s'est mis son commandant à dos ? », pensa-t-elle. Comme si Côté avait lu dans ses pensées, il prit la peine de préciser :

— Ne te fais surtout pas d'illusions ! Jerry sera toujours mon partenaire, et ce, jusqu'au moment de ma retraite, ce qui n'est pas près d'arriver.

Ce disant, il lui fit signe du revers de la main pour lui signifier qu'elle pouvait aller s'acquitter de sa tâche.

Gus et l'homme à l'odeur de cigarette regardèrent les courbes séduisantes du sergent-détective s'évanouir petit à petit devant leurs yeux.

— OK, la fouine, qu'est-ce que tu fous ici ? questionna Gustave sans même saluer le journaliste. La conférence a lieu dans le local situé à l'entrée principale, près du resto de la place.

— Je sais, commandant Côté, mais je me suis dit que monter directement à la source serait plus profitable.

— Est-ce que j'ai l'air d'un gars qui travaille aux communications ?

— Moi, je n'ai pas l'air d'un crayon et pourtant, je suis bien journaliste !

— Tabarouette que t'es con, Jodoin ! Exactement comme ton père.

— Justement, au nom de votre amitié, vous pourriez me donner un scoop !

— Oui, tu as raison. Je vais te donner le même scoop que j'ai donné à ton père à l'époque : la cigarette tue. Contrairement à lui, j'espère de tout cœur que tu feras meilleur usage de cet avertissement.

Le commandant sourit, fit un pas de côté pour pouvoir passer et marcha jusqu'à son bureau. Avant d'entrer dans celui-ci, il héla le journaliste qui n'avait pas encore bougé.

— Eh, Junior ! Aussitôt que j'ai une information privilégiée, je communique avec toi. Au nom de l'amitié que j'ai eue pour ton père.

CHAPITRE 16

Le soleil n'avait aucun éclat et la brise légèrement rafraîchie par l'ombre des arbres apportait une promesse de pluie. Malgré tout, Jérôme accosta son canot à son endroit habituel, en espérant qu'un orage ne viendrait pas mettre fin à son activité favorite. Il n'avait mis qu'une heure et quart pour faire son examen. Ensuite, il était parti aussitôt pour son lieu de pêche préféré, après avoir mis une note sur le casier de Rémi pour lui demander de le rejoindre. Son matériel de pêche sorti, il tendit l'oreille pour écouter le moindre son qui lui apparaîtrait suspect. Il n'était pas revenu à la crique depuis ses cauchemars. Des milliers de pensées lui tourbillonnaient dans l'esprit. « Et si mon mauvais rêve était une prémonition et que les murmures que j'ai entendus étaient les vrais cris de personnes mortes sur cette île ? Et si l'ombre qui me poursuivait était bien réelle ? » Le ciel gronda, ce qui le délogea de ses horribles réflexions. Il leva les yeux et aperçut des nuages menaçants teinter le ciel d'un gris argenté. « Vite, je dois jeter ma ligne à l'eau pour profiter un peu de ma journée », pensa-t-il.

Dans les profondeurs de l'île des Saules, Henri fut conduit dans la prison de son employeur en attendant le retour de celui-ci. Les abeilles se collèrent contre la vitre blindée pour voir passer Filippo et Ban avec le vieil homme qui, les yeux embués, ne les remarqua même pas. Immédiatement, les artistes se mirent à se poser des questions.

— Vous croyez que c'est un autre peintre prometteur ?

— Non, il est bien trop vieux... C'est sans doute un professeur.

— Peut-être qu'ils ont enlevé un peintre célèbre, cette fois ?

Sophie, qui venait tout juste de sortir de la salle de bain pour demander à J.-S. de prendre la relève pour crier dans le conduit de ventilation, vint à son tour se coller le nez contre la vitre.

— Si je me fie à son habillement, ce grand-père est un majordome ou quelque chose qui s'y apparente, crut deviner la surdouée. Regardez... ils le font entrer dans la cellule de Jacques.

— Ah ! Moi, je dirais alors que c'est un prof de savoir-vivre ! lança Roxanne avec un sourire espiègle.

Jacques cracha une soupe de mots indigestes sous une pluie de rires et s'arrêta subitement lorsque Fil donna un coup de poing sur la vitre en les apostrophant :

— Je vois que vous vous amusez bien. Or, dans quelques heures, lorsque l'humidité sera à son comble et que vous mourrez de soif, on verra bien qui rira encore.

Puis le chien de garde disparut en direction des escaliers, suivi du Japonais qui leur envoya un bec de la main.

— Vous dire que je le déteste serait une litote. Je le hais ! s'exclama Jean-Samuel. Pour le vieux, on saura bien assez vite. Moi, je pars crier dans la trappe.

Seul dans l'alvéole, Henri ferma les yeux et se tapit sur lui-même, rempli d'incompréhension et de peur.

Bien installé chez Mikhaïl Lojikov, le fameux faussaire que son ami Freddy lui avait recommandé, Steeve attendait ses faux papiers. Pour accélérer le processus, il lui avait remis la coquette somme de dix mille dollars. Il entendait ensuite ouvrir des comptes bancaires dans quatre institutions financières différentes et déposerait dans chacune une somme de quinze mille dollars, sachant pertinemment qu'il lui serait impossible de fuir le pays avec une trop grosse somme d'argent sur lui. Quand tout serait terminé, il disparaîtrait sous les tropiques et se ferait transférer l'argent petit à petit. Il frémit à cette dernière réflexion : « J'ai juste à me croiser les doigts pour que les faux papiers soient parfaits et surtout, pour que Vladimir ou la police ne m'intercepte pas avant mon départ. »

Vlad regarda son « colis » sortir de la tour de bureaux Dynastie Investissement et s'installer derrière le volant de sa Lincoln MKZ. Le Russe alluma le signal de son GPS, mais Jerry ne semblait pas vouloir quitter le stationnement. Il prit donc ses longues-vues pour mieux voir ce qu'il faisait. L'enquêteur avait sorti son cellulaire. « Être patient, voilà le secret des bons pisteurs... ou protecteurs, dans mon cas », se répéta l'ange gardien.

Un air de jazz envahit son habitacle ; c'était la mélodie de son cellulaire.

— *Suka !* hurla-t-il.

C'était Simard qui l'appelait ; il devait l'avoir remarqué et du coup, il communiquait avec lui pour savoir ce qu'il faisait là, en face de la tour, à l'observer avec des longues-vues.

— Salut, Vlad ! C'est l'amoureux favori de ta patronne à l'appareil... en espérant qu'elle n'a que moi ! blagua Jerry aussitôt que l'autre eut décroché.

Il essayait de rabibocher leur relation, ayant encore en mémoire les menaces que le Russe lui avait adressées lors de leur dernière rencontre.

— Jerry ! Quoi de neuf ? Jill vient de m'appeler pour me dire que tu reprenais du service. Une seule journée de suspension, ça doit être un nouveau record !

Certain qu'il s'était fait surprendre, Azarov n'arrêtait pas de parler tellement il était mal à l'aise.

— Je suis tellement content pour toi ! Comment va le gros ?

— Eh ! Oh ! Laisse-moi placer un mot !

— Tu as raison. Pourquoi m'appelles-tu ?

— J'ai un service à te demander

En entendant cela, Vladimir respira d'aise. Finalement, Simard ne l'avait pas repéré.

— Mais avant, comment va ta blessure ? Jill m'a dit qu'elle t'avait mis en congé pour te permettre de récupérer un peu de ta blessure. Et même si tu joues au dur, je sais que la mort de Bob t'a affecté, comme nous tous. Est-ce que tu gères ou tu as besoin de parler ?

— *Tu es gentil de t'informer comme ça. Peut-être qu'il ne te fourrera plus son Magnum dans les côtes,* lança Capitaine America pendant qu'il astiquait son bouclier avec le manteau de Jerry.

Jerry ravala son fiel sans se donner la peine de lui répondre. Heureusement, la voix du Russe le ramena à la réalité.

— Ma blessure est un peu raide, mais j'ai déjà connu pire. Et dis-toi bien que je ne joue pas au dur, je suis un dur. Ah ! Ah ! Ah !

Il y eut un malaise, même si les deux hommes se trouvaient à plusieurs mètres de distance l'un de l'autre, confortablement assis dans leur auto respective. Ne voulant pas parler de la douleur causée par la perte de son ami, Vladimir répéta donc sa question :

— Maintenant, éclaire ma lanterne... c'est quoi le service dont tu m'as parlé ?

Respectant le choix de son ami, Jerry n'insista pas. Néanmoins, il se promit d'être là pour lui en cas de besoin.

— Pourrais-tu communiquer avec toute ta bande de vauriens, question de vérifier si quelqu'un n'aurait pas eu vent d'enlèvements d'étudiants en art ?

— Tu sais bien que je ne fréquente que de bonnes personnes ! La preuve : tu fais partie de mes amis.

— Arrête de dire n'importe quoi ! Comme ma tendre mère dirait : « La vraie vérité est dure à discerner, alors que le mensonge, lui, nous saute en plein visage », récita Jerry sur un ton de reproche.

— Allons, mon ami, calme-toi ! Si les autres nous connaissaient mieux qu'on se connaît soi-même, que deviendrait-on ? Ne t'inquiète pas, je vais faire quelques appels. Je commence à l'instant.

Puis le Russe raccrocha la ligne sans même un au revoir. De son côté, Jerry laissa tomber son cellulaire sur le siège du passager, démarra sur les chapeaux de roues et prit la direction de l'Université des arts, au son de la musique de son groupe favori : Maroon 5. Il aurait aimé dire à Vlad qu'il n'avait pas touché à la coke aujourd'hui ; un jour à la fois, comme disent les AA.

Pour sa part, son ange gardien ouvrit l'écran du GPS, mit le moteur en marche et sortit du stationnement de façon plus discrète. Azarov sourit à pleines dents en se disant à lui-même : « Au moins, maintenant, je sais que Jerry enquête sur des enlèvements d'étudiants en art ; la filature sera peut-être un peu plus facile. » En jetant un regard sur le GPS, il devina que l'enquêteur se rendait à l'Université des arts. Soudain, un amoncellement de gros nuages rendit la luminosité diffuse. « Bon... voilà encore la pluie qui s'amène ! On a eu un mois de mai de merde et juin s'annonce tout aussi désagréable. Le seul point positif, c'est que la pluie aide à passer inaperçu », pesta-t-il intérieurement.

Nicolas et Thomas firent leur entrée dans la galerie d'art Les Alvéoles. Pour l'occasion, Nick avait à peine modifié son apparence. Avec le temps, il avait appris à doser son déguisement en ne mettant l'accent que sur une seule partie de celui-ci, afin que ses interlocuteurs ne se focalisent que sur cet élément discordant ou éblouissant. Cette fois, il avait misé sur l'éblouissement : des verres de contact de couleur bleue tirant sur le turquoise. En chemin, Séguin lui avait demandé pourquoi il se déguisait ainsi, ce qui l'avait amené à lui expliquer que depuis une dizaine d'années, suite à l'attaque de sa femme et de son implication au sein de l'escouade, sa photo avait beaucoup circulé dans les différents tabloïds. Sous les traits d'un autre, il risquait donc moins d'éveiller les soupçons. De plus, il adorait cette facette de ses missions qui lui enlevait toute inhibition.

Une femme maigrichonne, habillée d'un tailleur étroit qui lui donnait l'allure d'une planche sur talons hauts surmontée d'une tête grisonnante, était en pleine conversation avec Édouard Léonard, que Nicolas reconnut sur-le-champ tellement cet homme le glaçait. Lorsque la dame leur fit signe qu'elle s'occuperait d'eux dans un instant, Thomas lui signifia qu'elle pouvait prendre tout son temps, qu'en attendant, ils jetteraient un coup d'œil sur les tableaux. Puis il tira Nicolas par le bras pour l'attirer devant les gouaches sur carton qui selon lui, avaient été réalisées par son ancien étudiant, Jean-Samuel Prust. Pour prouver ses soupçons, il indiqua du menton la signature particulière du jeune peintre. Discrètement, Lamontagne photographiait les toiles à l'aide d'une minuscule caméra dissimulée sous sa cravate. Soudain, ils entendirent crier. C'était M. Léonard qui pendu à son cellulaire, venait de monter le ton. Après avoir raccroché la ligne, il s'excusa auprès de son interlocutrice, lui fit la bise et quitta précipitamment les lieux. La galeriste regarda la porte se refermer sur le millionnaire et s'approcha ensuite des deux visiteurs.

— Bonjour, messieurs ! Avez-vous besoin de renseignements sur nos œuvres ?

À la plus grande joie de Nicolas, elle venait elle-même d'ouvrir la porte aux questions. Cela rendait la suite beaucoup plus facile et éloignait d'emblée la méfiance. Il se retourna, lui tendit la main en la regardant droit dans les yeux et se présenta sous un faux nom.

— Bonjour, je suis Vincent Carbonneau, courtier en œuvres d'art.

Lorsque la femme prit sa main avant de se figer devant son regard, il savait que la partie était gagnée. Elle ne remarquerait que ses yeux et si par hasard quelqu'un lui demandait de le décrire, elle n'en ferait qu'une description imprécise, sauf pour la couleur de ses yeux.

Jerry arriva sur le campus et alla directement au bureau de la sécurité, histoire de faire les choses correctement. Dès qu'il y fut, il demanda le chemin à suivre pour se rendre à l'appartement de Roxanne Bernier. L'agent lui fournit l'information en maugréant quelque peu, l'enquêteur ayant refusé de lui dévoiler la raison de sa visite. En sortant du bureau, celui-ci prit le temps d'observer la foule bigarrée d'étudiants, pendant que Vlad, dissimulé derrière un grand chêne, épiait tous les mouvements de l'ami de cœur de sa patronne.

Simard enfila des gants de latex, débarra la porte et pénétra dans le petit studio que louait Roxanne. Il embrassa toute la pièce du regard, non sans constater que la décoration était de bon goût. Après avoir noté les couleurs pastel des murs, il vit qu'une valise ouverte trônait sur un divan-lit. En examinant le contenu, il trouva des sous-vêtements, un t-shirt, un jean troué et une trousse de maquillage près de laquelle se trouvait un déshabillé rouge vif très sexy. «Tiens, tiens, tiens... Sa valise était prête pour aller rejoindre son amoureux. Pourquoi n'es-tu pas arrivée à destination ? Est-ce que tu t'apprêtais à rejoindre Thomas ou un amoureux secret ?» Puis son œil se posa sur le chevalet situé à côté de la seule fenêtre de la pièce. Il se figea devant cette œuvre à la fois sombre et illuminée. «Comment réussit-elle à nous faire ressentir la lumière sur une toile en noir et blanc ?» Même s'il ne s'y connaissait pas en peinture, il devina que celle-ci était faite à l'encre de Chine. «Quel talent ! Séguin a eu raison de mousser sa candidature pour qu'elle puisse entrer à l'université.»

— *Eh, viens voir par ici !* l'invita Capitaine America en lui pointant la salle de bain.

Simard sortit de sa contemplation et alla voir ce que son moi intérieur voulait lui montrer : le rideau de douche pendait, à moitié déchiré, comme la voile d'un voilier à la dérive. «Plus de doutes à avoir, Roxanne a bel et bien été enlevée.»

— *Tu vois à quel point je peux être utile !* lâcha Capitaine America après s'être étendu dans le bain.

Jerry leva les yeux au ciel. Plutôt que de gaspiller sa salive, il se pencha pour voir s'il n'y aurait pas de trace de sang sur les carreaux ou un quelconque indice. À sa grande déception, il ne trouva rien. Il sortit donc

son téléphone et appela Georges pour lui demander dans combien de temps les membres de son équipe et lui arriveraient, avant de le prier de faire le plus vite possible. Quand il raccrocha, il remarqua la présence d'un Asiatique qui s'était appuyé contre l'encadrement de la porte d'entrée. Outre des anneaux plein le visage, l'individu arborait une coupe iroquoise.

— S'il vous plaît, n'entrez pas et ne touchez pas à la poignée ! hurla Jerry.

— Qui êtes-vous pour me crier des ordres ?

— Enquêteur Jerry Simard, répondit le policier exhibant sa plaque sous le nez de l'intrus.

— OK, mais trop tard pour la poignée. Ça fait plusieurs mois que je n'ai pas vu Rox, alors j'essaie d'ouvrir sa porte presque tous les jours pour voir si elle est revenue sur le campus.

— D'accord ! Une équipe technique va bientôt arriver. Je vais leur demander de prendre vos empreintes, en espérant pour vous qu'on n'en retrouvera pas partout dans le studio.

— Aucune chance, je ne suis jamais rentré chez elle. Roxanne ne se mêlait pas trop aux autres.

— Alors pourquoi vous inquiétiez-vous de son absence ? s'enquit Jerry en entraînant le jeune homme dans le corridor du bâtiment pour s'assurer qu'il ne contamine pas l'appartement.

— Est-ce que c'est un interrogatoire ? Allez-vous m'emmener au poste ? Dans combien de temps allez-vous me lire mes droits pour que je puisse répondre que je veux contacter mon avocat ? questionna l'Asiatique d'une voix bourrue avant d'éclater d'un rire nerveux.

— Il ne se passera rien de tout ça, vous pouvez relaxer. Je vais juste vous poser quelques questions de routine. Quel est votre nom ?

— Joseph Leclair... Et avant que vous me le demandiez, oui, j'ai été adopté.

— Excusez-moi, de quel droit interrogez-vous mes étudiants ? vint les interrompre un homme. Je suis monsieur Lestage, le recteur de l'université. Le gardien de l'entrée m'a dit qu'un enquêteur se trouvait sur le campus. Puis-je savoir ce qui se passe ?

L'homme parlait d'un ton autoritaire, le même employé par ceux qui ne se laissent pas marcher sur les pieds, sans donner la chance à Jerry de répondre.

— Stop ! Laissez-moi placer un mot.

— Allez-y et soyez bref... le temps du recteur est précieux.

« Sale prétentieux, il parle de lui à la troisième personne ! », s'insurgea Jerry en même temps qu'il voyait Capitaine America faire des simagrées derrière le dos du recteur.

— On nous a signalé l'absence d'une de vos élèves, alors je suis venu m'en assurer. D'ici quelques minutes, une équipe envahira ce secteur pour prélever des indices.

— Est-ce vraiment nécessaire ? Nous sommes en fin de session et vous risquez de perturber nos jeunes prodiges, en plus de tuer leur inspiration. Revenez dans une semaine, quand la plupart des cours seront terminés.

Ce disant, il regardait l'enquêteur d'un air méprisant. L'Asiatique recula d'un pas tout en sautillant d'excitation en voyant les yeux de Jerry s'emplir de colère. Voyant que Simard développait un langage corporel plus offensif, Vlad, qui s'était rapproché de la porte d'entrée, se mit à réciter : « Reste calme, Jerry, reste calme. N'oublie pas que tu reviens tout juste d'une suspension. » On aurait cru un mantra. Devait-il brûler sa surveillance et entrer avant qu'il n'arrive un incident fâcheux ? Il hésita, puis décida d'attendre encore un peu.

— Ouvrez bien grand vos oreilles, monsieur le recteur. Selon mes premières constatations, il y a eu une agression dans le studio situé au bout du corridor, indiqua Jerry en pointant du menton l'appartement de Roxanne. Si vous craignez que vos prodiges tombent en panne d'inspiration, moi, c'est pour leur vie que je crains. Et soit dit en passant, vous devriez peut-être vous nantir d'un service de sécurité plus performant. Quelqu'un a pénétré dans le campus et est entré dans un studio comme dans un moulin à vent. Maintenant, laissez-moi faire mon travail !

Sentant une colère sourde l'envahir, Jerry se rapprocha encore davantage du recteur. « Je dois me contrôler... Je dois me contrôler... comme avant mon kidnapping. Le dicton ne dit-il pas "chasser le naturel et il revient au galop" ? Alors, ce serait le temps qu'il arrive ! », se sermonna-t-il.

— *Ne le frappe pas, ne le frappe surtout pas...* lui marmonnait inlassablement Capitaine America à l'oreille.

Pendant un moment, les regards des deux hommes ne firent qu'un. L'étudiant les observait, l'air de souhaiter que le policier arrête le recteur pour refus d'obtempérer. Lestage baissa finalement les yeux, tourna les talons et claqua la porte d'entrée principale si brutalement derrière lui que le bâtiment mit plus d'une

minute à reprendre ses craquements habituels.

Au même instant, Vladimir se glissa dans l'ombre d'un conteneur à déchets pour se soustraire à la vue des autres qui regardaient le recteur quitter les lieux, puis se dirigea vers lui.

— Wow, trop cool ! Vous avez presque envoyé chier ce gros con de Lestage ! s'exclama l'Asiatique en levant la main pour faire un *high five* à Jerry qui refusa l'invitation en esquissant malgré tout un petit sourire de satisfaction.

Le recteur s'arrêta à quelques pas du conteneur et sortit son téléphone.

— Oui, bonjour [...] Le maire m'avait dit qu'il n'y aurait pas de conséquences si je vous fournissais la liste des meilleurs étudiants [...] Oui, eh bien maintenant, la police est partout sur le campus pour tenter de trouver ce qui est arrivé à Mlle Bernier [...] Je ne sais pas comment ils ont fait pour le découvrir [...] Non, elle ne se mélangeait pas beaucoup aux autres, n'avait pas de famille et je l'ai toujours vue seule, pas même avec un amoureux [...] Je voudrais un dédommagement supplémentaire pour couvrir la réputation de l'université [...] Merci, monsieur, pour votre générosité.

La conversation terminée, il ferma son cellulaire avec un sourire de satisfaction. C'est le moment que choisit le Russe pour sortir de l'ombre et l'assommer d'un solide coup de poing à la mâchoire. Une fois l'autre inconscient, il lui prit son mobile et marcha calmement jusqu'à son véhicule. « À partir de maintenant, il va sûrement suivre les conseils de Simard et améliorer son service de sécurité », pensa-t-il.

CHAPITRE 17

La matinée tirait à sa fin et le vent, précurseur d'un orage, faisait virevolter la ligne de la canne à pêche de Jérôme qui décida de ramasser son attirail. Il ne voulait surtout pas aller sur la rivière sous une pluie battante, principalement parce qu'il était seul, Rémi ne s'étant toujours pas pointé. Alors, aussi bien partir tandis qu'il ne pleuvait pas encore. Soudain, entendant l'hélicoptère qui revenait au manoir, il tourna son regard en direction de son canot pour vérifier s'il l'avait bien caché sous un des nombreux saules. Il ne devait surtout pas se faire voir, car il n'avait aucunement le droit de se trouver sur l'île. Ses parents l'avaient bien prévenu qu'il s'agissait d'une propriété privée. Même sa mère ne connaissait pas « son *spot* de pêche », comme il aimait si bien le dire.

Il courut se réfugier derrière les buissons, où il se coucha en boule en croisant les doigts pour que du haut des airs, il ait l'apparence d'un rocher. Puis, le son des hélices se tut enfin, redonnant à l'île son droit à la quiétude. L'adolescent ferma les yeux et savoura ce moment de tranquillité. Il les rouvrit ensuite tout grand pour voir le ciel se colorer d'orange, puis de cramoisi au fur et à mesure que le noir le mangeait. « Bon, j'ai assez relaxé ! Il est l'heure de partir, sinon je vais me retrouver mouillé de la tête aux pieds », se dit le jeune homme.

Un cri surgit alors du sol, à quelques pas de lui. Quand il cessa, le silence parut plus dense encore. « Eh merde, ça recommence ! » Malgré la brise, la chaleur engendrée par la peur lui tordit l'estomac. Cette fois, il se concentra sur l'endroit d'où le cri était provenu. Sous terre, Tanya, debout sur la cuvette des toilettes, se remit à crier d'une voix fatiguée qui se brisait sur certaines syllabes avant de mourir en soupir. Pas de doutes à avoir, c'était bien un cri humain qui sortait tout droit de la terre. Jérôme devait absolument savoir d'où provenaient ces cris qui ressemblaient à des murmures. Il se dirigea droit devant lui, lentement, à quatre pattes, en tendant l'oreille. À ce moment, seule la crainte lui servait d'amie. Tout à coup, ses mains sentirent le froid de l'acier. « Qu'est-ce que c'est que ça, encore ? », râla-t-il. Le plus clair de sa panique s'était dissipé, comme se dissipe la fumée au-dessus d'une usine par grand vent. Du coup, la curiosité prit le relais. Dégageant le grillage d'aération avec frénésie du feuillage qui le recouvrait, il colla son oreille sur la grille. Plus aucun son ne lui parvenait. Après deux bonnes minutes d'un silence lourd que seul le vent agitant les arbres troublait, Jérôme cria :

— Oyez ! Il y a quelqu'un ? Allô... répondez-moi... avez-vous besoin d'aide ?

Les abeilles fixèrent Édouard Léonard, revenu beaucoup plus tôt que prévu. À ses côtés se tenaient Jock, Ban, Viggo et Fil, ainsi que le vieil homme et un grand Noir habillé en tenue de combat. Édouard avait été dérangé en pleine réunion de planification en vue de son grand vernissage prévu dans une semaine à la galerie d'art Les Alvéoles. Sa galeriste avait été subjuguée par la beauté des deux dernières peintures qu'il lui avait apportées. Elle trouvait que toutes ses toiles avaient une touche totalement unique, comme si leur auteur était possédé de plusieurs personnalités. « Un avant-goût de ma modeste contribution au monde artistique », lui avait dit Édouard en prenant un air modeste. Ensuite, il lui avait suggéré de mettre en vitrine les dernières toiles avec la publicité sur l'inauguration officielle de sa galerie.

Durant cette rencontre, Sasaki avait été le premier à l'appeler pour l'informer que son majordome avait découvert l'entrée de la ruche. Un peu plus tard, il fut de nouveau importuné, cette fois par le recteur de l'université des arts de la grande métropole qui lui avait appris que la police recherchait Roxanne. Lui qui croyait que cette fille ne ferait jamais l'objet d'un avis de disparition ! C'est pour cette seule raison qu'il s'était permis de la kidnapper, bien qu'elle habitait la même ville que celle où se trouvait sa galerie. En raison de ces légers désagréments, il avait décidé de revenir au manoir pour régler le tout. En chemin, il avait demandé à Wilson Dieudonné, le pilote et mercenaire que Ban avait déniché, si le Japonais lui avait expliqué la vraie raison de son embauche, soit de piloter, mais aussi, de les aider dans le cadre de certaines activités plus ou moins légales. Wilson s'était alors informé au sujet du salaire offert, puis, devant l'offre généreuse de Léonard, avait accepté sans plus de questions. Il se retrouvait donc maintenant devant l'alvéole de Sophie, avec ses nouveaux partenaires de crime et surtout, avec un Édouard passablement contrarié.

— Vous semblez tous vouloir gâcher ma journée ! se plaignit ce dernier. À commencer par vous, mes abeilles, avec votre petite révolte insignifiante... vous pensez vraiment avoir du pouvoir sur moi ?

Il fit une longue pause qui remplit le repère d'un silence morbide, et reprit en disant :

— Ensuite, mon majordome, grand ami de ma famille, qui vient mettre son nez là où il ne faut pas.

En découvrant quel homme était le neveu de son ancien patron, Henri sanglota tellement que son corps devait se courber vers l'avant pour supporter le poids de sa peine.

— Cesse tes pleurs, vieil homme, ordonna le millionnaire, il ne t'arrivera rien de fâcheux !

Henri leva la tête et planta le reflet de son regard dans celui de son patron.

— Je ne pleure pas sur ce qui pourrait m'arriver, imbécile, mais sur ce qui va vous arriver à vous, cracha le majordome, les dents serrées.

C'est d'une voix radoucie que Léonard reprit la parole, tout en jetant un regard navré au vieil homme.

— Oh, mon pauvre Henri ! Je vois bien que vous êtes sous le choc et...

Mais voilà qu'il fut interrompu dans sa rhétorique par une voix robotique.

— Il y a quelqu'un ? Oyez ! Répondez-moi !

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lança Jock pendant que toutes les têtes se tournaient en direction des trappes d'aération.

Sans attendre de réponse, et avec les réflexes de l'ancien militaire qu'il était, il prit les commandes.

— Viggo, amène Wilson avec toi, va à la sortie d'air, au bout de l'île, et tue tous ceux qui ne devraient pas se trouver là ! Dites aussi aux autres de boucler l'île. Allez, vite ! ordonna-t-il d'une voix empreinte d'une inflexible rigidité.

Puis il saisit Henri par le bras et le poussa sans ménagement dans une cellule vide. Ce faisant, il vit Roxanne partir dans les toilettes et monter sur la cuvette.

— Fuyez... Sauvez-vous, vite ! Ils viennent vous tuer ! gueula-t-elle de toutes ses forces.

Aussitôt, Ban se précipita vers la manette électrique et mit le courant. Tous se mirent à hurler et à gesticuler, sauf Roxanne qui se tenait toujours debout sur la cuvette. Elle regarda le tortionnaire avec un sourire de satisfaction, et se remit à crier.

Dehors, le vent s'était déchaîné et le ciel gris avait ouvert son boyau d'incendie au maximum de sa capacité, ce qui eut pour effet d'étouffer la voix de la belle captive. La pluie se mit à tomber avec une telle violence que les gouttelettes avaient l'effet de projectiles qui claquaient sur la peau du visage de Jérôme. Voyant cela, celui-ci se rua vers son canot. « Merde ! Pourquoi ne suis-je pas parti avant ? Tout ça pour des voix que je ne suis même pas certain d'avoir entendues. S'il y avait quelqu'un, on m'aurait répondu. Ce que je peux être con, des fois ! Maintenant, je vais devoir traverser la rivière par ce temps de chien. » Il enfila sa veste de flottaison, mit son canot à l'eau et attaqua les eaux tumultueuses.

Pendant ce temps, Viggo, au volant du VTT avec Wilson comme passager, avait de la difficulté à percer l'écran de pluie. Ils étaient à peine à deux cents mètres de leur objectif quand il exécuta une fausse manœuvre qui les envoya valser dans le décor bucolique, mais passablement humide. Le mercenaire se leva avant même d'être tombé et demanda à son acolyte quelle direction il devait prendre. Viggo lui pointa l'ouest du menton en se relevant péniblement. Le gros Black était déjà hors de sa vue lorsqu'il fut debout.

Incapable de se battre contre le courant, Jérôme décida de s'étendre dans le fond du canot et de se laisser dériver. Comme il connaissait la rivière par cœur, il savait qu'en recourant à cette méthode, il se retrouverait à l'embouchure du Lac-aux-Canards, où accoster serait plus facile. Ensuite, il reviendrait chercher son embarcation avec Rémi. Aucun danger de se la faire chiper, puisque le lac appartenait à un vieil homme qui passait pour le Bonhomme Sept Heures ; pour cette raison, peu de gens s'aventuraient près de ses terrains. Le garçon était en pleine réflexion lorsque... Bang ! Bang ! « Mon Dieu ! s'écria-t-il, c'est le tonnerre ou on me tire dessus ? » Levant la tête, il aperçut un gros homme habillé en treillis courir sur les berges et gesticuler dans sa direction. Avec la pluie et le vent qui lui griffaient le visage, il ne remarqua pas si l'homme était armé ; néanmoins, il était presque sûr d'avoir entendu des coups de feu. Bang ! Cette fois, pas le moindre doute, car la coque du canot avait été trouée. « Réfléchis, et vite... sinon tu vas aller manger avec les poissons que tu aimes tant pêcher. Me jeter à l'eau ? Oui, c'est ça ! », se disait l'adolescent. Toujours couché dans le fond de l'embarcation, il retira sa veste de sécurité qu'il jugeait trop voyante. Il respira un grand coup pour se donner du courage, compta jusqu'à trois et lança la veste par-dessus bord en direction sud. Ensuite, il se leva d'un bond et plongea en direction nord. Bang ! Il entendit le coup, mais emporté par le courant, il avait une autre priorité : survivre à la rivière déchaînée. Or, chaque fois qu'il essayait de remonter à la surface, il était aspiré vers le fond et buvait la tasse, pendant que des éclairs troublaient sa vision. Il voulut ouvrir la bouche pour hurler, mais sentit aussitôt l'eau s'y précipiter. Du coup, il se tortilla désespérément et chercha à respirer. Ayant

perdu le sens de l'orientation, il se débattait plus qu'il nageait. Ses muscles tétanisés par l'effort et l'eau froide le quittaient peu à peu. Dans un dernier effort pour remonter à la surface, il aperçut ce Black aux larges épaules lui adresser un sourire, puis, se faisant plus léger, il sombra, emporté par les eaux. Lorsque Viggo finit par rejoindre Wilson, il lui demanda :

— Que s'est-il passé ?

— Je crois que la personne qui se trouvait sur l'île vient tout juste de se noyer. C'était un mioche. Je vais suivre le courant jusqu'au lac pour m'assurer qu'il ne refait pas surface. Toi, va chercher le VTT ; j'irai te rejoindre sur la route principale. Attends-moi là.

— Au moins, on n'aura pas besoin de se doucher ce soir, ajoute-t-il en pointant le ciel qui ne semblait guère vouloir se calmer.

Sans relever la remarque, Viggo tourna les talons pour rejoindre le VTT.

De son côté, Jérôme avait définitivement cessé de se débattre, prêt à admettre que l'horloge de sa vie égrainait ses derniers tic-tac. Si bien qu'il pensait à la mort. Cette pensée le conduisit à imaginer ses parents qui seraient dorénavant seuls et inconsolables. De même, il se demandait si sa maman lui en voudrait beaucoup de ne pas l'avoir écoutée et d'être allé pêcher sur l'île des Saules. Une nanoseconde plus tard, son esprit lui fit voir son bon copain Rémi. Finalement, il était heureux que ce dernier n'ait pas pu terminer son examen aussi rapidement que lui ; ainsi, il aura eu la vie sauve. Soudain, quelque chose de dur le heurta à l'épaule, ce qui eut pour effet de le sortir momentanément de sa torpeur. Les yeux mi-clos, il aperçut des bottes de combat noires et sombra dans les limbes.

L'orage avait pris le contrôle de la ville et la circulation était devenue quasi impossible dans le centre-ville. Découragé à l'idée de devoir rouler centimètre par centimètre pour retourner à la tour, Jerry décida de bifurquer à la première rue qu'il trouva sur sa gauche pour aller rencontrer un dernier indic qui tenait une boutique de fleurs dans le quartier italien. Dissimulé par le rideau de pluie, Vladimir roulait quelques voitures derrière lui. Cinq minutes plus tard, il vit Simard disparaître à travers un étalage extérieur de plantes dégoulinantes, et sans doute en train de se noyer. Le Russe connaissait bien Marc Gagnon, le propriétaire de cette boutique, un homme qui avait travaillé un certain temps pour la pègre italienne locale et qui, pour les besoins de la cause, avait changé son nom pour Marco Gallucio. Puis, sentant que son subterfuge risquait fort d'être percé à jour, il décida de se retirer et d'ouvrir un magasin de fleurs. Puisque Simard discutait avec lui, Vladimir conclut que l'ex-mafioso devait avoir conservé certains contacts avec le milieu et qu'il servait maintenant d'informateur. Tout en surveillant l'entrée pour s'assurer que son « colis » ne quitte pas les lieux à son insu, il décida de passer un appel.

— Allô, Jason ? Vlad à l'appareil.

— Salut ! Comment vas-tu ? murmura le *hacker*.

— Ça va ! Pourquoi tu parles en sourdine ? Tu travailles au resto ?

— Oui, je suis en plein travail, mais pas pour ma mère. Je travaille comme informaticien pour l'équipe des enquêtes spéciales pendant les vacances scolaires et en ce moment, je suis en pleine recherche pour trouver des données téléphoniques dont ils ont besoin, expliqua Jason avec un soupçon de fierté dans la voix.

— Wow ! Tu n'es pas trop jeune pour travailler pour la police ? Aussi, il me semble que les vacances commencent la semaine prochaine, non ?

— Pas toi aussi ! Vous dites tous que je suis trop jeune... Et pour ton information, j'ai déjà terminé tous mes examens. Quand je vous dis que je suis surdoué !

— Relaxe, petit, et arrête de te vanter ! De toute façon, ça tombe bien, car je voudrais que tu me trouves à qui appartient le numéro d'un appel passé sur un cellulaire.

— Eh ! Oh ! Ça ne va pas dans ta tête ! lui balança Jason avant de se rappeler à qui il parlait et de reprendre plus calmement. Tu ne peux pas me demander de faire quelque chose d'illégal à ma première journée de travail. À qui appartient le téléphone ? Un mauvais client qui vous doit de l'argent et qui a disparu ?

— Non... Sache, mon cher, que c'est pour aider Jerry dans son enquête !

— Ne me dis pas n'importe quoi ! Jerry est parti visiter ses contacts et inspecter les lieux d'un crime potentiel... Et aux dernières nouvelles, tu travailles pour la famille Tremblay, pas pour la police.

— Je peux te faire confiance ?

Devant le silence du jeune homme, le garde du corps continua :

— Ce que je vais te dire doit rester strictement entre nous. Jill m'a demandé de suivre Jerry pour le protéger contre lui-même et ainsi lui éviter d'écoper d'une autre suspension. En m'acquittant de ma tâche, je suis tombé par inadvertance sur un cellulaire qui est directement relié à l'enquête de ton nouveau collègue. Et s'il te plaît... ne me demande surtout pas comment je l'ai obtenu.

— Attends un peu, je te reviens.

Jason mit son interlocuteur en attente et communiqua avec Jerry.

— Enquêteur Simard, je vous appelle, car le commandant m'a demandé de communiquer régulièrement avec les troupes pour faire le point.

— OK, Jason ! Tu n'as pas à prendre un ton protocolaire, on est tous assez relax sur les règlements. Bon... tu diras à Gus que j'ai rencontré ou communiqué avec la plupart de nos indic et aucun n'a eu vent de quoi que ce soit relativement à notre affaire ; par contre, ils vont tous ouvrir leurs oreilles. Actuellement, je suis avec notre bon ami Marco le fleuriste. Ah oui ! Dis aussi à Gus qu'après avoir parlé avec le recteur de l'université, je trouve que le bonhomme n'a pas l'air net net. J'irai le revoir à l'improviste pour le déstabiliser. Bye !

— Ciboire, Jason ! laissa entendre Vladimir avec humeur lorsque le stagiaire revint à lui. Tu sais que je t'aime bien, mais ne me fais pas attendre pour rien.

— Excuse-moi, je devais vérifier une chose. Si tu suis vraiment Jerry, dis-moi où il se trouve en ce moment.

— Ce n'est pas vrai... Tu l'as appelé ? Il est dans la Petite Italie, chez le fleuriste Marco, petit con !

— OK, tu as gagné. Je vais faire ce que tu me demandes ! Donne-moi le numéro en question ou viens me porter le cellulaire à la tour Dynastie Investissement... tu me trouveras au 70^e étage.

Vladimir Azarov lui transmet l'information en prenant sa voix la plus ténébreuse et lança :

— Si tu remets à nouveau ma parole en doute, je te jure que la prochaine fois que tu seras prisonnier quelque part, je te laisserai crever !

Puis il coupa la communication en blasphémant.

CHAPITRE 18

Son œil pénétrant et animé d'une lueur ressurgie du fond des âges, Édouard regardait Roxanne Bernier par le truchement des caméras. Pour la première fois de sa vie, il avait une envie folle de tuer un être humain. Cela l'amena à se remémorer la fois où il avait torturé à mort le chat de sa sœur. Plus tard le soir, alors qu'il se trouvait seul dans sa chambre, il n'avait pas arrêté de se masturber en pensant au plaisir qu'il avait ressenti. Aujourd'hui, il allait passer à l'étape suivante. Tout à coup, il aperçut Viggo et Wilson qui revenaient de leur chasse, complètement trempés et recouverts de boue. Anxieux, il se précipita à leur rencontre.

— Merde ! Êtes-vous arrêtés prendre une bière en chemin ? questionna-t-il d'une voix qui trahissait son impatience.

— Désolé, patron, mais on a dû ratisser toutes les berges du lac et ensuite, on a fait le tour de l'île. Avec cette pluie, ce n'était pas une partie de plaisir, expliqua Vig en dégoulinant sur le sol.

— Et puis... avez-vous réussi à retrouver ceux qui ont découvert la trappe d'aération ? s'enquit Édouard d'un seul souffle.

— Oui, il n'y avait qu'une seule personne et elle est morte après s'être noyée dans la rivière, le rassura le fier-à-bras.

— En êtes-vous certains ?

— Oui, monsieur ! Aussi certains que votre pilote d'hélico est noir, confirma Viggo en se tournant ensuite vers Wilson Dieudonné à qui il adressa un regard suffisamment sévère pour l'empêcher de le contredire. Demain, on ira refaire le tour du lac avec nos hommes. Présentement, ils surveillent étroitement l'île des Saules.

— Excellent ! Une bonne chose de réglée ! Maintenant, Filippo, va me chercher la toile sur laquelle Roxanne travaille ; et toi, Ban, va chercher un gros bloc de glace que tu mettras dans une caisse en bois. Apporte aussi une grosse corde, après t'être assuré qu'elle fait au moins deux mètres et demi.

— Où voulez-vous que je trouve un bloc de glace ?

— Va dans la cuisine du manoir, il y a une chambre réfrigérée. J'en conserve toujours quelques-uns dans l'éventualité où je voudrais fabriquer une sculpture en vue d'une de mes somptueuses réceptions. Allez... fais ça vite et viens nous rejoindre ensuite ; on reprendra notre discussion avec nos artistes.

Détestant qu'on lui parle sur un ton aussi sec, Ban lança un regard agressif au millionnaire. Malgré tout, il quitta la pièce pour s'acquitter de sa tâche. Même si l'argent que ses hommes et lui touchaient valait bien ce petit désagrément, il lui faudrait un jour clarifier la définition de son statut d'homme de main.

Quelques minutes plus tard, tous se retrouvaient à nouveau réunis devant l'alvéole de Sophie. L'atmosphère était morose, ce qui donnait aux artistes des allures de zombies. Ils étaient en sueur, déshydratés et affamés. Leur rébellion s'était retournée contre eux.

— Bonsoir, mes abeilles adorées. Je sais que vous avez faim après cette journée de jeûne forcé, mais on récolte ce que l'on sème, pas vrai ? Dans quelques instants, nous allons remettre en marche l'air conditionné, rouvrir l'eau, vous nourrir et vous ramener dans vos alvéoles. Mais avant tout cela, je vais vous mettre les points sur les « i ». Premièrement, c'est moi le patron ici, et vous n'avez aucun pouvoir. Si vous avez cru une seule seconde en détenir un, eh bien je suis navré de vous décevoir. Je tiens aussi à vous informer que votre petit ami qui se trouvait à l'autre extrémité de la trappe d'aération a eu un malencontreux accident, et ce, malgré la tentative d'intervention de Roxanne. Nous reviendrons à mademoiselle Bernier dans un instant, car pour le moment, je voudrais poursuivre avec le deuxième point qui est celui-ci : je vais vous prouver que je suis prêt à tout pour réaliser mon rêve et devenir un peintre reconnu. Jock, va me chercher Henri.

Même si l'idée de faire du mal à une personne âgée le contrariait, son bras droit exécuta la commande en une fraction de seconde.

— Puisque vous l'avez entendu ce matin, vous savez tous que ce vieil homme était au service de la famille Léonard depuis quarante longues années, poursuivit Édouard en pointant son majordome. Ainsi, la logique voudrait que je le respecte et que je répugne à lui faire du mal. Cependant, je suis un homme pragmatique ayant un projet. Alors, même si ce matin je lui ai promis que rien ne lui arriverait...

Il marqua une pause durant laquelle il fit un signe de tête à Jock qui plaça Henri en face de la vitre de sécurité tout en le retenant fermement. Le pauvre homme se débattait, mais en vain. Ed lui tira le peu de cheveux qui lui restaient pour ramener sa tête vers l'arrière, demanda le couteau que Ban transportait toujours sur lui et entreprit d'ouvrir très lentement la gorge du majordome. Un jet de sang en flash lumineux éclaboussa

la fenêtre, sous le regard horrifié de ses prisonniers. Jock ferma les yeux, tout en retenant le corps d'Henri dont la lourdeur augmentait au même rythme que ses veines se vidaient de leur sang. Il mit son interrupteur d'émotions à *off* pour ne pas montrer son désarroi à tous ces psychopathes qui l'entouraient. De son côté, Édouard jubilait. « Si j'avais su que c'était si facile de tuer un être humain, je me serais évité bien des soucis, se dit-il. J'aurais tué moi-même mon oncle, plutôt que de payer ce foutu Britannique pour faire le boulot. » Il chuchota quelques mots à l'oreille de Viggo qui partit sur-le-champ.

Après quelques minutes, celui-ci revint avec un chariot contenant une grosse caisse de bois ainsi qu'une corde placée sur le dessus. Après s'être fait aider par Ban pour déposer la caisse au centre du corridor, bien en face de l'alvéole tachée de sang, il ouvrit celle-ci, puis, sous la menace de son Beretta 9 mm, indiqua à Rox de le suivre. La jeune femme obéit, croyant qu'on désirait la ramener dans son alvéole. Une fois l'entrée refermée, Wilson se plaça sur le côté gauche de Roxanne et la saisit par le bras, tandis que le Japonais fit la même chose du côté droit. N'ignorant pas que le mal s'étend comme de la moisissure, Jean-Samuel voyait bien qu'Édouard en avait l'âme remplie tellement il savourait chaque moment de peur qu'il provoquait. Bizarrement, Filippo et Jock pensaient exactement la même chose : les événements commençaient sérieusement à prendre une mauvaise tournure. « Je vais collaborer comme un lèche-cul pour leur montrer que j'ai changé et ensuite, je me pousse d'ici dès que je peux. Ça pue l'échec, ce projet ; ce type va tous nous faire tuer », se dit Fil dans un de ses rares moments de glaciale lucidité. Le millionnaire le sortit de ses pensées au moment où il souleva la peinture de Roxanne.

— Je veux que vous regardiez tous le talent de mademoiselle Bernier, reprit-il en tenant la toile à bout de bras devant les autres artistes. Voyez-vous avec quelle passion chaque trait a été tracé ? Cette toile n'est pas encore terminée et déjà, elle transcende toute la pièce par sa finesse et sa... mélodie. Oui, c'est ça, sa mélodie. On entend de la musique quand on regarde cette toile. Je vais la prendre telle quelle et la nommer « Symphonie inachevée ». Car malgré son immense talent, Roxanne doit quitter la ruche pour avoir essayé de prévenir votre sauveur du danger qui le guettait. Elle servira surtout d'exemple pour que vous me preniez dorénavant au sérieux et que vous soyez plus dévoués à la mission que je vous ai confiée.

Rox avait bien entendu les paroles de son bourreau, mais ses neurones refusaient de les analyser. Rester dans l'abnégation était beaucoup plus réconfortant. Son esprit était devenu un énorme terrain vague. Son instinct de survie prit donc la relève et réagit au quart de tour en saisissant la situation : tuer ou être tuée. Elle se souleva donc sur la pointe des pieds et envoya un puissant coup de tête au visage de Ban. Surpris, ce dernier lâcha sa prise. Après quoi, elle se retourna aussi vite que l'éclair et poussée par un mélange de colère et de peur, elle frappa le gros Black directement sur le nez avec la paume de sa main libre, dans un mouvement de bas en haut. Après qu'un craquement sec se soit fait entendre, lui aussi lâcha le bras de sa proie, en plus d'échapper son revolver.

— L'arme, Rox, ramasse l'arme ! beugla J.-S., telle une alarme venant d'être déclenchée.

La jeune femme sauta sur le revolver, le saisit et se retourna pour tirer à l'aveuglette. Bang ! Bang ! Le son résonna sur les murs, rendant le drame encore plus sinistre. Quand elle se décida enfin à choisir une cible, elle reçut un violent coup de pied dans l'estomac qui l'expédia contre la caisse de bois. Puis une silhouette élancée fondit sur elle pour lui enlever l'arme des mains et la lui pointer illico en plein milieu du front.

— Ne tire pas, Viggo, ordonna Ed.

Alors que Wilson se relevait, la colère bouillonnait en lui et ses vapeurs lui brouillaient la vue. Cette garce lui avait cassé le nez ! Il n'avait qu'une envie : que Vig fasse sauter la cervelle de cette salope. Mais malheureusement pour lui, son confrère obéit au millionnaire.

— Jock, attache-lui les mains, car apparemment, deux colosses ne suffisent pas pour la tranquilliser. Profites-en aussi pour la bâillonner, lança Édouard, visiblement déçu par les deux mercenaires.

« Les choses auraient pu mal finir, mais heureusement, personne n'a été blessé ou touché mortellement », pensa Jock en son for intérieur.

Soudain, on entendit un bruit sourd, comme un gros sac d'ordures qu'on aurait lancé. Les cinq hommes se retournèrent, avant de trouver Fil étendu sur le sol, face contre terre. Ban s'approcha du corps inerte, le retourna, et vit le visage éclaté de l'Italien. Ainsi, l'une des balles avait finalement atteint une cible. Wilson s'approcha de la femme, la souleva à bout de bras, la projeta contre la vitre incassable, et la roua de coups. Pour tenter de se protéger, la pauvre ne pouvait rien faire d'autre que de se mettre en boule.

— Arrêtez ! lança Jean-Samuel hors de lui. Elle a compris le message !

— Toi, ta gueule ! Tu devrais plutôt t'inquiéter pour ta propre vie. Regardez bien ce que je lui réserve...

— Non, arrête, Wil ! hurla le millionnaire qui voyait la situation lui échapper.

Jock et Ban s'élancèrent aussitôt pour maîtriser le colosse. Ceci fait, Édouard tenta de rassurer ce dernier en lui disant :

— OK, Wil ! Nous allons venger ce trou du cul de Filippo. Écoute la suite de mon plan... je crois que tu vas aimer. Nous allons pendre cette fille, mais très lentement, car la caisse où elle sera juchée contient un bloc de glace, ce qui fait qu'elle s'étouffera graduellement au fur et à mesure que le cube fondra.

— D'accord ! Je m'excuse d'avoir perdu mon sang-froid... De toute façon, Fil n'était même pas un ami.

— Pas de problème, une fois n'est pas coutume !

Jock et Ban installèrent la corde au-dessus de la caisse et ligotèrent les pieds de Roxanne qui regardait passivement les préparatifs de sa propre mort, l'adrénaline ayant quitté son corps et la douleur des coups l'ayant amortie. Elle se préparait à traverser les champs enténébrés menant à la Nébuleuse de l'Autre Monde. Tout ce qu'elle voyait, c'était le vide devant elle. Elle était heureuse que la vie lui ait fait connaître le grand amour en la personne de Thomas Séguin, celui qu'elle allait rejoindre le fameux soir de son enlèvement. Comme ce bâtard de psychopathe ignorait tout de son existence, il n'avait pu se servir de lui pour la menacer. Telle une morte vivante, elle se laissa soulever et placer sur son échafaud de glace. Ses tortionnaires attachèrent son corps sur les montants de ciment pour l'empêcher de se balancer et ainsi accélérer sa propre mort. Pendant ce temps, Édouard Léonard lança aux prisonniers :

— Profitez du spectacle ! Et surtout, retenez bien la leçon, « nul n'est irremplaçable ». Aussi, pensez un peu aux membres de votre famille. Si Roxanne était seule au monde, ce n'est pas votre cas. Allez, les gars ! Disposez du corps de Fil dans la fosse de chaux. Ensuite, soignez le nez de Wil et allez vous restaurer.

Et les brutes disparurent sous le regard haineux des jeunes artistes. Jacques s'approcha de la vitre et posa son regard dans les yeux de Roxanne.

— Regarde-moi, Rox. Tu n'es pas seule, je vais rester là pour t'accompagner. Pense à une personne que tu aimes et continue à me regarder droit dans les yeux.

Les autres furent surpris de l'attitude du fils d'avocat. Sûrement parce qu'ils ignoraient que celui-ci s'était retrouvé seul avec sa mère cancéreuse le jour de ses dix ans, dans une chambre aseptisée. Elle lui avait demandé de rester près du lit pour lui tenir compagnie ; son mari n'étant pas encore arrivé, elle avait peur de partir seule vers le pays des ombres. « Un gros contrat à signer », avait-il dit, mais elle savait qu'il était parti rejoindre sa maîtresse plutôt que de rester avec sa femme mourante, comme le lâche qu'il avait toujours été. Mais dès qu'une infirmière avait fait irruption dans la chambre, Jacques avait fui, incapable de voir sa mère mourir. Aujourd'hui, il se reprendrait et lui demanderait de lui pardonner pour avoir fait preuve, à l'époque, d'autant d'égoïsme que son père.

J.-S. s'approcha à son tour et lui entoura les épaules d'un bras, tenant lui aussi à accompagner la jeune fille jusqu'à sa dernière demeure. De son côté, Tanya se mit à fredonner un chant religieux en créole, tandis que derrière elle, Sophie sanglotait dans les bras d'Alexandra. Un vague sourire ému traversa le visage de Roxanne, alors que la souffrance troublait la surface de ses yeux, tel un poisson monté des profondeurs. Les heures qui allaient suivre seraient des plus pénibles, d'autant plus que le Japonais, qui avait décidé de ne pas suivre ses comparses, était revenu avec son chien pour admirer le spectacle. En écoutant la voix de Tanya, il se dit qu'elle avait une voix riche et profonde, l'une des plus suaves qu'il ait jamais entendues. Roxanne avait beaucoup de chance de mourir au son d'une telle mélodie.

CHAPITRE 19

Voulant décanter les événements de la journée, faire le point d'une manière moins formelle et se sustenter par la même occasion, Gustave avait réuni l'équipe au Petit Bistro. Maintenant qu'ils la savaient enceinte, les gars étaient arrivés avec des fleurs pour féliciter Ginette. Avec tous ces bouquets, le restaurant ressemblait à une chambre d'hôpital, pour ne pas dire à un salon funéraire. Heureusement, avec la pluie diluvienne qui inondait la ville, les clients avaient déserté l'endroit.

— Merci, les gars, mais ce n'était vraiment pas nécessaire, dit Gigi qui aurait voulu à ce moment précis être magicienne pour faire disparaître ce déluge floral.

— On n'avait pas le choix... sinon Gustave nous transférerait tous dans une autre unité, rigola son beau-frère Gabriel.

— OK, Gab ! Cesse de dire des conneries et surtout, cesse de rire de tes propres blagues. Ça fait pas mal épais, répliqua Gus avec humeur.

— Quoi ? Est-ce que tu veux dire qu'Yvon Deschamps a l'air d'un épais ?

— Non, et j'ose espérer que tu ne te compares pas à lui ; parce que contrairement à toi, ses blagues sont drôles, répondit Gus avec un sourire goguenard.

— Wow ! Et vlan dans les dents ! Un à zéro pour le commandant ! cria Ian.

Comme une classe remplie de TDAH, ils se mirent tous à taper sur la table en chahutant. Le commandant ne les remit pas tout de suite à l'ordre, sachant trop bien qu'en réponse au récent assassinat de leur ami Bob, ses hommes avaient besoin d'évacuer leur stress.

— OK, la gang, du calme ! finit-il par dire au bout d'un moment. On est quand même dans un resto et si vous voulez manger avant que la propriétaire ne vous jette dehors à grands coups de pied dans le derrière, vous devriez passer votre commande. On procédera au bilan de cette journée de fou après avoir mangé.

Le repas se déroula dans le rire. Durant celui-ci, tous les sujets possibles et impossibles furent abordés, exception faite de l'enquête en cours et du décès de Bob. Ils y viendraient bien assez tôt. Assise à l'autre bout de la table, seule comme sur une île, Pascale regardait le continent qu'était le commandant Gustave Côté en se posant mille et une questions : « Comment fait-il pour contrôler tous ces mâles alpha ? Je dois faire quelque chose pour que Jason ne tombe pas amoureux de moi ; ils sont fragiles à son âge. Il me regarde encore en faisant mine de rien. Merde ! Bon... pour l'instant, mon principal souci est de réussir à me tailler une place au sein de l'escouade. Mais comment y parvenir sans brusquer le commandant ? » Remarquant son regard rempli d'interrogations, Jerry, qui était assis près d'elle, la sortit de sa transe en chuchotant :

— Tu ne manges pas ?

— Oui... oui ! J'étais absorbée par mes pensées.

— Ouais, j'ai cru remarquer... Tu t'en fais au sujet de l'enquête ou il s'agit de quelque chose de plus personnel ?

Il avait murmuré sa question pour s'assurer que les autres ne l'entendent pas, même si tous étaient occupés à s'engueuler pour déterminer quelle équipe remporterait la Coupe Stanley.

— Je dirais les deux, chuchota Pascale à son tour.

— Hum... je vois. Mais je te préviens... tu devrais arrêter de faire de l'œil à Jason. Ça nous rend tous mal à l'aise.

— Quoi ? ne put s'empêcher de crier Pascale. Tu fais exprès, ou t'es vraiment con ?

Lorsque tous les regards se tournèrent dans leur direction, Jerry fit signe qu'il avait la situation bien en main.

— Ne crie pas... Je ne faisais que te tirer la pipe. Pauvre Jason... il a les hormones qui le travaillent. Viens, suis-moi... allons discuter dans un coin plus tranquille, suggéra-t-il à son interlocutrice.

— Qui t'a dit que je voulais m'étendre sur mes réflexions ? Et que diront les autres si on se retire dans un endroit isolé ? se fâcha la jeune femme.

— Comme tu es ambitieuse, ça peut t'être utile de me parler. Et si tu crois que mes partenaires n'ont pas remarqué que tu cherches à comprendre notre manière de fonctionner... Ils se demandaient justement qui allait se taper le fardeau de la petite nouvelle. Alors puisque je suis un bon gars, j'ai décidé de me sacrifier. Mais... c'est ta décision. Tu sais, dans cette équipe, nous n'avons aucun secret l'un pour l'autre ; c'est pourquoi Gustave nous a rapporté que la grande gueule à Plamondon t'a tout raconté au sujet de nos squelettes. Il nous a aussi dit que tu avais formulé le souhait de rester avec nous après l'enquête en cours...

— Je ne me souviens pas d’avoir émis un tel souhait.

— Tu ne l’as pas dit ouvertement, il l’a simplement lu entre les lignes. Mais tu sais... je peux me mêler de mes affaires et te laisser avec tes questions professionnelles et existentielles, car je vois bien que les deux se confondent...

En voyant le regard étonné de Pascale à la suite de cette réplique, il constata qu’il avait misé en plein dans le mille.

— OK, je te suis, finit-elle par consentir.

Jerry se leva, fit un signe en direction de Ginette pour lui faire comprendre qu’il prendrait un thé et qu’il allait s’asseoir avec Pascale à la table du fond. Toujours aussi occupés, les autres ne levèrent même pas les yeux pour les regarder quitter la table, trop heureux que leur compagnon prenne la nouvelle venue en charge.

Pendant ce temps, au manoir...

— Merci beaucoup, Yvette. Vous pouvez desservir et ensuite, vous pourrez partir. Et ne vous inquiétez pas trop pour Henri, je suis sûr qu’il vous écrira. Vous savez comment il était discret et n’aimait pas les effusions... c’est pour cette raison qu’il n’a rien dit à personne au sujet de son projet de retraite à l’île Maurice.

La bonne débarrassa la table en silence, triste et déçue d’avoir été ainsi abandonnée par son collègue de travail des vingt-cinq dernières années. Malgré les prétentions de M. Léonard, cela ne ressemblait en rien à l’image qu’elle se faisait d’Henri. Elle quitta la pièce, laissant son patron avec Wilson, Viggo — qu’elle n’appréciait guère — et Jock. Depuis la mort de Marcus Léonard, l’oncle d’Édouard, le manoir voyait défiler des individus plus louches les uns que les autres.

— Le temps de terminer votre café, et la glace aura certainement assez fondu pour que Mlle Bernier se pendre. Dès que ce sera fait, vous abandonnerez son corps dans la grande métropole. Avec l’hélicoptère, le tout ne devrait pas vous prendre plus de trois heures. Si les policiers retrouvent son cadavre en ville, cela ne pourra que brouiller les pistes... S’ils en ont, bien entendu. Ah ! Ah ! Ah !

— Pas de problème. Avez-vous pensé à un endroit en particulier ? demanda Jock.

— Oui, j’ai eu une excellente idée ! Dans la ruelle des entrepôts, juste sur la plaque que j’ai commanditée et qu’ils viennent d’installer à la mémoire des victimes. Depuis que le service des enquêtes spéciales l’a nettoyée des criminels qui la fréquentaient, cette ruelle passe pour l’endroit le plus sécuritaire en ville. Il serait temps qu’elle reprenne du service, histoire de faire revivre l’horreur aux habitants de la grande métropole. Voilà qui ne serait pas sans nous aider... car avec la peur, vient la soumission. Quand le maire Poitras comprendra que c’est nous qui sommes derrière tout ça, il fera au plus vite pour nous débarrasser du commandant Côté et de ses hommes.

— Wow ! Mais c’est une idée machiavélique ! s’exclama Wilson, visiblement enjoué à l’idée de semer un peu de chaos. Le maire... quelle espèce d’andouille !

— Ne parle pas contre le maire Poitras, c’est ma marionnette ! Il est tellement corrompu qu’il ne s’en rend même plus compte. Ça doit être ça, le pouvoir, dit Édouard en riant tellement fort qu’il faillit renverser son verre de vin.

« Le pouvoir lui monte à la tête à lui aussi », songea Jock tout en savourant son thé et en regardant son patron.

Garé près de la ruelle des entrepôts, bien dissimulé grâce aux trombes d’eau qui se déversaient depuis le début de l’après-midi et la lumière déclinante du soir, Vlad avait une vue imprenable sur la vitrine du Petit Bistro. Il regarda Jerry quitter la grande table pour s’éloigner avec une ravissante femme qui semblait travailler avec l’équipe des enquêtes spéciales. Il saisit ses longues-vues pour mieux l’admirer, mais aussitôt, la vibration de son portable le sortit de sa contemplation. Il reconnut le numéro de Paul qui l’appelait pour la deuxième fois dans la même journée. Décidément, le doc avait réellement à cœur la santé de ses patients ! Vlad décida de le faire languir un peu, il ignora donc l’appel avant de se concentrer à nouveau sur sa mission : espionner Simard qui discutait avec une beauté fatale. « *Suka !* Arrête avec tes pensées malsaines ! Tu es franchement dû pour t’envoyer en l’air, mon pauvre gars ! », se sermonna-t-il. Il sortit un sandwich de sa glacière et commença à le

manger. Ce faisant, il s'imagina assis au Petit Bistro, en train de déguster un savoureux repas avec ses amis et... la gentille dame.

— Donc selon toi, je suis ambitieuse ? interrogea Pascale une fois assise avec Jerry. Tu peux deviner ça en une seconde, sans même me connaître ? Je trouve que tu surestimes ton pouvoir de déduction, monsieur l'enquêteur. Tu n'as jamais travaillé avec moi et tu ne sais rien de moi. Je veux aussi te faire remarquer...

Et elle continua sa litanie pendant plusieurs minutes. Impassible, Simard la regarda débiter cette marée de mots. Lorsqu'elle se tut enfin, il en profita pour prendre la parole.

— Madame Pascale Morin, première de sa promotion. Après avoir travaillé seulement deux ans en tant que patrouilleur, elle obtient son grade de sergent à la première tentative. À peine un an plus tard, elle passe l'examen pour devenir enquêteur aux homicides, encore une fois avec les honneurs. Malheureusement, quelqu'un fait obstruction à sa nomination et elle est alors mutée au poste 28 où on lui confie un poste de sergent-détective responsable des enquêtes de routine. Célibataire, elle vit dans un minuscule studio avec un poisson Betta nommé Fluffy. Elle passe la majorité de ses soirées au gym ou encore, à la salle de tir. Elle court tous les matins avant de venir travailler, sauf quand sa petite sœur Gabrielle débarque à l'improvise et qu'elle se voit forcée de passer du temps en sa compagnie avant de la remettre dans un bus pour Montréal, où elle étudie.

Il reprit son souffle et continua :

— Moi, je vois dans cela de l'ambition, doublée d'une grande dose de détermination. Finalement, ce matin, elle intègre temporairement l'équipe des enquêtes spéciales. Il faudrait être un crétin fini pour ne pas pousser sa chance en essayant par tous les moyens de joindre définitivement cette escouade.

Jerry se tut pour prendre une gorgée de thé, sous le regard éberlué de Pascale qui avait l'étrange sensation qu'il voyait à travers elle, jusqu'aux méandres de ses intestins, jusqu'au rose de ses poumons, jusqu'aux pensées qui voyageaient dans les replis de son cerveau. Elle se racla la gorge et reprit d'une voix mal assurée :

— Mais co... comment ? Comment as-tu fait pour savoir tout ça ? Encore ce matin, tu ne savais même pas qu'on allait travailler ensemble, sans compter que tu étais suspendu. Je peux savoir qui m'a empêché d'accéder au poste d'enquêteur aux homicides ?

— Pour la partie professionnelle, j'ai fait sortir ton dossier. Ne t'inquiète pas, j'ai obtenu les autorisations nécessaires... Comme notre équipe doit se protéger contre les infiltrations, on vérifie tout sur ceux qui travaillent avec nous. Pour ce qui est des informations personnelles, disons que j'ai demandé à Jason d'infiltrer ton ordinateur. À elle seule, ta page Facebook m'a beaucoup aidé : ton statut de célibataire y est indiqué, tu y parles de ton poisson que tu viens d'acheter, et tu inondes ton mur avec les scores que tu as réalisés lors de tes sessions de tir ! Aussi, les photos de ta sœur et toi au cinéma, à des spectacles et dans différents restos parlent d'elles-mêmes. Puisque je connais le coin où tu habites, j'en ai déduit que tu habitais un studio. Le reste, c'est Plamondon qui me l'a dit quand je lui ai mentionné que tu semblais en bonne forme physique. Tu sais, Peter est un vrai moulin à paroles qui ignore le mot discrétion, à moins que tu lui spécifies précisément de ne pas divulguer une information en particulier ; alors là, il devient une vraie tombe ! Tu vois... il n'y a rien de sorcier ! Mais tu as raison, je ne connais rien de toi, car tout ce que je t'ai dit est superficiel. Comme ma mère dirait : « Comment peut-on prétendre connaître les autres quand on n'est même pas foutu de se connaître soi-même ? »

— Ta mère est une femme sensée. Mais tu n'as pas répondu à ma dernière question : qui a bloqué ma promotion ?

— Tu as raison pour ma mère. Mais laisse-moi poursuivre. Si tu es gentille, je te dirai qui a fait ça.

— *Elle est vraiment jolie. Tu crois que j'aurais une chance avec elle si tu me la présentais ?* demanda Capitaine America le plus sérieusement du monde.

— Fiche-moi la paix ! rétorqua Jerry sans s'embarrasser de la présence de sa nouvelle collègue. Tu ne vois pas que je suis occupé ?

— Pardon ?

— Désolé, ce n'est pas à toi que je parle.

Devant le regard interrogateur de son interlocutrice, il entreprit de tout lui expliquer.

— Depuis la séance de torture dont j'ai fais les frais, j'ai un ami imaginaire qui partage mon quotidien.

— Tu le vois ou tu ne fais que l'entendre ? interrogea Pascale, aussi surprise qu'intriguée.

— Les deux, nous sommes comme un vieux couple ! Tu es chanceuse, car sur la recommandation de Vladimir qui m'a fait comprendre que de toute façon, tout le monde le savait ou s'en apercevrait tôt ou tard, je n'en parle aux autres que depuis hier. Il a eu raison, je me sens beaucoup mieux depuis que je le dis ouvertement. En plus, on dirait qu'il disparaît peu à peu.

— Ce doit être plutôt spécial à vivre. Qu'est-ce qu'il te dit ? demanda la jeune femme le plus sérieusement du monde.

— Rien de sérieux ; la plupart du temps, il fait son imbécile.

Ce disant, il se tourna vers Capitaine America pour lui tirer la langue et lui faire un bras d'honneur.

— Revenons maintenant à notre sujet principal si tu veux bien : toi, sourit-il.

— Tu as gagné... continue ton analyse ! abdiqua Pascale avec une voix à la fois perplexe et exaspérée. Mais avant, j'aurais une faveur à te demander.

— Je sais que je suis irrésistible, mais sache que je suis en couple !

— Ne te fais surtout pas d'illusions ! Je veux simplement savoir pourquoi un homme comme le commandant Côté porte des bretelles et une ceinture ?

— Ça alors... je ne m'attendais pas du tout à une question comme celle-là ! Comme tu as pu le remarquer, Gus a un problème de poids. S'il serre trop sa ceinture, ça lui coupe le souffle quand il se penche ; il a donc décidé de porter des bretelles pour retenir son pantalon et une ceinture qui ne sert qu'à soutenir son étui à revolver. Est-ce que cette réponse te satisfait ?

— Parfaitement ! Tu peux donc continuer ton petit discours.

— Merci, mademoiselle, très aimable de votre part.

À ces mots, elle lui tira la langue avant de lui sourire à pleines dents. Après quoi, elle regarda par-dessus l'épaule de Jerry pour aussitôt remarquer que Jason l'observait encore. « Bordel ! Il faut que je règle ça au plus vite avant qu'il tombe en amour avec moi ! » Puis la voix de Simard la sortit de ses pensées.

— Je disais donc... Comme tu le sais déjà, nous avons tous une spécialité différente au sein de notre escouade et à l'heure actuelle, le commandant ne songe pas à recruter. Par contre, tu as de bons atouts pour parvenir un jour à te joindre à nous. Par exemple, nous n'avons aucun tireur d'élite, ce qui, je crois, nous serait utile ; ainsi, plus besoin de recourir aux services de l'équipe tactique ! Mais sans vouloir me montrer sexiste, ton atout principal, c'est que tu es une jolie femme. Tu pourrais te servir de ton apparence pour séduire des suspects ou encore, infiltrer un gang. Je pourrai en parler avec les *boys*. Euh... si tu me permets, j'aurais un conseil à te donner : cesse de mettre toutes les facettes de ta vie dans le même panier. Sors et trouve-toi un copain ; quitte ton petit appartement et trouve-toi une vie parallèle à ta vie professionnelle ; c'est le meilleur moyen de ne pas t'enliser dans le sable mouvant qu'est la loi. J'ai aussi un autre conseil, et celui-là est très important... observe le commandant et fais tout ce qu'il te dit, sans mettre son jugement en doute.

— Wow ! Ta description de la loi est un peu sordide !

— Oh, que non ! Nous sommes seuls contre tout un système : l'opinion publique, les reporters, les avocats, les juges et les criminels. Sache qu'il y a une grande différence entre justice et loi.

Un silence s'installa entre eux, le temps que Pascale assimile cette dernière phrase. Après un sourire à son endroit, Jerry lui expliqua :

— C'est pour cette raison que notre équipe existe. Quelquefois, nous appliquons la justice sans nous préoccuper de la loi. Et un dernier conseil : n'écoute jamais les conseils de personne. Et parle à Jason, le pauvre petit va attraper un torticolis à force de te regarder à la dérobée.

Cela dit, il éclata de rire et quitta la table pour rejoindre les autres, laissant Morin avec de nouvelles interrogations. « Bordel ! Il ne m'a même pas dit le nom du traître qui m'a empêchée de travailler aux homicides ! »

CHAPITRE 20

Quand Gus remarqua que Jerry était revenu parmi le groupe, il demanda à Pascale de se joindre à eux et à Jason de procéder au compte rendu de la journée. De même, il invita ses hommes à ne pas se gêner pour clarifier des points en cas de besoin. Il était heureux que le mauvais temps ait fait fuir les clients ; ainsi, ils pourraient discuter ouvertement, sans mettre leur enquête en péril. Ginette leur avait toutefois demandé d'attendre que Sara, la serveuse chantante, soit partie avant d'entamer les discussions. Ils profitèrent donc de ce moment pour prendre enfin des nouvelles de Jill auprès de Jerry. Celui-ci leur expliqua qu'en attendant que le corps de Bob lui soit remis, elle se reposait à la maison de campagne familiale avec Paula. Jill avait même pris le temps de déléguer les affaires courantes de ses activités « professionnelles » à ses employés de confiance. Un genre de vacances forcées, quoi !

Jerry s'ouvrit ensuite à tous ses amis, non sans s'excuser de son comportement des derniers mois et affirmer être vraiment décidé à retrouver son ancienne vie. Il était lancé... Une fois engagé sur le chemin de la vérité, il ne pouvait plus revenir en arrière. Tous en profitèrent pour laver leur linge sale en famille, histoire de laisser le passé là où il devait être : derrière eux. Ils étaient tellement absorbés par leur conversation, que nul ne vit Sara prendre son parapluie orné de nuages bleus et blancs avant de quitter le bistro. Pas un, sauf Jerry qui trouvait sympathique le côté enfantin de la jeune serveuse.

— OK, chéri, avisa Ginette. Vous pouvez commencer. Il n'y a plus d'oreilles chastes dans le resto... à part Jason, bien sûr !

Gustave acquiesça, sous le regard offusqué de Jason.

— Avant de commencer, je voudrais m'assurer que personne ne parle aux journalistes. Si une information doit couler, je la livrerai personnellement à notre fouine préférée : Junior Jodoin. Bien compris ?

— Oui, boss ! hurlèrent à l'unisson les membres de l'escouade.

Pascale ne répondit pas, se disant que la hiérarchie verrait d'un très mauvais œil des flics qui sympathisaient avec les pisse-copie de la presse. Décidément, ces hommes faisaient plutôt fi des règles établies.

— Allez, Jason ! poursuivit Gus. Cesse de bouder et fais-nous ton rapport.

Le jeune homme s'exécuta tout en ravalant les mots acides qui lui venaient en tête.

— Nous avons présentement un total de six personnes disparues qui correspondent au profil suivant : étudiant en art ayant reçu une invitation anonyme pour assister au colloque de l'année dernière à l'hôtel Riopelle et ayant disparu le même jour. Fait intéressant, en tenant compte du décalage horaire et des rapports que nous avons reçus, j'ai comparé les heures approximatives des disparitions ; c'est comme si elles avaient toutes eu lieu presque en même temps. On dirait une opération militaire. Nous avons aussi procédé à des vérifications pour tenter d'identifier la personne ayant émis les chèques-cadeaux et réservé les billets d'avion qui accompagnaient les cartons d'invitation.

— Et ? demanda Côté d'un air vivement intéressé.

— Rien. Tous les billets ont été commandés par une compagnie à numéro qui n'existe plus et surtout, par un propriétaire qui était déjà mort au moment où elle a été enregistrée.

— Plus de doute possible ! lança d'un seul souffle Gabriel Côté. Nous sommes vraiment confrontés à une affaire criminelle à grande échelle.

— Très perspicace, le frère ! Continue, Jason... Que disais-tu au sujet des heures auxquelles ont eu lieu les disparitions ?

— La seule qui nous est inconnue est celle de l'enlèvement de Roxanne Bernier. Et entre parenthèses, prenez note qu'en plus de ceux que nous connaissons déjà, nous pouvons ajouter deux noms à la liste des personnes disparues : Alexandra Savard de Paris, et Jacques Duran de Vancouver. Au moment où nous nous parlons, l'ordinateur continue de filtrer les enlèvements et de faire les demandes auprès de tous les corps policiers du monde qui tiennent des registres. Parce qu' imaginez-vous donc que tous les corps policiers ne sont pas équipés de systèmes d'analyse de dossier !

— Stop, Jason ! ordonna le commandant. Ne nous embrouille pas... reste focus.

— Euh... Pardon, je continue... se repentit le garçon. L'analyse des numéros de téléphone n'a encore rien donné. D'après les premiers rapports fournis par les différents corps de police, toutes les victimes étaient des élèves ayant obtenu des résultats au-dessus de la moyenne et aucune empreinte n'a pu être relevée sur les lieux connus des enlèvements. Oh, j'oubliais ! Le corps d'une Japonaise, aussi étudiante en art, a été retrouvé dans la même période. Après son autopsie et une analyse du sang, le médecin légiste a détecté une forte dose

de gamma-hydroxybutyrate et...

— C'est quoi du « gamma machin chose » ? le coupa son père Ian.

— Du GHB, mieux connu sous l'appellation de « drogue du viol ». Il y avait aussi autre chose dans le sang de la victime... un produit dont les vétérinaires se servent comme anesthésiant.

— Pourquoi nous parles-tu d'elle ? demanda de nouveau son paternel. Elle n'a pas disparu, elle est morte.

— La coïncidence... intervint Gustave. Elle a été tuée le jour même où sont survenues les disparitions et selon le médecin légiste, l'heure concorde aussi. Sans oublier le fait qu'elle était une très bonne étudiante en art. Pour votre gouverne, elle travaillait à l'encre de Chine, comme Roxanne Bernier. Continue, mon petit Jason, tu t'en tires bien.

Même s'il n'aimait pas se faire appeler « mon petit », Jason continua. « Au moins, le commandant semble apprécier mon travail », se dit-il en lui-même.

— Merci, monsieur ! La fouille du studio de Mlle Bernier n'a encore rien donné. C'est pour cette raison que Georges n'est pas parmi nous ; son équipe et lui sont encore sur les lieux pour trouver des indices potentiels. Mon père... euh... je veux dire... Ian a obtenu tard aujourd'hui les données des caméras de surveillance de l'hôtel, car il a fallu remonter jusqu'à la date du colloque de l'année dernière. La direction a contesté un peu, mais à la vue de notre gentil géant, elle a consenti à faire tout ce qui était en son pouvoir pour trouver les informations demandées. L'instinct de survie, sans doute ! Toutefois, j'ignore si Gabriel a eu le temps de visionner les bandes-vidéo. Je crois que c'est tout. Ah oui... Jerry n'a pu recueillir aucun renseignement auprès des indics. Il dit par contre qu'il devra revoir le recteur de l'université, car il l'a trouvé louche.

Sur ces mots, tous les visages se tournèrent vers Jerry. Si cet inspecteur trouvait que quelque chose ne tournait pas rond chez le recteur, c'est que c'était le cas. Son instinct ne constituait-il pas sa force au sein de l'équipe ?

— Explique-nous, Jerry, le pria le commandant Côté.

— Eh bien... lorsqu'il est venu à ma rencontre dans l'appartement de Roxanne, l'individu s'est tout de suite montré agressif. Une agressivité nerveuse, presque de la peur, soit tout le contraire dont font preuve ceux qui veulent nous aider à résoudre un crime grave. J'ai donc l'intention d'aller le surprendre demain matin, à l'heure du petit déjeuner. Je crois aussi qu'il faudrait peut-être que les autres corps de police aillent interroger les directeurs des universités où étudiaient nos jeunes disparus.

— OK ! Plamondon, tu nous arranges ça le plus tôt possible. Si on tient compte du décalage horaire, tu peux commencer tes appels dès la fin de la réunion.

— Pas de problème, commandant.

— Et toi, Nick, qu'en est-il de ta visite à la galerie d'art ?

— Les photos que j'ai prises des toiles se font présentement comparer aux esquisses ou aux œuvres déjà réalisées par nos disparus. Jason s'est chargé de faire parvenir les photos aux professeurs de Tanya, Alexandra et Jacques. À l'heure où je vous parle, nous n'avons obtenu aucune réponse de leur part, mais les parents de Sophie, au même titre qu'Alice, la fiancée de Jean-Samuel, et Thomas Séguin sont formels : il y a une grande ressemblance avec certaines des toiles, et la « signature mystère » de J.-S. apparaît bel et bien sur cinq d'entre elles.

— Mais officiellement, qui a signé ces toiles ? s'enquit Pascale.

— Le multimillionnaire Édouard Léonard qui, tenez-vous bien, est aussi le propriétaire de la galerie d'art Les Alvéoles !

— Nick m'a demandé de procéder à certaines vérifications, en profita pour glisser Plamondon. Du coup, j'ai communiqué avec le critique d'art Jules Archambault qui m'a confirmé que les toiles de Léonard avaient commencé à faire leur apparition depuis seulement trois ou quatre mois, et que malgré leur profonde beauté et la passion bien sentie, il semblerait que certaines d'entre elles manquent encore de maturité. Je n'ai aucune idée de ce qu'il a voulu dire par là. Par contre, il a ajouté qu'il est littéralement tombé à la renverse lorsqu'il a constaté que toutes ces différentes disciplines de peinture étaient signées par un seul et même artiste : Édouard Léonard. À la suite de cet entretien, j'ai fait quelques recherches sur M. Léonard. Cet homme doit être un autodidacte, car il n'a étudié dans aucun établissement d'art. Il a cependant étudié en économie, marketing et entrepreneuriat, et est devenu riche comme Crésus après la mort de son oncle Marcus.

Lorsque tous se retournèrent en direction de Gus en affichant le même regard, celui-ci, qui devina leurs pensées, s'empressa de leur dire :

— Diminuez vos ardeurs. Je vais me faire l'avocat du diable : peut-être que notre personnage a déjà vu certaines toiles de nos jeunes artistes et qu'il les a simplement reproduites. En plus, il est millionnaire ! Qui dit qu'il ne s'est pas payé des professeurs privés ? Mais comme je suis un bon patron, j'irai voir le directeur dès demain matin pour lui montrer ce qu'on a. J'en profiterai pour lui demander s'il peut m'obtenir un mandat qui nous permettra de saisir quelques toiles, faire des analyses et interroger M. Léonard. Pour ce soir, continuons à travailler avec ce que nous savons. À ce jour, nous avons beaucoup progressé, mais nous ne devons rien négliger. Toi, Gabriel, as-tu commencé à visionner les bandes-vidéo de l'hôtel ?

À cette question, un immense sourire apparut sur le visage de Gabriel. Il se leva et prit sa mallette, pour en sortir les agrandissements d'une image vidéo montrant deux hommes. Il en remit une copie à tous et retourna à sa place en attendant leur réaction qui ne tarda pas.

— Sacrement ! Dites-moi que je rêve ! lança Nicolas.

Ian se leva brusquement et marcha de long en large en nommant tous les noms des saints qu'il connaissait, non sans en inventer quelques-uns entre deux va-et-vient. Pendant que Jason fixait la photo avec des yeux exorbités, Jerry devint blême et serra les poings de rage, tant il semblait sur le point d'éclater. Gustave lui mit la main sur l'épaule tout en tentant de calmer ses hommes. Seule Pascale ne reconnaissait pas les deux hommes qui se trouvaient sur l'agrandissement.

— Ginette, apporte du café pour tout le monde, s'il te plaît, et rajoutes-y un peu de cognac. Vous, les gars, essayez de vous calmer afin que nous puissions tirer tout ça au clair. Pis toi, mon innocent, t'aurais pas pu nous parler plus tôt de ta découverte ?

— J'allais le faire quand tu nous as demandé de tous venir ici... je me suis donc dépêché de faire des photocopies, d'aller chercher des fleurs pour ma belle-sœur et ensuite, bien... je vous ai rejoints, répondit Gabriel en fixant sa tasse de café vide.

Gus lui fit un signe pour qu'il se taise, refusant d'écouter plus longtemps ses doléances. Gigi leur apporta du café et s'éclipsa aussitôt dans la cuisine pour libérer son cuisinier et aussi, pour s'éloigner. Sachant qu'apprendre des choses interdites était lourd à porter, elle préférait ne rien entendre.

— OK ! Buons tous notre café en silence, histoire de décanter l'image que nous venons de voir.

Depuis son véhicule, voyant qu'il y avait pas mal d'agitation dans le restaurant, l'ange gardien de Jerry décida d'envoyer un texto à Jason qui sentit aussitôt son mobile vibrer. Il baissa les yeux pour le lire discrètement : « *Que se passe-t-il ?* » La réponse arriva presque immédiatement. Tout en la lisant, Vlad se fit la réflexion que les jeunes étaient vraiment rapides pour texter. « *Gabriel vient de nous montrer des photos de Ban et de Viggo qui ont été captées à l'hôtel Riopelle, l'année dernière, à l'ouverture du colloque où tous les peintres enlevés avaient été invités.* » Le Russe pesta. Force était de constater que ces fumiers avaient repris du service. Il aurait vraiment dû laisser Ian rattraper le gros Japonais pour lui régler son cas, la dernière fois...

L'hélicoptère atterrit au petit aéroport situé en banlieue de la grande métropole, avec à son bord le pilote Wilson, Viggo et la dépouille de Roxanne. Vig avait voulu mourir tout le long du trajet ; le vent et la forte pluie avaient non seulement secoué l'appareil de gauche à droite, mais de haut en bas. Une fois au sol, Wil se retourna vers son passager pour lui dire :

— Quel beau vol ! Comme je les aime... plein de promesses de mort immédiate !

— Espèce de connard ! T'es un vrai malade.

— Ah ! Ah ! Ah ! Tu imagines si on s'était écrasés ? Ils auraient découvert le cadavre de la fille avec nos deux corps broyés, et tous les beaux projets d'Édouard se seraient envolés en fumée. Eh, Vig ! Pendant que je règle des choses avec la tour de contrôle, va dans le hangar 4 ; tu y verras une Ford Econoline noire. Approche-la le plus possible de l'hélico... la clé est sous le siège du passager. Avec cette pluie, ça devrait être plutôt facile de ne pas se faire remarquer quand on transférera la nature morte... Ah ! Ah ! Ah ! La nature morte... une artiste peintre... Tu comprends le jeu de mots ?

— Oui, je comprends parfaitement le sarcasme et je n'ai pas le cœur à rire, lui répondit agressivement Viggo.

— Wô les moteurs ! Calme-toi... j'essaie juste de détendre un peu l'atmosphère ! En plus, tu devrais être content... avec la mort de Filippo, il n'y a plus de traître parmi nous. Tiens, prends la clé du hangar... je t'attends.

Quelques instants plus tard, les deux hommes roulaient sur l'autoroute, en direction de la grande métropole, pour y déposer leur colis particulier. Encore dix minutes et ils seraient rendus au centre-ville.

Le cellulaire de Vladimir vibra de nouveau ; cette fois, c'était Jill qui l'appelait.

— Oui !

— Salut, où es-tu et que fait Jerry ?

— Excuse-moi, Jill, tu m'as demandé de suivre ton ami pour le protéger, pas pour l'espionner et te faire un compte rendu de ses déplacements. Il y a des gens qui sont payés pour faire ça... on appelle ça des détectives privés, indiqua le garde du corps sur un ton sec. Quant à toi, tu es censée te reposer à la campagne et vivre ton deuil. Alors, décroche et moi je raccroche !

— Eille, ne t'énerve pas ! Je voulais juste discuter un peu et voir comment ça se passait.

— Tu sais que je ne suis pas doué pour faire la conversation, à moins d'avoir bu une bouteille de vodka. Mais si tu y tiens vraiment, je vais te dire que Jerry est actuellement au restaurant en compagnie d'une très, non... d'une très très jolie femme et qu'avant le début du repas, il a offert un gros bouquet à une autre femme.

— Très drôle ! Non vraiment, t'es comique.

— C'est la pure vérité. Je le jure sur la tête de tes futurs enfants.

— Où est-il ce... ce... ? cria sa patronne après un silence suivi de plusieurs blasphèmes.

— OK, Jill, cesse de crier ! Je vais te donner la version complète. Écoute et tais-toi. Jerry et toute l'escouade soupent au Petit Bistro. Les fleurs étaient pour Ginette. Jason m'a écrit qu'elle et Gus vont devenir parents d'un petit poupon, à moins qu'il ne ressemble au père et qu'il soit un énorme poupon !

Il s'attendait à une réaction de la part de Jill, mais celle-ci ne vint pas. Soit elle avait retenu l'ordre de se taire, soit l'absorption de calmants la rendait plus lente sur la détente. Il continua donc son récit.

— Il y a maintenant une femme au sein de l'escouade, et Jerry s'est tout simplement isolé dans un coin du resto un court moment avec elle, sûrement pour discuter de l'enquête. Je crois que les choses seront claires dorénavant : je protège Jerry contre lui-même ou un quelconque ennemi, point à la ligne !

Il raccrocha, frustré que Jill ait pu croire qu'il allait lui répéter les faits et gestes de Jerry. « Je ne suis pas une satanée balance, elle devrait le savoir ! » Une nouvelle vibration de son cellulaire augmenta sa colère d'un cran. Il devait pourtant se contrôler, juste au cas où quelqu'un regarderait en direction de son véhicule ; et comme l'objectif était de rester discret... Tiens, cette fois c'était le bon docteur Red qui l'appelait !

— Oui !

— Vlad ?

— Qui veux-tu que ça soit d'autre ? Tu m'as l'air franchement nerveux.

— Je ne suis pas nerveux, je m'inquiète pour toi. J'ai appelé il y a au moins une heure et tu n'as pas répondu.

— Désolé, j'étais occupé, mentit le Russe. Si tu m'appelles pour savoir comment va ma blessure, elle va très bien ; comme d'habitude, tu as fait un excellent boulot.

— Merci. S'il y a quoi que ce soit, préviens-moi. On ne sait jamais, il pourrait y avoir une infection.

— D'accord, docteur.

S'ensuivit un temps mort, au cours duquel Vlad réfléchissait à une boutade à envoyer à Red. Comme il n'en avait pas l'habitude, le docteur crut qu'il avait raccroché.

— Allô, es-tu encore là ?

— Oui, oui... J'aimerais que tu m'avoues que tu m'appelles parce que tu me trouves mignon et que tu es en amour avec moi. Ah ! Ah ! Ah !

— Tu n'es vraiment pas mon genre. Une grosse brute avec les cheveux en brosse, très peu pour moi ! À moins que tu ne veuilles vivre ta première expérience homosexuelle, n'y pense même pas !

— Fiou ! Heureusement que je suis hétéro, sinon j'aurais eu le cœur brisé ! lança Vladimir d'une voix fragile pour mieux jouer la comédie.

Puis, comme à son habitude, il raccrocha sans le moindre au revoir. Un jour, il faudrait que quelqu'un lui

dise que cette façon d'agir n'était pas polie. La pluie avait enfin cessé, laissant la place à un vent léger, mais glacial. Probablement pour tuer le temps, le Russe se mit à réfléchir à tous ceux qu'il avait éliminés. Bien qu'il se voulait justicier, il n'était pas certain d'avoir toujours éliminé des coupables. L'opacité et la pesanteur de ses pensées négatives lui faisaient palpiter le cœur plus fort. Ces hommes qu'il avait tués lui rappelèrent Bob, puis un nœud lui resserra la gorge, provoquant un picotement de larmes sous ses paupières. Ses yeux formèrent alors des nuages de larmes qui emplirent ses joues de culpabilité et de chagrin. Il s'essuya brutalement du revers de la main, en se disant que toutes ces pensées étaient inutiles. À quoi bon ruminer le passé ? Ce qui est fait est fait et les larmes n'ont jamais ramené les morts.

CHAPITRE 21

Pascale s'approcha de Pierre pour connaître la raison de toute cette agitation. Celui-ci lui expliqua qu'un des hommes apparaissant sur la photo était Ban Sasaki, le tyran qui avait torturé Jerry, tandis que le deuxième était son bras droit Viggo Walter. Autrefois, les deux hommes faisaient partie du gang des Nations-Unies. Une rumeur circulait voulant que Ian ait été sur le point de capturer Ban, mais Vladimir lui aurait ordonné d'arrêter de le poursuivre, car au moment des faits, leur objectif premier consistait à sauver Jerry et Jason. Comme nul n'avait revu le Japonais depuis lors, Pierre croyait que Vlad l'avait liquidé sans le dire à personne.

Et en parlant du loup, voilà que la porte du Petit Bistro s'ouvrit avec fracas pour faire apparaître la silhouette de Vladimir. Alertés par cette entrée fulgurante, les policiers sortirent leur arme.

— Vlad ! Mon Dieu ! Tu nous as fait une de ces peurs, fulmina Gustave en faisant signe aux autres de remettre leur arme dans leur étui. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Laisse tomber tes questions, Gus ! Venez plutôt dans la ruelle avec moi... Deux rigolos viennent d'y jeter un cadavre et tirer sur une pauvre fille qui passait par là. J'ai vérifié et elle est morte.

Comme personne ne bougeait, Azarov hurla :

— *Wake up !*

Il sortit du bistro sans rien ajouter, suivi par la meute de policiers. Jason voulut les suivre lui aussi, mais fut intercepté juste à temps par Ginette.

— Ce n'est pas pour toi, Jason, lui murmura-t-elle à l'oreille.

— Mais... je suis leur partenaire !

— Je sais. Mais crois-moi sur parole... Tu ne veux pas voir ça. Et ton travail à toi, ce sont les ordinateurs. Gus m'a d'ailleurs dit que tu étais déjà le meilleur, alors ne pourrais pas ta tête avec des images que tu ne pourras plus effacer.

Ginette posa un regard tendre sur le garçon, lui mit la main sur l'épaule et le poussa délicatement à l'intérieur. Pendant ce temps, le commandant, qui ne mettait aucunement en doute la parole de son ami Vlad, communiqua immédiatement avec les secours et les homicides. Perdue devant les événements survenus au cours des cinq dernières minutes, Pascale demanda :

— Pierre, qui est cet homme ?

— Tu n'as pas entendu le commandant ? C'est l'ange noir en personne : Vladimir Azarov !

— Ouf ! Quel homme !

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Tu ne m'avais pas dit qu'il dégageait une telle aura masculine. C'est dommage qu'il soit un criminel, je ferais bien une petite séance d'exercice avec lui !

— Je suis un homme... Comment veux-tu que je détecte ce genre de chose ? répondit Pierre en regardant sa collègue d'un drôle d'air. Allez... sors de tes rêveries, Gustave nous parle ! Et je trouve qu'Azarov est beaucoup trop vieux pour toi. D'ailleurs, souviens-toi que pas plus tard que ce matin, tu m'as traité de vieux pervers !

— Peter, ordonna Gus, va à l'autre entrée de la ruelle avec Pascale pour établir un périmètre de sécurité en attendant les patrouilleurs. Ian et Nick, faites la même chose de ce côté-ci. Jerry, viens avec moi pour qu'on procède aux premières constatations, et amène la caméra numérique. Gabriel, tu prends la déposition de Vladimir pendant que c'est frais dans sa mémoire.

— Non, Gus, refusa le Russe avec autorité. Je veux bien lui dire ce que j'ai vu, mais mon nom ne doit paraître nulle part. On le fait à ma manière, ou je ne le fais pas du tout.

— Ça sera à ta manière, alors... Essaie au moins de coopérer autant que faire se peut.

Sur ce, Gus adressa un clin d'œil au garde du corps et partit en direction de la victime. Gabriel eut à peine le temps d'ouvrir la bouche pour protester que Jerry lui assena un coup de coude dans le ventre. Du regard, il lui ordonna de faire ce qu'on lui disait sans rouspéter. Le sergent attira Vladimir un peu à l'écart de l'entrée de la ruelle et demanda :

— De combien de cadavres cette ruelle aura-t-elle besoin avant d'être satisfaite ?

— Aucune idée, mais à partir de demain, je suppose que les gens auront à nouveau peur de la traverser.

Depuis des années, ce lieu est une entrée directe dans le royaume des morts.

C'est alors que Gabriel remarqua que le Russe se tenait le côté gauche. Malgré le visage stoïque qu'il affichait, on pouvait déceler qu'il ressentait une certaine douleur.

— Pourquoi tiens-tu le bas de ton ventre ? Ta blessure te fait-elle mal ? Et pourquoi tes vêtements sont-ils trempés ?

— Laisse ma blessure tranquille, répondit sèchement Vlad. Je te rapporte ce que j'ai vu et ensuite, je disparaîs avant que la foire commence.

Puis il se tourna juste un peu pour dissimuler son flanc qui saignait. « Une chance que je porte du noir, se dit-il, le sang paraît moins... Ce foutu pansement est tout mouillé ! »

— OK, *shoote !* lança le sergent.

— J'avais à faire dans le coin quand je me suis dit, « pourquoi ne pas aller casser la croûte au resto de Gigi » ?

Très vite, Gabriel constata que le témoin mentait sur ce point. Décidément, ça commençait vraiment mal. Mais comment l'autre aurait-il pu faire autrement sans avoir à avouer qu'il surveillait Jerry ?

— Je venais de garer ma voiture, continua-t-il, quand j'ai vu trois ombres marcher au milieu de la ruelle. Au début, je croyais que c'étaient des ivrognes qui traînaient un de leurs amis. Lorsqu'ils sont passés sous un lampadaire, je me suis rendu compte que la personne qui se trouvait entre les deux autres était une femme complètement nue. Je suis donc sorti de mon véhicule pour aller voir ce qui se passait, et j'ai commis la pire erreur de débutant : j'ai oublié d'éteindre mon plafonnier. Les deux hommes ont donc été attirés par la lumière comme des papillons de nuit... et m'ont aperçu. Ils ont immédiatement laissé tomber leur fardeau avant de prendre la poudre d'escampette. Sur leur chemin, ils ont croisé une jeune femme qui semblait danser avec son parapluie, et sans crier gare, ils lui ont tiré dessus. Je me suis lancé à leur poursuite, mais j'ai perdu pied et je me suis ramassé sur le derrière. Ils ont fui à bord d'une Ford Econoline allongée, noire ou bleu marine. Avec cette noirceur, je n'ai pas pu distinguer parfaitement la couleur.

Vlad fit une pause suffisamment longue pour faire sortir Gabriel de ses gonds.

— Autrement dit, râla-t-il, tu n'as rien de concret pour nous... à moins que tu ne veuilles rien me dire ?

— Qui a dit que c'était tout ? Le plus important est à venir ; je ne fais que rassembler mes idées pour te livrer la dernière information, en espérant que tu sauras quoi en faire.

— Accouche, calvaire ! fulmina le sergent.

— Un des hommes était un Noir large d'épaules et l'autre, je mettrais ma main au feu qu'il s'agissait de Viggo. Voilà ! C'est tout ce que j'ai à te dire, Gab. Tu diras salut aux *boys* pour moi et dis à Gus ou Jerry de me téléphoner le plus tôt possible. Bye !

Le Russe fit un salut militaire et quitta les lieux sous le regard découragé de son interlocuteur. S'il était aussi pressé de partir, c'est qu'il voulait vérifier le plus rapidement possible l'état de sa blessure qui s'était remise à saigner après qu'il soit tombé en poursuivant les criminels.

Plus loin, au cœur de la ruelle qui attendait paisiblement depuis un peu plus d'un an pour reprendre du service, on sentait les relents d'un passé rempli d'horreur. Gus et Jerry s'arrêtèrent devant le cadavre de la femme nue, couchée face contre terre.

— Chaque fois que je viens ici, dans cette ruelle, je ne peux m'empêcher de penser à une phrase que ma mère m'a dite.

Gustave, qui s'était penché sur la jeune victime, leva les yeux pour signifier à son partenaire qu'il pouvait parler.

— Cette phrase, c'est : « Je sais que le mal existe, je ne suis simplement pas sûre de son origine. » Je ne connais pas moi non plus son origine, mais je crois qu'il habite la ruelle des entrepôts.

— En tout cas, il doit vivre tout près d'ici. Allez... commence à photographier le cadavre ! On voit déjà qu'elle a été attachée, battue, et sans doute étranglée. Regarde les marques autour de son cou...

En effet, la corde rêche avait imprégné de larges et profonds sillons bleuâtres aux poignets et au cou.

— Eh, Côté ! J'espère que tu n'es pas en train de corrompre ma scène de crime. Pourquoi prenez-vous des photos ? Vous ne faites pas partie des homicides !

— Pour une fois, tu as raison, Marchand ! On voulait juste te faire prendre de l'avance. Je te laisse à tes macchabées.

— Comment ça, mes macchabées ? Je n'en vois qu'un !

— L'autre a été laissé à l'autre bout de la ruelle ; je n'ai pas encore eu le temps d'aller voir. Si tes

hommes sont arrivés, je pars avec les miens, répondit sagement l'imposant commandant.

— Non, attends un peu ! J'aimerais te poser quelques questions. Je viens d'interroger ton frère et il m'a répondu qu'il n'avait rien à me dire.

Pendant ce temps, Jerry ne cessait de photographier la victime sous tous les angles possibles.

— Arrête-moi ça tout de suite ! hurla l'enquêteur des homicides. Crisse, c'est pas à toi de faire ça ! À moins que les photos de femmes mortes t'excitent !

— *Prends une photo de son visage de singe enragé avant que je lui fasse manger mon bouclier !* suggéra Capitaine America en imitant la gestuelle d'un chimpanzé.

Approuvant l'idée de son moi intérieur, Jerry s'exécuta.

— Eh ! Qu'est-ce que tu fais ? demanda Marchand en haussant la voix.

— Non, ce qui m'excite, ce sont les hommes enragés ! répliqua Jerry.

Marchand fit un pas en direction de Simard qui leva les mains en signe de reddition tout en détournant la caméra, après s'être rappelé qu'en raison de sa récente suspension, il se devait de marcher dans les rangs pour encore un bout de temps. C'est à ce moment qu'arriva le médecin légiste.

— Je vois que vous fouinez encore là où vous ne devriez pas ! constata en souriant la belle Maria Santori.

Sur ces mots, elle serra les mains de Gustave et Jerry, et omit volontairement celle de Daniel Marchand qu'elle trouvait un peu trop imbu de lui-même. Pour signifier son mécontentement, celui-ci lui lança un regard courroucé.

— On ne fouine pas, on est tombé dessus par hasard, lança Gus. Mes hommes et moi, on mangeait au restaurant de ma femme quand on a tous décidé d'aller se promener, histoire de digérer notre repas.

Mais Maria ne l'écoutait déjà plus, car occupée avec la dépouille. Marchand, lui, par contre, écoutait.

— OK ! Ce sera ta version officielle, dis-moi, ou tu aimes mieux la retravailler ?

— C'est comme je viens de te le dire. Si ça ne fait pas ton affaire, comme diraient les Français, «je n'en ai rien à foutre» ! Viens, Jerry, on se barre, poursuivit Côté en prenant un accent français.

— Je vais en parler au directeur McCarthy ! Tu vas voir que toi et tes fiers-à-bras, vous jouerez moins les fanfarons. La ville ne vous appartient pas !

— Depuis que tu as été promu dans l'équipe des homicides, se fâcha Gus, tu te prends pour un autre ! Eh bien, laisse-moi te dire ceci : pour ton information, l'autre ce n'est pas toi, espèce d'incompétent !

— J'vais te faire ravalier tes paroles, mon gros crisse !

Marchand avait crié sa menace en postillonnant au visage de l'enquêteur. Voyant cela, Jerry s'approcha, prêt à séparer les deux belligérants.

— *Jerry, laisse Gus lui faire manger ses dents,* lança Capitaine America en faisant du *shadow boxing*.

— OK, arrêtez de jouer aux machos pendant une seconde ! décida d'intervenir le médecin légiste. Aidez-moi à retourner le cadavre ou disparaissez et laissez-moi attendre les techniciens en scène de crime. Si vous m'aidez, vous pourrez ensuite recommencer à jouer ensemble, les p'tits gars !

Sur ces mots, elle dévoila son beau sourire pour les encourager à lui venir en aide. Les trois hommes s'agenouillèrent donc près du corps de Roxanne et le retournèrent selon les directives de la belle Maria.

— Merci ! dit cette dernière. Vous voyez comment la vie peut être agréable quand on a la bonne attitude ?

Voyant Jerry se figer sur place en fixant le visage de la morte, elle demanda :

— Tu la connais ?

— Je ne sais pas... Son visage me dit quelque chose, mais le crâne rasé, ça ne me dit rien. Toi, Gus, as-tu déjà vu cette femme ? Peut-être une ancienne toxicomane qu'on aurait arrêtée ?

— Oui, moi aussi, elle me dit quelque chose, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus, répondit le commandant.

— OK, arrêtez de faire vos intéressants et disparaissez de ma scène de crime ! râla Marchand en faisant un signe de la main comme s'il chassait un moustique. Et merci quand même d'avoir prévenu les homicides !

— Attendez, enquêteur Marchand. S'ils peuvent vous aider à identifier votre victime, laissez-leur une minute... peut-être que la mémoire leur reviendra, suggéra Maria qui avait intentionnellement interpellé son interlocuteur par son titre pour flatter son ego.

— D'accord... vous avez raison, madame.

La jolie dame adressa tout de go un clin d'œil en direction de Gus et Jerry qui la gratifièrent d'un sourire.

— Regardez-la bien... poursuivit Maria. Elle a les yeux bleus, un petit nez retroussé plein de taches de rousseur et si je me fie à ses poils pubiens d'un roux flamboyant, je peux affirmer sans risque de me tromper

que cette jeune femme devait sûrement avoir une belle chevelure aussi épaisse que rousse lorsque vous l'avez vue...

Ayant soudainement un éclair de génie, l'enquêteur Simard prit son cellulaire et communiqua avec Jason.

— Jason, ne pose pas de questions et envoie-moi sur mon téléphone toutes les photos des jeunes qui ont été enlevés. Merci !

Il coupa aussitôt la ligne et garda son téléphone dans sa main, jusqu'à ce que celui-ci se mette à vibrer moins de trois secondes plus tard.

— Eurêka ! cria-t-il.

Il tendit l'appareil en direction de son partenaire, pendant que Marchand et Santori s'interrogeaient sur ce qui se passait.

— Pas possible ! laissa entendre Gus. OK, Marchand ! J'ai une bonne et une mauvaise nouvelle pour toi...

Devant le silence prolongé de l'enquêteur aux homicides, il continua, alors qu'une étrange expression passa comme un nuage sur son visage.

— La bonne nouvelle, c'est que nous connaissons cette personne ; la mauvaise, c'est qu'elle fait partie de notre enquête en cours.

— Tu dis ça juste pour me faire chier ! ragea l'autre.

— J'aimerais bien, mais non. Viens avec moi... Nous allons appeler le directeur McCarthy et lui demander qui, à la lumière de ce que nous savons, héritera de cette pauvre fille.

— OK, mais avez-vous identifié l'autre cadavre ? Allons le voir ! ordonna Marchand en partant d'un pas rapide, suivi de Gus et Jerry, sous le regard amusé de Maria qui trouvait que les trois agissaient comme des collégiens.

À quelques mètres de la deuxième victime, Jerry s'arrêta net en saisissant le bras de son ami pour l'empêcher d'aller plus loin. Remarquant le geste, Marchand s'arrêta également. Gus et lui regardèrent Simard avec un énorme point d'interrogation au beau milieu du visage.

— Je sais qui elle est, annonça tristement Jerry.

— Ne fais pas ton intéressant, Simard, on est encore trop loin pour pouvoir la distinguer !

— Ta gueule, Marchand !

— Du calme, Jerry ! Explique-moi et ne t'occupe pas de Daniel.

Pour une fois, Marchand se tut et écouta.

— Le parapluie qui est par terre sous le lampadaire... Il est orné de nuages bleus et blancs, exactement comme celui de la serveuse chantante au restaurant de ta femme, Gus. C'est Sara !

Les deux autres tournèrent la tête pour regarder l'objet inerte, tout autant que sa propriétaire.

— Nom de Dieu de merde !

Tous les saints de l'univers et plus encore se firent insulter dans une seule phrase émise par Gustave qui avait peine à dissimuler ses émotions. En se demandant s'il était approprié de dire le fond de sa pensée, Daniel Marchand toussa doucement pour se faire remarquer.

— Oui ? questionna Gustave.

— Je ne veux pas retourner le couteau dans la plaie, mais puisque vous connaissez cette victime, vous savez qu'il y a conflit d'intérêts et que de ce fait, vous seriez trop impliqués émotivement si jamais vous enquêtiez sur cette mort ?

— Je sais... soupira Gus. Viens, on va quand même appeler le directeur ; ensuite, je vais aller annoncer la nouvelle à ma femme.

Quinze minutes plus tard, l'équipe des enquêtes spéciales était mandatée pour s'occuper du cas de Roxanne Bernier, tandis que celle de Marchand se voyait confier celui de la serveuse. Le directeur était conscient que s'ils enquêtaient sur les meurtriers de Roxanne, ils trouveraient par la même occasion ceux qui avaient assassiné Sara. Finalement, c'était comme s'il divisait le travail, ce qui doublait les chances de résoudre ces cas... En espérant, toutefois, que personne ne remarque qu'il avait volontairement contourné le règlement pour accommoder ses amis.

Toujours sous le choc de leur découverte, Gustave réunit de nouveau son escouade à l'entrée de la ruelle. Les gyrophares des ambulances et des voitures de police donnaient à leur caucus une atmosphère de série policière américaine.

— OK, tout le monde ! On va tous se coucher, car une autre grosse journée nous attend demain. À notre enquête sur les enlèvements, s'en est ajoutée une autre de meurtre, puisque la dépouille découverte au milieu de la ruelle n'est nulle autre que celle de Mlle Bernier. Comme l'enquête sur l'assassinat de l'autre fille a été confiée aux homicides, nous l'oublions pour l'instant. Et je ne veux rien entendre là-dessus !

Tandis que sa voix s'emplissait de sanglots, il toussa pour l'éclaircir, mais ne put émettre aucun son. Il toussa de nouveau pour dissimuler son aphonie et parvint finalement à se ressaisir.

— Pour l'instant, ajouta-t-il, nous devons déterminer le plus rapidement possible si Roxanne a elle aussi été kidnappée, ou si nous faisons fausse route et qu'elle s'est tout simplement fait tuer par un désaxé. Gab, peux-tu nous répéter ce que Vladimir t'a déclaré ?

— Il a vu deux hommes fuir à bord d'une Ford Econoline noire ou bleu marine aux vitres teintées. L'un des suspects était un grand Black et l'autre, tenez-vous bien, ne serait nul autre que Viggo ! Vlad en est presque sûr. Depuis qu'il m'a annoncé ça, je n'arrête pas de me dire qu'il ne peut y avoir de coïncidence. L'année dernière, il s'est rendu à un colloque sur les arts avec Ban, et aujourd'hui, Vlad est persuadé de l'avoir vu se débarrasser du cadavre d'une étudiante en art qui a disparu...

— Merci, Gabriel. On va tous essayer de dormir là-dessus pour trouver un semblant de logique à ce que nous avons appris au cours de la journée. Je vais lancer immédiatement un avis de recherche pour l'Econoline ; plus il y aura de monde à leurs trousses, mieux ce sera. Demain, j'irai quand même voir Marchand pour lui dire ce qu'on a sur le meurtre de la petite Sara. Bonne nuit, tout le monde, et à demain matin. On se retrouve à neuf heures au 70^e étage de la tour ! Quant à Jerry et moi, nous accompagnerons d'abord M. Séguin au laboratoire médico-légal pour qu'il nous confirme l'identité de la victime.

Tous se souhaitèrent bonne nuit avant de se séparer avec un sentiment d'échec. Ils se demandaient si finalement, ils n'étaient pas confrontés à un tueur en série, ce qui leur faisait craindre de découvrir d'autres cadavres d'artistes aux quatre coins de la ville. Jerry aurait bien aimé que Gus demande à quelqu'un d'autre de l'accompagner. Mais puisqu'il avait développé un lien avec le professeur d'art, c'était normal qu'il se tape la malheureuse corvée. Avant de quitter les lieux, Gustave devait retourner au Petit Bistro pour informer sa femme de la mort de Sara. À cette pensée, il sentit une boule se former dans sa gorge.

Vladimir entra dans sa résidence, se rendit rapidement dans la salle de bain et enleva son t-shirt pour vérifier l'état de sa blessure. Il perdait beaucoup de sang et la douleur était assez vive. Lorsqu'il s'était lancé à la poursuite des deux hommes et qu'il était tombé, le mouvement brusque avait rouvert la plaie.

— Allô, doc ! J'aurais besoin d'un petit travail de couture. [...] Non, je n'ai pas perdu beaucoup de sang, mentit-il. Pour l'instant, j'ai réussi à colmater la brèche temporairement avec de la mie de pain. [...] Tu arrives aussitôt que Nick est là pour s'occuper d'Émilie ? [...] D'accord, je t'attends ! Oh, Red, avant que j'oublie : motus et bouche cousue. Il y a trop d'émotion dans l'air pour l'instant, il est donc inutile d'inquiéter tout le monde avec ma petite éraflure.

Comme toujours, il raccrocha sans aucune forme de politesse.

CHAPITRE 22

Jour 4

Peu avant l'aurore, Jérôme ouvrit lentement les yeux, en toussant tel un fumeur de longue date. Il n'avait pourtant jamais touché au tabac de sa vie. Il flotta encore un moment dans les vapes éparpillées entre les brouillards nocturnes et la clarté provenant de l'autre pièce. Soudain, il sentit un déferlement au bord de ses tripes. Trop tard... Il se retourna et vomit de l'eau mélangée à de la bile sur le parquet de cette chambre qu'il ne reconnaissait pas. La lumière surgit du plafond pour lui matraquer le crâne, puis il ferma les yeux pour calmer la douleur.

— Tiens, je vois que tu es enfin réveillé. Tu aurais au moins pu vomir dans le seau qui est placé de l'autre côté du lit, lança une voix rauque d'homme.

Malgré le fait qu'il n'avait pas encore les idées claires, le jeune garçon bredouilla :

— Qui êtes-vous ? Où suis-je ? Que m'est-il arrivé ?

— Une question à la fois ! Par contre, avant de te répondre, je crois que je vais aller te faire réchauffer une soupe... ça va te faire du bien. Quand tu seras prêt, viens me rejoindre dans la salle à manger.

L'adolescent rouvrit les yeux pour ne voir que l'ombre d'un homme lui tourner le dos et disparaître dans la lumière. Son cerveau n'était qu'une bouillie sirupeuse, alors que ses connexions neuronales ripaient. Il ne se souvenait de rien. Son ventre émit soudain un énorme gargouillement ; lui savait ce qu'il voulait : manger ! Aussi bien écouter son estomac. Ensuite, il analyserait la situation. Il s'assit sur le bord du lit et se leva tranquillement, en prenant garde de ne pas marcher dans sa purée stomacale. Lorsqu'il arriva dans la salle à manger, son cerveau se mit en marche dès qu'il vit l'individu qui se tenait près de la table. « Mon Dieu, le Bonhomme Sept Heures ! C'est donc lui qui m'a tiré dessus parce que je dérivais sur sa propriété. » Sans réfléchir davantage, il se retourna et se mit à courir comme une poule sans tête, ce qui était normal, puisqu'il ne connaissait pas les lieux. Le regardant d'un air amusé, le vieil homme, après avoir constaté qu'il se dirigeait enfin dans la bonne direction, lui cria :

— Si tu as l'intention de sortir, je te conseille de te couvrir, car la pluie a apporté un vent glacial ! Et juste au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, tu es nu comme au jour de ta naissance.

Effectivement, seul un pansement recouvrait une partie de son épaule. Dépassé par les événements, Jérôme s'arrêta net, cacha son sexe et se mit à pleurer. « Oh ! Je suis tombé entre les mains d'un vieux pervers », pensa-t-il entre deux sanglots.

— Arrête de pleurer, le rassura l'homme, ton linge est dans la sècheuse ! Je t'avais laissé une robe de chambre trop grande pour toi sur la chaise à côté du lit, près du seau, mais il me semble bien que tu n'aies pas le sens de l'observation très développé. Je te le redemande : arrête de pleurer. Je n'ai pas abusé de toi, d'accord ? Maintenant, va t'habiller et viens manger ta soupe avant qu'elle ne refroidisse. Il y a certaines choses dont nous devons discuter.

Cela dit, il pointa un doigt en direction de la chambre en affichant un air autoritaire. Jérôme obéit comme un chiot, la queue entre les deux jambes... c'était le cas de le dire ! Quelques instants plus tard, il engloutissait sa soupe de la même façon qu'un alcoolique aurait calé un verre après trois jours d'abstinence.

— Tu veux que je t'en reserve ?

Comme seule réponse, le jeune tendit le bol. L'homme s'exécuta en disant :

— Voilà... Essaie de manger lentement, cette fois. Nous allons recommencer depuis le début. Je me présente, je suis Valérien Ouimet.

Lorsqu'il vit son interlocuteur lui tendre la main, Jérôme eut un mouvement de recul, bien qu'il accepta de la serrer.

— Je sais qui vous êtes, signifia-t-il. Vous êtes l'homme que les gens surnomment le Bonhomme Sept Heures. Un ermite !

Valérien sourit à pleines dents, laissant voir sa dentition parfaite qui n'avait rien à voir avec celle d'un ermite. Il était toujours fier de passer pour un original ; cela éloignait les curieux et il pouvait ainsi écrire ses romans en paix.

— Soit dit en passant, les gens n'emploient plus vraiment le mot « ermite ». Je crois qu'ils disent simplement que je suis un vieux fou. Maintenant que je me suis présenté, ce serait dans l'ordre des choses que

tu en fasses autant. Après tout, nous sommes des hommes civilisés, non ? Et ne me vouvoie pas. Considère-moi comme ton hôte.

— Pitt Jérôme... non, je veux dire... Jérôme Pitt.

— Enchanté, monsieur Pitt ! Je vais te raconter ce que je sais... ou plutôt, ce que j'ai vu. Tu devras ensuite combler les manques, OK ?

— OK ! répondit timidement Jérôme.

— Bien ! J'étais confortablement assis sur ma véranda à regarder la pluie troubler la tranquillité du lac, lorsque j'ai entendu deux coups de feu et crois-moi, je sais reconnaître un coup de feu quand j'en entends un ! Avec tous ces braconniers qui envahissent mes terres... Je saute alors sur mes longues-vues et j'observe les berges en direction de l'endroit d'où proviennent les tirs. En premier lieu, j'aperçois un canot qui dérive sans personne à son bord, puis une veste de sécurité vide qui ballotte au gré des vagues. Ensuite, deux autres coups de fusil, tirés un peu plus au nord, attirent mon attention. Je remarque alors un homme sur la rive de l'île des Saules, mais avec l'écran créé par la pluie, je ne distingue aucun de ses traits. Je ne suis même pas sûr que ce soit lui qui tire. Quelques secondes plus tard, il est rejoint par un autre homme qui conduit un VTT. Les deux discutent brièvement et se séparent. Persuadé que quelque chose clochait, j'ai donc pris mon Colt.

En entendant le mot Colt, le regard de Jérôme s'écarailla.

— Et ne me regarde pas comme ça. Un vieil homme seul et isolé comme moi doit savoir se protéger, non ? Je disais donc... j'ai pris mon Colt et je suis allé arpenter le terrain autour de mon lac. Puis je t'ai vu flotter sur le ventre jusqu'au bord. Tu as ouvert les yeux une fraction de seconde et tu t'es évanoui. Quand je t'ai transporté à l'intérieur, tu respirais péniblement, mais tu étais encore en vie. J'ai enlevé tes vêtements pour t'éviter de souffrir d'hypothermie, et j'ai fouillé tes poches pour prévenir tes parents. Malheureusement, tu n'avais aucun papier sur toi. Ensuite, j'ai remarqué ta blessure à l'épaule. Je l'ai donc désinfectée et soignée... C'était une simple éraflure, pas de quoi fouetter un chat. Par contre, j'aimerais bien savoir pourquoi tu t'es fait tirer dessus par ces deux lascars...

— Je n'en ai absolument aucune idée, monsieur. Est-ce que je peux téléphoner à ma mère ? Elle doit être morte d'inquiétude.

Curieux de nature et persuadé que l'histoire du jeune pourrait l'inspirer pour son prochain roman, Valérien répliqua :

— Avant, il faut absolument que tu réfléchisses très fort au fait que quelqu'un souhaite ta mort. À moins d'être complètement dérangé dans la boîte à poux, on ne cherche pas à tuer sans raison. As-tu fait quelque chose de répréhensible ? As-tu été témoin de quelque chose de louche ? As-tu entendu une conversation que tu n'aurais pas dû entendre ? Peut-être qu'il vaudrait mieux appeler la police avant tes parents ?

Les yeux de Jérôme s'illuminèrent, Valérien ayant réveillé les souvenirs qu'il avait refoulés avec soin dans une case de sa mémoire. Le traumatisme d'avoir frôlé la mort venait de céder la place à la fébrilité de pouvoir agir avec l'aide de son sauveur. Il prit soin de coller tous ses souvenirs, en partant du moment où il avait vu le gros Asiatique et la camionnette blanche débarquer son chargement de jeunes, en passant par la première fois où il avait entendu les murmures, jusqu'à ses cris restés sans réponse et finalement, son plongeon forcé dans la rivière pour échapper aux balles. Une fois le tout bien en place dans sa tête, il se lança. Son histoire capta l'attention de Ouimet dès qu'il fut question du manoir de l'île des Saules ; il avait toujours détesté ce voisin prétentieux.

L'éléphantinesque commandant Gustave Côté et l'enquêteur Jerry Simard escortaient Thomas Séguin au laboratoire médico-légal pour procéder à l'identification de Roxanne. Le professeur avait les yeux rougis et enflés d'avoir trop pleuré. Soutenu par les deux hommes, il semblait avoir vieilli de dix ans. Une fois à l'accueil du laboratoire, Gustave exhiba son badge et demanda à voir le docteur Maria Santori. Avec un grand sourire niais, le gardien leur indiqua les escaliers qui se trouvaient à leur gauche, lesquels permettaient de descendre dans le « frigo », terme utilisé par les employés pour désigner la morgue. Le gardien alla même jusqu'à leur crier de faire attention de ne pas « se les geler ». En retour du peu d'humanité dont il faisait preuve, les policiers lui lancèrent des œillades enflammées. « Tu ne perds rien pour attendre, ostie de cave ! », se dit Jerry qui pour une rare fois depuis longtemps, pensa sans l'aide de Capitaine America dont les présences s'espaçaient de plus en plus. Il faut dire que depuis l'assassinat du père de Jill, l'enquêteur était moins centré

sur ses souffrances. La veille, avant de se mettre au lit, il avait pris une bière avec Gus qui lui avait raconté la fable *Le scorpion et la grenouille* : « Un scorpion demande à une grenouille de le transporter sur l'autre rive d'une rivière puisqu'il ne sait pas nager. D'abord effrayée par son aiguillon venimeux, la grenouille accepte, car la piquer les conduirait tous deux à leur perte. Pourtant, au milieu de la rivière, le scorpion la pique mortellement. Comme la grenouille demande au scorpion la raison de son geste, ce dernier lui répond que c'est dans sa nature. »

Gustave lui avait ensuite expliqué que s'il laissait les choses aller, il redeviendrait très bientôt lui-même. Mais en attendant, il devait s'occuper de son amoureuse ; sans quoi il risquait fort bien de la perdre. Au petit matin, après s'être endormi sur ces sages paroles, Jerry affichait un air plus détendu.

Les trois hommes suivirent un couloir sombre et humide qui les conduisit dans une salle tout aussi sombre. Le médecin légiste arriva presque instantanément, comme si elle les avait vus arriver. Dès qu'ils la virent, Jerry et Gus se dirent que la seule présence de cette femme suffisait à chasser l'aspect lugubre de l'endroit, l'ensoleillant de son éclatante lumière.

— Bon matin, messieurs, leur lança-t-elle, si vous voulez bien me suivre !

Elle parlait d'un ton qui se voulait professionnel pour éviter de rendre encore plus difficile la tâche qui incombait au pauvre homme, mais malgré cet effort, ses yeux trahissaient sa compassion.

— Veuillez vous placer devant la vitre numéro trois, je vous prie. Quand vous serez prêt, monsieur Séguin, faites-le-moi savoir et je demanderai à mon assistant, qui attend derrière la fenêtre, de tirer le rideau. Bien évidemment, la dépouille se trouve également de l'autre côté. Vous avez bien compris ?

Pour toute réponse, elle n'eut droit qu'à un léger hochement de tête.

— D'accord ! Prenez tout le temps qu'il vous faut, et respirez calmement.

L'atmosphère était lourde, et le temps semblait s'être arrêté. Jerry posa délicatement sa main sur l'épaule de Thomas qui au même moment, ferma les yeux une nanoseconde. Ceci fait, il souleva sa canne pour pointer son magnifique pommeau en forme de tête de lion vers la vitre. Lorsque Maria prévint son assistant qu'ils étaient prêts, le rideau s'ouvrit d'un coup, laissant toute la place à Roxanne qu'on avait pris soin de recouvrir d'un drap blanc jusqu'au bas du menton pour dissimuler les marques laissées par la corde sur son cou. Fixant la dépouille, le professeur laissa s'écouler une minute, puis une autre. Sans ciller, sans même bouger un muscle, les deux agents l'observaient, pendant que la pièce restait plongée dans un silence figé et tendu. Finalement, Thomas balbutia :

— Pourquoi lui avez-vous coupé les cheveux ? Elle avait une si belle chevelure flamboyante...

— Ce n'est pas nous, monsieur Séguin. Ils étaient déjà coupés quand elle a été découverte, lui répondit le commandant. Est-ce que vous pouvez nous confirmer le nom de la personne qui se trouve sur cette civière ? demanda-t-il pour officialiser le moment.

Les paroles du professeur furent momentanément brouillées, coulées dans une longue plainte qui déboucha néanmoins sur un nom perceptible : Roxanne Bernier. Puis, les genoux en coton, les larmes aux yeux, il éclata en sanglots en laissant tomber sa canne avant de s'affaisser sur lui-même. Le médecin pria les deux policiers d'aller l'attendre dans la salle au bout du couloir, puis elle s'assit à même le sol pour prendre la main du pauvre homme dans la sienne, le tirer vers elle et le serrer dans ses bras. Dans cette position, elle le berça tendrement en lui murmurant des paroles apaisantes. N'ayant jamais vu un médecin légiste agir de la sorte, Jerry et Gustave étaient plus qu'heureux de constater qu'il existait au moins un ange, en ce lieu, pour travailler auprès des victimes d'horreurs innommables.

— Eh, Gus ! En attendant, que dirais-tu si on rendait une petite visite au gardien pour lui apprendre à vivre ?

— Une tabarouette de bonne idée, mais c'est moi qui le brasse en premier !

— Pas de problème.

Par le truchement des caméras de surveillance, Viggo regardait les artistes dormir d'un sommeil agité. « Ils doivent rêver à ce qui s'est passé hier soir... Toute leur vie, ils se souviendront de ces dernières heures... même qu'ils les revivront constamment, jour après jour. Ils reverront le visage de Roxanne, réentendront leurs propres voix... Ils se rappelleront jusqu'à la température qu'il faisait dans l'alvéole. Tout sera à jamais gravé dans leur mémoire », se dit-il, lui qui avait aussi la tête pleine d'images qu'il aimerait oublier, malgré le fait

que dans son cas, ce monde, il l'avait choisi de son propre gré. Quand on se frotte à l'obscur, il s'infiltré en vous. Wilson le sortit de ses pensées lugubres lorsqu'il s'amena en disant :

— Répète-moi ce que tu me disais durant le déjeuner ?

— Tu m'as fait peur ! sursauta Viggo. Tu ne vois pas que je suis occupé ? À quel sujet ? « Cet homme est un vrai pot de colle », pensa-t-il tout en attendant la réponse de Wilson.

— L'homme qu'on a aperçu dans la ruelle...

— Ah, Vladimir ! Je te disais que j'espérais qu'il ne m'ait pas reconnu, parce que si c'est le cas, je suis vraiment dans la merde.

— Pourquoi ? Non seulement il n'a aucun moyen de te retrouver, mais en plus, tu as une dizaine de gars avec toi.

— Pourquoi ? Eh bien, voilà pourquoi : ce type tue de sang-froid et se prend pour un foutu justicier ! En prison, les prisonniers d'origine russe passent leur temps à relater des histoires plus invraisemblables les unes que les autres à son sujet ; et même si on coupe tout ce qu'ils disent en deux, ça reste effrayant. Crois-moi sur parole... si Vladimir veut nous retrouver, il a les outils nécessaires pour y parvenir !

— Arrête de t'en faire. Moi aussi, je tue de sang-froid ! Je te le répète... il n'a aucun moyen de nous retrouver.

— J'ai cru remarquer, oui, que tu pouvais tuer de sang-froid... Pourquoi as-tu abattu la fille au parapluie ? Elle ne nous avait même pas vus.

— Simplement pour réduire les risques. Avec ton ami le Russe qui nous poursuivait, elle aurait fini par nous voir.

— Même dans ce cas, elle aurait paniqué et se serait enfuie sans demander son reste.

Wil ne répondit pas, se contentant de regarder Vig, l'air de lui dire « va te faire foutre » ! Pour éviter d'envenimer la situation, Viggo changea de sujet et continua :

— Pour revenir à Vlad, lui, il est en mission quand il tue ; tandis que toi, tu le fais pour l'argent. Je souhaite de tout mon cœur qu'il ne nous retrouve pas... sinon, il ne nous reste plus qu'à compter les heures avant qu'il nous élimine. S'il est parvenu à détruire le gang des Nations-Unies, il peut très bien recommencer.

Voulant à nouveau changer de sujet, Vig demanda soudain :

— Va donc chercher le journal pour voir si on n'y parlerait pas de deux cadavres retrouvés dans la ruelle.

— Ouais, bonne idée. Mais il n'est pas trop tôt ?

— Non, le petit camelot passe généralement vers cinq heures.

— OK ! Surtout, ne te casse pas la tête ; il ne va rien nous arriver. Je bouffe du russe au petit déjeuner, rigola Wil en quittant le poste de surveillance.

Quand Jérôme eut terminé de raconter son histoire, Valérien se demanda ce que son voisin pouvait bien trafiquer avec une camionnette remplie de jeunes.

— Habille-toi, nous allons voir les flics ! finit-il par décider. Tu appelleras tes parents en chemin, car ils doivent déjà avoir signalé ta disparition. Peut-être allons-nous même les croiser au commissariat du village. Tu aurais dû dire à ta mère ou ton père ce que tu as vu et entendu il y a cinq mois. Te rends-tu compte qu'il est peut-être arrivé malheur à ces jeunes personnes ? Allez... ouste ! Nous avons assez perdu de temps.

Jérôme partit au pas de course. Au même moment, on toqua trois coups discrets à la porte du chalet. « Cinq heures du matin ! Tu parles d'une heure pour déranger les gens », râla l'écrivain en son for intérieur. Lorsqu'il entendit toquer plus fort, il se dit : « C'est sûrement la police qui fait une tournée des chalets environnants pour voir si on n'aurait pas aperçu un adolescent. » Il alla donc ouvrir, content de s'éviter le trajet jusqu'au village de St-Elzéar. Il se précipita sur la porte d'entrée en criant à Jérôme de faire vite, car la police était là. Aussitôt la porte ouverte, il se rendit compte de son erreur. Du coup, il déglutit. Devant lui se trouvait Jock, un homme qu'il avait déjà rencontré au village. Il savait pertinemment qu'il habitait au manoir. Derrière lui, arpentant la berge de son lac, se trouvait Stan Rilex, un grand Noir costaud arborant des *dreadlocks*.

— Bonjour, voisin ! Qu'est-ce qui vous amène dans mon humble demeure par un si tristounet matin ? demanda Valérien en prenant une intonation un tantinet pédante.

— Bonjour, monsieur Ouimet, lui répondit Jock. J'ai un ami qui est venu pêcher sur l'île des Saules hier et je crois qu'il lui est arrivé malheur, car j'ai aperçu son canot renversé sur votre lac. J'aimerais savoir si vous

n'auriez pas remarqué quelqu'un sur votre propriété ?

Alors que les yeux de Valérien se portaient sur la commode où il avait laissé traîner son Colt après le sauvetage de Jérôme, un plan germa déjà dans son cerveau. Il se voyait sauter sur l'arme et abattre en un seul coup de feu l'homme devant lui ainsi que le gros baraqué sur le bord du lac. Mais l'imagination des écrivains est souvent bien loin de la réalité ! Aussi, l'homme de main suivit son regard et devina les sombres intentions de son interlocuteur.

— Ne faites pas ça, le supplia-t-il.

Sans prendre en considération cette mise en garde, l'écrivain fit un geste en direction de l'arme qui trônait à deux pas de lui. Dès lors, Jock lui décocha un regard à déclencher une période glaciaire en pleine canicule ! Puis, sans perdre une seconde, ses doigts formèrent une lance avant de foncer dans la gorge de Valérien, comme un oiseau de proie fond sur sa nourriture. Pendant ce temps, le camelot s'était approché, dissimulé par la pénombre du couloir. C'est ainsi qu'il put voir son protecteur s'écrouler en se tenant la gorge à deux mains. Sa tête heurta la table dans un impact sourd, alors que le pauvre cherchait à inhaler un peu d'oxygène. Oxygène qui ne vint jamais, puisque sa trachée avait été écrasée. Jock regarda les pupilles de sa victime qui appelait maintenant la mort. Il enjamba le corps gigotant et commença à inspecter chaque recoin du chalet. Voyant cela, Jérôme se glissa dans la chambre où il avait dormi et se faufila par la fenêtre. Ceci fait, il remarqua l'armoire à glace qu'était l'immense Noir en face de lui qui le regardait d'un air surpris. Du coup, l'ado sentit son cœur aspirer tout le sang dans ses veines pour le remplacer par de la terreur à l'état pur, comme si une décharge électrique avait traversé toutes les cellules de son être pour le forcer à obéir à cet instinct primaire qui se trouve en chacun de nous : l'instinct animal. Sans même réfléchir, il lui assena un violent coup de pied là où ça fait mal ; en tout cas, le résultat semblait concluant. Il prit ensuite ses jambes à son cou. Ce qui est dommage avec cet instinct, c'est qu'il nous pousse à réagir, et non à réfléchir. C'est pour cette raison que Jérôme passa à côté d'une bicyclette à la vitesse d'un coureur olympique, sans même penser à l'enfourcher, et ce, au grand soulagement du malabar qui toujours plié en deux, les mains sur ses bijoux de famille, le regardait prendre la fuite. Le regard chargé de haine, Stan redressa lentement sa carcasse endolorie en maugréant : « Il va me le payer, ce p'tit bâtard. » Il respira un bon coup, sauta un peu sur place pour chasser la douleur, tout autant que pour replacer son attribut masculin, et se lança à la poursuite de son jeune agresseur en criant à Jock qu'il poursuivait le fuyard. Bien qu'il avait confiance en ses talents de sprinteur, il ne devait pas sous-estimer son adversaire qu'il devait rattraper avant que celui-ci n'atteigne la grande route.

Une course-poursuite s'engagea. Jérôme, qui croyait avoir pris une bonne avance, se mit à ralentir. À bout de souffle, il chercha à reconnaître un quelconque bruit de pas derrière les battements affolés de son cœur. Puis les claquements émis par les pas de course de son poursuivant se firent entendre. Il n'avait plus le choix ; il devait courir jusqu'à l'épuisement, comme il le faisait dans les cauchemars qui hantaient ses nuits depuis qu'il avait entendu ces murmures provenant de la terre. Il sentait presque le souffle du colosse lui réchauffer la nuque. « Est-ce que je suis déjà rendu à ce moment où dans les films d'horreur, les victimes ont les jambes qui pèsent des tonnes ? Et le sol, qui est toujours du côté des tueurs, semble les aspirer avec la mort en toile de fond ? Et toujours cette même foutue musique qui nous tient en haleine ? »

Perdu entre ses pensées inutiles et sa peur, Jérôme n'avait pas remarqué qu'il s'était passablement rapproché de la route. L'écho d'un véhicule qui passait lui fit entrevoir qu'il atteindrait bientôt son but. Stan redoubla d'ardeur ; il devait le rattraper, car autrement, les choses se compliqueraient. Un passant risquait de les voir pour ensuite intervenir ou alerter la police. Le cœur du camelot poursuivait son solo de torpeur, drainant ses dernières énergies. « Encore quelques mètres et je suis tiré d'affaire ! se dit-il. Seigneur, je te promets de faire mon lit tous les matins si tu me permets d'atteindre la grande route. » Enfin, il atteignit son objectif, suivi par le Rasta qui se trouvait à peine quelques enjambées derrière lui. Le bruit d'un moteur provenant de la route le fit se retourner. Sans perdre de temps, il agita frénétiquement la main devant le Hummer noir aux vitres teintées qui lui faisait maintenant face. Stan ralentit son pas, et regarda Jock qui arrivait à sa hauteur. Jérôme jubilait.

— Allez, venez, gang d'assassins ! Vous allez finir vos jours en prison. Ah ! Ah ! Ah !

La portière du Hummer s'ouvrit, et Andy Lewis, le grand blond musclé qui avait participé au kidnapping de Jean-Samuel Prust, en sortit d'un bond pour aussitôt saisir le bras du pauvre adolescent. Le nœud qu'avait celui-ci dans l'estomac était aussi lourd qu'une boule de quilles. Ce poids, c'était l'espoir qui venait de se transformer en angoisse. Il avala sa salive, les yeux débordant de larmes. Il avait beau se convaincre qu'il ne devait pas pleurer, il savait que « la Grande Faucheuse » lui avait donné rendez-vous sur cette route. Hier, elle

l'avait refusé dans le lac, mais aujourd'hui, elle s'abreuverait de son sang. Il en avait la certitude. Il leva ses yeux larmoyants vers le ciel inondé de soleil en se disant : «Au moins, c'est une plus belle journée que celle d'hier pour quitter cette terre.»

CHAPITRE 23

Claude Lestage, le recteur de l'université, venait de s'installer avec le journal, son café colombien et son nouveau cellulaire. «Ce salopard de petit voleur de merde ! J'ai perdu la moitié de ma liste de contacts, et je dois maintenant apprendre comment fonctionne ce nouveau téléphone. Et ce connard d'agent de sécurité qui n'a rien vu !», pesta-t-il. Il prit une gorgée de café, reposa sa tasse, ouvrit le journal à la chronique Arts et spectacles et commença à lire.

Ding ! Dong ! Deux petits coups de sonnette vinrent l'interrompre. «Bordel ! Pas moyen d'avoir la paix cinq minutes ! Si c'est encore un étudiant qui vient me déranger à la maison, je le fais échouer à ses examens.» Ding ! Dong !

— Minute, j'arrive... il n'y a pas le feu !

Il prit son air le plus mauvais et ouvrit la porte brusquement pour montrer qu'il était vraiment contrarié de se faire importuner chez lui. Mais il fit vite de reculer d'un pas en apercevant la gigantesque silhouette qui était plantée devant l'entrée et qui lui cachait le soleil matinal. Il dut avaler sa salive avant d'ouvrir la bouche, tant il était intimidé par l'inconnu qui lui faisait face.

— Bonjour, monsieur Lestage ! C'est le maire qui m'envoie ! Il veut que je vous remette un cadeau de la part de M. Léonard.

La première chose qui vint à l'esprit de Claude fut de se demander comment un tel colosse pouvait avoir un timbre de voix aussi bas. La deuxième fut de penser qu'il lui apportait de l'argent pour les ennuis causés par la police à la suite de la disparition de Roxanne Bernier et qu'il ferait mieux d'être poli.

— Excusez-moi pour l'attente, mentit-il, j'étais en plein travail de fin de programme. Entrez... ne restez pas là. Désirez-vous un café ?

— Non, merci ! C'est aimable de votre part, répondit l'homme en pénétrant dans le hall d'entrée de la somptueuse maison. Y a-t-il un endroit où je pourrais vous remettre votre cadeau en toute tranquillité ?

Lestage, avide de toucher son gros chèque, ne tenait plus en place.

— Pourquoi ne pas faire ça ici ? proposa-t-il. De toute façon, je vis seul, personne ne nous dérangera.

— C'est comme vous voulez ! D'abord, M. Léonard tient à vous remercier pour l'aide que vous lui avez apportée. Ensuite, il veut que vous compreniez que l'avidité est un vilain défaut, lui transmit Ban Sasaki avec son plus majestueux sourire.

— Je ne comprends pas...

— Mais voyons, monsieur le Recteur, vous êtes un homme intelligent... Comment voulez-vous recevoir votre cadeau ?

— Ici, je vous l'ai déjà dit ! lui lança Claude qui commençait à s'impatienter.

— Je n'ai pas dit «où», j'ai dit «comment» : doux et rapide ou douloureux et lent ?

Tout en lui parlant, le samouraï mit une paire de gants de latex, doublée d'une paire de gants de cuir. Les mots et les gestes de Sasaki firent lentement mais sûrement leur chemin jusqu'au cerveau arrogant de Lestage, plus habitué à intimider qu'à subir l'intimidation. Soudain, un éclair de compréhension traversa ses yeux marron. Il poussa Ban qui ne broncha pas, et courut en direction de son bureau pour appeler la police. Voyant cela, le Japonais partit aussitôt à sa poursuite.

— Donc si je comprends bien, vous voulez que ce soit long et douloureux ? cria-t-il.

— Eille ! cria Andy. Arrête de pleurer.

Jérôme regarda son bourreau en reniflant, les yeux perlés de larmes. Au même moment, il sentit diminuer la pression sur son bras. «S'il relâche son emprise juste un peu plus, je réussirai peut-être à me dégager et à fuir vers la forêt», se dit-il.

— Lance-le dans le Hummer et emmène-le dans les alvéoles ! ordonna Jock.

— Pourquoi ? protesta Stan. Débarrassons-nous de lui tout de suite. Pas de témoins signifie pas d'ennuis.

— Pourquoi ? D'abord, je ne tue pas des enfants ; deuxièmement, on n'a aucune idée de qui il est ; troisièmement, on doit l'interroger pour savoir ce qu'il sait et s'il en a parlé à quelqu'un ; enfin, sache que c'est moi qui donne les ordres.

— Vraiment... Tu crois ça !

Sur ces mots, Stan bomba le torse et s'avança d'un air menaçant vers le Britannique. Les deux se faisaient face, prêts à en découdre. Jock, qui n'était pas habitué de voir son autorité remise en question, aurait bien aimé lui régler son compte, d'autant plus que les hommes de Ban devenaient de plus en plus difficiles à contrôler ; mais il devait toutefois les endurer encore un peu avant de quitter définitivement le manoir.

Andy installa rapidement Jérôme dans le véhicule et se dirigea vers les deux belligérants pour calmer le jeu. Or, dans sa précipitation, il oublia d'activer le verrou de sécurité pour enfants.

— Eh, les gars, calmez-vous ! lança-t-il. Stan, Jock a raison... emmenons le gamin et nous aviserons après.

Soudain, un « clic » interrompit leur discussion.

— Où est le jeune ? demanda Jock à Andy.

— Dans le Hummer !

Dès que Jock entendit cela, il vit Jérôme s'empresse d'ouvrir la portière et s'élancer dans la forêt.

— Bordel ! Il s'enfuit ! Rattrapez-le !

Stan explosa telle une torpille et pénétra dans le mur de verdure. Plus dense qu'il ne l'aurait cru, la forêt le ralentissait passablement. Andy, presque aussi costaud que son complice, avait lui aussi de la difficulté à garder son rythme. Pour une fois, Jérôme était heureux d'être menu pour son âge. Pendant ce temps, Jock téléphona à Wilson pour qu'il scrute la forêt du haut des airs à l'aide de l'hélicoptère. Ensuite, il appella Viggo pour le prier de lui envoyer des hommes, expliquant que le seul moyen d'intercepter le jeune consistait à faire une battue dans la forêt. Il lui transmet la description de Jérôme, tout en précisant qu'ils devaient s'organiser vite, sinon il serait trop tard. Pour sa part, il retournerait au chalet afin de faire disparaître le corps du téméraire écrivain. Dès qu'il en aurait terminé avec cette opération, il lui faudrait absolument discuter avec Édouard Léonard, car tout partait en vrille : le jeune qui avait certainement entendu les abeilles crier, le meurtre du voisin, Ban qui s'était rendu en ville pour éliminer le recteur de l'université... sans compter la perte de Roxanne. Tout ceci commençait à le rendre nerveux et il est bien connu qu'une personne trop nerveuse finit toujours par commettre des erreurs. « J'aurais dû m'opposer lorsque le patron a ordonné de faire disparaître le corps de la jeune femme dans la métropole », maugréa-t-il à voix haute pour chasser sa frustration.

— Stan, avance plus sur ta droite, lui indiqua Andy. Je suis sûr d'avoir vu bouger par là... entre les deux arbres.

— Tu es con, ou quoi ! On est dans une forêt... il n'y a que ça des arbres ! rétorqua le gros Black, pantelant, dont l'énergie commençait à faire défaut.

— Les deux ormes, là, sur ta droite.

— Eh ! Oh ! Pour moi, il n'y a rien qui ressemble plus à un arbre qu'un autre arbre, sauf les sapins !

— Bordel, Stan ! Un sapin est un conifère... donc j'espère que tu peux le différencier des arbres à feuilles ! Ne bouge pas, je te rejoins.

Tout en lui parlant, Andy fixait l'endroit où il lui semblait avoir vu quelque chose bouger. Jérôme, qui se trouvait effectivement entre les ormes, se mit à ramper comme une couleuvre.

— Tu as vu ça, Stan ?

— Ouais, les feuilles bougent toutes seules ! Ah ! Ah ! Ah ! Je crois qu'on a trouvé où se cache notre fuyard ! rigola Stan en sortant son arme.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je vais tuer ce petit chenapan, lui répondit le gros bras à l'électroencéphalogramme plat.

Joignant le geste à la parole, il leva son revolver pour viser le tas de feuilles mouvant. Andy le saisit aussitôt par le bras pour l'arrêter.

— Non, mec ! Jock nous a dit qu'il le voulait vivant. On doit vraiment savoir s'il a parlé à quelqu'un.

Fier de cette information, Jérôme se leva d'un bond et repartit à la course, sans craindre de recevoir une balle dans le dos.

— Bordel, il va nous faire courir toute la journée, se découragea Andy. Arrête, petit ! Tu sais bien qu'on va finir par te rattraper !

Stan et lui se remirent en chasse quand le cellulaire du Black se mit à vibrer. Il répondit en faisant signe de la tête à son compagnon de continuer, pour ne pas perdre leur proie de vue.

— Allô !

Ce fut le seul mot qu'il put dire avant de raccrocher. Puis il cria à son compagnon d'abandonner la poursuite pour l'instant, qu'il leur fallait rejoindre la route le plus vite possible. Jérôme, qui n'avait rien entendu, continua à s'enfoncer dans la forêt en se torturant le corps et l'esprit.

Gustave arriva dans le stationnement souterrain de la tour. Il venait de déposer le professeur chez un de ses amis et Jerry à son véhicule pour qu'il se rende directement chez le recteur, question de vérifier l'exactitude de son intuition. Le commandant remarqua la présence de deux voitures de la Police nationale, d'un véhicule de la Gendarmerie royale du Canada (GRC) et de deux autres véhicules 4x4 noirs immatriculés à Washington. « Il se passe quelque chose de bizarre », lança-t-il pour lui-même. Rapidement, il prit l'ascenseur qui le conduisit jusqu'au 70^e étage. En arrivant dans le hall, il fut accueilli par le directeur McCarthy et le commandant Sauvageau.

— Viens, Gus, il ne manquait plus que toi et Jerry, dit McCarthy. Où est-il ?

— Aucune idée, mentit Gustave qui, étant donné l'étrangeté de ce qui se passait, voulait garder une carte dans sa manche.

— OK, on commencera donc sans lui... et surtout, ne pose pas de questions tout de suite.

Gus obtempéra, même si justement, une foule de questions lui trottaient dans la tête. Il suivit les deux autres jusqu'au bout de l'étroit couloir menant à la vaste salle de réunion. Rendu à l'intérieur, il vit toute l'équipe déjà installée, l'air grave ; seul Zip couché aux pieds de son maître semblait paisible.

— Assoyez-vous ! commanda un homme vêtu d'un costume Armani confectionné sur mesure.

Ce dernier ne se leva pas pour l'accueillir, ne lui tendit pas la main, et ne fit preuve d'aucune politesse susceptible d'exprimer le respect. Debout à ses côtés se tenaient quatre gorilles au torse large, costume noir et lunettes Ray-Ban. Derrière eux, près des fenêtres, étaient postés deux agents portant l'uniforme de la Police nationale. Sourire aux lèvres, ils étaient sans doute fort heureux de venir embêter des collègues de la municipale. Un autre homme élégamment vêtu, qui affichait un air stoïque, et le maire en personne étaient assis à l'écart du groupe.

— Est-ce que tout le monde qui participe à l'« Enquête Riopelle » est présent ? demanda celui qui arborait le costume Armani.

Jason, qui à l'instar des autres n'aimait pas trop les gens qui se montraient supérieurs, répondit illico :

— Non, il manque Picasso, Gauguin, et j'ai aussi vu Vincent Van Gogh à la cantine ; il se fait un petit peu tirer l'oreille, mais ne devrait pas trop tarder !

Tout le monde rit, sauf Costume Armani et les quatre gorilles en habit. Même les agents de la Police nationale laissèrent échapper un petit rire. Ayant l'habitude d'être craint et de se faire obéir, l'homme se leva d'un bond, les joues écarlates et clairement en rogne. Il se dirigea vers le fauteuil dans lequel Jason était avachi, suivi de Lunettes Ray-Ban. Voyant cela, Ian se leva lentement à son tour, en dépliant tout aussi lentement ses deux mètres quinze. Il tendit son énorme main vers l'avant, en agitant son index et en secouant la tête pour signifier très clairement à Costume Armani qu'il ne devait pas faire un seul pas de plus en direction de son fils. Sentant des vibrations négatives dans l'air, Zip se mit à grogner avant de bondir d'un coup. L'homme se figea et fit le tour de la pièce du regard, pour vite réaliser qu'il lui fallait changer de tactique, l'intimidation ne fonctionnant visiblement pas avec ce groupe d'individus. Il retourna à sa place, pendant que les quatre colosses esquissaient un sourire ressemblant davantage à une grimace en direction des membres de l'escouade des enquêtes spéciales. En tant qu'hommes d'action, ils auraient franchement préféré une bonne altercation. Costard à cinq mille dollars se racla la gorge et son attitude était tout aussi amidonnée que sa chemise dispendieuse.

— Nous sommes partis du mauvais pied, finit-il par dire.

— Nous ? Il n'y a pas de « nous » tant que nous ne connaissons pas la raison de votre présence dans nos bureaux ! lança Gustave.

— Calme-toi un peu, Gustave. Il y a suffisamment de tension dans l'air, implora presque le directeur.

— Excusez-moi, commandant, mais ces bureaux appartiennent à la ville. Ils vous sont simplement prêtés, spécifia le maire.

— Ouais, trop généreux de votre p...

— Vous avez raison, les interrompit Costume Armani. Je vais donc commencer par le début. Je suis le major Reed de la GRC, et je travaille pour le Bureau central national (NCB), la division d'Interpol au Canada. On m'a demandé de venir ici pour superviser une enquête sur la disparition de cinq jeunes étudiants en art et le meurtre d'une autre qui est survenu dans cette ville. Puisque les victimes proviennent de grandes villes à travers le monde, le dossier nous a été remis. De ce fait, nous avons décidé de vous retirer l'enquête pour la confier à la Police nationale, au FBI et à la Metropolitan Police (Scotland Yard), le tout sous la direction d'Interpol qui servira de lien entre tous ces services. Ce matin, à la première heure, nous avons pris possession de tous les rapports préliminaires relatifs à cette enquête que nous avons baptisée « Enquête Riopelle ». Nous avons constaté que vous n'avez pas beaucoup évolué et que votre ordinateur principal ne contient que quelques recherches de base sur les victimes. Et pour finir, Monsieur le Maire Poitras nous a gentiment permis d'occuper vos jolis bureaux. En gros, vous êtes relevés de l'enquête, termina-t-il avec un sourire sardonique.

— Nous sommes relevés de l'enquête, mon cul ! s'emporta Gus en se levant d'un bond. Nous conserverons cette affaire tant que les kidnappeurs n'auront pas été arrêtés !

À cela, le directeur McCarthy riposta en haussant le ton :

— Nous avons un ensemble de faits qui sont peut-être reliés les uns aux autres.

Puis, en se frottant nerveusement les mains l'une contre l'autre comme s'il voulait les nettoyer, il reprit en disant :

— Nous ne sommes toutefois pas en mesure de les raccorder entre eux de façon à soumettre une hypothèse cohérente. J'ai moi-même vu votre rapport, et... il n'y a rien qui se tient ; il n'y a donc plus d'enquête pour vous. C'est terminé ; nous allons remettre les rênes aux autorités compétentes. Alors, fermez-la et cessez de compliquer les choses.

— OK, patron, mais avant, j'aurais juste une question. Qui leur a demandé de superviser l'enquête après seulement deux jours, alors que tout le monde ignorait qu'il y avait eu une série d'enlèvements ? demanda Gus, curieux de découvrir l'identité de celui qui tirait les ficelles de cette mascarade.

— Désolé, mais cette information est confidentielle, lui répondit le major Reed.

— Ah, je vois... Bref, nous n'avons plus rien à faire ici, se résigna Gustave en se levant et en se dirigeant jusqu'à la porte.

— Ce fut un réel plaisir, major Reed ! Et en passant, très beau costard. Vous croyez qu'ils en font pour les hommes ? dit-il en tirant sur la porte d'un coup avant de disparaître dans le couloir.

Aussitôt, il fut suivi par toute l'escouade des enquêtes spéciales, de même que par Pierre Plamondon et Pascale Morin. Pour sa part, Nick fit un détour par la cafétéria pour rapporter la cafetière de Paul : pas question que ces ordures s'en servent !

Une fois Côté et ses hommes partis, le maire Mario Poitras demanda à s'entretenir seul à seul avec le major Reed. Lorsqu'il n'y eut plus qu'eux dans la salle de conférence, le premier dit au second :

— Je crois que les choses se sont raisonnablement bien passées. Mais que vas-tu faire pour assurer la suite de l'enquête ? On aura du mal à éloigner ces hommes de l'affaire... L'unité du commandant Côté est plutôt rebelle face à l'autorité.

— Mais voyons, Mario, tu me connais depuis quand... l'école secondaire ? Tu sais bien que je n'ai jamais rien laissé au hasard. Voici mon plan : je relègue les gars du FBI exclusivement à la surveillance de l'escouade du commandant ; quant au gars de Scotland Yard, il se verra attribuer tellement de paperasse qu'il en aura pour cent ans avant de se rendre compte que je le fais tourner en rond.

— Et la Police nationale, qu'est-ce que tu en fais ?

— Eux ? Aucune importance... Dès que j'aurai terminé avec toi, je les renverrai dans leur patelin. Mais j'ai une question : ton type, l'enquêteur Marchand, il est fiable ?

— Oui ! Si on le paie assez, il fera ce qu'on veut.

— D'accord ! Il doit nous trouver un coupable pour le meurtre de la fille survenu dans la ruelle des entrepôts. Qu'il cherche auprès des toxicomanes, des clochards ou autres rebus de la société. Comme tu vois, j'ai pensé à tout ! Toi, tu n'as qu'à t'assurer que ton contact dépose le montant convenu dans mon compte bancaire.

Jock était accoudé sur le Hummer en train de discuter avec deux patrouilleurs qui recherchaient un adolescent disparu depuis la veille en après-midi. La dernière fois qu'on l'avait vu, c'était à l'école durant son examen de chimie. Depuis, tous étaient sans nouvelles de lui. Enfin, ses parents avaient précisé qu'il venait souvent pêcher dans le coin. La description qu'en firent les policiers correspondait en tous points à celle du jeune fuyard. Heureusement, quelques minutes plus tôt, Jock avait prié Stan et Andy de sortir de la forêt les mains vides. Ceci, pour éviter d'alourdir le bilan des derniers jours en se voyant forcés d'éliminer les patrouilleurs. Les meurtres de policiers passaient rarement inaperçus... Pour une fois, Stan avait compris le message du premier coup et était immédiatement sorti du bois. Pendant que leur confrère dialoguait avec les représentants des forces de l'ordre, Andy et lui suivaient la scène à partir du bord de la route.

— Oui, messieurs, nous allons garder l'œil ouvert. Si nous voyons un jeune qui correspond à la description que vous nous avez donnée, nous vous appellerons. Vous savez, les jeunes d'aujourd'hui... Je suis sûr qu'il a passé la soirée à jouer sur l'ordinateur avec un copain et qu'ensuite, il a dormi chez celui-ci sans penser à prévenir ses parents.

— Vous avez sans doute raison et je le souhaite, mais on doit quand même ouvrir l'œil. Il y a beaucoup plus de gens désaxés qu'on pense. Allez, bonne journée ! Et s'il vous plaît, essayez de vous retenir, la prochaine fois... le fossé n'est pas une toilette à ciel ouvert ; surtout que vous étiez presque arrivés au manoir.

— Oui, monsieur l'agent.

Jock et ses deux acolytes regardèrent les patrouilleurs s'éloigner, monter dans leur véhicule et partir en direction du chalet de Ouimet.

— Il faut partir... Ces cons vont bientôt découvrir le corps du bonhomme ! paniqua Stan.

— Ne t'inquiète pas ! J'ai déposé le cadavre dans le Hummer, indiqua Jock en souriant avec arrogance. Même si tu en doutes, je suis un vrai professionnel.

— Arrête, s'il te plaît ! Je crois que Stan a compris qui menait, supplia presque Andy qui n'avait surtout pas envie que la situation dégénère. Partons maintenant !

— Tu as raison, partons ! Il faut coordonner les recherches avant que le jeune sorte de son trou ou que les policiers le trouvent. Pour l'instant, Wil ne l'a pas vu du haut des airs.

Jérôme avait rejoint un grand saule qui avait été frappé par la foudre et s'était faufilé dans la fente, avant de la recouvrir de branches mortes. Il s'accroupit dans l'humidité nauséabonde de sa cachette et serra les bras contre son ventre en frissonnant. Il devait se reposer et réfléchir à sa prochaine action.

CHAPITRE 24

L'équipe des enquêtes spéciales venait d'arriver au stationnement souterrain, lorsque Gus lança :

— Rejoignez-moi au Petit Bistro. Sauf vous deux, Peter et Pascale, je n'ai plus aucune autorité sur vous puisque vous appartenez au poste 28.

— Je te connais, Gustave Côté, rouspéta Pierre tu vas poursuivre l'enquête malgré l'interdiction.

— Non, je veux juste m'entretenir avec mes hommes, Peter, réfuta Gustave en affichant un sourire hypocrite.

— Tu oublies une chose importante, mon ami... la première fois que je vous ai rencontrés, Jerry et toi, c'était dans des circonstances similaires ; on venait de vous retirer une enquête pour me la confier. Vous m'avez alors expliqué très clairement que vous seriez toujours dans mes pattes, à moins qu'on collabore. Et si tu te souviens bien, j'étais absolument d'accord avec vous : on ne retire pas une enquête aux meilleurs. J'aimerais aussi te faire remarquer que nous jouons ensemble au poker et le sourire que tu viens de me servir est le même que lorsque tu nous bluffes.

— C'est sûrement ce sourire qui me fait perdre continuellement ! répliqua Gus en refaisant le même rictus.

— Toi pis ta grande gueule ! Maintenant, il va le changer et nous battre à la prochaine partie, fit mine de s'indigner Nicolas.

Tous s'esclaffèrent un bon coup pour reprendre leur sérieux presque aussitôt.

— Tu as raison, Peter, finit par dire Gus. Mais comme Pascale et toi ne faites pas partie de notre escouade, ça me sera difficile de vous libérer de vos obligations du poste 28 pour que vous puissiez venir nous rejoindre. Mon équipe et moi, on n'a pas le choix de continuer, car Jerry a fait une gaffe de novice : il a promis à Thomas Séguin qu'il retrouverait le tueur de sa blonde.

— Il a vraiment fait ça ? demanda Pierre Plamondon.

— Oui, murmura le commandant.

— *Fuck*, Gus ! Tu sais que si le jeune ne réussit pas à le trouver, cette affaire va le hanter pour la vie...

— Arrête, Plamondon ! Il le sait. C'est pour ça que mes *boys* et moi allons l'aider. De toute façon, notre unité n'a plus aucune enquête pour l'instant.

— Vous avez tort, commandant Côté, les interrompit une femme à la voix douce et autoritaire.

Ils se retournèrent tous pour voir Sauvageau et McCarthy se diriger vers eux.

— Je suis désolée de vous interrompre. Le directeur et moi avons discuté et il n'est pas question qu'on vienne me dicter ma conduite, encore moins celle de mes hommes. Alors officiellement, vous êtes tous en congé pour une durée indéterminée et officieusement, vous enquêtez exclusivement sur le meurtre de Roxanne Bernier et de la jeune Sara. Si vous trouvez le coupable, sans doute allez-vous aussi retrouver le responsable des enlèvements. Voilà, c'est tout !

— C'est bien beau tout ça, mais là-haut, vous n'avez rien fait pour nous défendre. Et ça vous inclut, McCarthy, cracha hargneusement Gus.

— Gus... Je suis déçu ; je croyais qu'après toutes ces années, tu pouvais lire en moi comme dans un livre ouvert. J'ai tout simplement utilisé le plus vieux truc du monde : lécher le trou du cul de son adversaire bien comme il faut pour pouvoir lui enfoncer un manche à balai bien profondément le moment venu. Excusez mon langage, commandant Sauvageau !

— Il n'y a pas de mal. J'ai entendu bien pire, vous savez, depuis que je suis dans la police. Directeur McCarthy, avez-vous quelque chose à rajouter aux recommandations que j'ai faites à vos hommes et aux miens ?

— Non, madame ! Vous avez bien résumé notre pensée commune. Mais je voudrais m'assurer d'une chose avant de vous laisser partir en vacances, les gars...

Aussitôt, les policiers formèrent un cercle autour de leur chef qui leur demanda :

— Le major d'Interpol a-t-il raison lorsqu'il affirme qu'il n'y a rien dans vos rapports et que vos recherches n'ont rien donné ?

— J'en prends personnellement ombrage, monsieur, répondit Jason que tous fixèrent intensément.

— Pourquoi ?

— Parce que je trouvais que le système de protection informatique n'était pas assez sophistiqué. J'ai donc entré toutes les données ainsi que les rapports complets de toute l'équipe directement dans mon laptop

personnel. Les gens du FBI, ou quel que soit le nom que se donnent ces agences, n'auront absolument rien à se mettre sous la dent, ce qui fait qu'ils devront reprendre l'enquête presque du début. Voulez-vous que j'aille leur remettre mon ordinateur ?

— Comme je disais, bonnes vacances et restez discrets ; je crois bien qu'ils vont vous mettre un chaperon sur le dos. Eh, Gustave ! J'oubliais... Félicitations pour la future naissance et salue Ginette de ma part !

— Merci beaucoup, monsieur ! J'ai une dernière question pour vous. Comment ont-ils su aussi vite pour les six enlèvements et le meurtre ? C'est qu'on n'a encore remis aucun rapport...

— C'est Daniel Marchand qui les a mis au parfum. Ensuite, le maire a communiqué avec le major Reed. S'il te plaît, ne te préoccupe pas d'eux et concentre-toi plutôt sur tes « vacances ». Salut, tout monde ! Madame Sauvageau, voulez-vous m'accompagner au restaurant de la place pour prendre un bon café et voir comment nous pouvons dévier le major Reed de nos équipes ? Ces cons comprendront très vite que nous ne sommes pas leurs pions.

— Vous devriez aller prendre votre café ailleurs ! suggéra Gus.

— Pourquoi ? demanda McCarthy, l'œil interrogateur. Leur café est très potable.

— Le resto de la place est infesté de micros qui transmettent les conversations dans les bureaux du 70^e étage. Ils ne le savent pas, mais on ne sait jamais...

— En ce cas, suivez-moi, monsieur le directeur ; je vous invite à boire le café infect de la cafétéria de mon poste.

Nicolas cacha le plus discrètement possible la cafetière derrière son dos, se sentant mal pour McCarthy qui devrait aller se taper le goudron du poste 28. Tous les policiers ne tardèrent pas à échanger des regards lourds de sens. Si leur chef se mouillait pour eux, ils avaient intérêt à se montrer efficaces.

— Nick, va rejoindre Jerry. Il m'a envoyé un texto pour m'aviser que son auto vient de tomber en panne. Il est chez son concessionnaire. Ensuite, allez chez le recteur avant que nous n'ayons trop de monde sur le dos. Et donne à quelqu'un la cafetière que tu caches dans ton dos !

— Oui, chef ! Ian, je te confie Zip et la cafetière.

Nicolas chercha son chien du regard et le vit lever la patte sur un des véhicules des agents du FBI.

— Bon chien... Allez, je pars rejoindre Simard !

Il fit un salut militaire au commandant Côté et partit au pas de course. Après quoi, Ian se pencha et glissa à l'oreille de Pascale :

— Hier, tu as demandé à Jerry de te donner l'identité de celui qui a bloqué ta promotion aux homicides... Eh bien, c'est le même qui vient de nous faire sauter de l'enquête : Marchand, le trou du cul officiel du Service de police de la grande métropole !

Pendant ce temps, Jason s'isola pour envoyer un message texte.

Vladimir prit deux analgésiques pour soulager quelque peu sa douleur. Il se préparait à appeler Jill lorsque son cellulaire l'avertit qu'il venait de recevoir un message. *« J'ai le renseignement que tu m'as demandé hier... L'analyse des appels passés par le recteur. Le dernier numéro qu'il a composé correspond à celui du bureau du maire Poitras. Si tu veux plus de détails, appelle-moi. Jason. »* Il lui répondit à son tour avec un texto : *« Merci ! Donne ces renseignements à Jerry en lui demandant d'interroger le recteur sur sa relation avec le maire et sur la raison pour laquelle il lui a fourni une liste de noms d'étudiants. Tu peux aussi lui dire que ces indications viennent de moi. Dis à Gus que je vais m'absenter jusqu'à l'enterrement de Robert. Bye le petit génie ! »*

Ensuite, il regarda par une fenêtre entrouverte qui laissait passer une douce brise printanière. Quelques rayons de soleil se faufilaient à travers les stores, donnant à la pièce un air de détente. Cela lui permit d'appeler Jill avec un sentiment de quiétude. Il lui demanda d'abord comment elle encaissait le choc, et prit des informations au sujet des arrangements funéraires qu'elle avait planifiés. Puis, il entra dans le vif du sujet en lui indiquant qu'il ne suivrait plus son amoureux, car il devait partir à la poursuite de Steeve pendant que la piste était encore chaude. Il lui transmit le numéro du cellulaire prépayé qu'il n'avait pas encore utilisé et lui dit de communiquer avec lui dès que la date des funérailles serait fixée et bien entendu, en cas d'urgence. Avant de clore l'entretien, il la prévint de ne dire à personne les raisons qui motivaient son départ. En raccrochant,

une bouffée de souvenirs se propagea en lui à la pensée des funérailles prochaines de son ami. Des souvenirs qui l'emmenèrent ailleurs, dans une zone inconnue. Il essaya de résister, mais en vain. C'est ainsi qu'il revit le père de Bob qui l'avait accueilli comme un fils, la naissance de Jill et... le père qui pleurait devant cette petite fille rose. Il se versa un verre de vodka et le leva bien haut. « À ta santé, mon ami ! J'espère que Satan t'a fait une place bien au chaud près de lui ! », trinquait-il à voix haute.

Au bout d'environ une heure, les deux enquêteurs garaient la rutilante Mustang que Nicolas avait réussi à obtenir pour Jerry devant la guérite de sécurité du campus, sous le regard admiratif de quelques étudiants occupés à fumer, accoudés sur une vieille Toyota Tercel.

— Je n'en reviens pas ! Je ne comprends pas comment tu as pu réussir à emprunter une Mustang !

— J'ai montré au garagiste une photo de Ian, en compagnie de toi et moi, celle que je garde dans mon téléphone, et je lui ai promis des billets pour le prochain Super Bowl.

— Les gens sont naïfs, mais c'est utile. Bon... attends-moi ici, je vais m'informer auprès de l'agent pour savoir où se trouve le bâtiment administratif et je vais lui demander qu'il nous annonce ; comme ça, ce con de recteur sera peut-être plus aimable.

— Il est si con que ça ?

— Encore plus que ça ! Et doublé d'un ego surdimensionné. Je reviens. Attends-moi, mon chou !

Sur ces mots, Jerry lui envoya un baiser de la main, avec les fumeurs pour témoins. Nicolas eut à peine le temps d'admirer le ciel ensoleillé de la matinée, que Jerry faisait déjà claquer la portière pour signaler son retour.

— Pourquoi tu t'assois, le bonhomme ne veut pas te recevoir ?

— Il n'est pas encore ici. Je communique avec Jason... Grâce aux touches de son clavier magique, il va nous dégoter son adresse en deux temps trois mouvements.

— Clavier magique ? Vraiment ?

— Eh ! Nous sommes sur le campus de l'université d'art de la grande métropole, je ne fais que me mettre au diapason, le taquina Jerry.

— *Je trouve que tu es de plus en plus détendu. Je crois bien que je vais devoir te quitter bientôt pour aller embêter quelqu'un d'autre*, dit Capitaine America, que Jerry voyait à travers un nuage flou.

— Oh non ! s'exclama Jerry. Moi qui commençais à m'habituer à tes mots d'esprit d'enfant de maternelle...

Comprenant que l'inspecteur parlait avec son copain imaginaire, Nick échangea un regard complice avec lui et les deux se mirent à rigoler. Ce faisant, Jerry se fit la remarque qu'il se sentait en bien meilleure forme. Nettement meilleure, en tout cas, que celle des derniers mois. Sa mère, Jill et Gustave ne cessaient de lui répéter que du jour au lendemain, il redeviendrait le même homme qu'avant : jovial, empathique et profondément humain. Certes, il n'oublierait pas les tortures qu'il avait subies, mais il continuerait d'avancer comme avant. Lorsqu'il se tourna en direction de Nick, l'un comme l'autre s'arrêta de rire. Nicolas, qui avait traversé le même chemin de souffrance intérieure lorsqu'Émilie était revenue de l'hôpital complètement paralysée, reconnut le message non verbal de son ami.

— Bon retour parmi nous ! lui dit-il.

Il lui mit la main sur l'épaule, comme pour signifier que tout avait été dit. Peu de temps après, ils sonnèrent à la porte du recteur. Comme ils n'obtinrent aucune réponse, Nick s'entêta et commença à tambouriner sur la porte. Au bout d'un moment, la voisine sortit, avec à ses pieds un chihuahua qui jappait autant qu'un chien enragé.

— Arrêtez de frapper comme ça, jeunes voyous, ou j'appelle le 911 ! lança-t-elle.

— Nous sommes de la police, madame ! lui signifia Jerry en s'approchant d'elle pour lui montrer sa plaque.

La dame saisit son chien qui tremblait de tous ses membres en voyant venir un homme vers lui.

— Depuis quand la police roule-t-elle dans une voiture de sport aussi voyante ?

— Chut ! Pas si fort, nous sommes en mission d'infiltration, mentit Jerry. Vous connaissez l'homme qui habite cette demeure ?

— Oui, il s'agit de M. Lestage, le recteur de l'université d'art. Pourquoi ? Est-il soupçonné de quelque chose ? demanda la femme avec un grand sourire.

— Non, mais voyez-vous... il est un de nos informateurs et nous devons impérativement le voir.

— Dommage, j'aurais tellement aimé. Ceci étant dit, je ne comprends pas pourquoi il ne vous répond pas, car je sais qu'il est chez lui ; son vélo n'a pas quitté le mur du jardin arrière et tous les vendredis, il part travailler avec. Il dit que ça le tient en forme. Il me prend pour une vieille folle, ce prétentieux ! Comme si faire un tour de vélo de trois kilomètres par semaine peut vous rendre en forme !

— Nick, va voir par la fenêtre du garage si son véhicule y est. Madame, pensez-vous qu'il y a un accès par l'arrière ?

— Vous pouvez passer par chez moi, nous avons un jardin communiquant. Avant, avec les anciens voisins, nous laissions la porte ouverte. On discutait de choses et d'autres et on faisait souvent des BBQ, ensemble... mais depuis qu'il est là, la porte est continuellement fermée et son satané vélo est toujours appuyé dessus.

— Il y a bien une auto dans le garage... que fait-on ? s'enquit Nicolas en revenant de son investigation.

— Madame va nous faire passer par l'arrière. Nous frapperons à sa porte-fenêtre et si nous n'obtenons toujours pas de réponse, nous regarderons par les fenêtres pour voir s'il y a du mouvement à l'intérieur. Quand on aura tout vérifié, on sera forcés de partir.

— D'accord ! Madame, si vous voulez bien nous montrer le chemin...

— Oubliez le « madame » et appelez-moi Micheline ! Et lui, c'est Killer, le chien le plus peureux de la terre.

Les policiers tendirent la main pour caresser le chihuahua qui se mit aussitôt à gémir et à se coller contre sa maîtresse, tout en laissant échapper quelques gouttes de nervosité.

— Nom de Dieu, Killer ! cria la pauvre dame en déposant le chien qui courut se réfugier sous le divan. Excusez-moi, je dois aller changer de chandail, car « parfum d'urine » n'est pas ma fragrance préférée ! Vous n'avez qu'à continuer jusqu'au bout du couloir... la porte arrière s'ouvre sur le jardin.

— Merci ! Si nous n'obtenons pas de réponse, nous retraverserons votre maison pour retourner à notre auto... si vous nous le permettez, bien sûr.

— Pas de problème, Killer me préviendra ! Ah ! Ah ! Ah !

Soixante pas plus loin, Jerry se trouvait devant la porte-fenêtre et frappait contre celle-ci, tandis que Nicolas se tenait à quatre pattes dans le jardin pour essayer de voir par les vitres du sous-sol.

— Toujours pas de réponse. Soit il est parti, soit il m'a reconnu et ne veut pas nous répondre. Et toi, as-tu vu du mouvement dans la cave ?

— Non, il ne reste que la fenêtre qui est sur le côté à vérifier, sauf qu'elle est trop haute ; il faudrait que tu grimpes sur mes épaules.

— Dommage que Ian ne soit pas avec nous ! Allez, viens... On va jouer au Cirque du Soleil !

Nick souleva alors Jerry qui était confortablement assis sur ses épaules.

— Je suis trop bas... Tends-moi les mains, je vais essayer de me mettre debout.

Après trois tentatives, il réussit enfin à maintenir son équilibre. Il se suspendit sur le bord de la fenêtre et jeta un œil à travers celle-ci. Un nuage noir traversa ses pupilles, nuage qui se transforma peu à peu en scène d'horreur. Un corps, fort probablement celui du recteur, était attaché sur une chaise, tordu dans tous les sens. L'homme ressemblait à une poupée de chiffon déchiquetée par un pitbull enragé. Sans crier gare, Jerry sauta de son perchoir.

— Merde de merde, on est dans la merde ! s'écria-t-il en arborant un visage crayeux.

— Cesse ton langage de déjections ! On dirait que tu as vu un mort.

— En plein dans le mille, mon homme ! On a un cadavre sur les bras, et comme on est censés être en vacances, je ne vois pas comment on fera pour le signaler !

— Tu es sûr ?

— Plus sûr que ça, tu meurs ! Il a l'air d'avoir rencontré le diable en personne.

— Laisse-moi réfléchir... On a juste à faire un appel anonyme et nos contacts nous diront de quoi il est mort.

— Wow ! Bonne idée ! Et on tue la voisine qui nous a aimablement permis de passer par sa propriété pour nous assurer qu'elle ne parlera pas !

— Alors on n’a pas le choix ! On retourne sur nos pas comme si de rien n’était, et nous allons rendre une petite visite au maire pour lui demander quelle était sa relation avec Lestage et pourquoi il lui a demandé de fournir une liste de noms d’étudiants à je ne sais quelle personne.

Surpris, Nicolas le regarda.

— Tu nous as caché des choses, Jerry ! Qui t’a appris tous ces renseignements ? Et ne vient surtout pas me dire que c’est ton instinct, cette fois.

— Non... Hier, quand j’ai vu Lestage, j’ai senti qu’il me cachait des informations, puis un peu avant ton arrivée, Jason m’a dit, et je cite : « Va voir le recteur et demande-lui pourquoi le maire lui a demandé de lui fournir une liste de noms de ses étudiants. »

— Et lui as-tu demandé d’où il sortait ça ?

— Oui, de Vladimir !

Un long silence se glissa entre les deux hommes. Pendant que leurs méninges bouillonnaient, la même question leur vint à l’esprit, question que seul Nick osa prononcer à voix haute.

— Le problème c’est que légalement, on est retirés de l’enquête ; alors pas question d’aller interroger le maire Poitras... Euh... Tu crois que Vlad est responsable de cette boucherie ?

— Mon Dieu ! Ne dis pas n’importe quoi. Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Je ne sais pas. Il aurait découvert quelque chose de sordide dans la vie du recteur et son côté justicier aurait pris le dessus ?

— Voyons ! Encore une fois : cesse de dire des conneries.

— N’oublie surtout pas que Vladimir fait une grande différence entre la justice et la loi, et qu’il sera toujours un ange noir. En plus, il était dans la ruelle hier soir quand Viggo et son complice y ont déposé le corps de Roxanne. Pour ton information, cette jeune femme étudiait à l’université où notre macchabée était recteur.

Jerry et Nick s’assirent sur les chaises de patio, les neurones envahis d’une dualité morale : que faire et que ne pas faire ? Un camion passa devant la maison, créant un tel vacarme qu’ils n’entendirent pas Killer et sa maîtresse franchir la porte du jardin.

— Comme je peux le constater, M. Lestage n’est pas chez lui ? demanda Micheline.

Les deux sursautèrent en la voyant, les yeux exorbités, comme deux coupables surpris en flagrant délit. En les considérant d’un air légèrement inquiet, elle se fit la réflexion qu’elle s’était peut-être trompée en les laissant entrer et que finalement, ils étaient du côté des méchants. Ressentant sa peur, son chien s’échappa à nouveau, mais puisqu’elle le tenait de côté, ses vêtements furent heureusement épargnés. Ses souliers, par contre, eurent moins de chance. Sa surprise passée, Jerry remarqua aussitôt la lueur d’anxiété dans le regard de la voisine. Le monstre de la panique se rapprochait dangereusement.

— *Dis quelque chose et vite, sinon la p’tite dame va faire un AVC*, intervint son héros au bouclier qui essayait de nettoyer l’urine de Killer sur les souliers de la femme.

Jerry opina du chapeau dans le vide et prit sa voix la plus calme pour répondre, en faisant un signe à peine perceptible à son collègue pour lui signifier qu’il prenait la situation en main.

— Vous nous avez fait une de ces peurs ! Nous étions en train de réfléchir à un gros problème qui vient de surgir.

Nick lui lança un regard acéré en haussant les sourcils, histoire de lui signifier que la dame semblait encore plus craintive.

— Venez vous asseoir avec nous, reprit Simard en pointant une des chaises libres. J’ai quelque chose à vous dire et un service à vous demander.

— Non, je préfère rester debout, répliqua la voisine en restant sur ses gardes.

Le sang bourdonnait dans ses oreilles tellement la peur lui serrait l’estomac.

— D’accord, comme vous voulez !

De longues secondes s’écoulèrent avant qu’il ne trouve les bons mots, ce qui provoqua encore une fois une tension insoutenable.

— Je vais reprendre depuis le début... dit-il enfin.

Il sortit son badge et demanda à Nicolas de faire de même. Il les prit en se levant doucement pour les déposer dans la main de la dame.

— Regardez bien nos cartes, elles sont véridiques ; nous vous avons toutefois menti sur un point : nous ne sommes pas en mission d’infiltration. Je suis l’enquêteur Jerry Simard, et voici mon collègue Nicolas

Lamontagne. Nous faisons partie de l'unité des enquêtes spéciales. Vous connaissez sans doute le commandant Gustave Côté ?

Micheline n'eut pas besoin de réfléchir bien longtemps.

— Oui. Vos visages me disaient quelque chose, aussi... dit-elle avant de lever les yeux au ciel, l'air de réfléchir. Je me souviens, maintenant ! Je vous ai vus tous les deux en boucle au bulletin de nouvelles de samedi ou dimanche, lors de l'inauguration de la nouvelle ruelle des entrepôts. Vous vous précipitiez pour aider le commandant quand l'estrade s'est écroulée. En plus, mes amies Facebook n'arrêtent pas de partager la vidéo du commandant qui écrase le maire ; c'est hilarant !

Ce souvenir la libéra de ses appréhensions.

— Bon. Maintenant que vous savez qui nous sommes, je vais vous expliquer la vraie raison de notre présence ici. Nous enquêtons présentement sur l'enlèvement de cinq étudiants en art et sur le meurtre d'une autre. Hier, j'ai rencontré votre voisin à l'université et il m'a semblé étrange, alors aujourd'hui, je suis venu pour voir si mes impressions étaient fondées, sauf que...

— Sauf qu'il n'est pas là et que vous voulez que je vous prévienne en toute discrétion dès que je le verrai arriver...

— Pas exactement... Je vous saurais gré de faire effectivement preuve de discrétion, mais au sujet de notre présence en ces lieux. J'aimerais donc qu'après notre départ, vous appeliez la police pour leur signaler que vous vous inquiétez, car vous n'avez pas vu votre voisin depuis deux jours et qu'il a la santé fragile.

— Je ne comprends pas, il n'a pas une santé fragile !

Cela dit, la femme lâcha Killer, saisit une chaise et s'effondra. Son subconscient avait saisi les propos de Jerry.

— M. Lestage est malheureusement mort assassiné. Nous avons vu sa dépouille par la fenêtre de la cuisine, l'informa Jerry.

La pauvre tremblait de tout son être. Son voisin... assassiné... Il avait beau être condescendant et imbu de lui-même, mais de là à ce qu'il se fasse tuer...

— Pourquoi ne le faites-vous pas vous-même ? interrogea-t-elle.

— Les personnes qui ont commis ce meurtre sont sans doute les mêmes qui ont tué la jeune étudiante et enlevé les autres. Ils ne doivent en aucun cas savoir que nous nous rapprochons d'eux. Et si c'est nous qui appelons, nous serons bloqués ici pendant plusieurs heures, en plus de devoir faire un rapport. Cela nous ferait perdre un temps précieux... Vous comprendrez que nous préférons nous lancer à la poursuite des responsables de ces actes abominables plutôt que de rester ici.

La dame, qui passait toutes ses soirées à écouter des séries policières, avait enfin la chance d'être réellement impliquée dans une enquête. Un grand sourire illumina son visage.

— Oui, je comprends ! Je veux bien vous aider et vous couvrir, mais il y a un point qui me chicote...

— Lequel ?

— Si vous n'entrez pas chez le recteur, vous passerez sans doute à côté de précieux indices...

— Je vois que madame est une connaisseuse.

— J'aime bien les séries policières, rougit l'autre.

— Je vois... Ne vous inquiétez pas pour ça, notre technicien en scène de crime et son équipe se feront un plaisir de nous tenir au courant de tout ce qu'ils découvriront. Alors, avons-nous un *deal* ?

Micheline ne prit même pas la peine de réfléchir, trop heureuse de voir un peu d'action animer sa vie de banlieusarde triste !

— *Deal*, messieurs ! Je vais essayer d'être digne de la confiance que vous me témoignez.

Les deux policiers ne s'attendaient pas à un tel dénouement. Ils remercièrent chaleureusement la femme et quittèrent les lieux pour aller expliquer leur découverte aux autres et demander à Georges, leur technicien, de garder les oreilles grandes ouvertes. Même si lui aussi se retrouvait en vacances forcées, qui sait s'il ne pourrait pas entendre des choses au sujet des indices qui seront découverts sur la scène de crime ?

CHAPITRE 25

Édouard était confortablement assis avec le maire, lorsqu'il lui demanda d'un ton impatient :

— As-tu pris les dispositions nécessaires pour que l'équipe des enquêtes spéciales se voie retirer l'enquête sur les kidnappings ?

— Oui ! Comme convenu, l'enquête a été confiée à mon ami d'Interpol et celui-ci a fait en sorte que le FBI ne s'implique pas. Ils ne feront que suivre les hommes de Gus. Quant au policier que nous avons réussi à corrompre, il vient de m'informer qu'il est en communication avec une personne qui l'aide à monter un dossier contre eux. Bientôt, le commandant Côté et ses amis seront de l'histoire ancienne ! Bref, tout est sous contrôle. Est-ce que je peux me permettre une question ?

— Oui.

— Avez-vous trouvé un arrangement avec le recteur ?

— Ne t'en fais pas pour lui ; il a eu l'arrangement qu'il méritait. Jamais plus il ne t'importunera. Sais-tu, mon cher, que la ville prendra bientôt un nouveau départ vers les abîmes et que c'est toi qui en auras les clés ?

Édouard rit de sa propre formulation. Son rire était de ceux qui non seulement emplissent une pièce, mais se cognent aux vitres et résonnent dans votre tête longtemps après pour hanter vos cauchemars.

— Bon, je dois te quitter. J'ai un rendez-vous à ma galerie d'art pour préparer mon vernissage. Salut, Mario ! Continue ton beau travail et tu seras réélu avec une forte majorité.

Le maire le regarda partir avec un haut-le-cœur. Une sourde inquiétude l'envahit, comme un nuage à l'horizon. Il devait trouver une solution pour se débarrasser de Léonard, ou du moins, se trouver une issue de secours. « Je dois penser en politicien et vite, avant qu'il ne soit trop tard. »

Maria Santori était penchée sur le cadavre de Roxanne lorsque son assistant vint la voir pour l'informer que l'enquêteur Daniel Marchand la demandait à l'accueil. Elle déposa la scie d'autopsie qu'elle tenait dans sa main, retira son masque anti-éclaboussure et ses gants de latex, puis sortit de la salle d'autopsie en vitupérant. Que pouvait bien lui vouloir l'enquêteur en chef des homicides ? Elle venait à peine de recevoir les cadavres de Roxanne et de Sara... « Ce qu'ils peuvent être emmerdants, ces policiers ! Ils ne semblent pas comprendre que dans les cas de meurtres, les autopsies sont longues et complexes. » Il lui fallait monter un dossier infailible, dans l'éventualité où elle serait signifiée par la cour pour témoigner à titre d'experte. Advenant, bien sûr, que la police parvienne à mettre la main au collet des coupables. Elle passa devant l'accueil et fit signe à l'enquêteur de la suivre dans son bureau. Une fois là, elle l'invita à s'asseoir et lui demanda d'aller droit au but, car le frigo était rempli de cadavres qui attendaient ses soins. Marchand trouva le choix de mots douteux, mais ne le releva pas.

— Dans ce cas, vous serez contente, lui dit-il tout sourire. Je vous retire trois dossiers ! Vous pouvez recoudre et arrêter toute analyse sur les cadavres de Robert Tremblay, Roxanne Bernier et Sara Normand.

— Mais vous n'êtes pas sérieux ? s'insurgea la légiste. Tremblay est le dossier de Mancini et Bernier celui de Gustave Côté.

— Vous n'êtes pas encore au courant, mais à l'heure qu'il est, le commandant Côté et ses hommes sont relevés de l'enquête, ce qui fait qu'ils se retrouvent en vacances forcées. Quant à Mancini, il travaille sous mes ordres et fera ce que je lui demanderai de faire ! De toute façon, j'ai lu son rapport hier soir, et le nom d'un suspect apparaît déjà au dossier : un certain Steeve Bouchard.

— Justement, s'il y a un procès, ne devrions-nous pas procéder à l'analyse ?

— J'admire votre professionnalisme, mais faites simplement ce que je vous dis. Les ordres viennent du maire Poitras en personne et comme vous devez le savoir, le premier magistrat de la métropole a préséance sur le directeur du Service de police. Et s'il vous plaît, remettez le corps de Tremblay à sa fille le plus vite possible, c'est primordial pour la suite des choses. Sur ce, bonne journée, madame Santori !

Cela dit, Marchand tourna les talons, fier d'avoir réussi à fermer le bec de cette femme qui le regardait toujours de haut. Finalement, il était vraiment heureux du déroulement de sa matinée, surtout depuis que le sergent-détective Pascale Morin avait surgi dans son bureau.

Santori le regarda partir et s'affala sur sa chaise, la tête entre les deux mains, dépassée par les événements. Voyant que quelque chose clochait, son assistant passa la tête par la porte pour lui demander :

— Ça va, docteur ?

— Oui et non... On vient de m'ordonner de clore trois dossiers qui ne sont pas complétés. Ils veulent qu'on rende les dépouilles aujourd'hui même aux familles. Alors, on va obéir comme les bons fonctionnaires que nous sommes, mais avant, je veux que tu ailles chercher toute l'équipe, en plus de demander à tous ceux qui sont en congé s'ils peuvent venir nous donner un coup de main. Par respect pour les familles, nous allons prendre tous les échantillons que nous pouvons et les analyser le plus rapidement possible. Quand tout sera prêt, je vous rejoindrai. En attendant, j'ai deux appels à faire pour tirer tout ça au clair.

L'assistant n'avait jamais vu sa supérieure se montrer aussi intense ; il s'éclipsa au pas de course pour la laisser passer ses appels.

Dès qu'elle fut seule, la légiste ouvrit son ordinateur et chercha dans son carnet d'adresses Outlook les numéros de téléphone de l'enquêteur Tony Mancini et du commandant Gustave Côté. Elle commença par appeler le premier.

— Allô, Mancini à l'appareil.

— Bonjour, monsieur Mancini, ici Maria Santori, s'annonça-t-elle avant d'entrer aussitôt dans le vif du sujet. On m'a demandé de remettre le corps de Robert Tremblay à la famille aujourd'hui même, sans compléter les analyses.

— Hein ? Mais c'est quoi, cette merde ? s'exclama Mancini dont la voix grimpa d'un cran tellement il était surpris. Qui a fait cette demande ?

— Le maire en personne ! Il a fait transmettre le message par votre chef : l'incompétent Marchand.

— Bordel ! Mais c'est vraiment n'importe quoi ! Même si le commandant Côté m'a fourni le nom d'un suspect, il est important d'amasser le plus grand nombre d'éléments possible. Je ne sais pas quoi vous dire... Je ne veux pas vous inciter à désobéir aux ordres. Alors, faites ce qu'on vous dit et je vous remercie de m'avoir prévenu.

— Wô les moteurs, Mancini ! lança la légiste alors que son interlocuteur s'apprêtait à raccrocher. Mon équipe et moi allons faire ce qu'on nous a demandé, mais avant de rendre les corps, toutes les analyses seront faites. Je ne voulais que vous mettre au courant de la situation que je trouve franchement louche. Je sais que vous êtes un nouvel enquêteur ; maintenant, libre à vous de creuser plus loin pour comprendre pourquoi ils veulent saboter votre enquête. Moi, ma décision est déjà prise !

Puis elle raccrocha sèchement pour aussitôt appeler Gustave, à qui elle répéta sensiblement les mêmes choses que précédemment, même si le commandant confirma avoir été relevé de l'enquête. Elle lui dit néanmoins que d'une façon ou d'une autre, elle lui ferait parvenir toutes les données qu'elle recueillerait, ajoutant que ce n'était pas un politicien de pacotille et son lèche-cul qui lui dicteraient ce qu'elle devait faire dans « son » laboratoire !

Sur l'île des Saules, Jock avait réuni tous les hommes dans un des bâtiments annexes du manoir. Seuls manquaient à l'appel Stan Lewis, qui surveillait les abeilles dans les profondeurs du manoir, et Wilson, parti chercher Ban à l'aéroport de la métropole. Ce dernier venait tout juste de les aviser que sa visite chez le recteur s'était déroulée à la perfection et qu'il était temps pour lui de revenir au manoir, sans quoi on risquait de le reconnaître. Il avait tellement de gens à ses trousses dans la métropole qu'il valait mieux limiter ses déplacements.

— OK, les gars ! commença Jock. On a un sérieux problème... On doit retrouver la « chiure de mouche » qui nous a filé entre les doigts avant la police, car autrement, on est tous faits comme des rats. Mais nous avons un avantage sur eux, car on sait où commencer les recherches. Stan et Alex ont vu le jeune fuir vers la rivière en direction ouest, avant qu'il soit forcé de rebrousser chemin. Donc, c'est très simple... Trois hommes vont se rendre là où nous l'avons aperçu, tandis que les autres se diviseront pour couvrir toutes les directions. On fait une battue jusqu'à ce qu'on se rejoigne ou qu'on l'attrape. Je veux que vous retourniez chaque pierre, piquiez chaque tas de feuilles que vous rencontrerez. Vérifiez même dans les arbres. Dès que Wil sera de retour, il se joindra à nous du haut des airs et Ban s'amènera avec Sultan. Un point très important : je veux le garçon vivant, car je tiens à l'interroger pour savoir s'il a parlé de sa découverte à quelqu'un. Des questions ?

— Oui ! À quoi ressemble-t-il ? interrogea Miguel.

Jock le regarda bouche bée, comme s'il venait de lui pousser des cornes.

— Quoi, j'ai dit une imbécillité ?

— *Damn !* de s'écrier soudainement le Britannique. Je viens d'allumer... J'ai déjà vu ce jeune : c'est notre petit camelot ! Je vais aller vérifier sa carte de paiement, son nom y est inscrit. Avec cette information, je n'aurai aucune difficulté à savoir où il habite... St-Elzéar ne compte pas plus de huit cents habitants ; je vais aller attendre devant chez lui au cas où il y reviendrait. Allez tout le monde, au boulot ! Je vous transmettrai son nom aussitôt que je l'aurai.

Tout heureux de passer enfin à l'action, les hommes se levèrent d'un bloc. Les équipes se séparèrent et au bout de quelques secondes, l'opération « Chiure de mouche » put commencer.

Pendant ce temps, Jérôme avait repris sa course comme une poule sans tête et fuyait sans but. Il était à bout de souffle et chaque pas éveillait en lui une nouvelle douleur. Il fit une pause, à l'affût du moindre son suspect. « Si seulement j'avais écouté ma mère... Combien de fois m'a-t-elle dit de ne pas m'approcher de l'île des Saules ? », se reprocha-t-il. Il chassa cette idée, étant d'avis qu'il était trop tard, beaucoup trop tard pour les remontrances. Il devait maintenant se montrer efficace, comme les héros des films d'espionnage qu'il écoutait le samedi soir avec son père. « Réfléchis, pauvre cloche ! » Puis, tout s'éclaira et ses pensées jaillirent de tous les recoins de son esprit ! Premièrement, se rendre jusqu'à la rivière, à la hauteur de l'île des Saules. Deuxièmement, trouver un moyen pour la traverser ; une fois rendu sur l'île, il serait en sécurité. Sa logique voulait que ceux qui le pourchassaient ne le cherchent pas sur leur propre territoire. Et finalement, attendre que Rémi divulgue à ses parents ou à la police l'endroit où ils pêchaient ensemble. Ainsi, ils n'auraient qu'à venir le chercher et il serait hors de danger. Il essaya de s'orienter, décida qu'il devait continuer droit devant lui et se remit à courir, énergisé par ses nouvelles pensées positives. Il arriva enfin en bordure de la rivière, fatigué, mais heureux. Il chercha alors un endroit moins profond pour traverser, avec moins de remous, surtout. Ce faisant, il entendit le bruit d'un VTT qui enterrait le gazouillis des oiseaux. « Sac à papier, ils approchent ! Je n'ai même pas eu le temps de trouver un endroit sécuritaire. » Sans perdre une minute, il se glissa dans l'eau froide en faisant le moins de bruit possible. Rendu à mi-hauteur, il aperçut, dans son angle mort, le VTT rouge flamboyant arriver à toute vitesse. Il prit donc la décision de s'immerger complètement, en croisant les doigts pour ne pas être remarqué.

Lorsque le véhicule s'arrêta à sa hauteur, deux hommes revêtant une tenue de camouflage en débarquèrent, avant de scruter la forêt, tels des rats à la recherche de nourriture. Jérôme sortit la tête de l'eau, ses poumons voulant éclater. En se faisant discret, il prit une grande goulée d'air. Il était frigorifié ; le soleil du printemps, plutôt discret cette année, n'avait pas encore réussi à réchauffer l'eau de la rivière. Il ne replongea pas immédiatement, préférant regarder ses poursuivants qui se trouvaient à quelque dix mètres devant lui. Heureusement, ils lui tournaient le dos. Un troisième homme arborant lui aussi un camouflage militaire arriva au pas de course. Quand il fut près des deux autres, il leur fit des gestes avec ses doigts et ses mains, sans même leur adresser la parole. Puis les trois se déployèrent en éventail tout en s'enfonçant dans les bois. À peine avaient-ils fait quelques pas, que celui qui semblait être à la tête du petit groupe leva le poing dans les airs. Quand tous s'immobilisèrent, Jérôme paniqua, certain d'avoir été vu. Il s'engouffra alors dans les abysses de la rivière et nagea en direction de l'autre rive. À l'aide d'un système de communication portatif, l'homme qui avait levé le poing écouta les indications de Jock qui lui transmettait le nom et le prénom du jeune qu'ils recherchaient : Jérôme Pitt.

— Bien reçu, je transmets l'information aux autres.

Au quart de sa traversée, n'en pouvant vraiment plus de retenir son souffle, le fuyard ressortit la tête de l'eau, qui à cette hauteur était un peu plus houleuse. Il avala une rasade et faillit s'étouffer. C'est donc les yeux exorbités par le manque d'oxygène et l'effort, qu'il regarda à nouveau en direction des trois hommes qui lui tournaient toujours le dos, quand soudain il entendit crier.

— Jérôme ! Jérôme Pitt !

Il y eut un temps mort et son nom se remit à résonner à travers les feuilles et les branches désarticulées des arbres. Le jeune se dit que ces hommes devaient sûrement être des secouristes envoyés à sa recherche. Il s'apprêtait à les héler, mais il se retint, une petite voix dans sa tête lui disant de se méfier. La dualité qu'il vivait lui faisait perdre de l'énergie. Cessant de tergiverser avec lui-même, il entreprit de suivre son premier plan et de nager jusqu'à l'autre rive pour rejoindre la crypte. Ce n'est qu'une fois là-bas qu'il attendrait les secours,

en espérant que Rémi ait révélé leur cachette secrète. « Plus de temps à perdre, sinon je vais me noyer. Allez, hop ! Un dernier effort ! », s'encouragea Jérôme en replongeant.

Cent mètres plus loin, complètement lessivé de toute énergie, il s'écroula sur la berge. C'est alors qu'il perçut le vrombissement des hélices d'un hélicoptère. Une poussée d'adrénaline le percuta, son cœur se mit à battre au rythme d'un marteau-piqueur et une décharge électrique lui brûla aussitôt la poitrine, isolant ainsi l'univers de la pensée de celui de l'action. Il se mit à courir avec l'énergie du désespoir, car cet hélicoptère, il l'aurait reconnu entre mille : c'était celui de son poursuivant, le maître du manoir.

Jerry n'avait eu aucune difficulté à convaincre Gustave qu'ils devaient se réunir au deuxième étage du Bar Sportif, qui appartenait maintenant à sa future épouse, plutôt qu'au Petit Bistro. Les gars seraient installés dans la salle de poker située au deuxième étage, tandis que Jason, Paul et Émilie occuperaient le bureau de Jill pendant son absence. Ce qui était bien en ce lieu, c'est que Dan, le gérant du bar, et Roger, le barman, seraient en mesure de surveiller les gars du FBI, si jamais ces derniers avaient l'idée de venir faire un tour pour foutre leur nez dans leur enquête non officielle. Ils auraient tous préféré que Vladimir soit là, mais Dan les avait informés qu'il avait pris quelques jours de congé. De ce fait, leur terreur favorite ne serait pas là pour assurer leur sécurité. Malgré toutes ces bonnes raisons, ce qui fit pencher la balance du ventripotent commandant du côté du Bar Sportif, était le fait que Paul pourrait se joindre à eux pour réaliser ses succulents breuvages chauds, puisque le brave Nicolas avait eu la brillante idée de subtiliser la machine à café magique qui se trouvait à la tour Dynastie Investissement. Une fois tout le monde installé, Jerry informa les autres de la malheureuse rencontre que Nicolas et lui avaient faite avec le pantin désarticulé qu'était devenu le recteur de l'université.

— J'ai demandé à Georges de nous faire savoir tout ce qu'il pourra apprendre de ses amis du laboratoire scientifique.

Cela dit, il fit un signe de tête au commandant pour lui signifier qu'il avait terminé. Gustave se racla la gorge et annonça :

— J'ai quelque chose d'important à vous dire : la légiste m'a avisé que le corps de Bob sera remis à la famille aujourd'hui même. Comme Jill nous l'a expliqué le soir de l'assassinat, dès qu'elle sera en possession de la dépouille, elle procédera aux funérailles pour ne pas prolonger sa souffrance et la nôtre ; alors préparez-vous à devoir assister à la cérémonie d'ici demain. Je m'excuse, Jerry, ça m'est sorti de la tête quand tu m'as annoncé le meurtre du recteur...

— Pas de problème. Je vais communiquer avec ma mère pour qu'elle ramène Jill en ville.

— *Il aurait pu t'en parler en privé avant la rencontre*, s'indigna Capitaine America.

— Toi, ne te mêle pas de ça ! murmura Jerry.

L'enquêteur savait très bien que depuis le matin, les événements n'avaient cessé de débouler. C'est pourquoi il n'en tenait pas rigueur à son ami le commandant.

— Merci bien, Jerry ! reprit Gus. Maintenant, pour le reste de la journée, nous allons faire autre chose que de nous soucier de l'enquête, comme aller s'entraîner, faire les magasins avec nos femmes...

— En parlant de magasinage, le coupa Jerry, Jill m'a dit hier soir qu'aussitôt les funérailles de son père organisées, Paula, Émilie et elle amèneraient Gigi au centre commercial pour acheter des accessoires de bébé. Ça lui fera du bien de passer d'un mort à une naissance.

— *Ta phrase n'a aucun sens*, Jerry, se moqua Capitaine America en suçant son pouce comme un nouveau-né.

— Oui, elle a du sens ! l'obstina Jerry en tirant la langue dans le vide.

Gus fronça les sourcils, sans toutefois relever les lubies de son compagnon.

— Cool, dit-il plutôt, Ginette va être contente ! Bref, nous allons promener les agents du FBI à travers la métropole pour savoir lesquels de nous sont suivis et découvrir de quelle façon il faudra procéder pour les semer le moment venu. Gabriel nous fera part d'un plan infaillible. De mon côté, je vais faire venir Junior Jodoin pour lui tracer un petit topo des événements de la semaine. Je vais même lui faire cadeau du scoop au sujet de l'assassinat du recteur. Les homicides vont tomber sur le dos... Marchand n'aura aucune idée d'où provient la fuite. Les choses vont trop vite... Des enlèvements, deux meurtres et on nous retire l'enquête

sans aucune raison apparente. Comme si ce n'était pas assez, voilà que le maire est intervenu pour empêcher Maria Santori de terminer les autopsies de Roxanne, Sara et Bob, pour je ne sais quelle raison. L'enquête sur le meurtre de Robert ne nous appartenait même pas !

Gustave resta songeur durant une bonne minute, pendant que ses hommes étaient pendus à ses lèvres.

— Alors rien de mieux qu'un journaliste comme la fouine pour donner un grand coup dans la fourmilière et voir ce qui va en sortir, poursuivit-il, visiblement épuisé. Je vais même lui demander de faire un appel à tous pour savoir si des gens auraient remarqué quelque chose de différent hier soir du côté de la ruelle des entrepôts. Maintenant, que diriez-vous d'aller au gym pour une petite séance de combat, les *boys* ? Ça nous fera le plus grand bien.

— *Yesss !* Là, tu parles ! crièrent en écho Jerry, Nick et Ian.

— *Eh, Jerry ! Tu crois qu'ils voudront monter dans le ring avec moi ?* demanda le plus sérieusement du monde Capitaine America. *Je suis un super-héros, ça peut les intimider.*

— Les gars ! lança Jerry à la surprise de tous. Capitaine America me demande si vous accepteriez de faire quelques *rounds* avec lui ? Il a peur de vous intimider, à cause de son titre de super-héros.

— Pas de problème ! répondit Ian en rigolant, même si médusé par la question. J'ai toujours pensé que la réputation des super-héros était surfaite. Alors, dis-lui que je l'attends de pied ferme.

— Il dit que tu as intérêt à te méfier. Tu pourrais tomber de haut, transmit Jerry.

Remarque qui fit rire toute l'équipe. Peter, qui n'avait rien dit jusque-là, trouvait ses nouveaux partenaires de plus en plus étranges.

— Une bonne chose de réglée ! s'exclama Gustave. Je vous rejoins là-bas après ma rencontre avec la fouine. Un bon entraînement nous aidera à mieux réfléchir.

— Tout ça est bien beau, mais puisqu'on nous a retiré l'enquête, on ne saura jamais rien au sujet des appels du public... s'il y en a, bien sûr, fit remarquer Pierre.

— Tu oublies que nous avons avec nous un jeune stagiaire qui se trouve être un excellent *hacker*, précisa Côté. Jason, est-ce que tu pourras accéder aux ordinateurs des postes 28 et 34 ?

— Sans problème, commandant ! Le laxisme de la protection des informations du Service de police m'a toujours surpris, répliqua le jeune informaticien.

— Comment se fait-il que tu saches ça ? Serais-tu déjà entré dans leur système avant de te joindre à nous ? s'informa son paternel.

— Juste une fois... pour annuler une contravention que maman venait de recevoir. Du coup, j'en ai profité pour installer un RAT, raconta-t-il avec fierté.

— Quoi ? Et elle t'a laissé faire ? Il faudra que je lui parle !

Cette discussion père-fils suscita encore une fois les rires de tout un chacun.

— Pour notre information personnelle, explique-nous ce qu'est un RAT ? demanda Gustave.

— Pour faire simple, un RAT (*Remote Administration Tool*) est un logiciel de prise de contrôle à distance d'un ordinateur ; ça peut être un outil légitime ou non.

— Wow ! Ian, ton fils est un petit malin ! laissa entendre le commandant en ébouriffant les cheveux du jeune.

— Arrête de l'encourager à suivre le chemin du vice, veux-tu ! Je préfère laisser Pascale l'entraîner dans les méandres des mystères de la vie. Ah ! Ah ! Ah !

Jason rougit aussitôt en baissant les yeux d'embarras. Tout le monde avait remarqué comment il reluquait le sergent-détective.

— Arrête, Ian, intervint son parrain Nick. Tes propos ne sont pas dignes d'un père de famille. Si tu continues dans cette veine, je vais prévenir Paula.

— Eille, les gars ! On arrête ça tout de suite ! laissa entendre le commandant Côté. En parlant de Pascale... où est-elle ? Je ne l'ai pas revue depuis qu'on a quitté le stationnement souterrain.

— Elle m'a dit qu'elle avait quelque chose de personnel à régler, répondit Ian en se grattant nerveusement la tête.

Nicolas, qui connaissait trop bien son ami, reconnut le message non verbal.

— Bordel ! Qu'est-ce que tu as fait comme gaffe ? chercha à savoir Gus.

— Avant de quitter le stationnement, je lui ai soufflé à l'oreille que c'était Daniel Marchand qui avait empêché son entrée aux homicides.

— A-t-elle dit quelque chose qui pourrait te laisser croire qu'elle est partie le confronter ? s'inquiéta

Gustave.

Décidément, tout commençait à aller de travers, se dit ce dernier. Steeve Bouchard qui ressuscitait pour s'en prendre à son ami Bob, Viggo qui balançait un cadavre dans la ruelle — ce qui signifiait que Ban n'était pas loin —, toute son équipe qui se retrouvait en vacances forcées et enfin, la seule personne susceptible de leur faire savoir ce qui était arrivé aux artistes venait de se faire trucher. Il ne manquerait plus que Pascale aille faire un scandale au bureau des homicides pour couronner le tout ! Et encore là, il faisait abstraction de Jerry qui oscillait entre la réalité et la fiction.

— Non ! s'empressa de répliquer Ian. Quand elle est partie, elle m'a dit qu'elle allait régler un problème avec sa sœur.

— J'espère qu'elle ne t'a pas menti.

Le bruit de la circulation en sourdine fut la seule réponse à laquelle Gus eut droit, tellement Ian était embarrassé.

CHAPITRE 26

— Voyons, monsieur Azarov, vous ne pouvez pas me demander ça. Je risque de perdre mon emploi.

— Je sais, Bill. Mais dis-toi que c'est tout de même mieux que de perdre un ou deux doigts... pour commencer, répondit Vladimir.

Bill dévisagea fixement le Russe, la main paralysée autour du verre de styromousse qui contenait son lait quotidien. « À quoi bon prendre de la vitamine D et du calcium pour améliorer votre santé, si on peut venir vous menacer dans le restaurant qui sert votre déjeuner favori ? », pensa le pauvre homme.

— Écoute, Bill... Quand je vous ai sortis, ton fils et toi, des griffes de la triade japonaise alors que vous étiez suspendus par les pieds en raison d'une dette de jeu, je me suis montré assez clair sur le fait que vous me seriez redevables. Aujourd'hui, je t'offre de payer ta dette de deux façons : tu finis ton repas et tu te rends comme d'habitude au bureau d'immatriculation pour faire ton travail. Ensuite, pendant ta pause de l'après-midi, tu obtiens pour moi la liste de toutes les mini fourgonnettes Savana blanches de la région, avec l'adresse des propriétaires dont la plaque comporte les trois premiers numéros que je t'ai fournis. Autrement, je t'emmène avec moi faire un tour que tu ne seras pas près d'oublier. Ton choix, ta décision !

Le regard que Vlad posa sur son interlocuteur démontrait tout le sérieux de sa déclaration. Puis il regarda passer par la vitrine du restaurant une grosse huit cylindres bringuebalante qui filait dans un gros soupir las. Il se sentait exactement comme cette voiture. « Un homme avec un passé et un présent violents a-t-il le droit de faire un burnout ? », se demanda-t-il. Il porta son regard sur les poussières que le soleil laissait paraître à travers la fenêtre. On aurait dit des dizaines de diamants tourbillonnant et disparaissant dès leur arrivée dans un coin d'ombre. Il ne put s'empêcher d'établir une analogie entre la vie et ces poussières. Un jour, votre vie peut resplendir comme l'éclat d'un diamant, pour ensuite se ternir dans l'ombre de vos dépendances le jour suivant.

— OK, tu as gagné ! Je t'envoie la liste par courriel aussitôt que j'aurai trouvé tes informations.

La voix de Bill le sortit des méandres philosophiques dans lesquels il était plongé.

— Quoi ?

— Je te dis que j'accepte, répéta Bill sur un ton brusque.

— Vraiment un très bon choix. Et change de resto, on se croirait dans une cafétéria de prison. Servir du lait dans des verres de styromousse... Franchement !

Vlad se leva, tendit la main à Bill et quitta les lieux en laissant derrière lui l'aura de frayeur qu'il avait créée. Il se dit qu'il faudrait bien qu'il arrête de se prendre pour Socrate avec toutes ces pensées qui embourbaient son crâne et l'empêchaient de se concentrer sur son objectif premier : retrouver Steeve Bouchard.

Dans une autre partie de la ville, Junior Jodoin, alias la fouine, journaliste d'enquête pour le journal *Le Quotidien*, journal numéro un de la grande métropole, venait de rejoindre le commandant Côté dans l'arrière-boutique du fleuriste Marco.

— Drôle d'endroit pour une rencontre, souligna le reporter. Cependant, je dois te dire que j'ai une fiancée ; alors si tu veux m'offrir des fleurs... je suis désolé de te le dire, mais tu n'es pas mon genre. Ah ! Ah ! Ah ! En plus, je dois t'avouer que l'odeur est bien meilleure ici que dans ton bureau où ça sent les petits pieds. Tu sais qu'ils vendent des semelles pour contrer ce genre de problème ? Ah ! Ah ! Ah !

— Wow ! râla Gus. Toi, t'es vraiment aussi con que ton père. Dommage qu'il ne soit plus de ce monde pour voir que la pomme n'est pas tombée bien loin de l'arbre.

Le paternel de Jodoin, qui fut l'un des plus grands journalistes d'enquête du pays, avait été un ami et informateur de Gustave. Il était décédé l'année précédente, à la suite d'un cancer généralisé. Ce fut le seul journaliste à qui le commandant pouvait, à l'époque, accorder sa pleine confiance. Sur ce, Pascale s'introduisit dans le petit local. Elle avait rejoint le commandant au bar juste avant son départ pour la boutique, en lui expliquant qu'elle était partie rejoindre sa sœur. Gus avait cru à sa version, même si son instinct lui disait qu'elle mentait, sans compter que Zip n'avait cessé de grogner après elle. Plus d'une dizaine d'années d'expérience en tant qu'enquêteur vous aidaient à détecter les petits signaux qui trahissent ceux qui vous mentent. Il irait au fond des choses plus tard, car pour l'instant, des soucis beaucoup plus importants réclamaient son attention.

— Eh, commandant ! Les types du FBI sont garés à cinquante mètres d'ici. Il y en a même un qui est

sorti du 4x4 pour aller surveiller l'issue arrière. J'ai l'impression qu'ils ne nous font pas confiance, dit-elle en souriant.

— *Fuck*, vous avez le FBI au cul ?

— Les nerfs, Junior ! Nous devons faire vite. On ne peut pas demeurer éternellement chez un fleuriste. Voici le sergent-détective Pascale Morin, du poste 28. Elle travaille avec notre unité sur une enquête particulière.

— Enchanté, madame. Je te comprends de t'être débarrassé de Jerry pour avoir la chance de travailler avec une beauté pareille.

— As-tu fini avec tes niaiseries ? Tiens, prends ça.

Gustave tendit au journaliste une clé USB contenant les grandes lignes de l'enquête relative aux enlèvements et au meurtre de Roxanne, de même que des informations au sujet de la découverte du cadavre de Lestage. Enfin, il y était question du maire qui s'insinuait sans raison apparente dans les enquêtes. Le journaliste prit la clé avec soin, comme s'il s'agissait d'une bombe, puis demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu verras. Tu publies ce que tu veux, mais sans nommer le nom de ta source. Tant que tu n'es pas prêt à mettre sous presse, tu n'en parles même pas à ton rédacteur en chef.

— Eille, je suis un pro, tu sauras ! Je ne nomme jamais mes sources, se froissa Junior. Et c'est évident que je n'en parlerai pas à mon rédacteur en chef... il lèche le cul de tout ce qui est au-dessus de lui, en plus de s'approprier le mérite de chaque bon article que publie le journal. Par contre, sache que je vais tout vérifier trois fois avant de publier quoi que ce soit.

— D'accord, mais fais ça vite. La vie de plusieurs jeunes est en danger et peut-être que ton article nous permettra de faire progresser l'enquête. Je ne sais pas, moi... Par exemple, quelqu'un aurait pu apercevoir quelque chose sans penser que c'était louche.

— Finalement, tu veux que je lance un appel à tous pour faire avancer ton enquête ?

— Fais ce que tu veux ! Et j'ai oublié de te dire que cette enquête nous a été enlevée par Interpol.

Laissant Jodoin digérer la nouvelle quelques petites secondes, le commandant reprit en spécifiant :

— C'est la raison pour laquelle le FBI nous colle aux fesses. Si ton article peut les aider, tant mieux ! Mais tu nous connais, mon équipe et moi, nous ne serons jamais bien loin pour les aider malgré eux.

— Sans vouloir t'offenser, Gustave... tu lui fais confiance à elle ? interrogea le journaliste en pointant Pascale du menton pendant qu'elle leur faisait dos pour surveiller la porte d'entrée.

— À vrai dire, je ne sais pas. Mais présentement, on n'a pas le choix, les événements vont trop vite et j'ai perdu le contrôle de l'enquête.

C'était la première fois que Junior voyait Gustave Côté aussi démuni. Trois martèlements rapides sur le cadrage de la porte les sortirent de leur discussion. L'un comme l'autre se retourna, avant de tomber face à face avec Marc Gagnon, le propriétaire des lieux.

— Dépêchez-vous ! Un des hommes en habit noir marche en direction de la boutique. Il doit trouver que votre achat prend beaucoup trop de temps.

— Merci, Marco ! On sort... Suis-moi, Pascale !

— Gustave, prends le paquet sur le comptoir. Je l'ai préparé pour vous afin de sauver les apparences. Ciao ! Toi, le jeune, viens en avant, on va faire comme si tu choisissais des fleurs, dit Marc en s'adressant au journaliste.

En sortant de la boutique, Gustave entra volontairement en collision avec l'agent du FBI qui se ramassa sur le postérieur.

— Oh, excusez-moi ! Je ne vous avais vraiment pas vu avec ce bouquet devant mon visage. Je vous aiderais bien à vous relever, mais avec mon surplus de poids, j'ai beaucoup de difficulté à me pencher.

N'y tenant plus, Pascale pouffa de rire, suivie du commandant, sous le regard acéré de l'agent spécial. « Ce gros mongol l'a fait exprès, se dit ce dernier. Tu peux être sûr que je vais lui faire avaler ses dents avant de l'informer que nous avons reçu l'ordre d'arrêter de les suivre. J'aimerais bien savoir ce qui se passe dans cette ville de fous ! J'ai horreur de passer pour un con. » Au bout d'un moment, l'agent qui surveillait la porte arrière arriva au pas de course pour l'aider à se relever.

— Où allons-nous maintenant ? demanda Pascale.

— Au local d'entraînement de mes hommes. Je t'emmène les voir, ce sont de vraies machines de combat. Eh ! Je viens d'avoir une idée géniale... Regarde bien ça !

Sur ces mots, Gustave roula lentement et en arrivant à la hauteur des hommes en noir, il baissa sa vitre et les héla.

— Ne vous pressez pas pour sauter dans votre 4x4 pour nous suivre ! Nous allons rejoindre mes hommes au gym Le Punch dans le quartier industriel, un endroit où vos clones sont déjà installés pour les surveiller. Si le cœur vous en dit, vous n’aurez qu’à entrer pour un petit combat dans l’octogone !

Pour toute réponse, l’agent qu’il avait projeté au sol un peu plus tôt lui fit un doigt d’honneur.

— OK ! Ça doit vouloir dire qu’on se voit dans quelques minutes. Bye bye, mes chéris ! termina-t-il en leur envoyant un baiser de la main et en montant le volume de la chaîne stéréo.

*It's the eye of the tiger
It's the thrill of the fight
Rising up to the challenge of our rival
And the last known survivor
Stalks his prey in the night
And he's watching us all with the eye of the tiger*

— Va chercher le 4x4 ! Ce gros béluga va voir de quel bois je me chauffe.

— Mais monsieur, nous avons reçu l’ordre de tout laisser tomber et de retourner à Washington, répondit le subalterne.

— Ne discute pas et fais ce que je te dis. Je veux juste m’amuser et comprendre pourquoi nous sommes venus ici.

Vingt minutes plus tard, le commandant fit son entrée au gym, suivi de Pascale. Aussitôt, les têtes se retournèrent sur le passage de cette beauté. Une fois celle-ci passée, les yeux descendirent aussitôt en direction de son postérieur. Il y eut même un type au nez aplati et au front prédominant, qui ressemblait à s’y méprendre à un gorille, qui siffla sur son passage.

— OK ! Si j’ai bien compris, dit Pascale, on est dans un endroit composé de testostérone pure et dure, où les hommes laissent leur cerveau au vestiaire.

— C’est une façon de voir les choses, répliqua Gus. Moi, je dirais « oui » pour la testostérone, mais pour le reste, c’est simplement que ce macaque ne sait pas vivre. Va au fond à droite, tu verras un ring de forme octogonale ; les gars devraient être là. De mon côté, je vais revêtir quelque chose de plus approprié.

— Quoi ? Vous allez vous battre vous aussi ?

— Tabarouette, cache ton étonnement ! Eh bien oui, je me bats aussi. Ian et Nick m’ont initié à ce sport et Jerry prépare tous mes programmes d’entraînement. À propos... Il me semble que je t’ai déjà demandé de ne plus me vouvoyer ! Tu verras que je me débrouille assez bien, malgré mon surplus de poids et ma jambe blessée.

— Je veux vous... oups... je veux te féliciter pour l’effort que tu mets à tenir la promesse que tu as faite à ta femme au sujet des blasphèmes.

— Ah, merci ! dit Gus en quittant en direction du vestiaire.

Ian et Nick étaient en pleine séance de projection au sol lorsque Pascale s’installa près du ring. Jerry riait à gorge déployée en voyant Nicolas essayer de lever son copain de près de cent quatre-vingt-dix kilos. La femme lui donna un coup de poing sur l’épaule pour lui signaler sa présence.

— Eh ! Que fais-tu ici ? Je croyais que tu t’étais fait enlever par des extraterrestres dans le stationnement de la tour.

— Je suis venue avec Gus, il est parti se changer.

Puis d’une voix empreinte de frustration, elle ajouta :

— Je sais que je travaille avec vous, mais mes déplacements ne regardent que moi. À moins, bien entendu, que ça concerne l’enquête.

— Excuse-moi, tu as parfaitement raison.

— Excuses acceptées. J’ai une surprise pour vous... Gustave a invité les agents du FBI à venir s’amuser avec vous !

Tout à coup, elle remarqua les bras de Simard pour la première fois. Jusque-là, elle ne l’avait jamais vu en chandail à manches courtes. Comme ensorcelée, elle fixait les cicatrices, pendant que l’autre faisait comme

s'il ne remarquait rien.

— Il est vraiment imbécile parfois. Toujours à...

Il fut coupé par l'arrivée des hommes en noir, lesquels étaient suivis par « Gorille » et d'autres membres du gym qui se doutaient bien que quelque chose d'inhabituel allait se passer.

— Où est ton obèse de commandant ?

Vif comme un chat sauvage, Nicolas sortit de l'octogone, suivi par le géant qui ne fit qu'une enjambée pour se retrouver en face des agents spéciaux.

— Je suis bien d'accord pour que vous nous suiviez, mais ne venez pas nous importuner quand on s'entraîne. Allez... foutez le camp d'ici ou je vous sors cul par-dessus tête ! lança-t-il d'une voix colérique.

Il n'avait pas oublié que le matin même, ces cons avaient voulu s'en prendre à son fils, après que celui-ci se soit livré à une plaisanterie quand le major Reed avait baptisé l'« Enquête Riopelle ».

— Laisse tomber, mon Ian ! C'est moi qui ai invité ces messieurs, cria Gustave dont la voix retentit dans toute la salle d'entraînement. Alors, mon grand... tu es venu me casser la gueule ? Va te préparer, je t'attends sur le ring.

— Ouais, mais jure-moi que ton géant ou aucun autre de tes hommes n'interviendra avant ton abandon.

— Tu as ma parole. Tu peux même choisir l'arbitre.

L'agent se retourna, scruta tout le monde du regard et pointa le macaque.

— Toi ! Peux-tu arbitrer le combat en te montrant impartial ?

— Wow ! Mon rêve de voir deux hommes de loi se battre l'un contre l'autre se réalise. Oui, j'accepte ! Mais je vous préviens que j'interdis tous les coups frappés dans les parties.

Les deux autres acceptèrent en chœur. L'homme en noir partit se changer en vue du combat, après qu'un membre du gym lui ait offert son short. Il trouva la proposition bizarre, mais se dit que c'était tout de même mieux que de rentrer dans le ring en boxer. À peine deux minutes plus tard, il revint et monta dans l'octogone. Le potelé commandant se tenait déjà de l'autre côté, tandis que Ian s'était installé derrière les câbles pour lui prodiguer quelques conseils.

— Comme il t'a vu boiter, lui signifia-t-il, il va sans aucun doute tenter de t'attaquer sur ton côté faible. Ne le lui présente pas et ne te tiens jamais face à lui ; montre-lui ton flanc le plus solide.

Le géant articulait vite et nerveusement. Gustave avait beau s'entraîner avec lui et Nicolas de temps à autre et jouir d'un statut d'ex-athlète, il n'avait pas encore atteint un niveau digne d'un guerrier du ring. Et le fait qu'il ait de la difficulté à se tenir sur sa jambe blessée n'avait rien de rassurant, sans compter son souffle court, résultat de ses années de malbouffe.

— Calme-toi, Ian, tout ira bien. La seule chose qui peut m'arriver est que mon orgueil en prenne un coup.

L'arbitre fit venir les deux hommes au centre de l'arène. Prenant son rôle vraiment au sérieux, il leur radota une série de règlements sans queue ni tête. Sur le bord du ring, Pascale semblait nerveuse et se demandait pourquoi le FBI s'acharnait encore sur eux. Avant d'aller rejoindre Côté, elle avait obtenu la confirmation que les Américains étaient relevés de leur filature et qu'ils devaient retourner dans leur pays. Nicolas, qui remarqua son inquiétude, tenta de la rassurer du bout de ses lèvres tremblantes, en lui disant que tout devrait bien aller... bien qu'il n'y croyait pas lui-même, à la vue de la musculature souple et découpée de l'adversaire de leur chef.

Parti courir à l'extérieur, Jason arriva au même moment, et se figea devant la tension qui régnait dans les lieux. D'un côté, cinq hommes vêtus de noir lançaient des encouragements à un homme musclé sur le ring, tandis que de l'autre, les membres de son unité semblaient tous calmes. Or, il les connaissait depuis suffisamment longtemps pour savoir que tel n'était pas le cas. Il y avait aussi tous ces gens qui semblaient assoiffés de sang et qui donnaient l'impression de prendre des paris. Se frayant un chemin jusqu'à Jerry, il vit soudain l'abondant commandant qui attendait que la cloche sonne les hostilités. Du coup, il lança un regard interrogateur en direction de Simard. Celui-ci le prit par l'épaule et s'approcha de son oreille pour lui chuchoter :

— Ce gros con a provoqué un des agents du FBI qui le surveillait. Je crois bien que la seule chose qu'il nous reste à faire, c'est de prier.

Jason sentit un frisson descendre le long de son épine dorsale. Ding ! Ding ! Ding ! L'agent se rua sur Gus qui n'eut que le temps de lever les bras au niveau de son visage pour se protéger. Mais cela ne lui servit guère, car comme Ian l'avait prédit, son adversaire s'attaquait à sa jambe amochée à l'aide de puissants coups de pied, visant systématiquement sa longue cicatrice. Gustave avait beau essayer de présenter son autre

côté, l'Américain, tel un danseur de ballet, tournait autour de lui en l'atteignant de ses frappes. Grimaçant de douleur et sentant sa jambe fléchir, le commandant baissa sa garde, ce qui fit que l'autre en profita pour lui lancer un coup de pied renversé qui le toucha directement à la mâchoire. Gustave tomba aussitôt à genoux, et plongea son regard dans celui de son ami Jerry qui détourna les yeux pour ne pas assister à la défaite. C'est alors que Gustave aperçut Jason, les yeux brillants, prêts à lâcher leur flot de larmes. De voir ainsi un des héros qui l'avaient sorti des griffes du gang des Nations-Unies tomber au combat lui brisait le cœur. Fixant toujours Jerry et Jason, Gus se souvint alors de cette soirée d'horreur où il avait investi le bunker pour aller les libérer de leurs tortionnaires. Le corps criblé de balles, il avait continué à avancer pour terminer sa mission¹². Cette pensée suffit à lui donner la poussée d'adrénaline dont il avait besoin. Le solo de batterie derrière le rideau de sa cage thoracique draina son sang dans tout son système nerveux. Son adversaire, pendant ce temps, tournait autour de lui pour le narguer, sous les cris de la foule obnubilée par le spectacle. L'agent du FBI regarda ses collègues, leur fit un «oui» de la tête et vint décocher un direct sur la mâchoire du pauvre homme. Stupeur dans la salle ! Devant la réaction des gens, Jerry retourna son regard en direction des combattants. Gus avait saisi le poignet de son assaillant avant qu'il n'atteigne sa cible. Toujours à genoux, il le tordit de toutes ses forces, jusqu'à ce que l'ennemi plie sous la douleur. Lorsque celui-ci fut à son tour à genoux, Gustave s'aider de sa bonne jambe pour se projeter sur lui, avant de laisser son immense carcasse l'écraser. Ce faisant, il continuait à lui tordre le poignet, maintenant au bord de la rupture. Étouffant sous le poids du commandant et ne sentant plus sa main, l'agent frappa frénétiquement sur le tapis pour signifier son abandon.

L'arbitre de pacotille demanda à Gustave de lâcher sa prise, sous les acclamations de ses amis qui sautèrent dans l'octogone. Ian le souleva de terre comme un simple fêtu de paille, faisant fi de son surplus de poids.

— Je t'avais dit de protéger ton côté faible ! lui chuchota-t-il.

— Je sais, mais j'ai préféré mettre du piquant dans le spectacle. Ah ! Ah ! Ah ! Maintenant, Ian, peux-tu me déposer ? C'est un peu gênant d'être dans tes bras.

Après que le géant se soit exécuté, Nick, Jerry et Jason félicitèrent le vainqueur, mais avec beaucoup trop d'enthousiasme au goût de ce dernier. L'agent du FBI interrompit leurs ébats lorsqu'il s'avança au centre du ring.

— Bon combat ! Je croyais bien que mon coup de pied vous avait sonné. J'ai mal jugé votre résistance au coup ; sans rancune.

Sur ces paroles, il lui présenta sa main gauche, l'autre ayant subi une foulure, et une poignée de main qui se voulait sincère fut échangée entre les deux hommes.

— Si vous voulez vous éviter de nous suivre partout dans la ville, on s'en va se sustenter au restaurant l'Épervier. Vous n'avez qu'à venir avec vos hommes, vous allez adorer la bouffe.

— D'accord, merci pour l'invitation. Il faut cependant que vous sachiez qu'on nous a relevés de notre mission et si, au lieu de me bousculer, vous m'aviez laissé vous parler, on aurait pu éviter cette bagarre !

— Vous êtes sérieux ?

— Oui, commandant ! Mais je trouvais ça moins amusant de vous en informer avant le combat. Cependant, si j'avais su que j'allais me faire écrabouiller comme une crêpe, soyez certain que je vous aurais envoyé un de mes coéquipiers.

À ces mots, tout le monde éclata de rire.

— Si l'invitation à manger avec vous tient toujours, j'aimerais bien comprendre ce qui se passe ici. On nous fait venir pour vous surveiller et à peine huit heures plus tard, on nous demande de rentrer chez nous !

— L'invitation tient toujours, mais pour le reste, je crois que je suis autant dans le néant que vous.

Pascale, restée en bas du ring, se disait qu'elle ne comprendrait jamais les hommes. Ils se tapent sur la gueule et ensuite, vont prendre une bière ensemble, comme si de rien n'était. La remarquant, Jerry lui tendit la main pour qu'elle monte les rejoindre.

— Viens féliciter ton commandant ! Tu fais partie des nôtres maintenant.

Avait-elle bien entendu ? Lui avait-il dit qu'elle était une des leurs ? Si seulement il savait...

CHAPITRE 27

Jérôme s'était blotti derrière le talus de buissons qui camouflait la trappe d'aération des alvéoles. Il ne restait qu'à attendre que son ami Rémi signifie aux autorités compétentes où celles-ci pouvaient le trouver. «Je souhaite de tout cœur que ce gros imbécile leur parle le plus rapidement possible, car je suis frigorifié. Sac à papier ! J'espère juste ne pas souffrir d'hypothermie ; l'eau était glacée», se dit-il en grelottant. Puis il se mit en position fœtale pour se réchauffer en se répétant un mantra : «Faites que dodu Bigras cesse de manger les biscuits de sa mère et qu'il dévoile notre lieu de pêche.» L'adrénaline ayant brûlé toute son énergie, il fut gagné par l'émotion et sanglota un bon coup avant d'être kidnappé par le sommeil.

Pendant ce temps, Jock s'était joint aux bénévoles qui partaient à la recherche du jeune adolescent. Il avait été chanceux : en arrivant devant la demeure de Jérôme, où les policiers avaient élu leur centre d'opérations, un responsable affublé d'un affreux chandail orange l'avait interpellé pour lui demander s'il était là pour participer aux recherches. Ayant bien sûr répondu par l'affirmative, il se retrouva donc en première ligne pour obtenir des renseignements privilégiés quant à l'endroit où était susceptible de se trouver Jérôme. Il n'eut pas à patienter longtemps, car l'homme au chandail orange vint prévenir les chercheurs qu'un ami du jeune connaissait le lieu où ce dernier se rendait pêcher et où il aurait d'ailleurs dû aller le rejoindre, la veille, après leur examen de chimie. Le Britannique s'empressa de transmettre l'information à Ban qui venait à peine de quitter l'hélicoptère. Le Nippon décida donc d'aller jeter un coup d'œil à la crypte, avant que l'équipe de recherche ne débarque sur l'île. Pour sa part, Jock Barnes eut l'idée d'avoir un tête-à-tête avec le jeune Rémi Bigras, pour savoir s'il avait eu vent de quelque chose d'inhabituel au manoir de l'île des Saules. Il sortit une fausse plaque d'enquêteur qu'il s'était procurée au Bar Louche — à tous les coups, ça impressionnait la flicaille de petite bourgade — et se faufila parmi les gens pour attirer discrètement Rémi en lui disant qu'il était enquêteur et qu'il avait des questions à lui poser.

Sur l'île des Saules, Ban regardait Jérôme dormir comme un bébé, caché dans les buissons près de la trappe d'aération. Il songea à le saisir par les épaules pour l'effrayer, mais devant l'image de fragilité qu'il dégageait, son rare côté humain prit le dessus. Il décida donc de le réveiller doucement, de façon à limiter les dégâts psychologiques.

— Hum, hum ! Petit, réveille-toi !

Sa voix à la douce intonation sortit lentement le camelot de ses mauvais rêves. Pendant un instant, l'ado se crut dans la sécurité de sa chambre à coucher. Il ouvrit un œil, puis l'autre, et soudain, l'ombre devant lui prit petit à petit la forme de l'énorme Asiatique qui travaillait pour Édouard Léonard. Tel un chat, il bondit sur ses jambes flageolantes, surpris d'être toujours en vie. Il resta là, immobile, toutes ses forces ayant déserté son corps, prêt à accepter que sa fuite était perdue d'avance.

— Vous allez me tuer ? demanda-t-il d'une voix chevrotante.

— Ça dépend de toi. Si tu veux fuir, c'est certain que je devrai recourir à la force pour te contrôler et... quelquefois, vois-tu, il m'arrive de perdre le contrôle, répondit Sasaki le plus sérieusement du monde. Alors, le mieux c'est de me suivre tranquillement jusqu'au manoir, où mon employeur te posera seulement quelques questions. Au bout du compte, tout dépend uniquement de toi.

Cela dit, il lui fit signe de la main de passer devant lui. Chemin faisant, il appela Jock pour lui signifier que la mission «Chiure de mouche» pouvait prendre fin, la «chiure» ayant été récupérée. Arrivé au manoir, il pria Wilson de trouver un moyen de dissimuler la trappe d'aération qui se trouvait près de la crypte, et ce, avant l'arrivée des flics. Ensuite, il se dirigea vers les entrailles du manoir pour déposer son colis dans l'alvéole vacante de Roxanne, en prenant bien soin de ne pas se faire remarquer par Yvette, qui demanderait certainement pourquoi le camelot se trouvait dans un état aussi lamentable et pourquoi il se trouvait au manoir. Le sbire se fit la réflexion qu'un jour, il faudrait se débarrasser de cette cuisinière avant qu'elle ne remarque les illégalités de son patron. À moins que ce dernier ne la congédie d'ici le moment fatidique.

Jérôme se laissait entraîner sans opposer la moindre résistance. Il était suffisamment intelligent pour comprendre qu'il n'aurait servi à rien de chercher à résister à l'immense Japonais. Dès que celui-ci ouvrit le passage secret de la cave à vin, il entendit son chien Sultan aboyer comme un enragé. «Il se passe quelque chose d'anormal», se dit-il. Il agrippa son otage à deux mains, le jeta sur ses épaules, courut dans le long corridor et descendit les escaliers deux par deux, chargé de son fardeau qu'il sentait à peine. Il manqua par trois fois de trébucher dans les escaliers inégaux, directement taillés dans la pierre. Heureusement pour Jérôme, son ravisseur avait des qualités athlétiques hors du commun. Autrement, sa chute aurait été aussi spectaculaire

que douloureuse. Transporté comme une vulgaire poche de patates, il tenta d'imaginer un plan pour se sortir de ce borbier. Or, pour l'instant, la seule idée qui lui venait en tête se résumait à ne pas vomir dans le dos du colosse. Sans quoi, c'était la mort assurée. Lui qui avait toujours eu le mal des transports, il devait user de toute sa concentration pour ne pas laisser son dernier repas remonter vers où il était entré. Rendu au bas des escaliers, il fut brutalement déposé sur le plancher. C'est à cet instant précis que bien malgré lui, ses boyaux intestinaux prirent la décision de se décharger de leur contenu. Il reçut illico une violente gifle derrière la tête qui le fit tomber à genoux dans son propre jus d'estomac.

— Tu n'aurais pas pu te retenir ?

De la part de Sasaki, il s'agissait davantage d'une constatation que d'une question. Constatant que les aboiements de son chien se faisaient toujours entendre, il remit Jérôme sur ses pieds et le poussa par devant.

— Allez, cours jusqu'au bout du corridor, je te suis. Je te ferai ramasser ton dégât plus tard.

Tel un robot programmé pour obéir, l'ado obtempéra et partit au pas de course. « Décidément, se dit-il, j'aurai couru un marathon d'ici la fin de la journée. Je dois cesser de penser à n'importe quoi et trouver une solution constructive pour fuir ces fous dangereux. Le bridé a bien dit qu'on voulait m'interroger, alors je dois vite inventer une histoire pour le convaincre que je ne sais rien. De toute façon, c'est vrai... Je ne sais absolument rien. » Jérôme ralentit le pas en arrivant devant une grande porte d'acier sans fenêtre. Aussitôt, Ban le poussa, ouvrit la porte et lui agrippa les cheveux pour le traîner à travers le corridor. Les aboiements se faisaient plus intenses ; sans doute Sultan sentait-il la présence de son maître. Le camelot aperçut des visages tristes qui le regardaient passer. Ils avaient le nez collé contre la vitre de leur cachot de verre et les yeux boursoufflés, sans doute d'avoir trop pleuré. Il les reconnut tous malgré leur crâne rasé. Son tortionnaire s'arrêta devant une cellule vide et appuya sur un bouton. Après que la porte vitrée ait coulissé, il jeta son prisonnier à l'intérieur et d'un air embêté, partit en direction de l'endroit d'où provenaient les jappements. Qu'est-ce qui pouvait bien rendre son chien aussi furieux ?

Sultan était posté devant l'alvéole de surveillance où Stan devait supposément se trouver pour assurer la sécurité des lieux et prévenir toute tentative d'évasion. Pressé de découvrir la source du problème, il oublia de refermer la porte de l'alvéole. Si l'instinct animal de l'ado lui dictait encore une fois de fuir le plus vite possible, il prit cette fois la peine de réfléchir une nanoseconde. Eurêka ! L'idée du siècle venait de surgir ; ou plutôt, le souvenir d'une vieille lecture qu'il avait faite... Était-ce un livre de Bob Morane ou une des aventures de Sherlock Holmes ? Qu'importe ! Ce qui comptait pour l'instant, c'était qu'il avait une solution ! Il fouilla frénétiquement dans ses poches, en sortit sa carte d'étudiant et chercha la serrure. Il n'en trouva aucune, mais remarqua une plaque de métal à quinze centimètres du bas de la porte, et une autre à la même distance, mais à partir du haut de la porte. « Merde, des serrures magnétiques ! Vite, réfléchis encore... Pourquoi je ne lis pas de la science-fiction, aussi ! »

Regardant autour de lui, il aperçut un chevalet, des accessoires de peinture et juste devant ses yeux, un rouleau de ruban adhésif transparent. Il courut s'en emparer, revint à la porte, jeta un coup d'œil au Japonais qui criait à son chien de s'enlever de devant la porte afin de le laisser entrer, mais l'animal semblait hors de lui. Jérôme retira alors toutes les cartes contenues dans son portefeuille : une carte bancaire, une carte de la bibliothèque, puis sa carte plastifiée et autographiée de Carey Price, un cadeau qu'il avait reçu de son père pour se faire pardonner de ne pas l'avoir emmené avec lui et son oncle lors d'un voyage qu'ils avaient fait à Montréal pour voir jouer les Canadiens. Avec sa carte d'étudiant, il avait en sa possession quatre cartes plastifiées. À l'aide du ruban adhésif, il s'empessa d'en coller deux, une par-dessus l'autre, sur la plaque aimantée du dessus, et répéta l'opération sur la plaque du bas, en espérant que ce soit assez épais pour empêcher le contact de se faire. Mais surtout, il espérait que l'Asiatique ne remarque rien. « Maintenant, je dois foutre le bordel, car sinon, il va se demander pourquoi je n'ai pas tenté de fuir. » Il inspira un bon coup et se dit encore : « Allez, c'est parti pour le show ! » Il sortit de son cachot au pas de course, en prenant bien soin de frapper sur les boutons d'ouverture des autres alvéoles, comme l'avait fait le Japonais avant de le projeter dans sa cellule.

Les artistes peintres ressentirent comme une bouffée de chaleur dans leur ventre et leur poitrine. Impossible. Indéniablement, c'était de l'espoir qu'ils éprouvaient. Se pouvait-il que leur sauveur soit cet adolescent ? Ils firent ce que tout le monde ou presque aurait fait : ils franchirent la porte de leur cellule en suivant leur jeune guide, sans s'interroger sur les conséquences de leur geste ou les chances de réussite de cette évasion improvisée.

Au même moment, Ban venait à peine de réussir à entrer dans la salle de surveillance. Ce qu'il y vit le mit hors de lui. Stan avait le pantalon aux genoux et s'apprêtait à violer Tanya, étendue sur le lit de camp, nue,

inconsciente, le visage tuméfié. Sûrement qu'elle avait écopé de ces coups après avoir tenté de se défendre. Sans crier gare, le colosse se rua sur son acolyte, le saisit à la gorge et lui cracha au visage.

— On te paie pour les surveiller, pas pour les violer ! Tu n'aurais pas pu contrôler ta queue ou attendre que ton tour de garde soit terminé pour aller aux putes ? *Onore*¹³ !

Le Rasta essaya de se dégager, mais la force de Ban était bien au-dessus de ce qu'il aurait cru. Il faut aussi dire que le fait d'avoir le pantalon rabaissé aux genoux nuisait considérablement à sa liberté de mouvement. Soudain, voyant des formes bouger dans les écrans vidéo, Ban relâcha aussitôt son emprise et s'écria :

— *Kuso*¹⁴ ! Les portes des alvéoles sont ouvertes ! Je n'ai plus de temps à perdre avec toi !

Il sortit la lame édentée qu'il traînait toujours sur lui et sans perdre une seconde de plus, frappa le violeur à l'abdomen en remontant le couteau le plus haut possible. Puis il retira la lame et lâcha sa proie qui tomba à côté du lit de camp en beuglant comme un mouton égorgé. Ceci fait, il ordonna à Sultan de le suivre, en se disant qu'inconsciente comme elle l'était, Tanya ne menaçait nullement de s'enfuir.

Il sortit en trombe, suivi de son fidèle compagnon. Au même moment, Jérôme atteignait la porte du corridor, avec derrière lui l'essaim d'abeilles personnelles d'Édouard Léonard. Était-il possible qu'ils atteignent les escaliers ?

— Va devant eux, Sultan, mais ne les mords surtout pas. Allez, va me les chercher ! Go ! Go ! Go !

L'animal partit à la poursuite de ses proies en grognant, bavant et en exhibant ses crocs bien acérés. Il dépassa d'abord Alexandra qui suivait Sophie pour la protéger. Le chien ne s'en occupa même pas. L'ordre qu'il avait reçu était clair : aller au-devant de ce troupeau de fuyards et leur couper la route. Ban, qui suivait derrière, agrippa le bras d'Alex et lui administra une percutante gifle au visage. La jeune fille s'écroula et tomba dans les vapes. Voyant cela, Sophie s'arrêta net et se protégea le visage, prête à encaisser le coup.

— Traîne ton amie dans son alvéole ou je t'assomme toi aussi, lui ordonna le Japonais de sa voix douce qui surprenait toujours les gens qu'il effrayait.

Il repartit à la poursuite des autres, sans même avoir l'air essoufflé. Sultan, loin devant, venait d'atteindre les escaliers. Il avait gravi quelques marches pour se retrouver à la même hauteur que ses proies. Figés devant leur adversaire à quatre pattes, l'ado et les artistes n'osaient pas franchir les marches.

— Bien essayé, les jeunes ! Maintenant, retournez dans votre cellule.

Avec leurs cheveux rasés et leurs yeux cernés, ils avaient tous l'air de morts en sursis. C'est pourquoi Ban ne se méfia pas en les regardant passer devant lui. Tout à coup... Snap !

Jean-Samuel, armé de sa spatule à gouache, venait de lui assener un coup au visage qui lui entailla la joue. Expert en combat corps à corps, Sasaki réagit vivement et empêcha le téméraire de porter un nouveau coup en lui bloquant le bras et le lui tordant. Le jeune lâcha aussitôt son arme de fortune, avant d'être soulevé par la gorge par le mastodonte qui lui chuchota à l'oreille :

— Tu veux mourir et que j'aie ensuite mettre la main sur ta femme qui se trouve dans la métropole pour la tuer elle aussi ? Du coup, ta petite Rose deviendrait orpheline... C'est ça que tu veux ?

— Non, monsieur, réussit à souffler Jean-Samuel à travers le filet d'air qui peinait à trouver son chemin.

— OK, on s'est bien compris ! lui sourit Ban. Retourne dans ta cellule avec les autres. Vous avez des toiles à finir, si je ne m'abuse. Et toi, petit morveux, tu ne perds rien pour attendre. J'ai des choses à régler, mais ensuite, je me ferai un plaisir de m'occuper de toi, dit-il en pointant le camelot.

Après quoi, il demanda à Jacques et J.-S. d'aller chercher Tanya dans la salle de surveillance et de la transporter dans son alvéole. Les deux hommes s'exécutèrent, en réalisant qu'ils n'avaient même pas remarqué qu'elle n'avait pas suivi lors de leur tentative d'évasion.

Tanya reprenait lentement connaissance et était assise sur le lit avec à ses pieds, le cadavre de Stan qui baignait dans son sang, les tripes à l'air. Souffrant d'une commotion cérébrale, elle frissonnait. Ses deux amis l'aidèrent à s'habiller, puis à regagner sa cellule. Ensuite, Ban s'assura de bien refermer la porte de verre de chacune des alvéoles. Arrivé à celle de Jérôme, il ne remarqua pas les cartes de plastique qui recouvraient les plaques aimantées. Sa tournée terminée, il alla trouver le docteur pour lui demander de se rendre dans l'alvéole de Tanya pour lui prodiguer des soins, tout en lui recommandant d'amener Wilson avec lui pour assurer sa protection. Pour sa part, il attendrait le retour de Jock et des autres pour leur expliquer qu'il venait d'éliminer Stan et prendrait Viggo avec lui pour se débarrasser du corps. En partant, il laissa son chien derrière lui afin qu'il monte la garde dans le corridor.

— Sultan, si tu vois quelqu'un... attaque et tue !

13 Enculé en japonais.

14 Merde en japonais.

Il avait pris soin de crier son ordre pour que tout le monde l'entende bien. Puis il s'éclipsa.

Cela faisait quelques heures que Vladimir était devant son ordinateur pour éplucher la liste des propriétaires de mini fourgonnettes Savana blanches que Bill lui avait fait parvenir un peu plus tôt. Il y avait plus d'une centaine de noms, mais seulement trois possédaient une plaque d'immatriculation dont les trois premiers numéros concordaient. «Je vais rendre une petite visite à chacun», murmura-t-il à sa propre intention. Il saisit ses clés pour gagner son véhicule quand son cellulaire se mit à vibrer pour lui signaler qu'il venait de recevoir un message texte. Mais comme il l'avait oublié sur le coin du comptoir de la salle de bain lorsqu'il s'y était rendu pour changer son bandage, il ne l'entendit pas.

Il sortit donc au pas de course pour se lancer à la chasse. Il devait retrouver Steeve avant qu'il ne disparaisse du décor à tout jamais. La piste était mince, mais c'était mieux que rien du tout. Ensuite, il pourrait se concentrer sur Viggo et Ban. Le soleil qui dominait encore le ciel l'aveuglait. Il mit ses lunettes teintées, démarra sa vieille Buick noire et partit au son de son air de jazz favori. En passant devant la petite église de son quartier, il s'arrêta pour admirer son architecture. Perdu dans un tourbillon de pensées, il en oublia sa mission. Depuis la mort de Bob, sa pauvre vie lui revenait continuellement en pleine figure. Les êtres humains étant intrinsèquement imprévisibles, il décida d'entrer dans la maison de Dieu. Une fois à l'intérieur, il remarqua un homme portant un col romain. «Ce doit être le curé des lieux», se dit-il en s'approchant silencieusement de lui.

— Excusez-moi, monsieur, souffla-t-il à l'oreille de l'homme. Ne vous tournez pas, s'il vous plaît, le pria-t-il en lui tenant légèrement la tête pour appuyer sa demande.

— Que voulez-vous, mon fils ? Si vous voulez de l'argent, il n'y a que les dons que les fidèles ont déposés dans le tronc à l'intention des pauvres et la tirelire qui se trouve à côté des lampions.

Même s'il voulait montrer qu'il était calme, la voix chevrotante du prêtre cachait mal sa nervosité.

— Non, je ne veux que me confesser, mais sans que vous voyiez mon visage.

— Mais voyons, mon fils, vous savez bien que les prêtres sont tenus au secret lorsqu'un fidèle vient se confesser à lui.

— Oui, je sais, mais vous demeurez tout de même un homme et je n'aimerais pas que vous soyez tenté de rompre votre serment. Si vous ne me voyez pas, vous ne serez pas en mesure de signaler ma description à la police. Alors, voulez-vous prendre ma confession ?

— D'accord... Quel drôle d'homme d'Eglise je ferais si je refusais d'entendre les confessions d'une de mes brebis.

— Merci, mais vous devez savoir que je suis plutôt un loup ! Et nous allons faire ça ici, nul besoin d'aller dans le confessionnal.

Et le Russe commença à confesser tous ses crimes. Devant de telles confidences, le curé était en état de choc. Au départ, Vladimir pensait que le poids de tous les morts qui hantaient sa conscience allait disparaître au fil de sa confession, mais ce ne fut guère le cas. Lorsqu'il s'arrêta de parler, le curé l'entendit pleurer dans son dos. Malgré la consigne, il décida de se retourner pour le serrer contre lui et ainsi lui permettre d'évacuer ses émotions. Au bout d'un certain temps, il lui dit :

— Vous savez, nous avons le choix de vous accorder ou non l'absolution. Mais avec ce que vous venez de me dire, je crois qu'il m'est impossible de vous l'accorder. L'important, c'est que vous vous l'accordiez et que vous changiez de vie.

— Je m'en doutais, répondit Vladimir en reniflant.

— Dites-moi, mon fils, êtes-vous pratiquant ?

— Pas vraiment... Mes parents ne m'ont jamais amené à l'église et je les suis dans cette voie agnostique. Vous savez, je crois que plus on s'appuie sur un dieu pour gouverner sa vie, moins on la gouverne soi-même.

— Alors pourquoi cherchez-vous l'absolution ?

— Je me suis tout d'un coup dit que s'il existait vraiment un être ayant le pouvoir de pardonner... aussi bien ne pas perdre cette chance.

— Commencez par croire en Dieu et ensuite, nous pourrions en reparler.

— Je crois bien que ce sera impossible, mon père, car durant toute mon enfance vécue au sein de la Russie communiste, mes parents ne cessaient de me répéter qu'il était plus important de croire en soi qu'en

un dieu hypothétique. Néanmoins, ça m'a fait du bien de vous parler. J'ai récemment perdu un grand ami, et je crois que ça m'a un peu perturbé.

— Que Dieu protège son âme, répliqua le curé qui marqua une pause avant de poursuivre. J'aimerais vous poser une question avant que vous ne me quittiez... Est-ce difficile de tuer un être humain ?

Avant de poser cette question d'un seul souffle, il avait pris une grande inspiration. Vladimir ne fut pas surpris, car il s'attendait à cette question. Tout le monde voulait savoir.

— Tuer est très facile monsieur, vraiment facile. Par contre, vivre avec tous ces visages dans sa tête jour et nuit, ça, c'est difficile. S'il vous plaît, ne dites rien à personne, car je n'aimerais pas être obligé de rajouter votre visage au chapelet de mon tourment !

À ces mots, il lui serra la main, le remercia à nouveau de l'avoir écouté et quitta l'église. Il avait vu briller une lueur d'inquiétude dans les yeux du curé. Il avait bien capté la menace : il ne parlerait pas.

Une demi-heure plus tard, il se retrouva devant la résidence d'André Blackburn, trente-six ans, propriétaire de la première fourgonnette correspondante. Il repéra facilement le véhicule garé dans l'entrée de la résidence. Le rétroviseur du côté du passager était intact. « Trop facile à remplacer... Attendons un peu de voir la physionomie du conducteur », pensa le Russe.

Il n'eut pas à attendre bien longtemps. Bientôt, la porte d'entrée s'ouvrit sur un individu qui n'était qu'un tonneau de saindoux à la peau grasseuse et flasque. Il fit à peine trois pas et s'arrêta pour souffler. Puis derrière lui, la porte se rouvrit sur une femme de près de cent soixante kilos de graisse répugnante.

— Gaston, n'oublie pas le deux litres de boisson gazeuse et le baril de poulet. Ensuite, va à la pâtisserie chercher une bonne tarte au sucre ; ça nous fera un petit en-cas avant le souper !

C'est du moins, ce que Vladimir crut deviner qu'elle criait. L'homme lui fit un signe de la tête. Le pauvre peina à s'asseoir dans la fourgonnette, qui pencha dangereusement lorsqu'il s'agrippa sur le bord du toit pour grimper sur le siège. « Eh bien ! Si c'est cet homme qui a passé sa fourgonnette à Steeve, j'ai perdu tout mon instinct. Bon... Allons faire un tour chez le prochain client. Si je me suis fourvoyé, il sera toujours temps de revenir. Dire que je trouve Gustave gros... À côté de ce type, il fait figure d'athlète olympique ! »

L'autre véhicule arborait une panoplie d'autocollants avec des slogans plus bizarres les uns que les autres. Il les aurait remarqués, même dans le noir et sous la pluie. Un autre échec sur son tableau de chasse. Le dernier propriétaire se trouvait à l'extérieur de la grande métropole, près du Bar Louche, un des lieux de collection de la famille Tremblay. Il emprunta donc la bretelle d'accès de l'autoroute, en croisant les doigts pour que le dernier soit le bon.

CHAPITRE 28

Jock descendit dans les profondeurs du manoir, chargé d'un invité-surprise inconscient. Il était suivi de Ban et d'Édouard Léonard, qui était revenu d'urgence sur l'île des Saules. Arrivés dans le couloir des alvéoles, ils furent accueillis par Sultan, heureux de voir son maître, et par Wilson qui lança de façon sarcastique :

— L'hôtel est complet, notre nouveau client sera obligé de partager sa cellule.

Le maître des lieux poussa un soupir ostentatoire et lui répondit d'un ton las :

— On n'a pas le temps pour tes conneries. Prends le colis de Jock et enferme-le avec le camelot.

Ensuite, Ed alla voir le médecin qui était occupé à ausculter Tanya.

— Comment va-t-elle ?

— Ça semble pire que ça l'est en réalité. Elle n'a qu'une légère commotion. Par contre, il est interdit pour elle de peindre pendant un bout de temps. D'ailleurs, je vous avais recommandé de faire sortir vos prisonniers pour qu'ils puissent s'aérer et faire de l'exercice... Si vous ne respectez pas cette consigne, ils ne pourront bientôt plus assurer la suite de votre projet.

— Oui, je sais, mais en ce moment, l'île grouille de policiers et de bénévoles. Ils cherchent le chenapan qui occupe l'alvéole de Roxanne, sans compter qu'ils vont bientôt se lancer à la recherche de son copain, le p'tit gros qui vient tout juste d'atterrir dans la même cellule. Dès que le calme sera revenu, nous ferons comme vous dites.

— Moi, en vérité, je m'en fous ! Du moment que vous me payez, vous pouvez bien faire ce qui vous plaît avec votre marchandise humaine. Pour ce qui est de Tanya, baissez la lumière dans son alvéole et veillez à ce qu'elle prenne un comprimé toutes les quatre heures.

Cela dit, le docteur remit à son client un flacon contenant des cachets de paracétamol.

— Merci, docteur ! Vous pouvez y aller... Vous connaissez le chemin.

Quand le médecin fut hors de vue, Édouard attira ses hommes dans la salle de surveillance.

— Calvaire ! Il y a encore plein de sang partout ! râla-t-il.

— Je sais, répondit Ban avec le regard en feu. Nous avons juste eu le temps d'enlever le corps. Ensuite, les policiers ont sonné à l'entrée, et les gars et moi nous sommes proposés pour les aider à ratisser l'île afin de les éloigner le plus possible de la trappe d'air. De toute façon, on a autre chose à faire que de s'occuper de taches de sang, se fâcha-t-il.

— Tu as raison, ne t'énerve pas. Je sais qu'on a perdu le contrôle de la situation et que nous devons tous ramener la barre de gouvernail avant que le bateau coule. Voyant que tout le monde gardait le silence, Édouard continua.

— Wil, fais descendre tout le monde ici, nous allons faire le point sur la situation.

Wilson communiqua l'ordre à l'aide du téléphone de la salle de surveillance. À peine eut-il raccroché que des pas résonnèrent sur le plancher de ciment. En très peu de temps, les mercenaires s'engouffrèrent tant bien que mal dans la petite pièce. Balaji prit le lit de camp et le posa sur les traces de sang pour éviter que tout le monde n'y mette les pieds. Jock prit la parole avant Édouard, du fait que ce dernier, qui avait passé la journée dans la métropole, était moins au fait que lui de la situation.

— Merci Balaji, bonne initiative. Maintenant que nous sommes tous réunis, j'aimerais vous faire part des derniers événements. Premièrement, comme vous le savez tous, Ban a réussi à capturer le jeune qui avait repéré la trappe. Pour ma part, lorsque j'étais au village, j'ai entendu parler du copain de pêche. Je suis allé le voir en me faisant passer pour un enquêteur et lui ai posé quelques questions. Il m'a alors parlé des murmures qui sortaient du sol, près de la crypte, et m'a assuré qu'il n'avait transmis cette information à personne d'autre que moi. Je l'ai donc capturé et fait prisonnier afin qu'il ne divulgue rien à la police.

— Tu as très bien fait, approuva Léonard. Cependant, on se retrouve maintenant avec deux prisonniers inutiles. Quelqu'un a une suggestion ?

— On a juste à les éliminer, suggéra Wil.

— *No way !* Personne ne tuera des enfants tant que je serai en vie, s'insurgea Jock Barnes.

— On sait bien... vous, les homosexuels, êtes tous un peu pédophiles ; ainsi donc, tu veux garder de la viande fraîche pour t'amuser ?

Le Britannique ne laissa guère le temps à Wilson de continuer son immonde raisonnement. Il se rua sur lui et eut le temps de lui coller un direct au menton et un coup de coude sur la tempe, avant que Ban et Viggo ne se jettent dans l'escarmouche pour les séparer. Mais leur intervention survint une seconde trop tard, car Wil

s'écroula sur le sol, inconscient.

— J'espère que tout le monde a bien compris : on ne tue pas des enfants !

— Pas de problème, Jock, calme-toi, le pria Ban avec douceur. Nous les mettrons au service des artistes. Ainsi, ils pourront leur apporter leurs repas ou les différents trucs qu'ils réclameront.

— OK, messieurs ! en profita pour dire Édouard qui voulait reprendre le contrôle. La journée a été longue... Alors sortez, amusez-vous, allez aux femmes, décompressez ! Voilà cinq mois que vous êtes enfermés ici, ce qui, j'en conviens, est assez pénible. Et surtout, ne revenez pas avant demain matin. Jock, Ban et moi allons assurer la surveillance des abeilles, termina-t-il avant de tendre sa carte de crédit à Viggo.

— J'ai hâte de voir ça, argua Ban.

— Hâte de voir quoi ? demanda Ed.

— Vous, en train de monter la garde !

— Tu as raison... Jock et toi verrez à la surveillance. Moi, je vais aller prendre un bon cognac à votre santé, bande d'incompétents !

Frustré, Ed leur tourna le dos et disparut sous leurs yeux remplis de rancœur. Laissant ces derniers échos flotter dans le silence des alvéoles, les mercenaires surveillèrent la réaction de Ban et de Jock. L'opération méticuleusement planifiée par le gros Samouraï et le *British* virait de plus en plus au fiasco.

— Qu'est-ce que vous regardez ? Vous avez entendu, le patron a dit d'aller vous amuser !

Jock leur envoya un signe de la main pour qu'ils dégagent, ce qu'ils firent avec la certitude que lui ou le Japonais mettrait fin à la vie du millionnaire d'ici peu. Ils n'étaient pas hommes à accepter qu'on leur manque de respect.

Les agents du FBI, Gustave, Gabriel, Pierre, Nicolas, Ian et Jason étaient tous arrivés au chic restaurant l'Épervier. Pascale, au grand désespoir de Jason, s'était désistée, sous prétexte qu'elle devait passer du temps avec sa sœur. Quant à Jerry, celui-ci était parti rejoindre sa mère et Jill pour les aider avec les derniers préparatifs des funérailles qui auraient lieu le lendemain à quatorze heures. Décidément, sa mère et sa fiancée n'avaient pas perdu de temps pour tout organiser.

La grande table comptait seize personnes, soit les dix hommes du FBI et les six enquêteurs affectés aux enquêtes spéciales.

— Ian, veux-tu prévenir la serveuse que tout le monde est arrivé ? demanda Gus. Mon combat m'a creusé l'appétit et j'ai une faim de loup.

— Quel combat ? l'interrogea Gabriel.

— Je te raconterai pendant le repas. En passant, tu n'as plus à chercher un plan pour nous débarrasser de nos baby-sitters. Leur responsable m'a appris qu'il avait reçu l'ordre d'abandonner leur surveillance.

Sur ce, le téléphone du commandant vibra pour au moins la vingtième fois en l'espace d'une demi-heure. L'agent qui l'avait affronté un peu plus tôt dans le ring lui demanda :

— Vous avez l'air passablement occupé pour un homme en vacances !

Sur ces mots, il pointa le cellulaire qu'il tenait dans la main et qui continuait inlassablement de vibrer. Gustave s'esclaffa, pendant que l'autre le regardait avec un regard empreint de frustration. Lorsque le commandant eut fini de lire ses messages texte, il répondit à son interlocuteur :

— Excusez-moi... Je ne me moque pas de vous. Ma femme est enceinte et depuis, elle m'envoie des suggestions de prénoms. Elle change d'idée toutes les trente secondes !

— Oh ! Votre femme attend un enfant ? Félicitations !

— Merci !

Comme s'il célébrait un mariage, Gus se leva et frappa son verre avec sa cuillère pour obtenir le silence.

— Maintenant que j'ai votre attention, j'aimerais poser une question aux agents chargés de notre surveillance, dit-il en fixant du regard celui avec qui il s'était battu.

— Faites, commandant... Si je suis en mesure de vous répondre, c'est avec plaisir que je le ferai. Et je parle ici en mon nom personnel et en celui de mes équipiers.

— Bien aimable... Voyez-vous, autour de cette table, nous sommes tous des hommes de loi, sauf le jeune Jason. Je crois que tout comme moi, vous devez vous demander pourquoi le major Reed et ses acolytes ont déployé autant d'effectifs pour assurer la surveillance d'une équipe qui, comme vous me l'avez fait remarquer il y a à peine une minute, a été relevée de toute enquête. Ils auraient plutôt dû faire en sorte que vous et

vos hommes soyez directement attirés à cette même affaire qui aurait eu besoin des lumières du FBI vu sa complexité : le meurtre d'une jeune artiste et la disparition de cinq autres. Voilà ! En résumé, la question est : pourquoi ?

Les membres de l'escouade dévisageaient les agents spéciaux qui, eux, les regardaient en chiens de faïence.

— Je m'attendais à cette question, car je me pose exactement la même depuis le début, répondit l'autre avant de réfléchir brièvement pour bien mijoter sa réponse. Pour être franc, je n'en ai aucune idée et je vous avoue que cela nous embarrasse énormément, mes hommes et moi. Dès que notre repas sera terminé, j'irai personnellement demander au major Reed la raison de cette affectation qui nous semble à tous injustifiée et totalement improductive pour l'enquête. Sans parler du fait qu'il nous renvoie tous chez nous, sans aucune raison apparente.

— Alors, sommes-nous tous sur la même longueur d'onde ? Il faut retrouver les jeunes disparus. Quant au meurtrier de Mlle Bernier, il devrait être notre principale priorité !

— Parfaitement d'accord avec vous.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas profiter de la bonne table du restaurant de la femme de Ian ? À nos frais, bien sûr. Et demain matin, vous fouillerez un peu dans le passé du maire Poitras qui semble tirer pas mal fort sur les ficelles de cette enquête qui nous échappe.

Gustave exhiba son plus beau sourire pour appuyer ses propos et amadouer son vis-à-vis.

— Comme je vous l'ai dit, répliqua ce dernier, je vais vérifier auprès du major, et si ses explications ne me conviennent pas, soyez assuré que vous serez le premier informé. Je prendrai ensuite la décision qui s'imposera avec mon supérieur de Washington. Entre-temps, pour vous remercier du repas que vous nous offrez, je vais confier le cas de votre maire à des hommes de confiance.

— Alors pour l'instant, tout est dit ! Profitons du bon repas et comme dessert, je vous suggère le gâteau au chocolat fourré au caramel... C'est tout à fait décadent !

Tous les convives levèrent leur verre afin de remercier le commandant de sa générosité. Au même moment, l'enquêteur Tony Mancini franchit la porte du restaurant et s'approcha de la grande table.

— Excusez-moi de vous déranger, commandant Côté. Pouvez-vous m'accorder cinq minutes ? demanda-t-il avec beaucoup de révérence.

— Tabarouette ! Comment refuser ? Vous êtes tellement poli et bien élevé ! Vous félicitez votre mère pour moi... Un vrai p'tit gars à sa maman !

Peter, qui était assis près de Gus, lui donna un coup sous la table pour qu'il cesse de tirer la pipe à l'enquêteur des homicides. Côté obtempéra d'un discret signe de la tête et se leva pour rejoindre Tony dans le vestibule.

— Je crois bien que cet endroit fera l'affaire. Si vous me disiez ce qui me vaut l'honneur de vous voir dans cette humble cambuse, petit homme ?

— Pourquoi êtes-vous toujours aussi condescendant avec moi ?

— Tu m'as dérangé pendant un bon repas pour te plaindre de ma façon de te parler ? Je n'y crois pas ! lâcha Gus en faisant un pas vers la gauche pour regagner sa place.

— Non, je suis venu vous parler à propos de l'enquête sur la mort de votre ami et d'un bruit qui court au bureau des homicides. Je voulais simplement vous montrer le respect que j'ai pour le commandant que vous êtes, mais je crois que je me suis royalement trompé à votre sujet, rétorqua le minuscule Mancini, visiblement frustré.

— Désolé, c'est ma façon de me détendre : niaiser les gens. Je vais essayer de te parler avec plus de tact, d'accord ? Vas-y... Je suis tout ouïe.

Gus faillit rajouter « mon petit », mais victime d'une soudaine attaque de bon sens, il préféra se taire. Si Tony remarqua son œil taquin, il s'abstint toutefois de le relever.

— Je crois que vous savez déjà que la dépouille de Robert Tremblay a été remise au salon funéraire qu'a choisi sa fille.

Pour toute réponse, Gustave opina de la tête.

— J'ai rendu une petite visite à Marchand pour lui demander pourquoi il avait livré le corps avant que tous les prélèvements aient été effectués. Comme vous devez vous en douter, il m'a dit de me mêler de mes affaires avant de me rappeler qu'il était mon supérieur. J'ai donc tendu l'oreille, car comme vous le savez, il n'y a pas plus commères que des policiers réunis autour d'une machine à café. C'est ainsi que j'ai appris que

Marchand devait à tout prix sortir le corps de la morgue avant demain pour pouvoir ensuite procéder à une opération d'envergure.

— Quelle opération ?

— Aucune idée, mais je tenais à vous prévenir, car tout le service sait que vous irez assister à l'enterrement.

Un homme averti en vaut deux. Voilà, j'ai vidé mon sac !

— Merci beaucoup, mais je ne vois pas le lien entre l'enterrement de Robert et moi...

Les deux restèrent un moment à se triturer les méninges pour tenter de deviner quel plan manigançait ce bon à rien de Daniel Marchand. Au bout d'un moment, Mancini brisa le silence.

— Bon, j'y vais ! Si j'obtiens d'autres informations ou si une idée de génie éclaire ma lanterne, je vous appelle.

Il allait dire au revoir et partir, mais les mains bien en chair de Gus interrompirent son élan.

— Ne pars pas, Mancini ! Joins-toi à nous, je t'invite !

L'enquêteur hésita un peu, mais la perspective de manger sur le bras du commandant dans le chic restaurant l'Épervier le convainquit. Gustave présenta son nouvel invité aux autres et le reste du repas se déroula dans une atmosphère conviviale, à la grande joie du petit enquêteur qui réévaluait à la hausse ses impressions sur le commandant Côté.

Pendant que Gus et ses coéquipiers chassaient un peu de stress, Vladimir se trouvait devant la troisième adresse correspondant à la dernière mini fourgonnette figurant sur sa liste. Le petit bungalow était usé par les années et le manque d'entretien ; la pelouse ressemblait à un champ sauvage, bien que l'hiver se terminait tout juste. Aucun signe du véhicule recherché dans la cour. Il continua à rouler lentement pour ne pas se faire remarquer par une personne susceptible d'être dans la maison. Le problème était que l'endroit était isolé et il n'avait aucune possibilité de passer inaperçu s'il garait son auto dans la rue pour surveiller l'arrivée de la fourgonnette. Il n'avait donc d'autre choix que de planquer son auto et revenir à pied à travers champs. À l'aide de son GPS, il chercha un endroit discret et sécuritaire pour y laisser sa voiture. Eurêka ! Il y avait un petit aéroport à quatre kilomètres au nord. Il accéléra, voulant revenir avant la tombée de la nuit.

Moins d'une heure plus tard, il était revenu près de la maison qu'il observa quelques instants ; la camionnette n'était toujours pas là. Comme la demeure semblait vide, il décida d'en faire le tour. Mais avant, il vérifia son Magnum Cobra ; tout était OK. Les fenêtres arrière ayant les rideaux tirés, il lui était impossible de voir à l'intérieur. Il monta donc les trois marches qui le séparaient de la porte arrière, et constata que la fenêtre de la porte était entrouverte d'environ un pouce ; sans doute pour chasser l'humidité de la maison en l'absence du propriétaire.

Vladimir observa attentivement l'obstacle qui l'empêchait d'investir les lieux, ce qu'il tenait à faire avant l'arrivée du propriétaire. Ce serait parfait pour déterminer le type d'individu avec qui il risquait peut-être de se frotter. Une simple fenêtre coulissante, barrée par deux loquets de chaque côté. « Trop facile ! », se dit-il à voix haute. Il glissa ses deux index par la fente, tira simultanément les deux loquets vers l'intérieur et dans un même mouvement, poussa la fenêtre vers le haut. Il attendit quelques secondes, puis, comme aucune alarme ne se déclencha, il entra son bras, tourna la poignée et s'engouffra dans le bungalow, où il entreprit de fouiller systématiquement toutes les pièces. En quelques minutes, il avait la certitude que si l'individu qui habitait ces lieux n'était pas celui qu'il recherchait, il était certainement une crapule. Il avait effectivement découvert un arsenal digne des meilleures armureries du pays. Une minute plus tard, il tomba sur un album photo qu'il feuilleta. Il y vit, entre autres, plusieurs clichés d'un chasseur en compagnie de bêtes mortes. « Oh ! *Suka !* », s'écria-t-il soudain. Il arracha une photo de l'album et l'approcha pour mieux la voir. Aucun doute possible : le chasseur se tenait à côté de Steeve Bouchard qui regardait l'objectif de ses yeux bleu pâle hypocrites. Il savait maintenant qu'il tenait celui à qui appartenait la camionnette ; sans doute le braconnier qui avait arraché Steeve de la mort et qui le conduirait assurément à sa proie. Il se rendit au réfrigérateur pour combler le petit creux qu'il avait à l'estomac suite à sa course de quatre kilomètres. Malheureusement, le frigo ne contenait que quelques bières, du beurre et une boîte de bicarbonate de soude. Quant au congélateur, il était rempli d'énormes morceaux de viande congelés. Il referma brutalement la porte en blasphémant, et se dirigea vers les armoires de cuisine en espérant trouver quelque chose pour se sustenter. Une boîte de soupe et des biscuits soda occupaient fièrement le centre d'une tablette, comme s'ils étaient les seuls survivants d'un tsunami alimentaire. Vlad ne saisit que les biscuits, n'ayant guère envie de se faire surprendre en pleins

travaux culinaires. De même, il n'avait pas le temps de faire décongeler la viande. Il tira une chaise, s'assit dans la pénombre du couloir face à la porte d'entrée, ouvrit le sac de biscuits et entreprit de manger tout en attendant le propriétaire des lieux.

Dehors, l'obscurité descendait tel un drap jeté sur le soleil, faisant que Vladimir se retrouvait maintenant dans le noir. Mais il ne bougeait pas. On aurait dit un prédateur guettant le passage de son futur repas. Soudain, des phares déchirèrent de leur lumière l'obscurité de la pièce. Enfin, l'occupant de la maison arrivait ! Le Russe se concentra sur les sons environnants. Il entendit d'abord le vrombissement d'un moteur, puis le silence suivi du grincement d'une portière et enfin, le claquement de celle-ci. Un seul claquement. « Bien... notre homme est seul », songea-t-il. Il entendit ensuite le bruit d'une clé qu'on insère dans une serrure. La porte s'ouvrit sur une grosse silhouette carrée qui correspondait à celle de l'homme qu'il avait vu sur les photos. En voyant une ombre au bout du couloir, Freddy se figea. L'ombre restait immobile, et malgré le fait qu'il ne distinguait pas ses yeux, il se sentait scruté jusqu'au plus profond de son esprit avec méthode et froideur. N'en pouvant plus, il lança :

— Vladimir Azarov, je suppose ?

— Vous supposez bien. Je vois que notre ami commun vous a parlé de moi.

— Il m'a simplement dit que je recevrais sans doute la visite d'un Russe. Je lui ai demandé pourquoi, mais il n'a pas voulu me le dire. Par contre, il m'a dit qu'il s'appelait Vladimir Azarov, qu'il était dangereux, et il a disparu.

— Alors, avant de poursuivre nos amabilités, puisqu'il vous a dit que j'étais dangereux, j'aimerais que vous gardiez vos mains bien en vue devant vous et que vous baissiez votre pantalon.

— Pourquoi ?

— Ne sous-estimez pas mon professionnalisme. Comme je ne distingue pas d'étui, je suppose que votre arme est dans votre dos, soutenue par votre ceinture de pantalon ou dans un holster de cheville. Avec tout l'arsenal que j'ai vu dans votre chambre, je doute que vous voyagiez léger.

— Wow ! Vous m'impressionnez ! Et vous voyez tout ça dans le noir ?

— Si vous saviez... L'obscurité est une bonne amie, une vieille compagne avec laquelle j'ai mené de longues batailles et provoqué de nombreuses effusions de sang. Alors, cessez de jacasser et exécutez-vous ! ordonna Vlad. Sinon vous aurez l'occasion de vérifier mes dires.

Après avoir entendu un cliquetis particulier, le braconnier s'exécuta, ayant reconnu le son d'un revolver qu'on arme. Loin d'être le plus brillant des hommes, il eut la mauvaise idée de parler sans réfléchir.

— Vous ne le retrouverez jamais. Il s'est fait faire de faux papiers pour quitter le pays et juste avant de partir, il m'a raconté qu'il avait tué un certain Robert Tremblay et que ça lui avait fait un bien fou, car cet homme avait bousillé sa vie.

La pénombre cacha le tressaillement du Russe qui analysait tant bien que mal l'information qu'il venait d'apprendre. Alors que l'homme vit une forme avancer vers lui, il recula et se cogna contre le mur. La distance qui les séparait fut franchie en une fraction de seconde par Vlad qui leva la main et saisit l'autre à la gorge pour l'immobiliser. Ceci fait, il lui appuya son Magnum directement entre les deux yeux, approcha son visage du sien et lui cracha à la tête :

— Répète ce que tu viens de dire, espèce de merde d'enculé de mes deux !

La politesse du début avait foutu le camp aussi vite qu'un amant surpris les culottes à terre !

— Il a été heureux de tirer une balle dans la tête de votre ami.

— J'avais cru comprendre, ragea Vlad. Qui lui a fourni les faux papiers ?

— Payez et je vous donnerai toutes les informations désirées, sinon tuez-moi sur-le-champ !

Freddy, qui n'avait rien à ajouter, sourit nerveusement, voyant bien la fureur dilater les pupilles de ce diable d'homme. Et le coup retentit. « Pourquoi les hommes sont-ils aussi cons ? », se demanda Vladimir. Alors qu'il tenait toujours sa victime inerte par le cou, il la fixa et il lui dit :

— Ton souhait a été exaucé !

Il le laissa choir sur le plancher, retourna s'asseoir sur la chaise au bout du couloir, prit son visage à deux mains et pensa à son ami Bob. Par instinct, il mit sa main dans la poche de son pantalon, là où devait se trouver son cellulaire. L'absence de celui-ci eut pour effet de le sortir de sa torpeur et son esprit se remit à tourner à

plein régime. Il devait vite réfléchir à la suite et communiquer avec Jill pour savoir s'il y avait du nouveau au sujet de l'enterrement de son père. Il lui avait fait la promesse d'y assister. Il se parlait à lui-même pour éviter d'avoir l'impression d'être encore seul face à la mort. «Pauvre con ! J'aurais dû l'interroger pour connaître l'endroit où Steeve prévoyait voyager et surtout, insister pour obtenir le nom de celui qui lui a fourni le faux passeport. En plus, j'ai oublié mon cellulaire et il m'est impossible de rejoindre la petite. Je devrais peut-être rejoindre Jerry avant... *Suka!* Pourquoi ai-je tiré sans réfléchir ? Je viens peut-être de perdre la chance de retrouver Steeve. AAARRRGGG ! »

Après ce cri gargantuesque, il revint à lui, les sens calmés par l'écho de sa propre voix qui lui dictait qu'il fallait arrêter de s'apitoyer sur son sort et agir. «De toute façon, ce qui est fait est fait. Les morts ne reviennent jamais, sauf la nuit pour hanter leur bourreau ! »

Il chercha le cellulaire de sa victime, qu'il trouva dans la poche de sa chemise de chasse, et appela Jerry ; hélas, il tomba sur son répondeur. Il réessaya à plusieurs reprises, mais toujours en vain. Il communiqua finalement avec Hernandez pour savoir où se trouvait sa patronne.

— Eh, Vlad ! Contenté qué tou m'appelles ! Oune m'a dit qué tou prenais des vacances pou soigner ta blessure. Yespère que tou te repousses bienne ? Tou...

— Stop ! Laisse-moi placer un mot.

— Escousse-moi, yé t'écoute.

— Jill est-elle avec toi ?

— Elle est dans soune boureau avec ses amies de filles, sa belle-mère et Jerry. Moi, yé fais le pied de groue dans le couloir. Les dernière préparatifs pou les founérailles sont réglés. Moi, yé trouve ça rapide. Nous, les latinos, oune prend le temps d'hounorer nos morts...

— Ferme-la, Hern ! Va simplement dire à Jill que je serai là pour les obsèques et que j'ai oublié mon cellulaire ; elle ne pourra donc pas me rejoindre.

Et il raccrocha aussitôt. Considérant le corps de Freddy qui gisait sur le seuil de la porte d'entrée, il alla l'observer de plus près ; la balle lui avait traversé le crâne, pour ensuite traverser la porte et se perdre quelque part sur le pavé. Demain matin, au lever du soleil, il rechercherait la douille. Il ne fallait pas laisser de trace. Ensuite, il mettrait le feu au cadavre et à la vieille maison isolée en pleine campagne. Il serait surprenant qu'elle n'ait pas le temps de flamber au complet avant l'arrivée des pompiers volontaires. Certes, l'autopsie révélerait sans aucun doute que le braconnier n'était pas mort brûlé, mais au moins, il n'y aurait plus aucune trace d'empreintes permettant d'identifier son assassin. Les cendres ne sont pas des plus loquaces.

Vladimir examina le téléphone qu'il tenait encore dans ses mains et examina le répertoire. Bingo ! Un nom lui sauta au visage : Mikhaïl Lojikov, le grand faussaire. Il sourit intérieurement, presque sûr à cent pour cent que son ancien compatriote avait confectionné les faux papiers de Steeve. Une visite de courtoisie s'imposait. Toutefois, cela pouvait attendre maintenant que la piste s'était de nouveau réchauffée.

Il verrouilla la porte et monta prendre une douche chaude. Il y resta plusieurs minutes, libérant son corps de toute angoisse et de la peine qu'il ressentait devant la perte de son vieil ami. Il passerait la nuit dans la maison du macchabée, afin d'être frais et dispos le lendemain. Heureusement, il ne craignait pas les morts. Il se glissa sous les couvertures et le sommeil vint le chercher presque aussitôt, attendant que les visages de ses victimes viennent perturber ses rêves.

CHAPITRE 29

Jour 5

Ban et Vig pénétrèrent dans l'alvéole de Jérôme et Rémi. À la vue des deux hommes, les nouveaux prisonniers se recroquevillèrent comme une tortue pénétrant dans sa carapace à la vue d'un prédateur. Le cœur dans la gorge, Jérôme déglutit puis demanda d'une voix anémique :

— Vous êtes venus pour nous tuer ?

Quelques secondes de silence s'écroulèrent, tandis que Sasaki feignait de réfléchir à la question, dans le simple but de les tourmenter. Finalement, il répondit tout miel :

— Non, vous êtes chanceux. Un de nos partenaires nous a bien fait comprendre qu'il n'était pas question qu'il ait la mort d'enfants sur la conscience. Vous êtes vraiment chanceux ! Si vous aviez eu quelques années de plus, j'aurais pu vous massacrer sans que nul n'en fasse un cas de conscience.

Soudain, il cessa de parler et ses lèvres formèrent un léger rictus.

— Vig, sors et amène le p'tit gros, ordonna-t-il à son ami, je dois m'entretenir seul à seul avec notre camelot favori. Et profite-en pour aller prendre deux Advil et te rafraîchir ; tu sembles mort de fatigue. On voit bien que tu as pleinement profité de ta soirée avec les gars ! J'espère que vous avez rempli la carte de crédit d'Édouard.

Sans mot dire, Viggo montra la porte au jeune qui le suivit, les épaules basses et la tête entre les deux jambes. Dès qu'ils furent seuls, Ban reprit la conversation avec Jérôme.

— J'aimerais te faire comprendre que si je ne peux pas te tuer, on ne m'a pas interdit de te faire souffrir. Sais-tu qu'il n'y a aucune limite à la souffrance ? Le tortionnaire doit faire souffrir sa victime le plus possible, tout en veillant à ce que le cœur ne lâche pas et en évitant de toucher les organes vitaux. Je le sais, je l'ai expérimenté un millier de fois... malgré quelques ratés, je dois l'admettre !

Fier de sa ligne, il lâcha un rire démoniaque. Son imagination aidant, le cerveau de Jérôme se remplit d'un voile opaque lui envoyant des images de torture plus cruelles les unes que les autres, et comme une vallée noyée dans le brouillard, ses idées n'avaient plus aucun sens. L'Asiatique savait parfaitement ce qu'il faisait. Sans même qu'il ait à se salir les mains, le jeune lui dirait tout ce qu'il savait. Il prit sa voix la plus douce pour le calmer, cette voix qui produisait un effet aussi hypnotique que la flûte d'un charmeur de serpent.

— J'ai deux questions à te poser. Si tes réponses me conviennent, tout ira bien pour toi. Qu'est-ce que tu sais exactement, et à qui en as-tu parlé ?

Jérôme vida son sac sans se faire prier. En bref, il ne savait presque rien, et n'avait parlé à personne. Non, c'est faux... Il avait parlé à l'homme du chalet. Mais puisqu'il était mort, ça ne comptait sans doute pas. Et bien entendu, tout comme Rémi, il avait entendu les cris des prisonniers par l'entremise de la trappe d'aération.

— D'accord, je te crois. Maintenant, ton copain et toi allez nous aider. Vous distribuerez la nourriture et répondrez aux demandes de nos autres pensionnaires. Je t'expliquerai, mais le plus important à comprendre, pour toi, c'est que tu n'auras plus la moindre liberté. De même, si tu nous refais un petit numéro comme celui d'hier et que tu essaies de t'évader, je te tuerai, et ce, malgré les consignes. Moi, je n'ai jamais de cas de conscience !

Les prunelles de ses yeux acérés dévisagèrent l'adolescent. La mort dans l'âme, celui-ci acquiesça. Du coin de l'œil, il regarda ses cartes toujours collées sur les plaques aimantées, celles-là mêmes qui permettaient la fermeture de la porte, en se demandant s'il réussirait à s'en sortir un jour. Mais ce qu'il espérait plus que tout, c'est que ses tortionnaires ne se rendent compte de rien.

— Va rejoindre ton ami pour la distribution du petit déjeuner. Une fois dans l'alvéole de l'Haïtienne, tu entreras pour lui faire prendre son cachet. Ensuite, vous transporterez le lit de camp de la salle de contrôle dans votre alvéole. Ainsi, vous aurez chacun un lit pour dormir. À moins que vous n'aimiez vous faire des petits câlins entre amis... Allez, au travail !

Joignant l'acte à la parole, il poussa Jérôme hors de la cellule.

Pendant que le nuage de la pollution se levait lentement sur la métropole et ses banlieues, le major

Reed était aux premières loges, bien installé au 70^e étage de la tour de bureaux Dynastie Investissement, pour admirer ce spectacle des temps modernes. Tout allait pour le mieux : l'argent pour détourner l'enquête avait bel et bien été versé dans un compte à numéros, ouvert dans une banque aux îles Caïmans. Il se versa un café et alla s'asseoir pour coordonner la suite des choses. Il fallait se méfier de l'agent fédéral Travis qui, la veille, avait fait irruption dans son bureau pour le harceler de questions. Mais ce matin, tout serait réglé, car lui et ses hommes retourneraient à Washington. Soudain, Daniel Marchand rentra dans le bureau en crachant une série d'onomatopées incompréhensibles. Du coup, Reed renversa son café sur sa belle chemise.

— Merde, arrête de crier ! maugréa-t-il. J'ai enfilé mes tympans, ce matin, c'est même la première chose que je fais en me levant ! Et tu peux être sûr que tu vas recevoir la note pour le nettoyage de ma chemise.

— Pardon ! Avez-vous vu les journaux ?

Sans même attendre la réponse, l'enquêteur lança une pile de quotidiens sur le bureau de Reed. Gustave avait bel et bien partagé ses informations avec le journaliste Junior Jodoin. Ce dernier avait même eu l'amabilité de transmettre ces renseignements privilégiés aux autres journalistes de la métropole ainsi qu'à quelques autres se trouvant ailleurs au pays. Contrairement à son habitude, il n'avait pas vérifié et contrevérifié les informations reçues, faisant pleinement confiance au commandant Côté. Les articles rapportaient que l'escouade spéciale de la ville faisait face à une vague de kidnappings d'étudiants en art et que le dernier meurtre de la ruelle avait sans aucun doute été commis par le même groupe de criminels qui avaient commis celui de Lestage, lequel occupait la fonction de recteur à la même université que fréquentait la victime trouvée dans la ruelle. Coïncidence ? Ce qui enrageait Marchand, c'était que si les journalistes se disaient d'accord pour qu'on fasse appel à Interpol, ils se questionnaient toutefois sur le fait que les autorités aient viré l'escouade des enquêtes spéciales pour transmettre certains de ses dossiers à l'enquêteur Daniel Marchand, un homme qui jusqu'à maintenant avait connu plus d'échecs que de succès, alors que le commandant Gustave Côté et ses hommes, eux, connaissaient un parcours presque parfait. Tout ça sans omettre que le maire Poitras avait ordonné d'arrêter les autopsies sur les cadavres des victimes. Il était également stipulé que, pour l'instant, la légiste Maria Santori n'avait émis aucun commentaire, s'étant contentée de dire qu'elle parlerait au procureur avant d'émettre son opinion.

— Pourquoi ces articles te dérangent-ils ? s'enquit Reed. Les journaloux ne font que dire la vérité. Tu es un enquêteur incompetent et en plus, tu es corrompu jusqu'à la moelle. Mais les choses vont changer !

Il leva la main pour empêcher Daniel de rouspéter et poursuivit :

— Nous avons tout ce qu'il nous faut pour briser l'image du gros Côté et de ses amis, et c'est toi qui t'en occuperas. En passant, peux-tu me dire qui s'occupe du dossier de Claude Lestage ?

Reed fixa son interlocuteur dans les yeux, avant de le voir baisser le regard.

— Quoi ? Tu ne sais pas qui s'occupe du recteur ? *Shit* ! Es-tu le responsable des homicides, oui ou merde ?

— L'enquête doit avoir atterri sur un autre bureau, tenta de se défendre l'incompétent.

— Même si c'est le cas, quand quelqu'un mange des bines dans un poste de police, c'est toute la brigade qui pète ! Alors, j'ai de la difficulté à croire qu'une nouvelle enquête pour meurtre ne fasse pas jaser à la cafétéria et que personne ne vienne se rapporter à toi.

— Vous avez raison, mais hier, je n'ai pas mis les pieds au poste. J'étais occupé avec le dossier sur l'escouade des enquêtes spéciales. Et de toute façon, en quoi nous intéresse la mort du recteur Lestage ?

— C'est que vois-tu, petit rigolo, le maire m'a dit que le recteur est la personne qui a fourni le nom de Roxanne Bernier à l'auteur des kidnappings. Et pour t'éviter de réfléchir, cet homme est également celui qui a déposé un gros montant dans ton compte bancaire cette nuit. Bordel ! Les journalistes en savent plus que toi ! Alors, tu vas te renseigner pour savoir qui a hérité du dossier et tu diras à cette personne que tu te charges du reste de l'enquête.

— Et vous, dites à vos amis d'arrêter de semer des cadavres partout autour d'eux. Car autrement, nous allons finir par perdre le contrôle, répliqua vertement Marchand.

— Finalement, tu n'es peut-être pas aussi bête que tu en as l'air !

À la grande surprise du major Reed, l'autre le remercia pour sa dernière répartie.

— Si tu n'as plus rien à dire, termina-t-il, tu peux y aller. Et surtout, reste discret sur l'opération qui aura lieu cet après-midi. De mon côté, je vais appeler le maire et son attaché de presse pour trouver une façon de calmer un peu les journalistes et essayer de découvrir qui a fourni tous ces renseignements à Junior Jodoin.

— Ah ça, je le sais ! Mon informateur m'a confirmé que le commandant Côté a remis une clé USB au

journaliste Junior Jodoin hier après-midi.

— Crisse, je retire ce que j'ai dit tout à l'heure ! Tu es un imbécile fini ! Si tu nous l'avais dit avant, on aurait pu arrêter la fuite avant sa publication. Dégage, espèce d'incompétent !

Une fois Marchand parti, Reed se leva, alla se resservir une autre tasse de café et se plaça devant l'immense fenêtre pour admirer la grande métropole, en se posant mille et une questions. « Pourquoi ont-ils tué le recteur ? Est-ce qu'il les faisait chanter ? S'est-il montré trop gourmand ? Les commanditaires ont-ils pris la décision d'éliminer tous ceux qui sont au courant de leur sombre dessein ? Qui sont ces hommes ? Je dois forcer Poitras à me révéler leurs noms... Mieux vaut connaître mes amis avant qu'ils ne deviennent mes ennemis. »

L'agent spécial Travis sirotait lui aussi un café, accompagné de deux anti-inflammatoires pour calmer la douleur qu'il ressentait au poignet depuis qu'il s'était battu contre le commandant. La veille, après le souper au restaurant l'Épervier, il s'était rendu au bureau du major pour tenter d'en apprendre davantage sur l'opération en cours. Malgré son insistance, l'autre s'était contenté de lui répondre qu'il attendait son rapport et celui de ses hommes dès le lendemain, et qu'ensuite, ils pourraient tous retourner dans leur antenne locale respective. En pleine nuit, il avait donc communiqué avec son ancien mentor à Quantico pour obtenir son avis. Après avoir longuement discuté, son interlocuteur l'avait assuré qu'il téléphonerait en personne au directeur de la division de Washington, afin qu'il réoriente la mission des agents se trouvant dans la métropole de façon à découvrir ce que fabriquait le major d'Interpol. C'est sous un ciel sans lune, mais criblé d'étoiles, que Travis avait alors mandaté deux agents spéciaux pour épier le major Reed, et deux autres pour surveiller le maire, comme le lui avait recommandé Gus pendant leur repas.

Il s'apprêtait à sauter dans la douche lorsque le téléphone fixe de sa chambre sonna. « Tiens, il y aurait déjà du mouvement à cette heure-ci du matin ? », se demanda-t-il.

— Travis à l'appareil !

— Allô, chef ! Ici Julien, de l'équipe numéro trois.

— Oui, Julien.

— Notre cible a reçu de la visite, chef.

— D'accord, mais juste pour mon information, quel est votre poste de surveillance ?

— Dynastie Investissement, chef. Les bureaux du major Reed d'Interpol, chef.

— Arrête ça tout de suite !

— Quoi, chef ?

— De m'appeler « chef »... Garde ça pour les gradés.

— Bien, mais comment dois-je vous appeler, chef ?

— Par mon prénom, calvaire !

— OK, chef... euh... je veux dire Travis.

— Parfait ! Maintenant, peux-tu me dire qui est allé visiter notre ami au petit matin ?

— Oui...

Une longue minute s'écoula sans qu'aucun son ne parvienne aux oreilles du chef.

— Julien, bordel ! Donne-moi le nom du visiteur ! tonna l'agent spécial.

— Ah oui ! Euh... L'enquêteur Daniel Marchand, chef.

Travis fixa le combiné qu'il tenait dans sa main en se demandant comment ce type avait fait pour réussir les examens d'embauche du FBI. « Soit il s'est fait pistonner, soit il possède des qualités physiques étonnantes. »

— Allô, chef ! Vous êtes toujours là ?

— Oui, Julien, je suis toujours là, soupira Travis. Bon, vous restez à votre poste de surveillance et j'envoie une équipe vers huit heures pour vous remplacer.

— Eh, chef ! J'ai une observation à vous transmettre : je crois qu'ils ont un gros problème.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que Marchand avait une tête d'enterrement. De plus, il avait tous les différents quotidiens sous le bras.

— Merci ! Eh, Julien...

— Oui, chef.

— Belle observation ! Nous allons tâcher de savoir de quoi il en retourne. Je vais éplucher les journaux et mettre une équipe sur le dos de l'enquêteur Marchand.

Cela dit, il raccrocha. « En fin de compte, peut-être qu'il n'est pas si imbécile, se dit-il à voix haute. Allez, je saute dans la douche et hop ! Un petit déjeuner avec le commandant Côté. »

Attablé seul au Petit Bistro devant son café et ses blancs d'œuf, le commandant Gustave Côté lisait calmement *Le Quotidien*. La fouine avait pondu un bel article démontrant l'ingérence du maire dans les enquêtes policières et son incompétence en la matière, puisque son intervention avait fait en sorte que la meilleure équipe d'enquêteurs du Service de police avait été mise de côté. Bien que Gus fût satisfait, il n'avait pas le cœur à la fête. Un autre article racontait que deux jeunes adolescents de St-Elzéar avaient disparu dans des circonstances inconnues. Au moins, se disait-il pour se consoler, ces disparitions n'étaient pas reliées à son enquête, puisqu'il ne s'agissait pas d'artistes peintres. « Dans quel monde vivons-nous ? songea-t-il. Plus moyen de relâcher la surveillance de ses enfants. » En regardant sa belle Ginette servir le café aux autres clients, il en vint à se demander s'il était bien de mettre des enfants au monde au sein de cette génération dominée par le mal. La veille, après le souper, il avait passé un long moment avec Jill et ses amies pour discuter des obsèques qui auraient lieu dans quelques heures, et évoquer les bons souvenirs qu'ils gardaient du défunt. Ensuite, aux petites heures, chacun était parti de son côté pour aller se reposer. Pour sa part, Jill n'avait pas voulu quitter l'ancien bureau de son père, situé au deuxième étage du Bar Sportif. Elle et Jerry s'étaient donc couchés sur le divan pour sangloter un bon coup.

Lorsque l'agent spécial Travis fit son entrée dans le resto, il se dirigea droit vers le commandant. Le voyant s'approcher, Gus plia le journal et le déposa sur la banquette près de lui.

— Vous êtes bien matinal, agent spécial...

— Travis... Je peux m'asseoir ?

— Non, mais je ne crois pas que vous soyez venu ici juste pour retourner sur vos pas.

L'agent se glissa sur la banquette et Ginette arriva aussitôt avec un café.

— Vous voulez le menu ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Non, monsieur ne prendra qu'un café, dira ce qu'il a à me dire et partira par où il est venu, les coups sèchement Gus.

Puis il regarda sa femme qui lui lançait un regard assassin. C'était son restaurant, et elle ne pouvait tolérer qu'il lui parle ainsi devant ses clients.

— Après votre conversation, si vous avez faim, vous n'aurez qu'à changer de place. C'est avec plaisir que je vous servirai, dit-elle avant de tourner les talons.

— Tabarouette, vous voyez ce que vous avez fait !

— Je n'ai rien fait. Je veux juste vous parler. Je croyais que nous avions enterré la hache de guerre hier, après que vous ayez failli me casser le poignet, rétorqua l'Américain en exhibant sa main bandée.

— Je m'excuse, ce sont de vieux réflexes. Chaque fois que je vois un agent du FBI, j'ai tendance à devenir paranoïaque, ironisa Gus. Je croyais que vous ne me suiviez plus ? Aussi, je vais enterrer un ami aujourd'hui, et demain, la serveuse du bistro qui a été abattue dans la ruelle.

— Je ne vous suis plus, juré craché ; si je mens, je vais en enfer. En passant, mes sincères condoléances.

Un silence embarrassé s'installa quelques secondes, puis Travis enchaîna :

— À votre suggestion, j'ai parlé au major Reed, et il n'a rien voulu me dévoiler sur les raisons qui l'ont poussé à nous demander de vous filer le train, tout comme il a refusé de préciser pourquoi il nous a aussitôt ordonné de mettre fin à cette filature.

Comme tout bon enquêteur, Gustave n'avait pas manqué de percevoir le léger changement de ton dans la voix de l'agent, alors qu'il articulait cette dernière phrase. C'est pourquoi il répliqua :

— Je sens que vous avez quelque chose d'important à me révéler.

— Vous ne pouvez pas si bien dire.

— Finalement, je crois que vous devriez regarder le menu. Je voudrais m'excuser pour mon comportement ;

on dirait que je suis devenu bipolaire ! Ma femme me pardonnera peut-être le mauvais accueil que je vous ai réservé.

Les deux éclatèrent de rire en faisant signe à Gigi d'apporter un menu. Puis ils gardèrent le silence jusqu'à ce qu'ils soient servis, comme si chacun planifiait la suite de la discussion. Aussitôt les assiettes déposées devant eux, Travis engloutit son déjeuner à une telle vitesse que le commandant craignit qu'il s'étouffe.

— Mon Dieu, on dirait que vous n'avez pas mangé depuis une éternité ! s'exclama-t-il.

— Non, je suis juste nerveux et quand je suis nerveux, je mange mes émotions, comme diraient les psychologues.

— Ah, je vois ! Crachez le morceau... Je suis tout ouïe.

À ces mots, l'agent spécial fixa momentanément les oreilles du commandant Côté qui semblaient anormalement petites. Avec sa corpulence, sa tête chauve et ses petites oreilles, il se fit la réflexion qu'il ressemblait à un hippopotame.

— Eh ! Oh ! Gus appelle la lune... On est prêts pour le décollage en vue du retour sur terre.

Travis échappa à l'image caricaturale qu'il venait de se faire du commandant et enchaîna lui aussi avec une réplique digne de la NASA :

— Je me lance : cinq, quatre, trois, deux, un, zéro, décollage !

Ginette, qui au même moment passait devant leur table, semblait découragée. Indubitablement, les hommes restaient d'éternels enfants. Ils lui adressèrent le même sourire qu'un poupon offre à sa mère quand il vient de se faire surprendre en train de jouer avec le contenu de sa couche.

— Je vous disais donc que j'ai discuté avec le major et que sa réponse ne m'a pas plu... Même qu'il s'est montré arrogant. J'ai alors communiqué avec un de mes anciens formateurs à Quantico pour lui expliquer la situation : l'enquête qui vous a été retirée, le comportement du major Reed, le fait que personne ne semble enquêter sur le terrain puisque le gars de Scotland Yard est au bureau à éplucher de la paperasse, et le rôle du FBI qui est de vous suivre. Enfin, je lui ai dit que vous m'avez demandé de surveiller les allées et venues de votre maire.

— S'il vous plaît, pouvez-vous aller au fait ? s'impatienta Gus.

— Oui, j'y arrive ! Bref, il m'a conseillé de filer discrètement le major et son entourage immédiat. Alors, de mon propre chef, j'ai décidé de vous écouter et de suivre le maire. Et ce n'est pas tout, car depuis ce matin, l'enquêteur Marchand est aussi sous surveillance... Voyez-vous, je trouve qu'il a rendu une visite un peu trop matinale au major.

Embarrassé par la demande qu'il devait formuler au commandant, il sourit et poursuivit :

— Nous sommes dans le même bain, votre équipe et moi : nous avons des bâtons dans les roues. Comme vous êtes bloqués dans votre enquête, bien que vous soyez les meilleurs dans votre domaine, et que de notre côté nous n'ayons aucune autorité dans cette ville ni aucun moyen technologique pour découvrir ce que trafique le major Reed, je suggère que nous unissions nos forces. Sans compter que mes hommes et moi aimerions vraiment savoir ce qui est arrivé à ces étudiants.

— En ce qui a trait à la surveillance, je ne vois pas comment nous pourrions vous aider. Et pour ce qui est de la suite de l'enquête, nous aurons du mal à tout gérer, car comme vous, nous n'avons pas directement accès aux derniers développements.

— Je suis vexé, Gus... Après la soirée qu'on a passée ensemble hier, j'imagine que vous permettez que je vous appelle Gus ?

En l'absence de réponse, il continua :

— Je sais pertinemment que votre équipe peut compter sur les services d'un petit génie informaticien capable d'infiltrer presque tous les systèmes de sécurité. Ici, j'ouvre une parenthèse : nous l'avons à l'œil depuis un an, dans l'espoir de le recruter un jour ; nous attendons juste qu'il commette un acte hautement répréhensible pour l'obliger à joindre nos rangs. Vous voyez ce que je veux dire ? Tu travailles pour nous comme *hacker* ou tu vas directement en prison sans passer Go.

En entendant cela, Côté le dévisagea avec un regard dur.

— Ne vous avisez surtout pas de coincer Jason, sinon... vous aurez affaire à moi.

— Sans compter tous vos contacts au sein du Service de police de la métropole, répliqua Travis en ignorant la menace, où vous êtes roi et maître... que vous soyez suspendu ou non.

— Bref, vous tentez de m'amadouer, pour ensuite réclamer mon aide et finalement me menacer de façon pas très subtile, de vous en prendre à un jeune qui travaille pour moi... C'est bien ça ?

— En gros, c'est à peu près ça.

— J'aurais préféré que vous soyez une goutte d'eau, enchaîna Gus en haussant les épaules d'une manière fataliste, mais vous agissez exactement comme on vous l'enseigne à Quantico.

Voyant Travis froncer les sourcils d'incompréhension, il poursuivit :

— Une goutte d'eau prend toujours le chemin le plus facile, contrairement aux humains qui optent toujours pour le chemin le plus compliqué.

— Alors, oui ou non, Gus ? Nous avons vraiment besoin des services de Jason, ne serait-ce que pour commencer à fouiller les comptes bancaires des suspects. Vous savez comment ça fonctionne... Il faut vérifier s'il n'y a pas de mouvements d'argent questionnables et actuellement, je ne peux recourir aux services des spécialistes de l'agence.

Un nuage noir traversa les pupilles de Gus, jusqu'à ce qu'il réponde :

— D'accord, mais ne vous avisez pas de nous rouler dans la farine.

Après l'avoir assuré de son honnêteté, Travis se leva et lui tendit sa main valide pour signer leur entente d'entraide mutuelle. Avant de se quitter, ils convinrent de tous se retrouver après les funérailles.

C'était un de ces après-midis balayés par le vent et où de gros cumulus cachaient le soleil par intermittence, tandis que la lumière passait constamment du trop clair au gris, et du gris au trop clair. Exactement comme l'humeur des gens rassemblés autour de l'urne contenant les cendres de Robert (Bob) Tremblay. Le funérarium était rempli à craquer d'une foule hétéroclite, composée de gens ayant tous croisé le chemin du défunt, pour de bonnes ou mauvaises raisons. Jill avait fini par s'effondrer ; avec la mort de sa mère survenue deux mois plus tôt, la digue avait fini par céder. Dans son malheur, elle était soutenue par Jerry d'un côté, et Vladimir de l'autre, exactement comme la dualité de sa vie : la loi et le désordre.

Le moment était venu de se diriger derrière le funérarium et de déposer l'urne de Bob dans le caveau familial, afin qu'elle rejoigne celles de son père, de sa mère et de sa tendre épouse. Devant le trop-plein d'émotion, Jill s'agrippa à Jerry, se fondant dans ses bras pour retrouver force et courage dans la chaleur de cet amour. Toutefois, lorsqu'ils s'écartèrent l'un de l'autre pour franchir la porte, elle sentit un frisson la parcourir jusqu'au tréfonds de son être. Elle faisait peine à voir.

Les gens commençaient tout juste à quitter l'établissement, lorsqu'un homme assis dans une limousine aux vitres opaques détacha sa ceinture de sécurité. Après quoi, il sortit de la voiture, passa devant celle-ci et s'adossa à la calandre d'un air relax, les mains sur le capot pour ne pas perdre l'équilibre. Sans trop attirer l'attention, il chercha du regard quelqu'un qui pourrait lui servir de porte-parole. Au même moment, Jason, mal à l'aise face à la mort, traînait d'un pas lent à côté du rassemblement mortuaire.

— Psssst, psssst !

L'adolescent regarda à gauche et à droite, histoire de s'assurer que l'homme s'adressait bien à lui. Quand la chose lui apparut évidente, il s'avança dans sa direction, en respectant une bonne distance. Ayant déjà été victime d'enlèvement, il était devenu assez suspicieux envers les étrangers.

— Que voulez-vous ?

— J'aimerais que tu ailles demander à l'enquêteur Simard de venir me voir. Je dois lui parler ; c'est de la plus haute importance.

Voyant Jason hésiter, il ajouta :

— Ça ne prendra que deux minutes...

— OK ! Mais gare à vous si vous le faites déplacer pour rien.

Le jeune partit aussitôt en joggant pour aller rejoindre le devant du cortège et glisser la demande de l'homme à l'oreille de Jerry. Celui-ci regarda sa mère et lui demanda de s'occuper de Jill, tout en lui précisant qu'il n'en avait que pour quelques minutes. Vladimir décida de le suivre, intrigué par cet étranger qui manquait de savoir-vivre. Il demanda donc à Hernandez de prendre sa place. L'ordre ultime du moment : ne pas laisser Jill seule, surtout depuis que l'on savait que Steeve avait buté son père. Jason les accompagna pour les conduire jusqu'à l'homme à la limousine.

— Je vois que vous n'êtes pas venu seul.

— Ouais, ma mère m'a toujours interdit de parler aux étrangers ! lui lança Jerry sur un ton tranchant. Que me voulez-vous ?

La vitre de la limousine amorça sa descente et la tête de Thomas Séguin apparut aussitôt. Jerry fit un pas vers celui-ci et glissa la tête à l'intérieur de l'habitacle pour remarquer que le professeur était accompagné d'Alice White, la fiancée d'un des disparus, et de Bernard Duval, le père de Sophie.

— *Wow ! Il y a foule*, souffla Capitaine America qui, assis auprès de Mlle White, fouillait dans le mini bar de la limousine.

— Sors de là tout de suite, p'tit con ! lui ordonna sèchement Jerry.

Croyant à tort qu'il s'adressait à lui, Thomas ouvrit la portière.

— D'accord, enquêteur ! Je sais qu'on vous dérange en pleines obsèques, mais ce n'est pas nécessaire d'être grossier.

Devant le silence de Simard, le professeur poursuivit :

— Alice doit se rendre à l'aéroport pour retourner à Londres et rejoindre sa fille. Elle est passée ce matin pour nous dire que vous aviez été démis de l'enquête. Donc, nous voulions simplement savoir si cela est vrai, et si ce l'est, qui s'occupe dorénavant de notre dossier ?

— Oui, c'est vrai, mais ne vous inquiétez pas. Nous enquêtons en...

Il fut soudainement interrompu par le bruit d'une flotte de véhicules qui filaient à toute allure dans le stationnement. Outre une dizaine de voitures de la Police nationale, le cortège comptait un fourgon cellulaire, une ambulance, quelques véhicules banalisés et des camionnettes dépêchées par les grandes chaînes d'information continue. Les policiers sortirent de leur véhicule et, arme à la main collée sur leur cuisse, cernèrent les lieux. Puis, la voiture du maire arriva. Hormis ce dernier, en sortirent le major Reed, l'enquêteur Daniel Marchand et le sergent-détective Pascale Morin. Doté d'un grand instinct de survie, Vladimir saisit les bras de Jerry et de Jason, puis les força à rentrer dans la limousine.

— Bordel, Vlad ! Qu'est-ce que tu fais ?

En mode action, l'autre ne lui répondit pas, ordonnant plutôt au chauffeur de bien vouloir quitter discrètement les lieux. Simultanément, il envoya un message texte à Hern pour qu'il l'informe le plus rapidement possible des événements. Le chauffeur lança un regard à son patron, M. Duval, qui d'un signe de tête le pria d'obtempérer. Même si ce dernier se considérait comme un athlète, il savait d'instinct qu'il n'était pas de taille à rivaliser avec ce diable d'homme.

— Vas-tu m'expliquer, oui ou merde ? râla Jerry.

— *Bon, en plus de toi qui es fou, voilà que notre grand Russe perd le nord !* lança Capitaine America qui s'amusait maintenant avec l'éclairage de style disco.

Jerry omit volontairement de lui répondre, exactement comme Vlad faisait avec lui. Le garde du corps s'était glissé près de l'ouverture qui séparait les passagers du chauffeur pour demander à celui-ci :

— Éloignez-vous un peu et garez-vous. Nous allons attendre pour comprendre ce qui arrive.

Il montra son cellulaire aux autres pour leur faire comprendre qu'il avait contacté quelqu'un et qu'il attendait un retour d'appel. Tout le monde se tut et écouta le silence hachuré par le bruit étouffé des voitures qui circulaient près d'eux.

Mancini débarqua également en trombe au cimetière, mais visiblement, il était arrivé trop tard pour prévenir Gus et ses hommes. Il avait été mis au courant de l'opération policière par les autres enquêteurs des homicides qui se disaient outrés par la situation. Sur le terrain du funérarium, Daniel Marchand s'était approché du commandant Gustave Côté, avec, à sa droite, Pascale Morin, et à sa gauche, deux autres policiers.

— Commandant Gustave Côté, vous êtes en état d'arrestation pour séquestration avec intention de tuer sur la personne de Steeve Bouchard, dissimulation de preuves, entrave à la justice et j'en passe ; vous obtiendrez la liste complète au poste, dans votre cellule, le nargua-t-il, fier comme un paon. Sans parler du fait que tu n'es qu'un sale ripou qui divulgue des informations aux journalistes !

Sous les caméras et les flashes des appareils-photo, les deux agents de la Sûreté nationale lui passèrent les menottes, pendant que Pascale sortait une carte de la poche de sa veste pour commencer à lui lire ses droits constitutionnels.

— Comprenez-vous ces droits tels que je viens de vous les lire ? demanda-t-elle ensuite le plus sérieusement du monde.

— Ouais, je les comprends, répondit Gus sur un ton étrangement calme, vu la situation. J'ai une question pour toi : pourquoi ?

S'il refusait de donner libre cours à sa colère, c'était pour éviter de gâcher encore davantage les obsèques de son ami.

— Ce n'est ni le temps ni l'endroit ; j'irai vous voir dans votre cellule pour vous expliquer... Je vous dois bien ça.

Sur ces mots, elle abaissa les yeux et disparut du champ de vision du commandant pour cacher sa honte. Ian et Nicolas furent arrêtés sous les mêmes chefs d'accusation, tandis que Gabriel, Pierre Plamondon, Paul (Red) et Émilie furent accusés de complicité après les faits. Lorsque les policiers poussèrent le fauteuil roulant d'Émilie pour l'installer dans l'ambulance, la tension monta d'un cran, tant et si bien qu'en un rien de temps, les policiers furent débordés. Bien que Nick et Ian fussent menottés, ils parvinrent, avec leurs pieds et leur tête, à amocher quelques agents. Heureusement pour les autres, Émilie les calma en les assurant que tout se passerait bien. Ayant bien sûr assisté à la scène, Daniel Marchand en profita pour ajouter de nouvelles accusations telles que coups et blessures sur des représentants des forces de l'ordre. Quand tous furent installés dans le fourgon cellulaire, le maire prit la parole devant les vautours présents pour signifier qu'il ne pouvait tolérer que des policiers fassent fi de la loi dans sa ville. Il ajouta du même coup que le directeur de police Nar McCarthy était démis de ses fonctions, ainsi que le commandant Sauvageau, pour avoir outrepassé les ordres en laissant leurs hommes enquêter en catimini sur une affaire qui leur avait été retirée avant d'être transférée à Interpol. Il termina en précisant qu'un mandat serait lancé contre trois personnes qui auraient dû se trouver sur les lieux de l'enterrement, soit l'enquêteur Jerry Simard, Jason Gagnon-Brochu et un certain Vladimir Azarov, considéré comme dangereux et armé. C'est d'ailleurs chez ce dernier qu'un prévenu avait été séquestré pendant au moins un mois l'année dernière.

Durant tout ce temps, Hernandez avait pointé son cellulaire en direction de la conférence de presse improvisée, pour permettre à Jerry et Vladimir d'entendre tout ce qui se disait. Le Russe regarda à tour de rôle tous ceux qui se trouvaient dans la limousine, puis dit :

— OK ! Premièrement, allons conduire la p'tite dame à l'aéroport pour qu'elle ne rate pas son vol et ensuite, j'aviserai ! Jerry et Jason, fermez vos cellulaires pour les empêcher de vous localiser.

Personne ne répondit, seul le ronronnement du moteur de la limousine leur indiquait que le chauffeur avait capté le message.

— *Eh bien, Jerry ! On dirait que je suis le super-héros imaginaire d'un super-méchant !*

Bien malgré lui, Jerry sourit.

CHAPITRE 30

Caché dans une voiture de location, Travis était venu rejoindre le commandant Côté comme il avait été convenu à la fin de leur petit déjeuner. Il n'avait donc rien manqué de la scène qui s'était déroulée au cimetière, et même un peu avant, lorsque l'enquêteur Simard s'était rendu près d'une limousine avec Jason et un homme arborant le visage de ceux qui ne s'en laissent jamais imposer. Alors, quand le véhicule de luxe avait quitté les lieux, il avait demandé à ses acolytes de surveiller les faits et gestes de Daniel Marchand, du maire et du major Reed. Finalement, il n'y avait que trois de ses adjoints qui étaient restés dans la métropole pour l'appuyer, les autres ayant craint d'être accusés d'insubordination. Quant à lui, il s'occupait personnellement de Jerry et Jason qui avaient échappé à leur arrestation. Lorsque la limo se gara à l'aéroport pour permettre à Alice White de retourner auprès de sa fille Rose, elle quitta cette ville avec regret, déçue de ne pouvoir rester pour poursuivre elle-même les recherches. Car il s'agissait bien des peintures de J.-S. qu'elle avait vues, ayant reconnu sa signature secrète. Elle se fit la remarque que le problème, lorsque survient un drame, c'est qu'il faut malgré tout continuer à vivre.

Travis avait garé son auto de location une trentaine de mètres derrière la limousine. Il vit la portière arrière s'ouvrir, puis une jeune femme en sortit, suivie de deux hommes. L'un marchait avec une canne, alors que l'autre était plus athlétique. Le conducteur débarqua à son tour pour s'occuper des bagages. Lorsqu'un taxi se gara en double file près de la limousine, Vladimir en profita pour s'absenter discrètement et se glisser le long du véhicule. Pendant ce temps, Travis regardait l'homme à la canne et la demoiselle se faire une accolade, tout en s'attendant à voir Jerry, Jason ou l'homme au visage de glace sortir eux aussi pour dire au revoir. Il sursauta quand la fenêtre du passager éclata soudainement. Malgré ses longues années d'entraînement, son sang se glaça dans ses veines à la vue du Magnum que Vlad pointait vers son visage. Celui-ci déverrouilla la portière avec sa main libre et prit place auprès de l'agent du FBI.

— Pourquoi nous suis-tu ?

— Vous faites erreur, feignit de s'insurger Travis. Je suis venu chercher quelqu'un dont le vol devrait avoir atterri. Tenez... justement le voilà ! lança-t-il en pointant une des portes de l'aéroport.

Bang ! Il reçut un violent coup de crosse en plein sur la rotule.

— Cesse de me prendre pour un con !

— D'accord, restez calme, gémit Travis en se tenant le genou avec sa main valide.

— Tout dépend de vous et soyez bref !

— Je suis l'agent spécial Travis. À la demande du commandant Gustave Côté, mes hommes surveillent les allées et venues du major Reed et du maire de la métropole. Pour ma part, j'ai décidé d'attirer un autre homme à la filature de l'enquêteur aux homicides, Daniel Marchand. Ce matin, après avoir déjeuné avec le commandant, nous avons convenu de nous retrouver après la mise en terre de son ami Bob Tremblay. Quand je suis arrivé au cimetière, je vous ai vus, Jerry, Jason et vous-même, quitter les lieux pendant l'arrestation de vos amis. Arrestation que je trouve louche, comme tout ce qui se passe dans cette ville, d'ailleurs. J'ai donc décidé de mon propre chef de vous suivre, car je dois entrer en contact avec Jason pour qu'il nous donne un coup de main avec les recherches informatiques que nous désirons entreprendre.

— Pourquoi ferait-il ça ? Et qui me dit que ce n'est pas un piège pour procéder à son arrestation et à celle de Jerry ?

— Et vous ?

— Quoi, moi ?

— Vous avez oublié de vous nommer. Vous devez sûrement être Vladimir Azarov, celui qui est armé et dangereux ? lui demanda l'agent spécial en pointant l'arme.

Un sourire bizarre se dessina sur le visage de Vladimir lorsqu'il répliqua :

— Je ne me suis pas nommé, car si vous voulez m'arrêter, vous devez être prêt à mourir. Moi, je le suis... Mais vous, je crois que vous tenez encore trop à la vie pour la risquer en arrêtant un type dont vous ignorez tout. Je me trompe peut-être ?

Travis repoussa la question d'un signe de la main. Ce n'est jamais agréable d'entendre une vérité assenée sèchement, surtout quand on n'est pas prêt à l'affronter. Il avait réussi à se faire embaucher par le Bureau fédéral d'enquête (FBI). Bien qu'il ait passé tous les tests haut la main, il savait au fond de lui qu'il n'était pas un super agent prêt à tout pour faire régner la loi et l'ordre.

— La question n'est pas là, dit-il. Je ne suis pas venu pour vous arrêter. Actuellement, j'ai plutôt l'impression que nous faisons partie de la même équipe.

Le Russe garda le silence, ses yeux semblant scruter l'âme de Travis.

— D'accord, suivez-nous ! finit-il par décider. Nous allons à l'hôtel Plaza, dans la suite « Nuit de noces ». Nous ferons le point pour tenter de comprendre tout ça et savoir si oui ou non Jason vous aidera. Quel nom d'imbécile !

— Excusez-moi ! Quand je verrai mes parents, je leur demanderai pourquoi ils m'ont baptisé Travis, ragea l'agent spécial.

— Je ne parlais pas de vous, mais du nom de la suite : « Nuit de noces »... Ridicule !

Il claqua la portière, faisant voler en éclats ce qui restait des débris de vitre, et regagna la limousine.

Après les arrestations et la mini conférence de presse, le fourgon cellulaire s'était dirigé vers le poste 34. Alertés par l'enquêteur Mancini, les policiers municipaux n'étaient toutefois pas enchantés par l'arrestation des hommes de l'escouade. Pour éviter que le tout ne dégénère en règlement de compte entre la police municipale et nationale, le conducteur avait vite reçu l'ordre de bifurquer de sa route pour prendre la direction du quartier général de la Police nationale. C'est donc dans une cellule étroite que se morfondait le bedonnant commandant Côté. Il n'avait qu'une envie : étrangler le sergent-détective Pascale Morin pour sa trahison. Il aurait dû se douter de quelque chose quand Zip avait montré les crocs ; ce chien savait faire la différence entre les bonnes et les mauvaises personnes. Mais il était trop tard pour se faire des reproches. Il devait plutôt se concentrer sur ses futures actions. Il se doutait bien que présentement, Ginette et Paula faisaient des pieds et des mains pour rejoindre C & FRÈRES, le plus gros et dispendieux cabinet d'avocats du pays. Cependant, il savait pertinemment que les frères Carrière ne leur factureraient rien pour assurer leur défense, puisque lors du suicide de Gérard, l'un des frères, Gustave avait sauvé les apparences du suicidé en dissimulant les véritables raisons de son geste. Ayant tué des hommes du gang des Nations-Unies, Gérald était ainsi directement responsable de l'enlèvement de Jerry et des tortures qu'il avait subies, en plus d'avoir provoqué beaucoup d'autres dommages collatéraux¹⁵.

Ses souvenirs d'un passé pas si lointain flottèrent ainsi pendant plusieurs minutes, comme des bulles dans une flûte à champagne. Une heure plus tard, un agent vint le chercher.

— Monsieur Côté, passez vos mains par la trappe que je vous menotte. Je dois vous conduire à la salle d'interrogatoire.

— Si mon avocat n'est pas arrivé, dites à vos enquêteurs que je ne quitterai pas ma cellule. Ils perdent leur temps, rétorqua Gus d'un ton mesuré.

Connaissant la poutine interne, il savait parfaitement qu'il ne gagnerait rien à libérer son agressivité.

— Elle savait que vous répondriez ça, alors elle m'a demandé de vous dire qu'il ne s'agissait pas d'un interrogatoire, mais d'une discussion en tête à tête avec elle.

— Qui ça, « elle » ? Pourriez-vous être un brin plus précis ?

— Le sergent-détective Pascale Morin... En fin de compte, c'est vous qui décidez, commandant, lui répondit poliment le jeune agent.

Moins d'une nanoseconde plus tard, Gustave tendit ses mains pour permettre à son interlocuteur de lui passer les bracelets. Ils marchèrent le long du corridor menant à la salle, dans un lourd silence empreint d'un profond malaise.

La pièce ressemblait exactement à celle des autres postes qu'il avait fréquentés à titre d'enquêteur, et non à titre de prisonnier, comme c'était actuellement le cas. Elle était austère et spartiate : seules une table et deux chaises fixées au sol trônaient en son centre. Pascale était déjà là, le dos appuyé au mur du fond. En voyant le commandant entrer, elle eut l'impression de se retrouver sur un bateau ayant perdu ses amarres, tellement le regard qu'il lui lança était rempli d'incompréhension et de souffrance sourde. Comment avait-elle pu trahir un homme qu'elle admirait ? En plus du tort qu'elle avait causé à Peter, lui qui à son premier jour de travail au poste l'avait accueillie avec le respect qu'on réserve davantage aux vétérans qu'aux recrues dans son genre ! Au fond d'elle-même, elle savait pourquoi elle avait agi ainsi : son ambition démesurée. L'échange qui suivit entre Gus et l'agent lorsque celui-ci vint pour lui enlever les menottes la culpabilisa encore plus.

— Non, je préférerais les garder et en plus, reliez-moi au barreau de sécurité sous la table. Vous savez

15 Voir La ruelle.

comment c'est quand on est en présence d'une personne en qui vous aviez pleine confiance et qui vous a trahi comme le dernier des vauriens... La nature humaine étant ce qu'elle est, je préfère ne pas surestimer mon contrôle face à la situation.

— Bien, monsieur. Même si je n'ai jamais été trahi de la sorte, je comprends parfaitement, lui répondit le policier en regardant Pascale avec mépris.

La dénonciation d'un confrère de travail n'était pas un acte des plus appréciés au sein de la police. D'ailleurs, c'était sans doute l'un des seuls points communs entre les forces de l'ordre et le milieu criminel : les judas ne méritent aucune considération.

— J'aurais préféré vous rencontrer dans d'autres circonstances, commandant Côté. Vous êtes une source de référence à l'école de police.

— Et moi donc, jeune homme ! répondit Gus avec un sourire forcé.

L'agent quitta la pièce après avoir exécuté les demandes du commandant. Gustave regarda la caméra fixée en haut de la vitre non teintée. Ce faisant, il remarqua que le voyant rouge était éteint, signe que la rencontre n'était pas filmée. Il prit la parole pour se débarrasser de ce pénible moment le plus rapidement possible.

— Je vois que vous ne voulez pas que tout le monde apprenne la raison qui vous a poussée à me convoquer ici. Asseyez-vous, s'il vous plaît ; attaché comme je le suis, ça ira mieux pour parler si vous êtes en face de moi.

Pascale s'assit avec un air si misérable qu'on aurait cru que c'était elle qui venait d'être vendue.

— Ne t'inquiète pas, Gus. Les gens concernés savent déjà pourquoi j'ai posé ce geste.

— C'est commandant Côté, pour vous, s'insurgea aussitôt Gustave. Et ne me tutoyez plus, c'est un privilège que je réserve à mes amis.

Cela dit, une ombre traversa son regard. En dévisageant Morin, il put discerner une gêne dans sa façon de détourner les yeux. Il se contenta donc de la fixer silencieusement, et de laisser croître le malaise jusqu'à ce qu'il cède de lui-même. Bonne tactique, puisqu'elle finit par éclater en sanglots.

— Vous avez raison, je ne suis qu'une merde ! lança-t-elle. Je ne vous ai pas seulement trahi vous, mais j'ai trahi mes propres valeurs. Et tout ça pour quoi ?

— Oh ! Vous me faites tellement pitié ! répliqua Gus en reniflant comme s'il feignait de pleurer. Allez, venez-en au fait ! J'attends mes avocats et j'aimerais bien en finir avec vous avant leur arrivée.

— D'accord ! Hier matin, quand nous avons été démis de l'enquête, je me suis dit que les événements semblaient se liguer pour contrer mes chances d'avancement.

Elle se pencha, les yeux lumineux, comme si elle était sur le point de pleurer à nouveau. Elle se retint dans un effort titanesque, et reprit là où elle s'était arrêtée.

— Ensuite, comme pour mettre de l'huile sur le feu, Ian m'a confié que l'année dernière, Daniel Marchand a bloqué ma nomination au poste d'enquêteur au sein du service des homicides. J'ai alors quitté le stationnement de la tour pour aller éclaircir la situation. Quand je suis entrée avec fracas dans le bureau de Marchand pour lui lancer ses quatre vérités, il m'a aussitôt offert un poste de sergent-détective à la brigade des homicides avec, en prime, la gestion d'une équipe de deux enquêteurs. En échange de cette promotion, je devais le renseigner sur vos agissements. J'ai d'abord protesté vertement jusqu'à ce que le maire Poitras, qui s'était amené pour s'entretenir avec Marchand, entre dans le bureau pour m'enjoindre à accepter la proposition qui venait de m'être faite. Ensuite, ils m'ont accordé une journée de réflexion.

Elle se tut et alla demander un verre d'eau à l'agent posté de l'autre côté de la porte. Elle avait la gorge sèche, contrairement à ses yeux qui larmoyaient continuellement. Gustave s'abstint de briser le silence, préférant attendre la suite. L'agent revint avec deux verres d'eau, déposant celui de Pascale si violemment sur la table qu'il en renversa presque tout le contenu.

— Vous pourriez faire attention ! l'apostropha Morin.

— Vous n'avez qu'à me faire un rapport de discipline, sergent ! Mon nom est écrit sur mon badge. Le syndicat serait heureux de pouvoir vous confronter... sergent !

À ces mots, le visage de Pascale s'empourpra de colère. Comme Gus avait les mains liées à la table, le

gardien l'aida à boire et quitta la salle. Soulagée par le départ de l'agent rebelle, la traîtresse continua son récit.

— J'ai donc réfléchi et repensé à toutes les confidences que Pierre m'a faites sur vous et vos amis le matin de mon premier jour au sein de votre unité. Et sans penser aux conséquences, je l'avoue, je suis retournée dans le bureau de Marchand et j'ai révélé tout ce que j'avais appris. Ensuite, je suis retournée auprès de vous et je vous ai vu remettre des renseignements au journaliste Jodoin, information que je me suis empressée de transmettre à Marchand pour renforcer mes chances d'obtenir ma promotion. Je suis navrée, termina-t-elle d'un ton penaud. Mais il semblerait qu'avec le maire, il avait déjà pris la décision de vous faire arrêter lors de l'enterrement de M. Tremblay. Je n'ai fait que lui fournir des munitions supplémentaires.

— OK. Ferme-la maintenant ! ordonna Gus. Donc, tout ça pour obtenir ta promotion ?

Les révélations de Pascale lui ayant donné la nausée, une ombre traversa à nouveau son regard. Il lutta contre le frisson qui lui parcourait l'échine, un appel à la violence qu'il reconnaissait. Heureusement pour Pascale, il était toujours solidement menotté à la table.

— Pauvre petite conne, vous avez fait tout ça pour rien ! Quand nous avons rencontré tout le monde au restaurant de ma femme, vous avez discuté seule à seul avec Jerry. Il m'a ensuite transmis que vous entreteniez l'ambition de joindre notre escouade ou celle des homicides. Dès les premières heures du matin, j'ai donc discuté de votre cas avec le directeur McCarthy qui, soit dit en passant, a été démis de ses fonctions par votre faute... Bref, il avait signé votre mutation pour que vous gagniez l'unité de votre choix, et cette fois, il aurait veillé à ce que personne ne s'y oppose. Il entendait vous en parler après en avoir avisé votre commandant... celui-là même que vous avez aussi fait suspendre de son poste.

Il éclata de rire et enchaîna :

— Vous n'êtes qu'une arriviste, Pascale Morin ! Les gestes que nous avons posés vont certes à l'encontre de la déontologie policière, mais n'ont fait de tort qu'à des criminels notoires. À ce chapitre, j'ai la conscience tranquille. Mais vous, à compter de maintenant, vous devrez vivre avec les regards remplis de reproches de tous vos collègues et surtout, vous devrez vivre avec l'image pathétique que vous projetez face à vous-même. Vous êtes jolie extérieurement, mais intérieurement, vous êtes laide. Et c'est seulement cette image que les gens verront désormais en vous regardant. En plus, ça ne sera que votre parole contre celle de nous tous. Finalement, je vous signale que Daniel Marchand n'a aucun pouvoir pour valider une nomination, et le syndicat fera tout ce qu'il peut pour empêcher le maire d'entériner votre promotion. Vous avez perdu sur toute la ligne, mon enfant !

Sans plus attendre, Gus appela le gardien pour qu'il le ramène à sa cellule.

Dès qu'elle fut seule, Pascale s'appuya au mur et se courba, secouée de haut-le-cœur. Puis elle se mit à hurler, jusqu'à ce que ses yeux débordent de larmes, que sa gorge brûle et que son cœur déchire sa poitrine. Au bout du couloir, seul dans sa cellule, Gustave l'entendit crier. Du coup, une boule d'émotion le prit à la gorge. Même si la trahison avait été aussi tranchante qu'un couteau aiguisé passé à travers la moelle tendre de son âme, il ressentait un élan de compassion. Cette fille venait de ruiner sa vie.

À l'île des Saules, Jérôme et son copain étaient toujours enfermés dans l'ancienne alvéole de Roxanne.

— Écoute, Bigras ! lança Jérôme. Cesse de chigner comme un chiot en manque d'attention. J'ai peut-être une solution pour nous faire sortir d'ici.

— Arrête de dire n'importe quoi ! Tu as remarqué ? Il y a constamment un gardien qui nous surveille à partir de la salle vidéo, sans compter le chien qui passe presque tout son temps à errer dans le corridor qui nous fait face. Je te signale en plus qu'on est enfermés dans une pièce blindée.

Rémi continuait de tonner son scepticisme en marchant de long en large sans laisser son ami s'expliquer, lorsque la porte s'ouvrit. Andy entra, leur tendit un rasoir et leur ordonna de se raser mutuellement la tête afin qu'ils aient la même apparence que les autres abeilles.

— Allez, dépêchez-vous ! Je n'ai pas toute la journée.

Jérôme saisit le rasoir, poussa son compagnon d'infortune sur la chaise et commença à le tondre. Lorsque Rémi le poussa en guise de protestation, il reçut une gifle d'Andy, ce qui le calma illico. En attendant la fin de la session de coiffure, le gardien entreprit la conversation en disant :

— Eh, le petit gros ! Je t'entendais chialer depuis la salle de surveillance. De quoi parliez-vous ?

Rémi allait ouvrir la bouche, mais fut coupé par Jérôme qui craignait qu'il se trahisse involontairement tellement il parlait sans réfléchir.

— Justement... il ne faisait que chialer, s'empressa-t-il de riposter. On n'a pas assez à manger, il s'ennuie de sa maman et de son papa et... j'vous dis pas le reste.

Rémi s'appêtait à riposter, mais Jérôme lui tira la tête d'un coup sec vers l'arrière pour lui couper le toupet et le sifflet !

— Ne t'inquiète pas pour la bouffe, tu n'en manqueras pas. Mais pour tes parents, je crois bien que tu ferais mieux de t'y habituer. Au moins, dis-toi que tu es encore en vie, même si elle ne tient qu'à un fil, répliqua Andy sans ambages.

Édouard Léonard apparut derrière Andy, le cellulaire à la main. Il était en train de réaliser une importante transaction boursière. Pendant toute sa conversation, il observait les jeunes avec ses yeux de rapace, ce qui les mit profondément mal à l'aise. Il coupa la communication et s'adressa directement à Jérôme.

— C'est donc toi le petit curieux ?

Le garçon ouvrit la bouche, mais d'un signe de tête presque imperceptible, Andy lui signifia de ne rien répondre.

— J'espère que vous aimez mes installations ?

— Oui, monsieur, répliqua-t-il après avoir reçu la consigne que cette fois, il pouvait répondre.

— Bien. Je souhaite que vous vous adaptiez et que mes hommes ne se plaignent pas de vous, car contrairement à votre sauveur, Jock, je n'aurai aucun remords à vous faire exécuter.

Le jeune prisonnier se fit la réflexion que, dès lors, les menaces sur leur vie seraient monnaie courante et qu'il ne devait pas s'en trouver affecté.

— La seule chose qui me dérange vraiment, dans toute cette histoire, c'est que j'ai perdu mon camelot. J'espère que le prochain sera aussi assidu que toi.

Voyant une lueur ironique briller dans les yeux cruels de Léonard, Jérôme décida de répondre de façon aussi sarcastique :

— Ça me surprendrait, monsieur... Je suis le champion du monde des camelots, toutes catégories confondues !

— Je vois que tu es un petit comique. Je vais te faire vivre une expérience inoubliable et par le fait même, ton ami pourra en profiter.

Cela dit, le millionnaire attira Andy à l'extérieur de l'alvéole, ferma la porte automatique, les salua de la main et baissa la manette servant à activer le système électrique. Rien ne se passa. Le patron et son fier-à-bras échangèrent un regard perplexe, tout comme Rémi et Jérôme qui ne se doutaient pas qu'ils auraient dû ressentir une violente décharge électrique en provenance du plancher.

— C'est quoi le problème, Andy ? interrogea Léonard avec exaspération. Tout part en vrille depuis deux jours et maintenant, notre système de dissuasion qui ne fonctionne plus !

— Je ne sais pas, monsieur. Je ne suis pas électricien.

Après avoir reçu une taloche derrière la tête pour avoir répondu de façon discourtoise, Andy se tint coi pour éviter d'ajouter de l'huile sur le feu.

— Ne me parle plus jamais sur ce ton ! Je t'envoie Jock. Comme il était là lors de la construction des alvéoles, peut-être saura-t-il ce qui ne fonctionne pas, dit le patron d'une voix cassante.

— Bien, monsieur. En attendant, je vais veiller à ce que ces deux jeunes cons finissent de se mettre la boule à zéro.

Jérôme venait tout juste de terminer de balayer le plancher pour le débarrasser de ses cheveux mélangés à ceux de son copain lorsque Jock Barnes s'amena seul dans l'alvéole. Dès qu'il y fut, il regarda les deux jeunes à tour de rôle en hochant la tête de droite à gauche.

— Assoyez-vous sur le lit, s'il vous plaît, dit-il d'un ton solennel, tel un père devant expliquer les mystères de la vie à ses enfants.

— Vous savez sans doute que c'est grâce à moi si vous êtes encore en vie...

Il leva la main pour les empêcher de parler, puis poursuivit.

— Et là, on vient me chercher parce que le système électrique qui relie le plancher à la manette ne fonctionne plus. Je sais que vous ignorez de quoi je parle, mais si je vous dis ceci : le courant ne peut être

déclenché dans une alvéole si la porte n'est pas fermée de façon totalement étanche ; c'est le moyen de protéger la personne qui abaisse la manette...

Il marqua une pause et scruta à nouveau les ados, jusqu'à ce que son regard s'arrête sur Jérôme.

— Tu viens de comprendre, dit-il d'une voix affable.

Jérôme saisit son visage à deux mains lorsqu'il répondit par l'affirmative. Jock se leva, regarda sur le côté de la porte et sans peine, découvrit les cartes qui empêchaient la fermeture complète. Il regarda dans le couloir pour voir où se trouvait Andy, mais ne le vit pas. Il appuya alors sur les cartes pour s'assurer qu'elles étaient bien collées, puis dit :

— Maintenant, écoutez-moi bien... Je n'ai rien vu. Dès que vous en aurez l'occasion, fuyez ! Je ne pourrai garantir votre sécurité éternellement. J'expliquerai au patron que le système ne fait défaut que dans votre alvéole. Bonne chance !

Il se leva et, durant un bref instant, eut l'impression d'avoir enfin fait une bonne action. Les deux adolescents poussèrent un grand soupir ; c'était du soulagement à l'état pur. Jock venait de leur offrir une chance plutôt mince, mais tout de même une chance de s'en sortir vivants.

CHAPITRE 31

Arrivé dans la suite «Nuit de nocés», Travis fut présenté à Thomas Séguin, Bernard Duval et Monique Marceau qui les y attendaient avec impatience. De son côté, Vladimir put s'entretenir au téléphone avec Hernandez qui lui expliqua que Ginette était passée le voir pour lui dire que son mari et les autres devraient rester en cellule jusqu'à lundi, compte tenu de la lenteur du système judiciaire. Elle avait aussi un message pour Jerry et Jason de la part du commandant : ne vous livrez pas et poursuivez l'enquête sur la mort de Roxanne. Le message ayant été bien capté, tous décidèrent d'établir leur poste de commandement dans la suite de l'hôtel Plaza. Même les représentants du FBI, qui tenaient à se faire discrets pour éviter d'être remarqués par le major Reed, lequel était persuadé qu'ils avaient tous quitté la ville pour regagner leur base, demandèrent à M. Duval s'ils pouvaient eux aussi occuper la suite. L'homme n'y vit aucun inconvénient, du moment que tous mettent la main à la pâte pour retrouver sa fille et tous les disparus.

En premier lieu, il fut décidé que Jason éplucherait les comptes bancaires du maire Mario Poitras, du major Reed et de Daniel Marchand, histoire de voir s'il n'y avait pas eu de versements ou de transactions irrégulières. À la demande de Vladimir, Jerry lui suggéra de vérifier également les comptes du recteur, qui semblait s'être acoquiné avec le maire. Thomas s'étant enquis de la raison justifiant une telle recherche auprès de l'agent spécial Travis, celui-ci lui répondit que cela faisait partie de la routine de d'abord vérifier les mouvements d'argent, parce que la plupart du temps, c'est l'argent qui corrompt les hommes.

Ensuite, Bernard Duval envoya un de ses amis de la métropole et le professeur Séguin à la galerie d'art Les Alvéoles, pour faire l'acquisition d'une des toiles présumées de Roxanne Bernier. Duval aurait préféré acheter une toile de sa propre fille, mais Jerry lui fit comprendre que le médecin légiste avait pris les empreintes de Roxanne, et que par conséquent, celles-ci figuraient déjà dans la base de données du Service de police de la métropole. Leur ami Georges Delorme, responsable des techniciens en scène de crime, recevrait la toile aussitôt achetée pour déterminer si Mlle Bernier l'avait bien touchée. Si l'analyse s'avérait positive, les soupçons selon lesquels le multimillionnaire Édouard Léonard se cachait derrière les enlèvements, et peut-être même derrière le meurtre de Roxanne, seraient fondés.

— Bon, moi je vous laisse jouer aux gendarmes et aux voleurs. Je dois rendre une visite à quelqu'un et je reviens ! déclara tout bonnement le Russe en claquant la porte de la suite.

— *Jerry, retiens-le, il ne doit pas partir. S'il se fait prendre, on n'est pas mieux que morts. Ils vont venir nous chercher et nous jeter au cachot avant de balancer la clé !* lâcha Capitaine America en tournant comme une toupie, assis sur son bouclier.

— Arrête de faire ça, tu me donnes le tournis ! hurla Simard. Et pour ton information, aucun flic de la métropole ne réussira à mettre la main sur lui. Vlad est comme un feu d'artifice : à peine as-tu le temps de l'apercevoir, que tu clignes des yeux et il a disparu.

Encore plus efficacement que le café fort de l'hôtel, la réponse que venait de servir Jerry à son ami imaginaire revigora ses confrères qui s'engourdisaient devant leurs portables. Les yeux s'ouvrirent, les dos se redressèrent, les postérieurs s'arrimèrent au bord des chaises, et des regards furent échangés. À qui pouvait bien parler l'enquêteur ?

— *Tu vois, à force de me parler sans faire attention aux autres, tu vas passer pour un fou,* releva Capitaine America en se redressant de son bouclier et en faisant une moue.

Cette fois, Simard ne lui répondit pas. Par contre, Jason, sentant l'embarras gagner son ami qui venait de remarquer les regards curieux que lui lançaient les autres, se porta à son secours de façon plutôt malhabile.

— Ne vous inquiétez pas, Jerry a des épisodes psychotiques, mais ça ne l'empêche en rien d'être un excellent enquêteur. En plus, ironie du sort, si ça tourne mal, son alter ego est un super-héros.

Mme Marceau, troublée par les révélations du garçon, s'opposa.

— Voyons, ça ne fait aucun sens ! Je ne peux laisser à un psychotique la responsabilité de retrouver ma petite Sophie.

En corrélation avec ses paroles, une tension palpable envahit la pièce. Travis chercha ses mots pour essayer de calmer tout le monde et venir à la rescousse de l'enquêteur, même si lui aussi trouvait la situation particulière. Pour une rare fois, il resta à court de mots. En voyant son ami se renfrogner suite à la remarque de Mme Marceau et constatant que l'agent du FBI restait muet, Jason se lança avec plus de courage qu'il s'en connaissait.

— Justement, les seuls qui peuvent trouver votre fille, ce sont Jerry et moi. Sachez que nous savons parfaitement ce qu'elle vit, pour avoir été nous-mêmes kidnappés il y a de cela plus d'un an. En plus, nous avons de bonnes raisons de croire que les hommes qui ont tué Roxanne sont les mêmes qui nous ont enlevés. L'un d'eux à tout le moins, car le soir où le corps de la jeune femme a été déposé dans la ruelle, Vladimir a pu reconnaître un de nos ravisseurs. De toute manière, vous n'avez plus le choix, car le major Reed semble vouloir enterrer l'affaire pour se concentrer sur la façon de détruire notre escouade. Voilà pourquoi il faut faire confiance à l'enquêteur Simard, car lui seul sait comment ces hommes pensent.

Son petit discours terminé, Jason se leva et se dirigea vers Jerry. Il fit une pause volontaire pour créer un suspense et dans un geste théâtral, sans crier gare, déchira la chemise de l'enquêteur, afin que tous voient les cicatrices qui lui parcouraient le torse et l'abdomen.

— Il sait aussi quelles souffrances ces gens peuvent infliger. Alors vous avez le choix : faire confiance à un fou qui sait ce qu'il fait, ou à personne... La réponse est évidente, je crois.

Trop surpris, Jerry ne broncha pratiquement pas. Jason, fier de lui, retourna tranquillement devant son ordinateur pour se remettre à éplucher les comptes bancaires des salopards qui avaient fait arrêter son père, sa marraine et le reste de ses amis.

Travis émit d'abord un juron, puis fixa le vide devant lui pour éviter de clouer son regard sur les balafres de Jerry. Une fois cette surprenante révélation assimilée, il trancha d'un ton sans appel :

— Bon, tout est réglé ! Il ne s'est rien passé et on continue les recherches.

Monique, qui continuait à regarder fixement l'enquêteur, hésitait entre l'inquiétude et le soulagement que cet homme puisse retrouver sa Sophie. Elle fut tout à coup sortie de ses pensées par son mari qui lui demanda :

— Chérie, va dans la penderie chercher une de mes chemises pour recouvrir M. Simard.

Jason sourit intérieurement ; son plan avait bien fonctionné. Les cicatrices de son ami expliquaient à elles seules l'état mental dans lequel se trouvait Simard.

Azarov fit arrêter le taxi devant une luxueuse demeure de type victorien. Il paya la course et se dirigea d'un pas lent vers la porte d'entrée, son regard ne cessant de se déplacer de manière à inventorier chaque détail afin de les graver dans sa mémoire, juste au cas où il aurait à quitter l'endroit de façon précipitée. L'examen terminé, il sonna. Après un court moment, Mikhaïl Lojikov, le faussaire russe, vint lui ouvrir. En voyant Vladimir devant lui, ses yeux sautèrent presque en dehors de leur orbite.

— Tu as l'air surpris de me voir, vieux filou ! dit Vlad en prenant sa voix la plus douce pour diminuer la peur que sa présence suscitait, même si cette précaution produisait tout l'effet contraire.

Ravalant un peu de salive, le faussaire finit par lui répondre après un temps plus long qu'il ne l'aurait fallu normalement.

— Oui, ça doit bien faire une vingtaine d'années que je ne t'ai pas vu. J'ai appris pour Bob, je suis désolé pour toi.

— Merci, mais...

Vlad n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'il aperçut trois gros malabars bourrés aux stéroïdes venir à sa rencontre.

— Eh, mec ! Attends ton tour ! Mikhaïl va terminer avec nos papiers et ensuite, il va s'occuper de toi.

— J'ai seulement une question à lui poser, ça ne sera pas long, répliqua le Russe d'un ton sec.

— C'est rien, les gars ! Allez m'attendre dans le salon, vos papiers sont presque prêts, assura le faussaire pour détendre l'atmosphère.

— Non, ce n'est pas comme ça que ça marche ! Qu'il prenne un numéro : premier arrivé, premier servi ! s'opposa le plus costaud des trois en menaçant Vlad du regard.

Mikhaïl Lojikov, qui avait connu Vlad à l'époque où ils vivaient encore tous deux en Russie, savait pertinemment que si ses clients ne se calmaient pas, ils allaient le payer très cher. Aussi, quand il vit les yeux de son compatriote se durcir, la peur le gagna. Il se fit la remarque que ces trois gros cons qui se prenaient pour des durs ne connaissaient vraiment pas le sens de ce terme et qu'il devrait peut-être laisser aller les choses pour que cela leur serve de leçon. Il évalua l'intérieur de sa demeure en se disant qu'il en aurait pour des jours à nettoyer les dégâts s'il laissait les événements se détériorer. Alors, sans se départir de sa fausse nonchalance, il s'interposa entre les belligérants.

— Écoute bien, jeune homme. Votre patron fait affaire avec moi depuis des années. Si tu veux, je lui téléphone pour lui dire qu'il devra se trouver un autre faussaire à l'avenir pour faire rentrer ses travailleurs illégaux.

Le colosse semblait réfléchir, mais le faussaire ne lui laissa pas le temps de répondre.

— Pour que ton petit effort de réflexion ne brûle pas la seule cellule que tu as dans le crâne, je vais répondre à ta place : non, tu ne veux pas ça ! cria-t-il à tue-tête en postillonnant dans le visage de la brute. Alors, toi et tes amis, allez m'attendre calmement dans le salon.

Les deux autres, qui avaient compris le sérieux de ces derniers propos, saisirent chacun un bras de leur compagnon pour le conduire au salon. Celui-ci se dégagea après quelques pas, se retourna et fit un geste de coupe-gorge en direction de Vladimir qui lui répondit avec son plus beau sourire, accompagné d'un baiser lancé avec la main. Lojikov secoua la tête devant l'imprudence du jeune et attendit qu'il ait disparu dans l'autre pièce avant de fixer Vladimir, dont les yeux avaient retrouvé leur calme, et reprendre en disant :

— Allons droit au but, mon ami. Pose ta question et surtout, oublie ce type, il n'en vaut pas la peine.

— De toute façon, je n'ai pas de temps à perdre. Écoute... je sais de source sûre que tu as fait des papiers pour un dénommé Steeve Bouchard.

— Wô les moteurs, Vlad ! Je ne demande jamais le nom de mes clients, seulement celui qu'ils veulent que j'inscrive sur leurs nouveaux papiers d'identification. Pourquoi veux-tu savoir ?

— Parce que ce type a tué Bob, et que toi seul peux me dire son nouveau nom et quels papiers tu lui as fournis !

— Décris-le-moi... Mais avant, tu dois me promettre de ne jamais répéter à personne que je t'ai dévoilé le nom d'un de mes clients.

— Promis.

Il tendit une main que le faussaire serra. Cela suffisait amplement, la parole de Vladimir Azarov valant de l'or.

— La dernière fois que je l'ai vu, il avait le crâne dégarni. Il est large d'épaules, mais maigre, et il a les yeux d'un bleu délavé, sans âme. Pour te rafraîchir la mémoire, il est l'ami d'un certain Freddy.

— Eurêka ! Je sais de qui tu parles. Ce type m'a payé rubis sur l'ongle.

Mikhaïl allait en dire plus, mais il fut interrompu par la voix désagréable du jeune imbécile qui criait :

— Eh, les amoureux ! C'est bientôt fini la petite romance ? On a autre chose à faire que de patienter devant un écran géant à la con !

— Écris-moi son nouveau nom et le type de papiers que tu lui as fabriqués. Je reviens...

— Vlad, tu m'as dit que tu n'avais pas de temps à perdre, l'implora son ami en le voyant se diriger vers le salon.

— J'ai changé d'idée.

— *Suka !* Fais attention à mon écran plat au moins.

— Pas de problème.

Et un boucan d'enfer se fit entendre. À peine Mikhaïl eut-il fini d'écrire les renseignements demandés, que Vladimir revint. Il prit le papier et dit :

— Merci beaucoup. Appelle Hernandez pour qu'il envoie des hommes nettoyer et conduire tes amis à l'hôpital. Dès qu'ils seront ici, tu demanderas à l'un d'eux d'aller te chercher de nouveaux meubles pour ton salon. Dis-lui que c'est « sur mon bras » et que je le rembourserai quand je le verrai. Encore une chance que je n'ai pas touché à ta télévision.

Le faussaire lâcha un rire trahissant à la fois sa nervosité et son soulagement, puis rétorqua :

— Je vois que tu n'as pas perdu la main.

— Un peu, tout de même, confessa Vlad. Je crois qu'un des trois a réussi à me frapper derrière la tête, mais avec l'adrénaline, je n'en suis pas certain.

Sur ce, il le salua et quitta la luxueuse demeure au salon redécoré à la « Vladimir ». Il marcha jusqu'à une grande artère pour héler un taxi, se fit conduire chez Nicolas, passa par la cour arrière et força la porte sous les grondements de Zip qui cessa dès qu'il reconnut le visiteur. Vladimir s'était dit que dans la cohue engendrée par les arrestations, tout le monde avait oublié ce bon vieux toutou.

— Viens, Zip ! Tes parents seront absents pour un bon moment ; alors je t'emmène à l'hôtel.

Dès qu'il vit le chien, le chauffeur de taxi se mit à rouspéter. Pour le faire taire, Vlad lui tendit un billet de cinquante dollars en lui disant qu'il devrait accepter l'offre avant qu'il la retire. L'homme prit l'argent sans

mot dire, après avoir aperçu la crosse de l'énorme Colt Python à long canon de son client. Du coup, il se dit qu'il valait mieux ne pas contrarier ce type !

À la tour Dynastie, le major Reed était confortablement assis derrière son bureau. Il fumait tranquillement un cigare, satisfait d'être enfin débarrassé du commandant Côté et de son équipe. Il pourrait maintenant répartir l'enquête sur les kidnappings entre les services policiers de chaque ville où avaient eu lieu les événements, de façon à diluer les chances de se rapprocher de son commanditaire, et ainsi toucher le reste de la somme qu'on lui avait promise. Une voix jaillit de l'interphone, ce qui le sortit de ses réflexions.

— Excusez-moi... Pouvez-vous répéter ? J'ai mal compris votre question.

— L'enquêteur Marchand demande si vous pouvez le recevoir.

— Oui, faites-le entrer.

La porte du bureau s'ouvrit presque aussitôt.

— Vas-y, Marchand... donne-moi de bonnes nouvelles et dis-moi que vous avez réussi à mettre la main sur Jerry Simard et le jeune *hacker* dont le nom m'échappe.

— Jason Gagnon-Brochu, major. Non, mais nous les recherchons activement ainsi que leur compagnon Vladimir Azarov.

— Lui, je m'en fous autant que ma première dent de lait ! Ce n'est qu'un civil qui n'a aucun lien avec l'enquête que nous voulons saboter.

— Ouais... Je voulais justement vous parler de ça.

Visiblement nerveux, Marchand se gratta le nez et se passa les mains sur le visage. Il se demandait s'il fallait tester la température du bout de l'orteil, ou bien se jeter directement à l'eau. Impatient, Reed lui ordonna d'accoucher.

— C'est au sujet des arrestations... Tout est allé extrêmement vite après les révélations du sergent-détective Morin, lâcha Marchand, l'air désorienté. Nous ne possédons pas la moitié des renseignements requis. Je dois consulter des dossiers, rencontrer des gens. En plus, Morin nous a dit qu'elle a eu une conversation avec Peter Plamondon, conversation compromettante enregistrée ici même au resto de la place, mais les bandes que nous aurions dû trouver dans la grande armoire de la salle de conférence ont été effacées.

— Donc, en conclusion ? questionna le major de façon rustre.

— En conclusion, aucun procureur de la Couronne ne voudra porter des accusations avec un dossier aussi mince. À moins que je trouve quelqu'un pour corroborer les dires de Pascale, ou une preuve quelconque, ils seront libres comme l'air d'ici lundi.

Avant même que le major ait eu le temps de péter les plombs, la porte du bureau fut presque arrachée de ses gonds par Viggo Walter qui entra en coup de vent, suivi de près par Édouard Léonard et, d'un peu plus loin, du maire Mario Poitras. Les épaules basses, ce dernier se faisait pousser dans le dos par Ban Sasaki.

— Eh ! Mais c'est quoi ce bordel ? lança Reed à la cantonade. Mario... qui sont les trois comiques qui entrent ici comme dans un bordel à deux sous ?

Le maire ne répondit pas et baissa la tête en fixant le sol comme s'il avait perdu ses clés. Vig ferma la porte derrière lui, se dirigea d'un mouvement souple et rapide derrière le bureau et frappa Reed directement au menton. Aussitôt, le cigare de ce dernier fut coupé en deux et tomba sur le plancher, de même que celui qui le fumait avec délectation quelques minutes auparavant. Plutôt que de se porter à la défense de son collègue, Daniel Marchand recula dans un coin de la pièce.

— Le comique qui se tient là-bas, fit Viggo en pointant Édouard, c'est l'homme qui dépose de grosses sommes d'argent dans vos comptes bancaires pour que vous régliez des petits problèmes, comme nous débarrasser de l'escouade des enquêtes spéciales. Mais à peine les arrêtez-vous, qu'un de nos contacts au Palais de justice nous dit que le dossier est vide et qu'il serait très surprenant qu'une seule des accusations tienne la route. En plus, les journaux se sont emparés de l'affaire. Ils semblent visiblement mieux informés que vous ! Et de surcroît, ils attendent le moment propice pour fondre sur leur proie tels les prédateurs qu'ils sont. Ils enfonceront leurs crocs dans cette nouvelle et la secoueront dans tous les sens, jusqu'à ce qu'ils trouvent des têtes à mettre sur le billot. Il aurait fallu procéder aux arrestations dans la discrétion la plus totale. Le journaliste Junior Jodoin était au Palais de justice et parle déjà d'arrestations abusives et de conspiration contre le commandant Côté, sans parler qu'il a déjà gagné la sympathie du public en y allant d'une déclaration-choc

au sujet de l'arrestation d'Émilie Bouchard. Bande d'incompétents ! Vous avez convoqué les médias pour une conférence de presse qui montre quoi ? L'arrestation d'une femme quadriplégique effectuée par des policiers armés !

Le major Reed, toujours à genoux, se releva pour essayer de reprendre de la prestance. En fixant le regard de rapace d'Édouard Léonard et la dureté de celui de ses hommes de main, il comprit tout de suite qu'il nageait en eaux troubles où politique et meurtres font bon ménage. Maintenant, son objectif principal venait de prendre une nouvelle forme : foutre le camp de la métropole et retourner dans son bureau d'Ottawa. Que Poitras s'arrange avec ses problèmes ! Mais avant tout, il devait calmer le jeu et gagner du temps.

— Désolé, monsieur. L'enquêteur Marchand vient tout juste de m'aviser que l'enquête avait été bâclée.

— Alors, si j'ai bien compris, répliqua Ed, toute cette précipitation résulte de l'erreur de cet homme qui se terre dans le fond de la pièce ?

— Tout ce que je peux vous dire, monsieur, c'est que cette partie de l'arrangement que le maire a passé avec vous était directement reliée à son champ d'expertise, se défendit le major Reed, démontrant ainsi toute la lâcheté dont il faisait preuve devant plus fort que lui.

De la tête, le millionnaire adressa un geste à peine perceptible à l'intention de Ban pour désigner Daniel. Aussitôt, le colosse se précipita vers l'enquêteur, se glissa derrière lui, lui enserra la tête de ses bras puissants et força avec toute la vigueur dont il était capable. Lorsqu'un crac sec et macabre se fit entendre, tel un marionnettiste, il lâcha Marchand qui s'écroula dans un bruit sourd, comme le mollusque qu'il avait toujours été.

Comme si l'air avait brusquement déserté la pièce, l'atmosphère était devenue étouffante, emplie d'une crainte que nul n'osait exprimer. Entendant son téléphone cellulaire sonner, le millionnaire répondit comme si de rien n'était. Voir un homme se faire briser le cou semblait pour lui tout à fait normal. Tous avaient le regard fixé sur lui. Selon les bribes de conversation qu'ils pouvaient entendre, tout portait à croire qu'il négociait un contrat de vente. Un moment passa, puis il salua son interlocuteur et raccrocha.

— *Yes !* Je viens de vendre une de mes œuvres ! Veuillez excuser cette interruption... Comme vous avez pu le remarquer, j'ai horreur des incompetents, dit-il le plus naturellement du monde.

Ensuite, il dicta au maire et au major ce qu'il attendait d'eux.

— Je veux que vous envoyiez un communiqué de presse pour expliquer que l'incompétence de l'enquêteur Marchand vous a induit en erreur. Bref, qu'il ne s'agissait que d'une guerre interne entre les homicides et les enquêtes spéciales qui n'aurait jamais dû être étalée sur la place publique ! Mettez-lui tout sur le dos. Les vautours se lanceront à ses trousses pour lui soutirer des commentaires, mais sans grand succès, hélas, puisque la chaleur naturelle de sa vie vient de résilier son bail avec son corps. Vous, major, lorsque les hommes du commandant sortiront de prison, essayez de les tenir éloignés pour encore une semaine. J'attends que mes jeunes otages terminent une dernière œuvre et nous les exclurons ensuite définitivement du portrait.

Cela dit, il se leva, fit un pas en direction de la porte et se retourna pour ajouter :

— Ah oui, j'oubliais ! Débarrassez-vous du cadavre, ça fait malpropre ! Et vous, major, ne vous avisez pas de quitter la ville sans mon accord ; autrement, votre fils et votre femme risquent d'en subir les conséquences. L'important c'est qu'à la fin, tout le monde dans cette pièce soit satisfait. Et ne vous inquiétez pas, je vous paierai au terme de votre mission.

Dans la suite « Nuit de noces », Vladimir venait de faire son entrée, accompagné du chien d'Émilie et de Nicolas. Dès qu'il vit Zip, Jason abandonna ses recherches sur Internet pour se mettre à quatre pattes devant lui. Monique, comme la plupart des femmes, s'extasia devant l'animal qui la salua en lui donnant la patte.

— Vlad, que fait Zip ici ? interrogea Jerry avec un soupçon d'incrédibilité dans la voix.

— Tu me déçois, mon ami. Réfléchis... Nick, Émilie, Paul, Ian et Gus sont en prison, alors je suis allé le chercher. Il faut bien que quelqu'un s'occupe de lui. Je ne pouvais pas le conduire chez Ginette ou chez Paula, car je me serais sans doute fait pincer par la police. Alors, on va prendre soin de lui jusqu'à lundi.

— Je ne crois pas que l'hôtel accepte les chiens.

— Wow ! Quelle déduction, monsieur Simard ! Pour ta gouverne, je ne crois pas que l'hôtel soit d'accord avec le fait que trois fugitifs et une équipe du FBI en mission officieuse occupent la suite qu'un riche

homme d'affaires new-yorkais a louée, en attendant que des enquêteurs trouvent sa fille disparue. Donc à mes yeux, la présence de ce chien, qui est sans doute plus civilisé que la plupart des clients de cet établissement, sera, s'ils la découvrent, le moindre de leurs soucis.

Pour toute réponse, l'enquêteur lui fit un doigt d'honneur.

— En passant, ajouta le Russe, j'adore ton nouveau look avec cette chemise de soie trop serrée qui moule tes muscles. Heureusement que Paul n'est pas là, il croirait que tu as changé d'équipe !

Vladimir, qui ignorait le geste qu'avait posé Jason une heure plus tôt, reçut pour toute réponse un autre doigt d'honneur. Le *hacker*, qui suivait l'échange avec un grand sourire, retourna à son ordinateur lorsqu'un « bip » l'avertit qu'il pouvait enfin accéder aux données d'un des comptes bancaires qu'il souhaitait consulter. Se levant d'un bond, il fit réagir tout le monde dans la pièce. De façon frénétique, il laissa aller ses doigts sur le clavier et s'écria :

— Bingo !

Travis se précipita sur la table de travail pour voir ce qu'il avait découvert.

— J'ai devant les yeux le compte bancaire de notre cher maire, dans lequel il y a eu deux dépôts directs assez importants.

— Importants comment ? lancèrent simultanément l'agent spécial et Jerry.

— Un de trente-cinq mille et un autre de cinquante mille dollars.

— OK ! Peux-tu nous dire qui a effectué ces versements ?

— Non, ça provient d'une compagnie à numéro qui détient un compte bancaire *offshore*. Ça va toutefois m'aider pour mes prochaines recherches.

— Pourquoi se donner cette peine si on ne sait pas qui se cache derrière ces dépôts ? demanda Thomas Séguin, revenu si discrètement de son périple à la galerie d'art que personne, à part Vladimir et Zip, ne l'avait vu entrer dans la suite.

— Thomas ! s'exclama Jerry en sursautant. Vous êtes de retour ? Avez-vous fait l'acquisition d'une toile ?

— Oui, mais une chose à la fois. Voulez-vous répondre à ma question, Jason ? Je suis professeur d'art, pas enquêteur au service des finances.

Jerry fit une moue, désappointé de voir sa question ainsi ignorée. Il obtempéra néanmoins, en signifiant à Jason qu'il pouvait répondre.

— Je vais me baser sur ces informations pour voir vers quels autres comptes bancaires la compagnie à numéro a viré d'importantes sommes d'argent... et j'espère bien tomber sur les comptes du recteur, de Marchand et du major Reed. Bon... laissez-moi travailler tout le monde ! Dès que j'ai du nouveau, je vous préviens.

Chacun s'éloigna docilement, comme si le génie du jeune *hacker* lui avait conféré un pouvoir de *leader*.

— À vous, maintenant, Thomas... Racontez-nous ! le somma Jerry.

— L'ami de Bernard a réussi à acheter une toile, laquelle, j'en suis persuadé, a été créée par Roxanne.

À la mention du nom de son amoureuse assassinée, un sanglot transperça la voix du professeur. Un silence embarrassé dura quelques secondes pendant lesquelles Monique baissa les yeux. Un sentiment de malaise l'envahit jusqu'au creux de son estomac : et si sa fille subissait le même sort ? Chassant ses sombres pensées, Séguin se ressaisit et enchaîna.

— Les pourparlers ont été passablement longs puisque votre ami n'arrêtait pas de marchander le prix. La galeriste a donc communiqué directement avec le soi-disant peintre Édouard Léonard. Elle a passé le téléphone au copain de Bernard et ils se sont finalement entendus sur un prix. Il a rédigé un chèque certifié et nous sommes partis avec la toile pour la remettre à Georges qui nous attendait à deux rues de la galerie. Il nous a demandé de vous dire qu'il a déjà prévenu le laboratoire de procéder en priorité à une analyse d'empreintes. Il vous appellera discrètement ici dès que possible. Voilà, il ne nous reste plus qu'à attendre.

Après avoir senti son cellulaire vibrer, Travis alla dans une autre pièce pour prendre l'appel. L'ayant remarqué, Vladimir, qui regardait la petite note que lui avait remise le faussaire, replia le bout de papier, se leva et suivit l'agent du FBI. Dos à lui, ce dernier ne remarqua pas sa présence et prit la communication.

— Allô, Travis à l'appareil ! [...] Oui, Julien. Quoi ? Les trois se sont encore retrouvés ensemble ? [...] Décidément, le maire a l'air d'apprécier la présence de Marchand et du major. [...] Répète-moi ça ! [...] Le millionnaire Édouard Léonard est allé les rejoindre avec un grand baraqué et un mastodonte japonais ?

À peine eut-il terminé cette dernière phrase qu'il se fit arracher le téléphone par la lourde main du Russe, qui de son autre main le projeta contre le grand lit en forme de cœur. En colère, il lui lança un regard assassin,

jusqu'à ce qu'il se fasse intimer de ne souffler mot. Son courage tint une autre seconde, puis il baissa les yeux. Ce Azarov était un fou furieux et mieux valait ne pas le contredire.

— Bonjour, Julien. [...] C'est bien ça, je suis un ami de Travis. Il va reprendre l'appareil dès que vous aurez répondu à ma question. Pouvez-vous me décrire le Japonais ? [...]

Lorsque l'autre s'exécuta, les yeux de Vladimir perdirent toute trace d'humanité.

— Bien, je vous remercie, termina-t-il.

Il tendit le cellulaire à Travis et quitta la chambre. Rendu dans l'autre pièce, il héla Jerry pour que celui-ci vienne le rejoindre dans le corridor de l'hôtel.

— Attends un peu, Vlad, je suis en ligne avec Georges qui confirme qu'il y a les empreintes de Roxanne sur la toile. Nous n'avons plus de doutes ; Édouard Léonard est impliqué dans le meurtre.

Azarov s'approcha de Simard et lui souffla à l'oreille qu'il avait retrouvé Ban et que le nouveau patron de ce dernier était justement le millionnaire Édouard Léonard. Les deux avaient été vus ensemble à la tour Dynastie Investissement. Cela dit, il lui répéta leur accord : si l'un d'eux retrouvait le Japonais, il prévenait l'autre afin qu'ils l'éliminent ensemble. Jerry raccrocha sans même remercier Georges, répondit à Vladimir qu'il avait saisi le message et s'approcha de Jason pour lui demander discrètement de répertorier toutes les adresses du millionnaire. La seule que le jeune dénicha près de la métropole se résumait à celle d'un manoir situé sur l'île des Saules, non loin du village de St-Elzéar. Jason l'informa également que la compagnie à numéro qui avait déposé de l'argent dans le compte du maire avait également effectué de gros dépôts dans celui du recteur, du major et de l'enquêteur Marchand.

— C'est bien, donne ça à Travis. Il saura quoi faire. Vladimir et moi devons nous absenter.

Fixant longuement Jerry, Jason comprit qu'il se passait quelque chose de grave. Du coup, son visage se décomposa.

— Fais attention, lui dit-il.

— Il ne peut rien m'arriver, tenta Simard pour le rassurer, j'ai Vladimir de mon côté et en plus, j'emmène Zip et Capitaine America pour protéger mes arrières !

CHAPITRE 32

Jerry se rendit chez son garagiste pour récupérer sa Lincoln MKZ, et ensuite, Vladimir et lui rejoignirent Hern qui leur remit des vêtements, du maquillage de camouflage, un système de communication avec oreillettes, une paire de longues-vues, une lampe de poche, deux fusils mitrailleurs et des couteaux de chasse. Malheureusement, avec le peu de temps qu'il eut pour réunir le matériel demandé, il n'avait pu trouver des lunettes de vision nocturne. Le Latino n'avait posé aucune question pour tenter de savoir pourquoi ses amis réclamaient tout cet attirail. Vladimir lui demanda si l'opération «Nettoyage» s'était bien déroulée chez le faussaire. Quand l'autre lui répondit par l'affirmative, il prit le papier qu'il avait dans la poche, le lui donna et lui demanda de vérifier si le nom qui y figurait apparaissait sur une liste de passagers ayant voyagé à bord d'un avion et si oui, vers quelle destination. À défaut de dénicher l'information par l'entremise des méthodes conventionnelles, il demanderait à Jason de pirater les ordinateurs de l'aéroport. Les deux se donnèrent une accolade et Hernandez retourna auprès de Jill, dont il assurait toujours la sécurité. Toutefois, ordre lui fut donné de ne pas divulguer à cette dernière qu'il avait vu son amoureux. Effectivement, celle-ci tentait de joindre Jerry pour lui apprendre que les accusations étaient déjà levées, qu'il ne restait que la paperasse à signer pour libérer tous les membres de l'escouade et que de ce fait, il pouvait revenir auprès d'elle. Cette bonne nouvelle était survenue lors d'une conférence de presse donnée par le maire. Seuls le directeur McCarthy et le commandant Sauvageau restaient suspendus. Ce que Jill ignorait, c'est que Jerry et Vlad le savaient déjà, puisque la conférence avait été diffusée à la radio.

Une fois dans la voiture, le Russe pria l'enquêteur de le laisser conduire, sentant le policier un peu trop fébrile. Il n'était pas question qu'ils se retrouvent dans le décor ou qu'ils se fassent arrêter pour une infraction au Code de la route. Malgré les protestations de Jerry, Vladimir se retrouva sur le siège du conducteur, roulant à vitesse normale en direction du village de St-Elzéar.

— *Tu sais, Jerry, que si ton tortionnaire se trouve là, il n'y aura qu'un de vous deux qui s'en sortira vivant*, lui fit remarquer son ami imaginaire assis à l'arrière, flattant Zip tout en fixant la route. Contrairement à son habitude, il était étrangement calme. *Nous sommes à la veille de nous quitter pour toujours, mon ami, car si tu meurs, je disparaïs, et si c'est Ban qui meurt, je te quitte tel que promis ; tu n'auras plus besoin de moi.*

— Je doute que tu me quittes un jour. Tu es trop bien avec moi, ironisa Jerry pour se donner du courage, lui qui savait parfaitement que ce jour-là risquait d'être le dernier de sa vie.

Vladimir ignore son comparse qui discutait encore quelques minutes avec lui-même, perdu dans une de ses psychoses, sans doute pour ne pas succomber à la panique. Lorsqu'il revint enfin sur terre, il lui demanda :

— Vlad, as-tu peur de la mort ?

— Non. Depuis ma plus tendre enfance, la mort m'a façonné bien plus que la vie.

La réponse sortit toute seule, comme si elle avait toujours été ancrée au cœur de cet homme qui un an plus tôt, lui avait sauvé la vie sans même savoir qui il était. «Quelle souffrance a dû être sa vie pour ne connaître que la noirceur», se questionna Simard.

— Je sais que ce n'est pas le moment et que j'aurais dû le faire il y a une éternité, mais j'aimerais te remercier de m'avoir libéré des griffes de Sasaki.

— Ouais... mais ça n'aura servi à rien du tout si tu trouves la mort aujourd'hui. Tu réalises qu'on ne sait pas ce qui nous attend là-bas ? Ban ne s'y trouve peut-être même pas. Combien de fiers-à-bras ce millionnaire qui l'emploie a-t-il à son emploi ? Qui travaille pour lui ? Le seul élément dont je dispose est une conversation téléphonique par personne interposée. Alors, prépare-toi à improviser !

Jerry ne répondit rien. Il se retourna pour fixer le chien qui dormait, et Capitaine America qui soulevait les épaules de façon fataliste.

— Tu sais, je suis allé voir un curé dernièrement pour vérifier si un miracle pouvait arriver. Je voulais savoir si mon âme pouvait être sauvée ou quelque chose du genre. Le plus ridicule, c'est que depuis des siècles, l'église fait croire au peuple que les démons sont incapables d'entrer dans les églises, alors que moi, j'y suis entré sans que rien m'arrive !

— Bordel, tu es loin d'être un démon ! Tu passes ta vie à sauver des gens. Si tu veux parler bibliquement, parlons bibliquement : n'oublie pas que Dieu a envoyé des anges guerriers sur Terre pour combattre les forces du Mal. Moi, je te vois comme un ange guerrier moderne qui fréquente des criminels pour mieux aider les pauvres victimes.

— *Merde, Jerry! Pousse, mais pousse égal*, lui cria par la tête Capitaine America. *Vladimir n'est pas un con.*

Puisque Simard avait abordé le sujet, Vlad eut envie de profiter de son oreille attentive pour se vider le cœur.

— Tu es gentil, Jerry, mais sache que je me tournerais le dos à moi-même si je me croisais dans la rue. Je disais donc... Comme je n'ai pas obtenu de réponse satisfaisante et que ma vie a toujours côtoyé la mort, je me suis posé la question potentiellement logique que voici : la mort peut-elle être le port noble de la bravoure ? J'aimerais que ce soit le cas ; ainsi, quand je mourrai, je pourrai enfin trouver ce que je cherche depuis qu'on m'a injustement emprisonné en Russie.

— Et que cherches-tu ?

— La même chose que tout le monde, Jerry : le bonheur... Oui, c'est ça, le bonheur.

Simard le regarda et lut dans ses yeux une douleur invisible. Un sentiment d'inconfort s'installa en lui et pour s'en sortir, il eut l'idée de lancer :

— Finalement, j'aime mieux quand tu ne parles pas, car tu es encore plus lourd à porter que Capitaine America !

— Quelle sollicitude, répondit le Russe d'une voix aigre, lui qui se confiait pour la première fois.

Jerry parvint à tenir sa langue et regarda le paysage défiler à travers la fenêtre. Il en avait assez de parler de la mort. Le reste du trajet s'effectua au son de la musique qu'il choisissait à tour de rôle avec son acolyte, question de détendre l'atmosphère et de penser à autre chose que ce qui les attendait dans peu de temps.

Au manoir, Édouard Léonard était descendu voir ses abeilles travailler sur leurs œuvres. Il prit le micro pour s'adresser à elles en ces termes :

— Wow ! Je constate qu'Alexandra et Jean-Samuel ont terminé leur peinture. Félicitations ! Pour vous récompenser, vous aurez droit à une sortie à l'extérieur.

Aussitôt, le visage d'Alexandra s'éclaira. Elle ressentait comme une bouffée de chaleur, autant dans le ventre que dans la poitrine. Impossible. C'était indéniablement de l'espoir qu'elle éprouvait. Aller enfin respirer l'air frais. À force de réaliser qu'ils travaillaient tous très fort pour créer des petits chefs-d'œuvre dont il récoltait toute la gloire, peut-être que leur bourreau devenait plus humain ? Par contre, le visage de J.-S. exprimait tout le contraire. Lui était loin d'être dupe. Un tel homme ne changerait jamais et la peur que le moment tant redouté soit déjà arrivé phagocytait toutes ses pensées.

— Allez, Jacques, Sophie et Tanya ! Un peu plus d'effort et vous aussi aurez droit à une promenade à l'extérieur.

Cela dit, Édouard éteignit le micro et s'adressa à Jock.

— J'ai limogé Yvette avant qu'elle ne commence à se douter de quelque chose, alors désormais, vous devrez vous débrouiller pour les repas, à moins que tu ne connaisses un cuisinier qui fait aussi dans le crime. Maintenant, passons aux choses sérieuses : place deux hommes armés en permanence près de la grille d'entrée et demande à Viggo et Wilson d'amener Alexandra et Jean-Samuel pour leur dernière promenade. Dis-leur surtout d'attendre la noirceur avant d'agir.

— Est-ce vraiment nécessaire, Édouard ?

— Absolument ! Tu deviens trop sentimental, Jock. Avec tout ce qui s'est passé dernièrement, je sens la soupe chaude. Alors, mieux vaut prévenir que guérir. Dès qu'un peintre termine sa toile, on l'élimine, ainsi que le camelot et son ami. Quand la poussière sera retombée, j'irai me chercher d'autres abeilles pour remplir mes alvéoles, mais pour l'instant, nous allons nous concentrer sur un projet : les nouveaux rois du crime arrivent en ville !

— Bien, répondit à contrecœur son bras droit qui aurait mieux fait de ne jamais s'associer avec cet homme misérable.

Sans rien ajouter, ce dernier tourna les talons. Soudain, quelque chose chavira dans sa poitrine ; il sentit son corps se glacer. Il savait dans quelle galère il s'était impliqué, mais au départ, jamais il n'avait été question de tuer des enfants. En plus de Jérôme et Rémi, il se rappela que Sophie n'était âgée que de douze ans. C'était décidé, il quitterait le bateau dès le lendemain matin. Dommage pour les jeunes, mais il ne pouvait plus rien faire pour eux. Sur ces sombres pensées, des images de cadavres d'enfants dansèrent devant ses pupilles. Il se

pinça l'arête du nez comme si cela avait le pouvoir de les chasser, mais la culpabilité le tarauda. Finalement, il se donnerait la nuit pour réfléchir à un plan visant à éviter toutes ces morts inutiles. Mais malheureusement, pour Alexandra et J.-S., il était déjà trop tard.

Vladimir et Jerry arrivaient au village. L'après-midi ensoleillé touchait à sa fin et un soleil crépusculaire, très bas à l'ouest, baignait la rue d'une leur rouge-orangé, allongeant les ombres.

— *Wow ! Beau coucher de soleil !* lança Capitaine America.

— Eh, Capitaine America, je ne suis pas venu ici pour admirer le paysage !

— *Bien, tu devrais... C'est peut-être le dernier que tu as la chance de voir.*

— Pendant que tu discutes avec toi-même, je vais passer devant l'île pour faire du repérage, proféra Vlad sur un ton monocorde. La préparation est la clé du succès ; si on doit improviser, aussi bien le faire avec un minimum de risque. Prends la carte et guide-moi ! Et dis à ton copain qu'il ferait mieux de t'aider ce soir ou je lui règle son cas.

— Euh... Te rends-tu compte que lui et moi sommes la même entité ?

— Je sais... alors marche les fesses serrées, nous avons une vengeance à assouvir. Toi, il t'a torturé et moi, il a tué la seule femme que j'ai jamais aimée.

Jerry abandonna sa conversation avec Capitaine America et indiqua la route à suivre pour se rendre jusqu'à l'île des Saules. Apercevant le manoir bien avant d'y arriver, Vlad se gara sur l'accotement, sortit de la voiture, ouvrit le coffre, prit les longues-vues et examina les lieux. Le manoir était entouré d'un mur de pierre et seul un pont de bois permettait d'y accéder. Persuadé d'avoir distingué un homme derrière la grille d'entrée, il ajusta les jumelles et regarda de nouveau.

— *Suka !* grogna-t-il.

— Qu'as-tu vu ?

— Regarde à la grille d'entrée ! lança le Russe en passant les longues-vues à Jerry.

Deux hommes, chemise de chasse et mitraillette en main, étaient postés devant la porte dans le but manifeste de réserver une séance d'exhumation gratuite à quiconque oserait s'approcher.

— Il n'y a plus de doute... Ce millionnaire a des choses à se reprocher, s'inquiéta l'enquêteur dont l'esprit venait d'être traversé par une idée troublante. Vlad, crois-tu que les étudiants sont retenus dans ce manoir ?

— Peut-être... Ces hommes ne sont pas armés inutilement.

Vladimir se retourna, prit Jerry par les épaules et lui dit dans le blanc des yeux :

— Écoute-moi bien ! Avant d'assouvir notre vengeance, nous devons découvrir s'il y a effectivement des otages sur cette île. Si oui, notre priorité sera de prévenir le FBI et la Police nationale pour qu'ils viennent les libérer, quitte à ce que Ban nous échappe encore une fois.

— Mais on est si près du but !

— Cinq vies à sauver, ça vaut pas mal plus qu'une vengeance personnelle, non ?

Il aurait pu dire sept vies, mais il ignorait que deux jeunes ados avaient rejoint les artistes contre leur gré. L'enquêteur laissa le silence répondre à sa place.

— Allez... commanda le Russe, grimpe dans la voiture. Nous allons trouver un endroit pour la dissimuler et ensuite, il nous faudra trouver une façon de traverser cette rivière afin d'arriver sur l'île par-derrière. Une fois de l'autre côté, on attendra la nuit.

— Tu sais que ça risque d'être long avant de trouver quelque chose. Il y a deux bâtiments, un immense garage, en plus du manoir. Aussi, si on traverse la rivière à la nage, nous risquons de souffrir d'hypothermie avant la tombée de la nuit.

Vladimir ne répondit pas. En regardant par-dessus son épaule, Jerry vit le regard glacial de Capitaine America, visiblement déçu de l'attitude négative dont il faisait preuve. Se repentant, il cria :

— C'est bon, vous avez raison ! Peu importe qu'on soit trempés jusqu'aux os, si les otages sont là, nous allons les trouver !

Devant cette volte-face, le Russe se dit que pour une fois, le héros intérieur de Simard l'avait influencé positivement. Donc comme convenu, ils cachèrent la Lincoln MKZ et marchèrent le long de la rivière pour dénicher un endroit permettant de la traverser. Bonne fortune, heureux hasard ou destinée, ils tombèrent

sur le canot de Jérôme qui dérivait depuis deux jours et qui était freiné par un arbre tombé dans la rivière. Ils installèrent Zip en plein centre et ramèrent avec des branches d'arbre que Vlad avait coupées avec son couteau. La traversée s'avéra ardue mais, au moins, ils s'étaient rendus du bon côté de la rive sans se mouiller. Ils cachèrent le canot et ensuite, attendirent jusqu'à ce que l'ombre des saules s'allonge et noircisse l'horizon. Il faisait nuit, le ciel était désormais entièrement couvert, vide de lune. Sur l'ordre de Jerry, le chien partit devant, suivi par le Russe qui, avant le départ, fit bien comprendre à son compagnon qu'il avait l'habitude de ce genre d'expédition. Aussi lui prodigua-t-il un ou deux conseils relativement à la marche nocturne sur un terrain inconnu. En pareille situation, Vladimir utilisait très peu sa lampe, ne s'en servant que lorsque le terrain était trop escarpé. Et encore là, il la baissait presque au niveau du sol avant de l'allumer, pour éviter la dispersion du faisceau.

Il préférait se fier au chien pour ouvrir la marche, l'odorat et l'instinct animal étant deux choses qu'il ne possédait malheureusement pas. Chemin faisant, Jerry et lui tombèrent plusieurs fois. Soit leurs pieds s'accrochaient à une grosse racine d'un saule, soit ils se butaient à une roche obstruant le passage. Chaque fois, ils tombaient durement au sol en roulant sur eux-mêmes pour absorber le choc avec l'épaule et le côté du corps pour éviter de se casser un doigt ou un poignet, exactement comme Vladimir l'avait expliqué. Le hullement d'un hibou se faisait entendre au-dessus de leurs têtes, et le vent qui fouettait la cime des arbres en émettant le même sifflement produit par les trains électriques donnait à l'expédition une atmosphère encore plus lugubre. Soudain, le chien se mit à trembler, à caracoler et à tourner en rond, le nez en l'air. À l'aide de leur système de communication, les deux hommes échangèrent leurs observations en murmurant.

— Je crois que Zip a perçu une odeur particulière.

— Appelle-le pour qu'il vienne près de toi, je vais aller en éclaireur. Je crois qu'on arrive à l'orée du domaine.

Cela dit, Vladimir avança encore plus prudemment. À la vue d'une lisière de buissons épais de rhododendrons, il se coucha sur le ventre et rampa à travers, en faisant le moins de bruit possible. Au bout d'un court laps de temps, il leva légèrement la tête. Effectivement, ils étaient rendus sur le domaine du manoir ; l'épaisseur de la forêt ayant disparu, il pouvait maintenant voir à quelques mètres de lui. Oui, il pouvait voir, mais c'est d'abord son ouïe qui lui indiqua que des gens s'aminaient vers lui.

Viggo et Wilson tenaient en joue leurs deux otages qui marchaient d'un pas traînant à quelques mètres d'eux. Dès qu'il les vit, Vladimir comprit qu'ils figuraient au nombre des jeunes qui avaient été kidnappés. D'autant plus qu'avec leur teint pâle et leur crâne dégarni, ils ressemblaient à Roxanne.

Maintenant, ils n'avaient plus le choix. Ils devaient rebrousser chemin et prévenir les autorités ; le désir inextinguible de la vengeance attendrait.

CHAPITRE 33

— OK ! Arrêtez-vous ! hurla Viggo en direction de ses prisonniers.

Alexandra et Jean-Samuel obtempérèrent sur-le-champ, comme deux chiots bien dressés. C'est avec le regard anxieux qu'ils regardèrent leurs gardiens s'éloigner pour discuter entre eux. Le visage du Russe se trouvait à quelques centimètres de leurs pieds. Il resta immobile, la bouche ouverte, un truc qu'on lui avait appris pour masquer un souffle bruyant.

— Wil, occupe-toi de J.-S. ! Moi, j'accompagne la p'tite dame. J'ai envie de m'amuser avec elle depuis le jour où j'ai procédé à son enlèvement. Maintenant qu'on a reçu l'ordre de les tuer, je ne me gênerai pas !

Wilson saisit Jean-Samuel par le bras pour l'amener plus loin, tandis que Viggo faisait de même avec Alexandra, avec l'intention de la violer. Sans plus attendre, Vladimir rampa à reculons pour sortir des bosquets ; tout son plan, dont l'objectif numéro un était d'alerter le FBI, venait de basculer. Il pesa sur son émetteur pour dire à Jerry :

— Écoute-moi bien... Va en ligne droite jusqu'aux buissons, traverse-les et ensuite, va vers l'ouest en restant bien caché. Tu devrais tomber sur un gros Black qui s'apprête à liquider un des otages. Pour ma part, je vais aller dans l'autre sens pour en sauver un autre. Sois prudent ! Go ! Go ! Go !

Il coupa la communication et traversa aussitôt les buissons, prêt à jouer son rôle d'ange guerrier, en espérant de toute son âme que l'alter ego de Simard saurait l'aider à accomplir la tâche qu'il venait de lui confier.

— *J'ouvre le chemin !* lança Capitaine America qui se mit à courir comme un détraqué en tenant son bouclier devant lui.

Ayant perdu toute logique et étant totalement dominé par son binôme intérieur, Jerry bondit tel un chat à sa suite. Zip, qui le suivait, le dépassa sans mal ayant compris que quelqu'un était en danger.

Wilson amena son prisonnier à proximité de la rivière. Lorsqu'il s'arrêta, J.-S. comprit que c'était la fin. Il se mit à transpirer de tous ses pores, malgré la fraîcheur de cette nuit de printemps, et à claquer des dents comme le galop d'un cheval sur du ciment. Il n'était pas prêt à mourir, même s'il y avait pensé souvent au cours des cinq derniers mois passés en captivité.

— Mets-toi à genoux, lui ordonna son bourreau.

— Oh non ! Je vais mourir debout comme un homme ! répondit le peintre dans un moment de bravoure.

— Si tu préfères me regarder quand je te tire pour t'assurer que je ne manque pas mon coup, c'est comme tu veux ! rigola Wilson.

J.-S. perdit son assurance au son qu'émettait le canon du revolver en tirant sur la culasse pour y engager une balle. Des explosions de frayeur surgirent en lui. Elles étaient si intenses qu'elles devenaient aussi visibles que les monstres de son enfance, au point de lui faire perdre contact avec la réalité. Il était tellement oppressé par la peur qu'il avait l'impression d'étouffer. Il tomba à genoux, prit d'un KO physique et psychique, ce qui fit rire de plus belle le gros Black qui n'entendit pas Zip arriver à la course derrière lui. Il visa et bang !

Lorsqu'il entendit le coup de feu, Vladimir souhaite que Jerry ait réussi sa mission et qu'il s'en soit sorti sain et sauf. À la grille d'entrée, Andy et Miguel, qui avaient été désignés pour monter la garde, furent saisis un moment, puis se dirent que Vig ou Wil venait sûrement d'exécuter l'un des otages. De son côté, Viggo se dit que son compagnon avait déjà accompli sa tâche de la soirée. Lui, par contre, comptait bien profiter des courbes veloutées d'Alex.

— Allez ! Arrête-toi ici et déshabille-toi ! ordonna-t-il sur un ton inflexible.

— Si je vous obéis, vous me laisserez vivre ? le supplia naïvement Alex, les mains sur les hanches et le visage empourpré par l'effort qu'elle faisait pour garder son calme.

— Si tu es vraiment gentille avec moi, je te laisserai t'enfuir, lui promit le pervers qui se retenait pour ne pas lui rire au visage.

Sous les yeux de l'homme qui était aussi excité par sa peur que par son corps, la jeune femme, tout en sanglotant, commença par enlever lentement son sarrau blanc. Ceci fait, elle se retrouva en sous-vêtements, frissonnant sous la brise nocturne. Le salopard déposa son arme, détacha sa ceinture et baissa son pantalon, exhibant fièrement son membre en érection.

Le coup était parti à l'instant même où le chien avait attaqué le bras de Wil, ce qui lui avait fait perdre l'équilibre et, par le fait même, son revolver. Sous le choc, il cligna des yeux et hurla de douleur. Ensuite, mû par des années d'entraînement au combat, il chercha le couteau qu'il avait à la ceinture pour égorger ce sale cabot sorti de nulle part. Lorsqu'il l'eut repéré, il mit sa main sur le manche et sentit la lame froide d'un autre couteau que le sien lui ouvrir la gorge. Le sang jaillit instantanément, des nappes d'hémoglobine recouvrirent sa peau comme un voile cramoisi, et pendant quelques secondes, il glissa sur le toboggan sans fin de la mort. Toujours à la verticale, il se mit à vaciller, puis ses genoux cédèrent sous le poids de son corps sans vie. Ensuite, il s'effondra par terre comme le tas de merde qu'il avait toujours été. Zip lâcha le bras inerte de sa proie et Jerry, qui venait de tuer son premier homme, fut pris d'un vertige. Son estomac se contracta au point de lui donner mal à la tête et de le forcer à se retourner pour vomir.

— *Reste focus, mon ami, nous avons plusieurs personnes à sauver. Regarde-moi, je suis ton héros intérieur et je t'épaulerai tant que cette horrible histoire ne sera pas terminée. Sois fort, le jeune qui est derrière toi doit sentir ta force. Sinon, tu lui seras inutile.*

Jamais Capitaine America n'avait paru aussi sérieux. Même s'il n'était que le produit de son imagination, cela réconforta drôlement Simard. Il se dit pour lui-même qu'une mauvaise vie avait été enlevée pour qu'une belle puisse continuer. Il essuya son couteau sur la pelouse et regarda l'homme chauve qui se tenait à genoux. Pendant tout ce temps, Jean-Samuel était resté immobile, pétrifié par l'effroi qui l'avait envahi. Le chien s'approcha prudemment de lui et lui lécha les mains, comme pour lui faire comprendre qu'il était un ami, ce qui eut pour effet de le sortir de son état de transe. Il commença à balbutier de façon incohérente, quand Jerry s'approcha à son tour pour le serrer dans ses bras ; jamais chaleur humaine n'avait été si réconfortante pour l'artiste peintre. Avec une voix aussi calme qu'un professeur d'université, l'enquêteur lui indiqua :

— J'aimerais rester ici, mais je dois aller voir si mon ami a besoin d'aide. Pouvez-vous marcher ?

Pour toute réponse, il eut droit à un signe affirmatif de la tête, le peintre étant encore trop émotif pour articuler la moindre phrase.

— Alors aidez-moi... Nous allons lancer le corps par-dessus les rhododendrons.

Malgré ses bras et ses jambes en coton, Jean-Samuel trouva la force d'apporter son aide. Ensuite, Jerry prit l'arme de sa victime, la tendit au jeune homme et lui montra comment enlever le cran de sûreté.

— Si jamais vous devez vous en servir, vous pointez et tirez. Ensuite, vous priez pour que la balle fasse son chemin jusqu'au cœur de la menace.

Le chien commença à tourner en rond pour leur indiquer qu'ils avaient assez perdu de temps et qu'ils devaient rejoindre Vlad. Il se mit donc à courir le long des buissons, suivi de Jerry, Capitaine America et J.-S.

À environ quatre cents mètres de là, Vladimir avait attendu que Viggo dépose son arme et baisse son pantalon pour sortir de sa cachette.

— Surprise ! cria-t-il.

Vig sursauta, tout autant qu'Alexandra. En trois enjambées, Vladimir s'était lancé sur son adversaire avant de lui empoigner le sexe avec sa main gauche. Quant à son autre main, elle était directement appliquée sur le cou du malfrat, avec le pouce bien enfoncé dans le creux du larynx. De sa jambe droite, il entourait celle de Vig pour le faire trébucher, et c'est de tout son poids qu'il se laissa tomber par-dessus lui, son pouce pénétrant le larynx aussi efficacement qu'une lame. Les gargouillis qu'émettait la crapule indiquèrent qu'il était désormais hors d'état de nuire. Le Russe se leva et malgré le dégoût que cet homme lui inspirait, il prit son Colt et l'acheva d'une balle au cœur pour le sortir de son agonie. La souffrance d'autrui ne lui avait jamais fait plaisir. Le tout n'avait pris que quelques secondes, il avait l'habitude de ce genre de décision. Sans s'occuper d'Alexandra qui ramassait son sarrau en gardant les yeux rivés sur lui, il chargea le corps inanimé sur ses larges épaules, et sans effort, le balança derrière les buissons. Puis, tel un animal flairant une piste, il se retourna vers l'ouest, à l'affût, certain d'avoir perçu un bruit. Aussitôt, il s'élança vers la jeune fille, qui réalisait tout juste qu'elle venait de voir la mort de près, lui mit la main sur la bouche pour l'empêcher de hurler et l'entraîna avec lui vers les buissons pour se soustraire d'un hypothétique danger. Ce faisant, il tentait de l'apaiser en lui parlant tout bas, son pistolet pointant vers le sol. Zip apparut alors et gambada droit vers lui, comme si tout cela n'avait été qu'une longue partie de cache-cache. Il était suivi de près par Jerry et Jean-Samuel. Malgré la décharge d'adrénaline, Alexandra, qui était encore morte de trouille, éclata

en sanglots à la vue de son compagnon d'infortune. Leurs sauveurs les laissèrent profiter quelques instants de ce moment, puis Vladimir montra à Jerry une montre imaginaire pour lui signifier que le temps leur était compté et que c'était à lui d'interroger les victimes. Celles-ci leur apprirent que les autres prisonniers étaient détenus dans les entrailles du manoir, et qu'outre trois autres artistes, se trouvaient là-bas deux adolescents. Les jeunes précisèrent ensuite qu'il y avait un gros chien nommé Sultan, et que leurs ravisseurs étaient plus ou moins au nombre de huit, incluant leur chef Édouard Léonard. Lorsque Jerry leur demanda si un de leurs tortionnaires ne serait pas par hasard un colosse asiatique, les deux répondirent par l'affirmative. Vlad et Jerry se contemplèrent mutuellement en silence. Ce temps d'arrêt permit à Vladimir de conclure qu'il en savait assez pour passer à l'assaut. Après avoir signifié à Jerry qu'il voulait lui parler seul à seul, ils s'éloignèrent de quelques pas.

— Tu dois les mettre en sécurité et communiquer avec Travis pour lui expliquer notre situation et lui demander de nous envoyer des renforts.

Un picotement de contrariété traversa l'épine dorsale de Jerry.

— Tu veux te débarrasser de moi et faire le travail tout seul... crut-il deviner. Jamais, m'entends-tu, jamais je ne te laisserai t'amuser seul ! En plus, tu oublies notre promesse mutuelle : trouver Ban ensemble.

— Écoute, Jerry. Durant mes années de combat, j'ai appris une chose importante sur l'être humain : quand les événements tournent mal, personne ne peut dire qui va s'en sortir et qui va y rester. Et je te veux vivant pour prendre soin de Jill. Surtout, je ne veux pas que tu deviennes comme moi : un homme pour qui enlever la vie est aussi simple qu'aller pisser. Tu viens de tuer un homme... Comment as-tu trouvé ça ? As-tu aimé ? Ne trouves-tu pas que tes nuits sont déjà assez tourmentées ?

Se penchant vers son ami, Vlad le regarda droit dans les yeux, le défiant de mentir.

— *Tu veux que je réponde à ta place ou tu le fais seul, comme un homme ?* demanda Capitaine America.

— Tu as parfaitement raison, je ne suis pas fait pour tuer, admit-il d'une voix vibrante d'émotion.

Sur ces mots, le Russe, qui le dominait de toute sa masse, le serra dans ses bras tel un père, et lui murmura de prendre soin de lui et de Jill. Jerry eut l'étrange sentiment que son ami venait de lui faire ses adieux. Ce dernier se retourna vers les deux jeunes pour leur dire :

— Je vous laisse entre de bonnes mains.

— Pourquoi ne fuyez-vous pas avec nous ? demanda Alexandra.

— Comme ils avaient l'intention de vous tuer ce soir, peut-être qu'ils ont décidé de faire de même avec vos amis. Nous ne devons courir aucun risque, lui répondit sans détour Vladimir.

— Oui, mais vous êtes seul.

Sans prendre la peine de répliquer à cette remarque, le Russe prit sa voix la plus rocailleuse pour l'intimider et la faire taire.

— Allez ! Disparaissez et faites le moins de bruit possible.

Après que Jerry se soit penché pour lui ordonner de retourner à la voiture, Zip tourna deux fois sur lui-même et partit vers l'ouest pour emprunter exactement le même chemin par lequel il était arrivé. Les autres se lancèrent à sa suite, sauf Vladimir qui les regarda s'éloigner avant de marcher silencieusement vers les deux bâtiments annexes destinés aux employés, espérant bien surprendre quelques hommes de main.

— Miguel, reste ici ! Je vais voir ce que foutent Wil et Vig ; ça fait un bon moment qu'ils auraient dû être de retour à l'annexe, dit Andy qui s'en faisait réellement pour ses amis.

— Tu t'inquiètes inutilement... Ils doivent s'amuser avec Alexandra ou encore, ils sont allés au manoir pour relever Ban de son tour de garde sans qu'on les ait vus. Cesse de faire ta mère poule.

Sans mot dire, Andy regarda les saules, hypnotisé par l'obscurité immense. Tout à coup, il crut apercevoir des ombres marcher au loin.

— Reste ici, répéta-t-il à Miguel.

Et il s'éloigna au pas de course, arme au poing. Zip s'arrêta net, la truffe dans les airs, sentant l'ennemi se diriger droit sur eux.

— Merde, marmonna Jean-Samuel, le chien a l'air perdu.

— Non, il nous prévient d'un danger, le corrigea Simard.

Zip se retourna, les regarda comme pour leur ordonner de rester là, et bondit en direction de l'odeur malfaisante, sans que Jerry n'ait pu le retenir. Lorsqu'Andy vit l'animal venir au loin, il crut d'abord qu'il s'agissait d'un coyote ou d'un renard. Il continua donc de courir dans sa direction, persuadé qu'il prendrait peur et qu'il se réfugierait dans la forêt. Nul besoin de gaspiller une balle pour une pauvre bête. Or, il ne réalisa que beaucoup trop tard que l'animal était en fait un chien déterminé à l'attaquer. Mais en bondissant sur sa cible, Zip rata son saut et mordit la mitrailleuse plutôt que le bras de l'homme. Il avait beau avoir la meilleure volonté du monde, il ne demeurait qu'un chien à peine plus gros qu'un épagneul. Donc une fois la surprise passée, Andy lui ouvrit la gueule sans trop de difficulté, le projeta sur le sol et lui expédia en violent coup de crosse sur la tête. Aussitôt, la pauvre bête se mit à hurler comme un forcené. L'homme s'apprêtait à lui assener un autre coup quand il aperçut Jean-Samuel qui s'approchait lentement, avec Alexandra dans son sillage. Quand ils virent Andy les dévisager, ils se retournèrent sans demander leur reste et décampèrent dans l'autre sens. Sans perdre de temps, le truand se lança à leurs trousses, avec Zip accroché à sa cheville. Le pauvre chien reçut un autre coup de crosse et cette fois, aucun son ne sortit de sa gueule. Même s'il tentait de résister, il commençait déjà à glisser dans l'autre monde.

Andy parvint à rattraper J.-S. qui avait ralenti la cadence pour prendre le revolver dans la poche de son sarrau. Dès qu'il fut près de lui, il le frappa en passant, certain de l'avoir envoyé au pays des rêves. Et tandis qu'il courait aussi vite que le lui permettait sa cheville endolorie pour rattraper Alexandra, il entendit un coup de feu à moins de trois mètres de lui. Au même moment, il sentit avec plus de surprise que de douleur le choc de la balle qui déchira son dos. Il fit quelques pas en chancelant, non sans se demander qui lui avait tiré dessus. Il lâcha son arme et regarda le trou par lequel était ressorti le bout de métal brûlant sur le devant de sa chemise à carreaux.

— *Shit !* lâcha-t-il.

Andy tomba à genoux, puis sur le ventre, et amorça sa descente vers les ténèbres de l'enfer.

Témoin de la scène, Alexandra se retourna et vint rejoindre son compagnon. Fatiguée, elle était désorientée et remplie d'une terreur qu'elle n'essayait pas de dissimuler. Quant à lui, J.-S. n'avait qu'une seule idée : quitter cet endroit maudit pour retrouver Alice et sa petite Rose. Jerry sortit de l'ombre où il s'était dissimulé pour surprendre leur poursuivant. Il traîna le corps sans vie jusqu'au pied d'un gigantesque saule et se précipita pour aller chercher Zip, tout en ordonnant aux deux jeunes de ne pas bouger. Il revint presque aussitôt avec le chien inerte dans ses bras, les yeux pleins d'eau et les joues aussi mouillées que les feuilles d'un nénuphar. La première pensée qui lui traversa l'esprit fut de se demander comment il allait annoncer la nouvelle à Émilie. Quels mots trouverait-il pour la consoler ?

— *C'est triste, Jerry, je le conçois. Mais pour le moment, tu as deux vies à sauver, et ne fais pas en sorte que Zip soit mort en vain.*

Devant l'inaction de son lui-même, Capitaine America poursuivit sur sa lancée.

— *Vladimir t'a fait confiance. Allez, bouge ton cul et sors d'ici !*

— Oui, tu as raison, convint Jerry en déposant le chien, mais je ne sais pas par où aller.

Capitaine America lui fit signe de le suivre en tapant de toutes ses forces sur son bouclier ; l'instinct de Jerry reprenait ses droits. Gustave lui avait déjà dit que c'était la première chose qu'il avait remarquée en lui : cet instinct infallible. Alors que les artistes passablement déroutés le regardaient converser seul avec son ombre, il leur fit signe de le suivre, ce qu'ils firent promptement. Qu'il soit fou ou non, il était leur seule chance de survie.

FINALE

Vladimir Azarov avait fait le tour de toutes les pièces du premier bâtiment sans trouver personne. Pendant sa recherche, il avait entendu un coup de feu et avait croisé les doigts en souhaitant qu'il ne fût rien arrivé de fâcheux à son ami ou aux jeunes qui l'accompagnaient. Il cherchait fébrilement, mais en silence, une façon d'entrer sans se faire remarquer dans la deuxième annexe. Au bout d'un moment, il trouva enfin une fenêtre ouverte. Après avoir tendu l'oreille, à la recherche d'un bruit suspect, il se glissa par l'ouverture. La pièce dans laquelle il atterrit ressemblait à une salle de débarras où traînaient un tas de boîtes ainsi que des meubles disparates. Il avança, tous ses sens aux aguets. Le son d'un téléviseur le guida jusqu'à deux mercenaires bien installés devant l'écran qui diffusait un match de soccer. Lui faisant dos, ni l'un ni l'autre ne l'entendirent se fondre dans la pénombre de la pièce. Vladimir sortit son couteau et attaqua aussi vite et aussi silencieusement qu'une chauve-souris. Assis côte à côte sur le canapé, les deux hommes furent transpercés presque simultanément en plein cœur par la lame. D'un geste tout aussi vif, le Russe leur assena un autre coup dans les poumons, puis un doux silence envahit la pièce. Même la télévision semblait observer une minute de silence en mémoire des morts. La fugacité de cet instant fut interrompue par une voix masculine que Vlad entendit derrière lui.

— Eh, les gars ! Faites-moi de la place, j'arrive avec la bouffe !

La voix fut instantanément suivie par un homme qui transportait une énorme boîte de pizza, surmontée de trois canettes de bière. Le choc de la vision d'horreur qui apparut devant ses yeux fut bref, car l'assassin de ses amis fondit aussitôt sur lui. Son crime commis, Vlad inspecta les autres pièces du bâtiment. Ceci fait, il décida de se rendre au manoir. Si ce que lui avait dit le jeune était vrai, il ne lui restait que trois personnes à trouver, en excluant les deux hommes qui surveillaient l'entrée. Il s'apprêtait à franchir la porte arrière lorsqu'une voix métallique résonna dans la maison.

— Eh, les gars ! C'est Miguel, j'ai besoin d'aide. Andy a quitté son poste depuis près de quinze minutes. Je l'ai entendu tirer et il n'est pas encore revenu. Venez me rejoindre à l'entrée ! [...] Répondez !

Vladimir retourna au salon et regarda le walkie-talkie qui trônait sur la table basse. Il n'hésita qu'un instant, le prit et répondit en espérant que sa voix soit déformée par la distorsion.

— 10-4, on arrive !

Il laissa tomber l'appareil et sortit pour éliminer le gardien de l'entrée qui selon ses propres dires, se trouvait seul. Le sang qui pulsait dans ses tempes lui indiquait de façon claire que l'heure de déposer les armes n'était pas encore arrivée. Il quitta l'immeuble en courant à petites foulées pour faire le minimum de bruit le long du mur de pierre. Arrivé au bout, il vit enfin le fameux Miguel. Celui-ci se tenait devant l'entrée avec un semi-automatique entre les mains et regardait en direction du bâtiment, l'air de se demander ce qui pouvait bien retarder ses complices. Vlad l'observait tout en cherchant le meilleur angle d'attaque pour le surprendre, minimiser les risques de se faire blesser, et limiter les coups de feu pour ne pas attirer les autres mercenaires qui se trouvaient au manoir. Il était encore dans ses réflexions quand il aperçut le Latino prendre son walkie-talkie et hurler aux autres de venir le rejoindre sans délai et de lâcher leur « maudite *game* de soccer » ! Cette fois, il n'avait plus une seconde à perdre. Il tâta le mur de pierre pour tenter d'en repérer une qui serait instable. La chance était avec lui, puisqu'il en trouva une qu'il parvint à extraire du mur après un effort qu'il dut faire en silence pour ne pas attirer l'attention du gardien. C'est donc avec la pierre taillée au bout des bras qu'il fonda sur son ennemi en hurlant comme un enragé. L'autre tourna d'abord la tête, non sans afficher un visage débordant de surprise. Une nanoseconde plus tard, le message se fit dans son cerveau : « Allume, le cave, on t'attaque ! » Mais il était trop tard, la pierre qui avait été lancée au même moment le frappa de plein fouet au visage. Son nez absorbant le gros de l'impact, il se mit immédiatement à lâcher un flot d'hémoglobine. Il tomba sur le dos, laissa tomber son arme, plus étonné qu'ébranlé. Mais sa faiblesse ne dura point. Le véritable dur qu'il était retrouva presque aussitôt ses esprits et s'apprêtait à se relever pour aller ramasser son arme quand son assaillant s'abattit sur lui en le rouant de coups de poing au visage. Miguel tentait du mieux qu'il pouvait de se protéger, mais les coups assenés avec puissance et rapidité eurent vite fait d'atteindre leur but. Après quoi, Vlad lui retira sa ceinture pour lui attacher les pieds, avant de faire de même avec la sangle du semi-automatique pour ligoter ses mains derrière son dos. Pour terminer, il lui enleva ses bottes militaires

ainsi que ses chaussettes, et lui en enfonça une dans la bouche en prenant bien soin de la maintenir en place à l'aide des lacets. Il était inutile de tuer si on pouvait l'éviter. Pourtant, il était persuadé que le mercenaire allait bientôt rencontrer la Grande Faucheuse. Avec son nez brisé et sa bouche obstruée par la chaussette, qui en plus de l'empêcher de crier le priverait d'air, il risquait de s'étouffer en se noyant dans son propre sang. Dommage pour lui, mais comme le dit le proverbe, «celui qui vit par l'épée périra par l'épée». Maintenant que le danger à l'extérieur du manoir était chose du passé, il ne lui restait qu'à inspecter l'intérieur pour voir si les étudiants avaient raison en mentionnant qu'il n'y avait que trois autres personnes à maîtriser : Ban, le millionnaire et un autre homme de main. Il faudrait ensuite libérer les otages.

Il prit quelques instants pour se ressourcer en regardant le ciel d'encre, avant de repartir vers la réalité de sa vie : donner la mort. Seule la respiration poussive de sa dernière victime troublait le silence de ses pensées. Ses yeux quittèrent la constellation pour contempler quelque peu le gardien qui allait assurément mourir. «Bon, se dit-il, je dois y aller, parce qu'après l'heure, c'est plus l'heure.» Et il partit au pas de course en direction du manoir, comme s'il essayait de rattraper un train.

Jerry venait d'atteindre sa Lincoln. Il prit son cellulaire dans le coffre à gants et communiqua avec l'agent spécial Travis pour le mettre au fait des derniers développements. Celui-ci lui ordonna de ne plus bouger, qu'il prenait la suite des opérations en main. L'enquêteur coupa la communication en se demandant s'il ne devait pas apporter son aide à Vladimir.

— *Les jeunes sont en sécurité, Jerry. Maintenant, va faire ton boulot de flic. Je sais que tu ne veux plus tuer, mais Vladimir, l'homme qui t'a déjà sauvé la vie, est actuellement seul pour faire face au danger. Alors, viens nous aider à libérer les autres otages.*

Capitaine America partit sans attendre la réponse, car à titre de conscience de Jerry, il la connaissait déjà.

— Prenez l'auto et allez au village, commanda ce dernier aux jeunes. De mon côté, je vais aider mon ami à libérer les vôtres.

— Restez avec nous, s'il vous plaît, le supplia Alexandra. Là-bas, vous ne pourrez que rencontrer la mort.

— Je n'ai plus peur de la mort, car je l'ai déjà rencontrée. Faites ce que je vous dis, ordonna l'enquêteur d'une voix autoritaire.

Et lui aussi disparut à toute vitesse, après avoir emprunté le même chemin que Capitaine America.

Pour sa part, Vladimir venait de franchir la porte arrière du manoir, laquelle permettait d'accéder à une cuisine spacieuse de style industriel. Encore une fois, il se mit en mode chasseur-proie, tous ses sens en alerte. Méthodiquement, il inspecta toutes les pièces du rez-de-chaussée, puis hésita un instant devant la porte qui conduisait au sous-sol. Devait-il descendre et trouver l'entrée secrète du cellier pour procéder à la libération des otages, ou monter à l'étage pour continuer de sécuriser les lieux ? Mû par son instinct de survie, il décida de monter à l'étage. Cette opération s'avérerait toutefois plus difficile, le majestueux escalier n'offrant aucune protection. Du coup, il sortit son Magnum. Au diable la prudence, il tirerait sur chaque personne qui traverserait son champ de vision ! C'est donc en montant les marches deux par deux et en balayant le haut de l'escalier des yeux, qu'il finit par arriver sur le palier sans anicroche. Soudain, le murmure d'un cri étouffé aimanta son attention. Son arme pointée droit devant lui, il marcha en direction du fameux murmure. Arrivé devant une porte ouverte, il vit un homme assis à califourchon par-dessus un autre, visiblement en train de l'étrangler. Se reconnaissant en la personne de l'étrangleur, Vladimir le regarda finir son œuvre. Une minute plus tard, Jock lâcha le cou d'Édouard Léonard, débarqua du lit et lança :

— Vous êtes venu pour me tuer ?

— Sans aucun doute.

— Je suppose que si vous êtes devant moi, c'est que vous avez réglé leur compte aux deux gardiens de la grille ?

— Vous supposez bien. Mais pour vous dire la vérité, seulement un des deux... L'autre doit avoir été éliminé par mon ami qui achemine présentement deux de vos otages en sécurité.

— Heureux de l'apprendre ! Mais avant que vous ne déchargiez votre arme sur moi, je dois vous avertir qu'il y a trois autres hommes dans les bâtiments annexes du manoir. Le bruit risque de les attirer. Je vous suggère donc un combat corps à corps, proposa Jock Barnes d'un ton courtois quelque peu teinté d'ironie.

— Désolé de vous décevoir, rétorqua Vladimir, mais j'ai déjà exterminé la vermine qui squattait les autres bâtiments. Et pour ce qui est d'un combat corps à corps, nous ne sommes pas au cinéma où les deux protagonistes s'affrontent jusqu'à la mort du méchant. Au risque de me faire repérer, je préfère user de mon arme.

— Comme on dit, «un gars tente sa chance». Alors, faites ça vite et ne vous inquiétez pas, il ne reste plus qu'un de nos hommes pour se dresser sur votre passage, et il se trouve actuellement dans les bas-fonds du manoir où sont retenus les prisonniers. Je peux vous confirmer qu'il n'entendra jamais le coup de feu.

— Merci pour l'information, mais avant, j'aurais des questions à vous poser.

— Faites.

Les deux tueurs échangèrent pendant une bonne quinzaine de minutes, comme s'ils avaient élevé les cochons ensemble.

Vladimir descendit paisiblement au sous-sol et grâce aux indications de Jock, n'eut aucun mal à repérer la porte secrète. Il continua sa descente pour gagner l'épicentre du chaos. Il avait aussi obtenu la confirmation de la part de Jock que l'homme qui gardait les jeunes était bien le tortionnaire Ban Sasaki. Arrivé au bas des marches faites de pierres mal taillées, il vit un halo de lumière. Du coup, il eut une révélation, une sorte d'épiphanie personnelle. Bien avec lui-même, il se dit à voix haute : «Souviens-toi, ta priorité est de sauver ces jeunes, pas de tuer Ban Sasaki.»

Il avança d'un pas décidé, prêt à mourir pour délivrer les otages. Il ressentait une telle poussée d'adrénaline qu'il aurait pu se comparer à un thermomètre grimant en flèche après avoir été plongé dans l'eau bouillante. Malgré la peur, cette sensation enivrante s'était lovée dans la partie la plus obscure de son être. Arrivé au bout du passage, il tomba presque face à face avec Sultan. Ne reconnaissant pas cet humain comme un ami, le chien se mit aussitôt à grogner. Ban, qui emballait alors la toile d'Alexandra dans la salle de surveillance, sortit la tête pour voir ce qui énervait son chien, croyant dur comme fer que ce n'était que Viggo qui revenait de son expédition et qui taquinait l'animal comme à son habitude.

— Vig, cesse de...

Il se figea à la vue de Vladimir, armé de son célèbre Colt Python à long canon. Ban fit un saut vers l'arrière en appelant Sultan qui accourut pour le rejoindre. En le regardant s'amener, Vlad se refusa de tirer sur lui ; ce chien n'était pas responsable des gestes de son maître. L'Asiatique, qui n'avait que son couteau sur lui, savait que c'était la mort assurée s'il se montrait le bout du nez. Il était certain que le Russe ne le manquerait pas. Puisque celui-ci s'attendait à ce que son adversaire se mette à le canarder dans le couloir, il entreprit de longer un côté du mur en croisant les doigts. Ce faisant, il aperçut les otages enfouis dans le fond de leurs alvéoles, leurs yeux épinglant les siens à chaque pas, sauf ceux de Jacques qui dormait confortablement. Qui sait s'il ne rêvait pas de son éventuelle évasion. Puisqu'aucun coup de feu n'avait été tiré, Vlad conclut que Ban n'avait pas de revolver sur lui. Il marcha donc d'un calme olympien pour aller se placer devant la vitre de la porte derrière laquelle l'autre s'était dissimulé. Or, celle-ci était verrouillée. Il pouvait certes faire exploser la serrure, mais il décida d'étirer les dernières secondes de vie de son ennemi. Ce dernier lui fit un clin d'œil, s'assit sur une des chaises devant les moniteurs de surveillance, baissa une manette, se retourna et parla doucement à l'oreille de son chien. Il sortit le long couteau qu'il dissimulait dans son dos, et d'un geste précis, ouvrit la gorge de Sultan. Aussitôt, un jet de sang en flash lumineux éclaboussa les mains et le visage du Japonais. En assistant à la scène, Vladimir n'eut qu'un léger papillotement de l'arcade sourcilière. Après avoir vu la chaleur naturelle de la vie quitter le corps de son compagnon poilu, Ban se mit à genoux, retira son chandail et se fit hara-kiri sous les yeux paisibles de son unique spectateur qui respecta ce choix. «Finalement, ce gros con se prenait vraiment pour un samouraï !», songea Vladimir. De la façon dont il l'avait toujours souhaité, Ban s'approcha lentement et sereinement du grand au-delà gris.

Pendant que Vlad observait le corps inerte de son ennemi, un autre drame se jouait : avant de s'enlever la vie, Ban avait abaissé la manette permettant de libérer du gaz toxique dans les alvéoles et en ce moment même, les artistes peintres étaient aux portes de la mort. Tanya, qui était sous médication, fut la première à ressentir les effets nocifs du gaz. Ses yeux s'emplirent de panique. Elle se débattit pour rester en vie, mais les médicaments qui l'avaient déjà rendue groggy et sa prison de verre l'en empêchèrent. Puis le silence l'enveloppa, et elle resta immobile pour le dernier acte de sa courte vie. Pour sa part, Jacques ne se rendit compte de rien ; comme il était endormi, la mort le cueillit délicatement. Il pouvait maintenant rejoindre sa mère pour se faire pardonner de l'avoir abandonnée à la fin de son passage sur cette terre.

— Au secours, monsieur ! Aidez-nous !

Ce cri, hurlé d'une seule voix par Jérôme et Rémi, était saccadé et empreint d'un tourment innommable. Vladimir, qui avait souvent entendu ce genre de cri dans la prison de Sibérie, sauta les quatre marches de la salle de surveillance et se précipita en face de l'alvéole des adolescents. Ceux-ci avaient réussi à faire coulisser la porte de verre de quelques centimètres grâce aux fameuses cartes placées par Jérôme, mais les deux manquaient visiblement de force pour l'ouvrir complètement, le gaz les ayant affaiblis. Le visage écrasé dans l'ouverture, ils tentaient d'aspirer du mieux qu'ils pouvaient des goulées d'air provenant de l'extérieur.

— Ban a ouvert la valve des gaz ! Appuyez sur le bouton bleu ! le supplia Jérôme, au bord de l'évanouissement.

Vlad s'exécuta en revoyant le salaud d'Asiatique lui faire un clin d'œil. La porte coulisssa au complet, coupant du même coup l'échappement des gaz. Ce système de sécurité avait été exigé par Jock pour que les gaz toxiques n'envahissent pas les corridors qui gagnent le manoir. Les deux garçons étant hors de danger, le Russe se dépêcha d'aller ouvrir les autres alvéoles. Rémi et Jérôme vomissaient leurs tripes tout en courant derrière leur sauveur pour voir s'il y avait des survivants. Après avoir constaté la mort de Tanya et Jacques, c'est avec peu d'espoir qu'ils arrivèrent devant la cage de verre de Sophie. Les trois furent médusés par l'image que leur renvoyait cette dernière. Assise en tailleur sur son lit avec une poubelle sur la tête, elle avait scellé l'ouverture de celle-ci autour de son cou avec du ruban adhésif, de façon à limiter l'entrée des gaz toxiques. En bref, elle s'était fabriqué un mini sas de sécurité. Bien sûr, elle n'aurait pas pu tenir ainsi durant des heures, mais pour quelques minutes, son stratagème s'était avéré efficace. Elle avait eu cette idée cinq mois plus tôt, quand Édouard Léonard leur avait parlé des systèmes de sécurité en place dans l'alvéole. Elle avait partagé son idée avec les autres, mais tous s'étaient contentés de la taquiner sur son imagination un peu trop débordante. Vladimir s'approcha lentement d'elle en lui disant qu'il venait pour la libérer et qu'elle pouvait retirer son drôle de chapeau de métal. Sophie ne bougea pas, la voix de ressac du Russe ne lui inspirant aucune confiance. Jérôme et Rémi prirent donc la relève pour l'amadouer. Finalement, elle céda, et c'est le visage ruisselant de larmes qu'elle enleva son sas de fortune. Aussitôt fait, elle vit à travers son rideau de pleurs le visage de son sauveur qui malgré la dureté de ses traits, dégageait sincérité, bienveillance et compassion à l'état pur. Spontanément, elle se jeta dans ses bras. Les deux autres ados, gagnés par l'émotion des derniers événements, se mirent à sangloter avant de se ruer à leur tour sur Vlad pour lui faire un énorme câlin. Ils étaient libres et en vie. Pour une des rares fois dans sa vie, le Russe ne sut comment réagir. Il lâcha donc prise et savoura pleinement ce moment de tendresse. Il se sentait bien dans cette atmosphère dense, chaude et enveloppante. Il goûtait à l'amour brut et naturel dont font preuve les enfants.

Après cette effusion, il souleva Sophie dans ses bras puissants et partit hors de cet enfer souterrain, Jérôme et Rémi sur les talons. Tout le long du trajet les menant vers l'extérieur, Vladimir serra Sophie contre lui en se faisant un million de reproches. Il avait sous-estimé son ennemi, et son manque de jugement avait provoqué la mort de deux personnes parce qu'il croyait Ban à sa merci. Il aurait dû défoncer la porte et lui faire exploser la tête. Au lieu de cela, l'autre s'était moqué de lui. Cela faisait que, d'une certaine façon, il avait gagné la partie. Pourtant, Vladimir connaissait bien ce genre d'hommes qui se prennent pour Dieu. Comme ils sont incapables de créer, ils décident de faire tout le contraire et de détruire. Sentant une vague de fureur le submerger, il devait la museler pour ne pas effrayer les enfants. Mieux valait la laisser mûrir. Dans un avenir pas si lointain, quand il mettrait le grappin sur son autre ennemi, en l'occurrence Steeve Bouchard, il pourrait alors donner libre cours à sa rage.

Rendu à l'extérieur, il déposa Sophie qui se montra réticente à quitter le confort sécurisant de ses bras.

— Il n'y a plus de danger, l'assura Vlad, tu peux me lâcher.

— Non, il y a d'autres méchants ! cria la jeune fille dont la voix trahissait la peur.

— Ne t'inquiète pas, il n'y a plus personne pour vous faire du mal. Maintenant, écoutez-moi bien. J'ai

un ami qui va bientôt arriver ; il est policier et sans aucun doute, la cavalerie suivra pour venir vous secourir. Alors, vous attendez ici sans bouger. Moi, je dois fuir.

— Pourquoi ? Restez avec nous ! supplièrent les jeunes.

— J'aimerais bien, mais je ne peux malheureusement pas. Je viens de tuer plusieurs hommes. Je ne tiens pas à être interrogé et détenu par la police. J'ai une autre mission à remplir.

Puis, avant de tomber dans le mélodrame, Vlad se dirigea vers le garage du manoir et en ressortit presque aussitôt au volant d'une Ferrari rouge. Il klaxonna en passant devant ses nouveaux amis qui le saluèrent de la main. Jamais ils n'oublieraient leur sauveur qui disparut dans la pénombre de la nuit.

Guidé par Capitaine America, Jerry venait à peine de sortir du bois quand il entendit le son émis par le moteur du véhicule, avant de le voir disparaître sous ses yeux. Il réussit néanmoins à reconnaître le conducteur qui n'était nul autre que Vladimir Azarov.

— *Je crois que ton copain le Russe a réussi à libérer les otages et que comme toujours, il joue les filles de l'air*, dit Capitaine America en se plaçant directement devant Jerry avec un regard rempli de tristesse.

— Oui, je crois que tu as raison. En plus, j'aperçois des enfants sur le seuil de la porte du manoir.

— *Il faut que tu arrêtes, Jerry. C'est terminé maintenant*, répliqua Capitaine America en se dandinant nerveusement.

— Je ne comprends pas ! Que dois-je arrêter ? Et qu'est-ce qui est terminé ? paniqua Jerry.

Il comprenait, mais refusait d'admettre le raisonnement de son alter ego. La silhouette de ce dernier devint floue, comme un spectre dans la nuit.

— *Je dois partir. Va rejoindre ces jeunes victimes et montre-toi digne de la confiance que Vladimir te témoigne et surtout, celle que moi je te témoigne. Tu n'as plus besoin de moi. Tu es maintenant prêt à affronter la vie seul. Et ne t'inquiète pas, j'emmène tes démons avec moi.*

Il lui fit un salut militaire, puis s'évapora à tout jamais.

GRANDE FINALE

L'avion atterrit sur le tarmac de l'Aeropuerto Internacional Juan Santamaría, à San José au Costa Rica. Vladimir descendit l'escalier mobile de l'avion. Sentant le soleil lui réchauffer les épaules, il se dit que ce pays était idéal : soleil, plage et surtout, pas d'accord d'extradition avec le Canada. En prime, une prison à sécurité maximale des plus dures : *La Reforma*. Idéal pour la réalisation de son plan. Il passa les douanes sans encombre, et prit un taxi qui le conduisit jusqu'à son hôtel. Il s'enregistra à l'accueil dans un espagnol sommaire et demanda à la jolie réceptionniste si elle avait reçu des colis pour lui. Comme il dut répéter sa question à deux reprises, il se demanda si Hernandez ne s'était pas payé sa tête lorsqu'il lui avait enseigné les rudiments de la langue locale. À croire que non, car la femme finit par comprendre et lui confirmer la *recepción de paquetes*. Il la remercia et monta précipitamment à sa chambre. En ouvrant la porte, il contempla les colis qui l'attendaient sur le bureau. Il jeta sa valise sur le lit et commença à déballer les paquets un par un. Chacun contenait une pièce détachée de son légendaire Colt Python à long canon. Il mit des gants en nitrile pour ne pas laisser ses empreintes sur l'arme, puis entreprit de la remonter minutieusement, en nettoyant chacune des pièces. Maintenant, il ne lui restait qu'à trouver une balle.

Il attendit le début de la soirée pour arpenter les rues sombres et non touristiques de San José. Il connaissait ce genre de lieu ; chaque grande ville avait le sien et il s'y promenait comme chez lui. Il pénétra dans une ruelle, puis son regard d'acier se posa sur quatre voyous qui semblaient vouloir jouer les importants. Choisisant de les aborder d'abord en anglais, il fut heureux quand il entendit l'un d'eux lui répondre dans la langue de Shakespeare. Il les attira à l'écart, puis demanda :

— Vous pouvez me trouver une balle pour ça ?

Ce disant, il leur montra son Colt qui gisait dans le fond d'un sac en papier brun, accompagné d'une liasse de billets. Voyant les yeux fuyants d'un des vauriens, il lui assena une droite aussi sèche que foudroyante qui l'envoya au pays des rêves.

— *Pugulo*¹⁶ ! Pourquoi as-tu fait ça ?

Pour répondre, Vlad prit sa voix caverneuse semblant provenir du plus profond de son estomac, de façon à faire perdre tous leurs moyens aux sacripants.

— Je vous ai demandé si vous pouviez me trouver une balle pour mon arme et comme vous pouvez le constater, je paie bien. Mais j'ai bien vu que votre ami entendait me voler. Alors, oui ou non ? Et ne me faites pas perdre mon temps, les pria-t-il avec une expression d'ennui plaquée sur ses traits d'acier.

Le sentiment de malaise qui teintait la ruelle atteignit un palier critique. Un des jeunes céda sous la pression silencieuse et dit enfin :

— Oui, monsieur, je peux vous avoir ça d'ici une heure.

— Bien. Je vous attends ici et votre Belle au bois dormant reste avec moi.

Les Costaricains débarrassèrent aussitôt le plancher, prêts à satisfaire ce délictueux individu. Vlad se fit la réflexion qu'il était bizarre de voir à quelle vitesse se dégonflaient les petits voyous de ruelle. Ceux-ci revinrent une demi-heure plus tard avec des munitions. Le Russe ne leur prit qu'une seule balle qu'il paya beaucoup plus cher que le prix réel, sous le regard incrédule des voyous qui se demandaient pourquoi il ne voulait pas davantage de munitions. Il les laissa sur leurs interrogations et partit se coucher.

Le matin se leva sous un soleil radieux. Vlad sortit sur le balcon pour prendre son café ; l'air était chaud, mais agréable, comme un baiser sur sa joue. Il sentit l'air iodé, l'odeur salée de la mer. Le temps était venu de passer aux choses sérieuses. Son café terminé, il prit une longue douche chaude pour chasser les tensions d'une vie trop lourde à porter, quitta l'hôtel, héla un taxi pour se rendre dans un centre de location de voitures et s'en loua une qui visiblement n'avait pas vu de mécanicien depuis sa sortie de la chaîne de production. Ceci fait, il alla chercher Jock Barnes qui l'attendait devant un restaurant local. Puisqu'il avait décidé de le laisser en vie et de lui permettre de fuir après la conversation qu'ils avaient eue dans la chambre d'Édouard Léonard, étranglé sur son lit, il était maintenant temps que le Britannique s'acquitte de sa dette. Les deux échangèrent des amabilités d'usage et se rendirent dans la ville de Jaco. Une fois là, Vlad sortit la feuille que lui avait remise Hernandez avant son départ et suivit les indications qu'elle contenait. Une vingtaine de minutes plus tard, il gara la voiture de location devant une grande villa.

— Tu es bien certain de vouloir faire ça ? Ce n'est pas nécessaire. Tu peux refaire ta vie comme moi, l'adjura Jock avant que le Russe quitte le véhicule.

16 Trou du cul en espagnol.

— Sûr et certain. Je vis avec une légion de spectres toujours plus nombreux. Ils envahissent même mes rêves. Je suis fatigué... tu sais de quoi je parle, pas vrai ?

Jock répondit en se contentant d'opiner de la tête.

— Et qui sait... la chance sera peut-être de mon côté, reprit Vlad. Toi, fais ce que je t'ai demandé et tout sera OK.

Cela dit, ses yeux intimèrent à son interlocuteur de ne pas rouspéter. Il sortit, claqua la portière, alla à la porte et sonna deux petits coups, sous le regard du Britannique qui éprouvait beaucoup de mal à comprendre la décision de celui qui avait épargné sa vie. Une grande Noire vint lui ouvrir.

— Oui ?

— Je voudrais voir M. Tremblay.

— Il est derrière, sur la terrasse, près de la piscine. Qui dois-je annoncer ?

— Ne vous dérangez pas, je suis un de ses vieux amis. Vous devriez prendre la journée, nous devons discuter de choses sérieuses, lui et moi.

Sur ce, il lui tendit cinq billets de cent dollars. Elle prit l'argent et sortit sans poser de questions. Persuadée que son nouveau patron était mêlé à une histoire de drogue, elle préférerait ne rien voir. Quand on ne voit rien, on ne sait rien et notre espérance de vie grandit. Vladimir la regarda s'éloigner et referma la porte.

Jock observa lui aussi la femme s'éloigner et se mit en mode écoute pour s'assurer que le plan du Russe se déroule selon ce qui avait été établi. Durant ce court moment, Vladimir avait traversé la maison pour se rendre sur la terrasse. Apercevant le propriétaire des lieux de dos, il constata que ses cheveux blonds avaient à peine repoussé. Il s'approcha à pas de loup et rendu à quelques centimètres de lui, il hurla :

— Eh, imbécile ! Tu croyais pouvoir m'échapper ?

L'homme sursauta. Son sang se glaça à ce point dans ses veines qu'il tomba presque dans les pommes. Il se laissa choir sur une chaise longue en fixant son pire cauchemar qui venait de se matérialiser devant lui. Sous son regard incrédule, Vladimir vida sur la table de patio son sac de papier, duquel tomba son revolver.

— Steeve, Steeve, Steeve... quel con tu fais ! dit-il. Prendre le nom de Robert Tremblay, un homme que tu as tué. En plus, tu retiens les services d'un faussaire russe pour fabriquer ton faux passeport.

Il se pencha vers lui et lui tapota le front avec son index, pour signifier à quel point il le trouvait stupide. Steeve Bouchard l'écoutait à peine, subjugué par l'arme qui se trouvait juste devant lui. « C'est un piège, si je le prends, je cours à ma perte. »

— Je serais venu avant, mais j'ai eu un contretemps, poursuivit Vlad.

Ce dernier s'évada un instant en pensée. La souffrance qui envahit alors son corps raviva le feu qui lui consumait le cœur. Ce même feu qui se répandait dans ses poumons et qui cognait dans ses tempes. « J'ai échoué et deux otages ont trouvé la mort par mon laxisme », se culpabilisait-il encore. Il revint à Steeve quand ce dernier cligna des yeux ; pas question de relâcher sa surveillance et d'échouer à nouveau.

— Tu te souviens quand Nicolas a joué ta pauvre vie à pile ou face et que tu as gagné ? Alors aujourd'hui, je t'offre la même chance. Voilà comment ça va se passer : nous allons jouer à la roulette russe, toi et moi.

Un air tout ahuri se peignit sur le visage de Bouchard ; jamais n'avait-il été aussi sensible à ses propres battements de cœur. Vlad agrippa sa main qu'il broya presque tant il la serrait. Puis, il le força à se saisir de l'arme et à ouvrir le barillet pour qu'il constate de lui-même qu'il n'y avait bien qu'une seule balle. Ensuite, il le lui fit refermer et donna un petit coup sur la main pour que le barillet se mette à tourner. Il n'en fallait guère plus pour que Steeve commence à trembler sous la poigne puissante d'Azarov. Il imaginait sa tête éclater et éclabousser sa belle terrasse. Cette idée déclencha chez lui une telle peur panique que sa vessie se relâcha.

— J'adore le son que fait un barillet qui tourne, confessa Vladimir. Merde, Steeve... tu pourrais faire preuve d'un peu de courage ! Et ne me pisse pas dessus, je pourrais perdre mon sang froid... et je t'assure que tu ne veux pas ça. Bon, écoute-moi ! Tu n'es plus le petit *gambler* qui a fait tuer sa femme, tu es l'homme qui a tué le plus grand *bookmaker* de la métropole, en plus d'avoir blessé son garde du corps.

Cela dit, Vladimir souleva son t-shirt pour montrer la cicatrice causée par l'impact de la balle, pendant que son autre main retenait toujours Steeve prisonnier.

— Maintenant, tu es un tueur... alors, agit comme tel. Mais... je doute que tu veuilles participer à mon petit jeu. Donc, je commence.

Vlad était toujours accroché à la main de Steeve qui enveloppait le Colt à la manière d'un tigre tenant sa proie dans ses puissantes mâchoires. De cette façon, le Russe s'assurait de ne pas laisser ses empreintes sur l'arme. Sans hésiter, il porta celle-ci à la hauteur de sa tempe, puis força l'autre à appuyer sur la détente. Clic !

— Tiens, à ton tour !

Il tordit la main de Steeve qui se tortillait sur sa chaise longue, pendant que son cœur bondissait dans sa poitrine. On aurait dit un rat pris au piège. En dehors de la villa, bien installé derrière le volant de la voiture de location, Jock Barnes attendait patiemment le signal de son acolyte. La main tremblante, Steeve fut forcé une autre fois d'appuyer sur la gâchette, mais cette fois en direction de sa propre tête. Clic ! Il était si heureux d'être encore en vie qu'il sanglota, non sans prier intérieurement pour que le prochain coup le sorte de cet enfer. De nouveau, la puissante main l'obligea à tendre l'objet de sa peur en direction de la tête du Russe qui arborait un sourire détendu. Ils répétèrent le même geste que précédemment, et... Bang ! La cervelle de l'indestructible Vladimir Azarov éclaboussa le visage de Bouchard qui tomba sur le dos, en proie à une crise de larmes. Le pauvre oscillait entre la joie d'être encore en vie et la surprise d'avoir une fois de plus déjoué le destin.

Toujours en face de la villa, Jock attendit quelques secondes pour voir si Vladimir en sortirait, espérant que le destin l'avait désigné vainqueur. Devant la porte qui demeurait close, il s'empara de son cellulaire et composa le 911 pour aviser les autorités qu'il avait entendu un coup de feu. Après leur avoir donné l'adresse, il quitta aussitôt les lieux. Lorsqu'il passa devant une boîte aux lettres, il s'y arrêta pour déposer une enveloppe qu'Azarov lui avait remise, souhaitant de tout son cœur que le plan de l'énigmatique Russe fonctionne.

Trois semaines plus tard, Hernandez reçut une lettre avec les mentions «Confidentiel» et «Lire seul avec Jerry». Intrigué, il pria Simard de venir le rejoindre au bar, en lui spécifiant qu'il avait reconnu l'écriture de Vlad sur la missive. La vitesse à laquelle l'enquêteur arriva fut surprenante ; à croire qu'il avait espéré cet appel depuis la disparition de son ami. Il rentra dans le bar en coup de vent et attira Hern vers le bureau de Jill pour lire la lettre en toute tranquillité. Le Latino n'était même pas encore installé que Jerry hurla presque :

— Allez ! Ouvre cette foutue lettre, je n'en peux plus de patienter !

Salut les gars,

Si vous recevez cette lettre, c'est que je suis décédé. Poufff ! Parti pour un monde meilleur, comme on dit. Ne me regrettez pas, je suis sur la route des découvertes. Comme Shakespeare a écrit, « la mort est une contrée inexplorée d'où nul voyageur ne revient ». Je ne suis pas un homme de plume, alors je serai bref ! J'ai retrouvé Steeve Bouchard, ce briseur de vies. J'ai donc fait en sorte qu'il soit arrêté pour meurtre dans un pays où les sentences sont fort sévères et les prisons plus que dures. La mort, pour lui, aurait été une délivrance, mais la prison, pour un homme aussi lâche que lui, aura des airs de véritable enfer. Je crois que j'ai été vraiment prudent en ne mettant pas mes empreintes sur l'arme avec laquelle il m'a tué. L'homme qui a mis cette lettre à la poste a aussi été mandaté pour faire en sorte que Bouchard souffre un peu plus que les autres en prison. Je crois, ou espère qu'il va bien s'acquitter de cette tâche. Bon... je n'ai pas l'intention de tomber dans le sentimentalisme, la vie est déjà assez lourde comme ça. Libre à vous de transmettre cette lettre à nos amis communs.

Avec toute mon amitié,

Vladimir Azarov

REMERCIEMENTS

Avant de devenir auteur, je me demandais toujours en lisant les remerciements, comment autant de personnes pouvaient être impliquées dans l'écriture d'un seul livre. Maintenant, je sais. J'aimerais remercier les gens qui se sont impliqués de près ou de loin à la naissance de ce roman, dont en premier lieu ma merveilleuse épouse, Julie Godbout, qui s'arrache les cheveux lorsqu'elle corrige mes nombreuses fautes d'orthographe et qui m'écoute raconter les péripéties de mes personnages sans relever qu'elle les connaît puisqu'elle est ma première lectrice. Ensuite, je tiens à exprimer ma gratitude à mon comité de lectrices/correctrices : Chantal Vézina et Sandrine Carpentier-Lassalle (ma Française favorite) qui m'ont aidé à voir ce qui n'allait pas dans mon manuscrit sans trop écorcher mon ego au passage. J'ai sans contredit apprécié leurs bons conseils qui sont toujours pertinents. Puis un gros merci à ma graphiste, Johanne Plante, qui sait mettre mes mots en image. La couverture peut déclencher l'envie de lire un livre, c'est aussi la promesse d'un certain univers, d'une ambiance ou de futures émotions à venir, et Johanne l'a compris. Je souhaite souligner les efforts soutenus de mon éditrice, Marie-Louise Legault, qui travaille d'arrache-pied afin de faire aboutir un produit final qui saura plaire, je l'espère, aux amateurs de romans policiers. Surtout, je tiens à remercier du fond du cœur les lecteurs de mon premier roman *La ruelle*, qui m'ont écrit de bons mots, m'incitant ainsi à poursuivre sur la voie de l'écriture. En espérant n'avoir oublié personne, sinon un grand merci à tout l'univers !